

CALVAIRE DE FEMME

Madame
l'Ambassadrice



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCXVII

Sommaire

I BATAILLE DE FLEURS

II UNE MODERNE MESSALINE

III UN DOMPTEUR DE FAUVES

IV L'AUBERGE DE LA VOIE APPIENNE

V LA MAISON DE LIVIE

VI L'OTAGE

VII LE BAL DE LA COUR

VIII UN ÉTAT CIVIL

IX LA VALLÉE DE LA LOUE

X UNE PISTE DIFFICILE

XI UNE IDYLLE DANS UN DRAME

XII LA PIAZZA D'ORO

XIII LE PRINCE DE TRANI

XIV A L'OMBRE DES RUINES

XV DEUX LETTRES

XVI JEUX DE FEMME

XVII LES SCRUPULES DE M^e LOUPEIGNE

XVIII L'EAU QUI CHANTE

XIX L'EAU QUI TUE

XX LA RUPTURE

XXI LE DERNIER ACTE

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

I BATAILLE DE FLEURS

Ce jour-là, tout ce qu'il y avait à Rome d'élégant, aussi bien dans la société italienne que dans la colonie cosmopolite, se pressait dans le parc de la villa Borghèse. Les merveilleux jardins avaient été mis à la disposition du *Comité de secours aux sinistrés de la Calabre*. On y donnait une fête de charité, une superbe fête des fleurs, dont le produit devait aller aux victimes du tremblement de terre.

La beauté du temps, la suavité de l'air, en cet après-midi de mai, où la chaleur n'était pas encore gênante et où le ciel romain apparaissait lustré et comme lavé par une période récente de pluies, assurait le succès de cette solennité mondaine. Le long des larges avenues, entre la porte du Peuple et la porte Pinciana, c'était le flot incessant, sur une double file, ascendante et descendante, des équipages fleuris. Le cadre, d'une incomparable grâce, avec les tapis verdoyants des pelouses, les ombrages séculaires, les statues, les arcades antiques, les eaux vives, donnait un prestige de rêve à ce qu'il pouvait y avoir de puéril, de maniéré, de banal, dans cette exhibition de carrosserie sur laquelle se fanaient, crucifiées, des milliers de corolles. Les pauvres bouquets tournoyant aux jantes des roues, ficelés au fouet du cocher, aplatis dans les capotes, n'offraient pas toujours l'illusion qu'attendaient les nombreux spectateurs circulant aux bas-côtés des avenues. Mais quelques équipages, transformés en gondole, en traîneau, en cygne, en temple de Vesta, par l'ingénieux échafaudage de fleurs splendides et fraîches, provoquaient des murmures admirateurs ou des applaudissements. Le luxe des beaux chevaux s'affirmait aussi et plaisait plus particulièrement : formes nerveuses, ardentes parmi la langueur et la fragilité de cette floraison en mouvement. Les automobiles ne se montraient qu'en très petit nombre. L'indolence et le noble goût de l'Italie ne s'accommodent qu'à regret de ces véhicules informes, dont la vue, l'odeur, les bruits, l'allure, sont également

agressifs pour les sens et pour l'esprit. On aurait reconnu, dans les allées de la villa Borghèse, des calèches anciennes, des livrées galonnées, vestiges du faste traditionnel, plutôt que des innovations modernes.

Une des voitures les plus remarquées était la Victoria personnelle de la comtesse d'Herquancy, femme de l'ambassadeur de France. Laissant au fond des remises du palais Farnèse les pompeux équipages officiels, Mme d'Herquancy était venue, avec sa fille, dans cette sobre Victoria, d'une tenue et d'un attelage irréprochables. Toutes deux en avaient fait d'ailleurs une chose délicieuse, une nacelle de fées. La voiture était uniquement et entièrement garnie de roses « France », cette reine parmi les reines des fleurs. Les beaux chevaux noirs en étaient caparaçonnés. Leurs traits, leur sellette, leur harnachement de tête en portaient des guirlandes. L'intérieur de la victoria était entièrement tapissé de ces touffes d'un rose incomparable, le rose le plus délicat, le plus tendre et en même temps le plus franc qui soit au monde, — un vrai rose rose, — ni corail, ni thé, ni crevette, ni saumon, ni cuisse de nymphe, — un rose triomphant, qui rayonnait au bout de longues et libres tiges, parmi la finesse de son feuillage.

Quelqu'un, sur le passage, observa :

— « Il faut être jolies comme ces deux femmes pour oser se montrer dans un cadre aussi redoutablement délicieux. »

On lui répondit :

— « C'est vrai. Mais l'une et l'autre supportent la comparaison. La mère a l'air aussi jeune que la fille. »

C'était un de ces jugements à formule toute faite, qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre. Le charmant visage de la comtesse d'Herquancy, bien qu'il eût dix-sept ans de plus que celui de sa fille, — qui en avait dix-sept, — offrait encore, sans aucun artifice, la fraîcheur de la véritable jeunesse. Mais Bérangère, elle, gardait un peu d'enfance, c'est-à-dire une suavité de teint, une candeur d'expression, qui donnaient à sa beauté la même grâce attendrissante, le même éclat indescriptible qu'avaient les fragiles roses France, derrière sa tête. Elle était plus blonde que sa mère, avec des yeux bleus, tandis que Solange avait des cheveux d'un châtain fauve et ces prunelles claires cerclées de noir, dont les Irlandais, chez qui elles sont communes, disent que Dieu les a enchâssées sans se laver les doigts. (*Got set*

them in with dirty fingers.)

C'était en enfant aussi que la jeune fille paraissait goûter l'amusement de cette fête. Elle lançait espièglement des roses, mais à ses seules amies, car sa mère lui avait interdit de répondre aux avalanches de fleurs que jetaient dans sa voiture les jeunes Italiens, aux regards de caresse et d'admiration. Bérangère se moquait un peu, d'ailleurs, de tous ses soupirants, à qui la même moustache aux frisures charbonneuses, et les mêmes yeux de velours entre des cils d'ombre, donnaient un air identique et agaçant de beaux ténébreux.

Cependant, il y en eut un qui, dès son apparition, de très loin, eut le pouvoir de rendre grave ce minois tout en fossettes et en sourires. M^{lle} d'Herquancy sentit son cœur battre avec force. Ses petites mains tremblèrent parmi les roses. Et elle n'osa pas regarder du côté de sa mère.

La comtesse, elle aussi, vit venir, par la contre-allée, le duc Marco de Stabia.

Il était à cheval. Le superbe alezan de pur-sang qu'il montait portait, de part et d'autre de la selle, des corbeilles légères en carton doré, qui figuraient les deux paniers d'un âne, et pleines de fleurs. Le cavalier était obligé d'en envoyer beaucoup, de ces fleurs, en riposte à celles qui pleuvaient sur lui. Car il n'y avait pas une belle à Rome qui ne profitât de la liberté permise en ce jeu pour provoquer coquettement le duc Marco. Lui aussi, avec ses vingt-cinq ans, sa moustache brune, ses yeux sombres, il fût rentré dans la catégorie des « beaux ténébreux », que raillait Bérangère, si, pour la romanesque enfant, l'amour ne l'eût fait unique entre tous. On doit ajouter qu'il se distinguait des élégants de sa génération par certains traits physiques et moraux qui lui marquaient une place à part, même ailleurs que dans un cœur trop tendrement intéressé et dans un jugement de petite fille. L'ancienneté de sa race, sa finesse florentine, sa mince et longue figure, sa réserve hautaine, prêtaient à sa personne une autorité qu'appuyaient le prestige un peu mystérieux de son caractère et sa réputation artistique. Non pas qu'il produisît lui-même des œuvres hors ligne. Il se taxait d'amateur et n'exposait jamais. Seulement il employait son immense fortune à favoriser les arts de toutes façons, moins peut-être en aidant par des commandes les jeunes gens d'avenir, qu'en augmentant avec magnificence des collections célèbres dans le monde entier,

et léguées d'avance à sa ville natale. Le palais Stabia, à Florence, sera un jour un lieu de pèlerinage artistique dont s'enorgueillira l'incomparable cité autant que de son Bargello.

Quand la comtesse d'Herquancy eut vu s'approcher le duc et se fut assurée que sa fille aussi l'avait vu, le délicat visage de l'ambassadrice durcit singulièrement. A l'éclat fébrile dont brillèrent ses yeux, à la ride qui se creusa entre ses sourcils, au fléchissement de sa bouche, un observateur eût aussitôt deviné que cette jolie femme, à qui tout semblait sourire, avait dû connaître de tragiques douleurs, et des douleurs venues des hommes plus encore que du destin. Il y avait de la haine sur ses traits, une haine consciente, sachant son but aussi bien que sa cause, et non pas seulement l'amertume d'une souffrance mal guérie ou la mélancolie de la fatalité. Elle fit peser un regard réprobateur sur Bérangère, qui, le sentant, rougit en détournant la tête.

— « Jamais... Jamais tu ne l'épouserás, » dit la mère.

A la sévérité de l'accent, à la prise brusque de sa pensée intime, la jeune fille frémit. Malgré sa volonté tendue, ses yeux devinrent humides. Elle ne bougea pas, ne répondit pas. Des fleurs tombaient sur ses genoux. Elle n'y faisait plus attention et ne ripostait plus.

— « Surveille-toi, Bérangère, » dit encore la comtesse.

Machinalement, l'enfant blonde fit le geste du jeu mondain, mais sans voir ses galants adversaires. Elle dirigea ses prunelles de ciel mouillé vers celui qui les cherchait, et qui, bien vite, les rencontra.

Quand il fut à la hauteur de leur voiture, le duc de Stabia sortit d'une de ses corbeilles d'arçon une énorme gerbe de boules de neige et la lança dans la victoria de l'ambassadrice. Les flocons de ces fleurs légères n'étaient pas suspendus aux longues baguettes qui les portent naturellement. On les en avait détachées, ne leur laissant que leur tigelle verte, puis on les avait réunies par des faveurs blanches. Comme il y en avait une grande quantité, ce fut une véritable avalanche neigeuse qui s'écroula sur Solange et Bérangère et roula autour d'elles, sur leur tapis de roses France. L'idée parut si charmante et l'effet en fut si ravissant, que, dans les voitures comme dans les allées, tous les spectateurs sourirent ou murmurèrent : « Bravo ! » D'autant plus volontiers que les deux exquises Françaises étaient fort aimées du grand monde romain. On attendit ce que ces dames allaient faire. L'ambassadrice

inclina froidement la tête, sans même regarder dans la direction du jeune duc, qui, maintenant, saluait. M^{lle} d'Herquancy prit un bouton parmi ses roses, un simple bouton à peine entr'ouvert entre des petites feuilles, et elle le jeta au cavalier.

Le duc de Stabia fit cabrer son cheval dans un mouvement brusque de recul, pour saisir l'envoi qui passait en arrière. Il attrapa au vol le bouton de rose et le mit à sa boutonnière. On sourit encore dans la foule. Mais les sourires furent aigres sur les lèvres des mères qui avaient des filles à marier.

— « Quel dommage de voir ce nom et cette fortune passer à une étrangère ! » dit l'une d'elles.

— « Et à cette petite Française, qui, si elle tient de son père, pourrait bien amener du grabuge dans la famille Stabia.

— Oh ! ce n'est pas fait, » observa quelqu'un. « Avez-vous remarqué l'air mécontent de la comtesse d'Herquancy ?

— Parce que sa fille s'affichait, parbleu ! Très collet-monté, madame l'ambassadrice... Beaucoup trop de dignité pour se donner l'air de courir après le duc. Mais il faudrait qu'elle fût folle pour ne pas rêver un gendre pareil.

— Maman, » disait doucement Bérangère, tandis que leur voiture continuait à suivre la file, « vous ne m'en voulez pas, dites ? J'aurais été ridicule en ne répondant point. Je me serais fait remarquer. Et je n'ai lancé qu'un tout petit bouton. »

L'ingénuité des grands yeux bleus disait que la petite roublarde se dupait à moitié elle-même, et qu'elle avait voulu n'accorder réellement qu'un minimum de faveur, tandis que, tout au fond d'elle-même, une sûre intuition d'amoureuse lui avait fait choisir et lancer cet unique et précieux brin de fleur.

— « Tu sais aussi bien que moi, Bérangère, ce qu'il signifiait, ton bouton de rose, pour le duc de Stabia, qui l'arbore à sa boutonnière, comme pour la galerie, dont tu as pu deviner les commentaires et les ricanements.

— Rentrons, mère, rentrons... Je vous en prie ! » s'écria la jeune fille, éperdue et rougissante.

— « Ce serait tout empirer, » reprit la comtesse, qui eut pitié de cette pudeur sincère. « Continue à t’amuser comme si de rien n’était, va, mon enfant. »

Les doux jeunes yeux envoyèrent un regard de gratitude à cette mère dont la tendresse reparaissait si vite, et qui ne se montrait cruelle que sur un point, — mais alors si incompréhensiblement cruelle ! Ainsi, à l’instant même, tandis que montait encore vers elle le muet remerciement de sa fille, elle ajouta cette désolante observation :

— « Après tout, le monde en sera pour ses frais de fausse psychologie et de bavardage, puisqu’il verra que tu ne deviens pas duchesse de Stabia.

— Mais, maman, » s’écria la jeune fille dans une soudaine révolte, « pourquoi donc ne pouvez-vous pas souffrir ce jeune homme, dont tout le monde, et même mon père, pense tant de bien ? »

A cette question, la comtesse pâlit. Pour la première fois ce fait la frappait, que, ne pouvant s’expliquer avec sa fille, elle risquait, de la part de celle-ci, les plus injustes soupçons. Aujourd’hui, l’innocence de l’enfant l’en préservait. Mais plus tard... N’était-ce pas affreux de songer que, pour un esprit éclairé sur les côtés pervers de la vie et du monde, il n’y aurait qu’une seule interprétation possible à son attitude ? D’ailleurs, la vérité, pour n’être pas conforme à l’apparence, en était-elle moins abominable, moins indicible ?... M^{me} d’Herquancy ne songeait donc pas à répondre, même par une défaite, à la directe interrogation de sa fille. Une circonstance lui permit de faire dévier leur douloureux dialogue, sans en écarter le sujet.

Une voiture allait croiser la leur. Une femme y était seule. On la regardait beaucoup. Créature de grand style et de type étrange, plutôt que de réelle beauté. Mince, brune, altièrre, avec des yeux longs, trop bistrés, des lèvres trop rouges, elle conduisait elle-même une espèce de tilbury attelé en tandem. Ses chevaux étaient deux arabes, nerveux et fins, aux crinières folles, aux queues indemnes du ciseau. Ils portaient simplement, pour toute parure, des fleurs de grenadier au frontal. Les mêmes fleurs, mais à profusion, garnissaient le tilbury tout entier jusqu’aux rayons et aux jantes des roues. Le buste sombre de la femme, vêtue de noir, s’érigait parmi ces corolles de feu.

— « Voudrais-tu, » demanda M^{me} d’Herquancy à sa fille, « devenir la

sœur de cette femme ?

— Il n’y a guère de rapport entre la princesse de Trani et le duc de Stabia, » murmura Bérangère.

— « Sauf qu’ils ont eu le même père et la même mère, » dit ironiquement la comtesse.

La princesse, passant près d’elle, salua du fouet, avec un sourire. Elle ne jetait pas de fleurs, car la difficile conduite de son tandem occupait ses deux mains. Mais, sur le siège, derrière elle, un groom, à la livrée des Trani, semait des touffes vermillon de grenadier. Une de ces touffes roula dans la voiture de l’ambassadrice, sur le volant inférieur de sa robe, qu’elle secoua avec dédain.

— « Quelle impudence ! Nous faire lancer des fleurs par son laquais !

— Oh ! maman, il a soin de les envoyer aux pieds de toutes les dames. C’est un hommage de sa maîtresse.

— Comment une enfant telle que toi peut-elle défendre une Claudia de Trani ?

— C’est parce que je suis une enfant, mère, que je dois ignorer de quoi elle est coupable. Vous m’avez dit cela vous-même.

— Comme tu me réponds aujourd’hui, ma pauvre petite ! » soupira M^{me} d’Herquancy.

— « Oh ! pardonnez-moi, maman. J’ai tort. Mais j’ai tant, tant de chagrin !...

— Quittons la file, veux-tu ? » dit tristement la mère. « On finirait par remarquer nos mines maussades et ton manque d’entrain.

— Oui, c’est cela. J’en ai tellement assez ! » s’écria Bérangère.

Comme elles arrivaient au rond-point, devant le *giardino del Lago*, le cocher put faire obliquer son attelage. Il prit le trot dans la direction du temple de Faustine. Bientôt la voiture roula dans des avenues désertes, le long d’immenses pelouses, prairies sauvages, sur lesquelles mêmes, par endroits, paissaient des vaches. Des groupes d’arbres centenaires, presque des arbres du Nord, car il y avait des ormes et des chênes, donnaient un air de

parc anglais à l'antique domaine des Borghèse. M^{me} d'Herquancy fit remettre les chevaux au pas. Alors, dans cette paix verdoyante, dans cette solitude ombreuse qui leur rappelait les forêts de l'Ile-de-France, les deux femmes sentirent leurs cœurs attendris et plus proches.

— « Tu ne doutes pas que je t'aime, Bérangère, » dit la plus âgée. « Comment me refuses-tu ta confiance ? »

— Chère maman, je ne manquerais pas de confiance si vous cessiez d'être mystérieuse avec moi. Les jeunes filles en savent plus long que les parents ne se le figurent. Je suis en âge d'être mariée. Je pourrais l'être déjà. Je vous assure que je connais la vie. »

M^{me} d'Herquancy ne put s'empêcher de sourire.

— « Oui, oui... je la connais. En voulez-vous une preuve ? »

L'inquiétude troubla les yeux maternels.

— « Donne-la, ta preuve.

— C'est difficile.

— Allons... Tu n'as pas d'excuse, toi, pour des réticences. Tandis que moi, ta mère...

— J'ai peur de vous peiner.

— Ah ! pauvre petite... Mes peines... »

La comtesse n'acheva pas. Un bras glissa autour d'elle.

— « Ah ! maman, je sais que vous n'êtes pas heureuse. Mon père...

— Tais-toi, mon enfant.

— Vous avez raison peut-être de haïr la princesse de Trani...

— Tais-toi... Tais-toi, Bérangère. Tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Mais, » poursuivit tout d'un trait la jeune fille, « pourquoi envelopper de cette haine Marco de Stabia ? Pourquoi, maman chérie ? Je l'aime... Il m'aime aussi. Je peux mourir pour vous... Oh ! volontiers, ma mère adorée. Mais il y a une chose qui est au-dessus de mes forces. C'est de renoncer à Marco. »

Comme sa mère, accablée, ne répondait pas tout de suite, Bérangère,

vidant son cœur d'un seul coup, osa dire :

— « D'ailleurs, mon père souhaite ce mariage. Quel sera mon devoir s'il l'exige ?

— Ton devoir, » dit sombrement la mère, « ce sera de prendre mon deuil après que tu m'auras tuée. »

L'enfant eut un cri, un sanglot, puis elle se laissa retomber au fond de la voiture, comme brisée. M^{me} d'Herquancy ne se tourna pas vers elle, pour voir si elle pleurait, ou se trouvait mal, ou si ce jeune cœur, trop violemment meurtri, se raidissait dans la rancune. Pourtant, si la comtesse avait pu goûter encore quelque douceur en ce monde, c'eût été en combinant le bonheur de Bérangère. Mais la chaîne des événements, dans nos existences étroites, a des mailles si serrées, si enchevêtrées, que les retours en sont inévitables. Les mêmes êtres que la destinée avait mis, pour son malheur, sur le chemin de la mère, étaient ceux que, les premiers, sa fille croisait dans la vie. Le seul homme de l'amour de qui la première eût voulu préserver la seconde, portait en lui quelque chose d'interdit et d'attirant, prenait, par la distance même où elle essayait de le maintenir, le prestige romanesque qui, s'ajoutant à son charme supérieur, devenait irrésistible pour une jeune imagination.

Cependant la voiture, revenant par une allée latérale, atteignit la Porte du Peuple sans s'être retrouvée dans la bataille des fleurs. Au moment où elle franchissait cette porte, par où elle passait forcément pour rentrer en ville dans la direction du palais Farnèse, elle fut prise par l'encombrement que causait à cet endroit le va-et-vient des équipages fleuris. La fête se prolongeait jusqu'ici, et même encore dans le Corso, où l'on voyait voler çà et là les gracieux projectiles. Malgré cela, M^{me} d'Herquancy, perdue dans son oppressante rêverie, eut un saisissement à recevoir soudain un bouquet de fleurs sur les genoux. Ce bouquet s'étant abattu sur sa main gauche abandonnée (car de la droite elle tenait son ombrelle), la heurta d'une façon particulière. La comtesse perçut contre ses doigts un choc presque coupant comme de la tranche d'un petit carton assez dur. Machinalement, elle regarda ce qui l'avait causé, et distingua tout de suite une enveloppe close, dissimulée entre les fleurs qu'elle venait de recevoir. Un coup d'œil vers sa fille lui montra Bérangère les yeux au loin, inconsciente de ce qui se passait dans la voiture. L'ambassadrice de France se sentit rougir comme une écolière à son

premier billet doux. Mais, sans doute, il y avait dans sa vie des choses qui ne lui permettaient pas de négliger aucun avertissement secret. Car elle ne rejeta ni le bouquet ni la lettre. Elle les fit glisser tous deux, l'un contenant l'autre, entre elle et l'accoudoir. Ensuite, sa main désœuvrée se coula comme involontairement à la même place. La lettre, retirée à tâtons, resta sur le coussin. Puis, M^{me} d'Herquancy, ayant fermé son ombrelle dans la fraîche via di Ripetta, posa cette ombrelle dans le même angle. Le pli blanc s'y inséra bientôt, pour en ressortir à un moment favorable et passer dans le petit sac à mailles d'or de l'aumônière.

Cependant, on arrivait devant le sombre et magnifique palais Farnèse. La victoria pénétra sous la triple voûte, et, entre les deux portiques de Sangallo, stoppa contre l'escalier des appartements. La mère et la fille montèrent les degrés, puis se séparèrent sans s'être dit une autre parole.

M^{me} d'Herquancy gagna rapidement sa chambre, s'y enferma, ouvrit la mystérieuse enveloppe.

A l'intérieur se trouvait un papier, sur lequel ces mots étaient tracés en français :

« Si une mère qui pleure toujours son enfant veut venir, demain, dans les jardins du Mont Palatin, elle y rencontrera un homme coiffé d'un béret rouge, qui croit avoir revu le fils dont elle n'a pas de nouvelles depuis cinq ans.

« L'homme attendra, et reviendra les jours suivants, jusqu'à ce qu'il ait pu lui parler. »

Ces quelques lignes n'étaient pas signées. M^{me} d'Herquancy les relut dans une émotion indescriptible.

Enfin ?... enfin !... après cinq années de silence, de ténèbres, après cinq années d'une désespérance toujours plus morne, toujours plus lourde... voici qu'une lueur brillait. Son fils !... Quelqu'un allait lui parler de son fils !... Ah ! même si l'espoir devait être décevant, même si c'était une erreur, même si c'était un piège, elle irait trouver cet homme au béret rouge. Celui-là, quel qu'il fût, même un traître aux gages de ses ennemis, il prononcerait ces

syllabes qu'aucune bouche, depuis cinq ans, ne lui avait données à entendre :
« Votre fils... » Cela seulement valait qu'elle courût tous les risques.

« Mon fils... » se disait-elle, « l'enfant de mon Pierre adoré... Mon petit... Mon Étienne... »

Tout de suite, l'image confuse qui vivait dans son cœur, prit, par cette évocation d'un inconnu, des contours plus précis. Le souvenir du bébé de trois ans qu'elle avait perdu, souvenir qui persistait malgré la durée, fit place à une image vraisemblable, plus réelle.

« Il a huit ans maintenant. C'est un petit homme. »

Et Solange composait dans sa pensée une physionomie de garçonnet avec ce qui restait en elle du lointain petit visage encadré de boucles rousses et avec la toujours présente figure du père, l'inoubliable figure de son amant assassiné.

« Demain, » se disait-elle. « Oh ! quand donc serai-je à demain ?... »

II UNE MODERNE MESSALINE

Tandis que la fête des fleurs était encore dans toute son animation, la princesse de Trani quitta les jardins Borghèse. Seule, hautaine, tout en noir sur le siège élevé de sa légère voiture, elle semblait une apparition un peu diabolique parmi les fleurs enflammées de grenadier. Mais sa diablerie eût fait souhaiter le séjour de l'enfer à beaucoup d'hommes sur son chemin. Pas à tous. Claudia de Trani excitait autant d'aversion chez les uns que de désir chez les autres. Les imaginations hantées d'un rêve tendre, doucement voluptueux, les cœurs soucieux de fidélité, les êtres ennemis du faste, se détournaient de cette femme. Mais elle affolait toutes les convoitises masculines dans lesquelles il entrait du cynisme, de l'ambition, du libertinage, un peu de sadisme même, ou bien celles que déchaînaient naïvement la fougue et l'ignorance de l'extrême jeunesse. Autant dire que la majorité des hommes qui la saluaient ou la regardaient avidement tandis qu'elle descendait le Corso, eussent commis, suivant leur caractère, et surtout suivant l'occasion, des extravagances, des bassesses, des crimes, pour serrer dans leurs bras cette princesse du plus vieux sang italien, aux allures de courtisane perverse.

Depuis le soir du gala à l'Opéra de Paris, où elle avait annoncé au comte d'Herquancy (son amant du lendemain), qu'il était nommé ambassadeur à Rome, Claudia de Trani avait affiché de plus en plus la volonté de n'obéir en ce monde qu'à sa fantaisie débridée. Jusqu'à présent, elle avait évité le scandale. Son orgueil le lui interdisait. Elle ne voulait perdre aucun des privilèges de son rang, surtout pas sa situation à la cour, son intimité bien connue — trop connue et commentée — avec la famille royale. On avait voulu voir une des passions qu'elle savait inspirer, à la base de son influence au Quirinal. Mais on prête toujours trop aux riches. Dès qu'il s'agissait de la princesse, une légende se formait vite. On lui attribuait plus d'amants qu'elle n'en avait, et surtout qu'elle ne se souciait d'en avoir. On faisait d'elle une femme de feu. La vérité est que cette femme de feu était aussi, à ses heures, une femme de glace. En proie à des caprices intenses et foudroyants, elle ne connaissait pas d'obstacles pour les satisfaire. Mais, son caprice passé, et vite rassasié, comme c'était la loi de sa nature, elle ne cherchait pas à s'en créer ou à s'en figurer un autre. Cette terrible amoureuse,

dont l'opinion faisait une moderne Messaline, était souvent, à l'inverse de l'autre, *satiata, non lassara*. Dans ses heures de calme, son mépris des hommes et du romanesque l'emportait. Trop avertie pour céder à la curiosité, trop sûre d'elle-même pour que la vanité lui fût un stimulant, trop clairvoyante pour aucune illusion, trop enivrée par la passion véritable pour goûter les sensualités inférieures, elle s'amusait de se sentir froide et d'exercer à loisir sa cruauté ironique sur les angoisses de ceux que sa brûlante séduction rendait fous. Elle avait des nonchalances et des engourdissements de fauve. Mais, dans les réveils, son âme, comme une jungle, s'emplissait de hurlements.

Traversait-elle une phase de souveraine indifférence, l'étrange Claudia, plus irritante que belle, en sa souplesse brune, avec son lourd regard, la sinuosité saignante de ses lèvres dans l'ovale si fin et si long de son insolent visage, alors qu'elle conduisait d'une main sûre, dans l'encombrement du Corso, les deux arabes, moins nerveux qu'elle-même, de son tandem ? L'élégante voiture descendit jusqu'à la place de Venise, tourna à droite dans la rue du Plébiscite, puis, presque aussitôt, dans la vieille et étroite rue de la Chatte, qui l'amena sur l'antique place Grazioli.

La Rome de la Renaissance éclate superbement autour de cette petite « piazza », avec le palais Doria, le palais Grazioli, le palais Altieri, et aussi le palais Trani, dont la cour s'éveilla, sonore, sous les fers des chevaux de la princesse. Elle fit sagement tourner le long attelage autour de cette cour délicieuse, entre la colonnade de Sangallo le jeune et la fontaine centrale, que surmonte l'Enfant à la Tortue de Verrochio, frère de l'Enfant au Dauphin, du palais de la Seigneurie, à Florence. Des valets se précipitèrent pour tenir les chevaux. La princesse descendit, et, comme elle se préparait à regagner ses appartements, le portier vint l'avertir qu'un visiteur l'attendait.

— « Qui cela ? » demanda-t-elle.

— « Son Excellence monsieur l'ambassadeur de France, » répondit l'homme.

— « Eh bien, qu'il attende, » dit-elle dans son italien musical et doux, dont l'accent contrastait avec le dédain habituel des paroles.

Elle prit le temps de changer entièrement de toilette, puis, dans une robe d'intérieur blanche, (car elle continuait à ne porter que du noir et du

blanc, avec des fourrures ou des dentelles fabuleuses), elle s'en alla, sans hâte, rejoindre son visiteur.

Maxime d'Herquancy se tenait dans un salon dont les six fenêtres donnent sur la place du Collège romain, et dont le plafond, par Annibal Carrache, représente un épisode de la bataille de Lépante, dans laquelle un prince de Trani commandait un vaisseau de la flotte pontificale. Dans cette pièce sévère et magnifique, Claudia s'avança, digne du cadre par l'air de race, d'énergie, de fierté. L'ambassadeur, aux tempes maintenant grises, eut vers cette femme un élan juvénile. L'impatient colère de son mouvement n'en soulignait que davantage une passion fraîche et frémissante comme à vingt ans.

— « Ah ! enfin... Claudia !

— Prenez garde !... » fit-elle.

— « Allons ! » s'écria-t-il avec une âpre vivacité. « Qui peut nous entendre, dans ce palais massif, aux portes et aux murs de forteresse ? D'ailleurs, parlons français,

— Mon nom est italien.

— Je le sais, et ton âme aussi, malheureusement.

— Oh ! » fit-elle en riant, « voilà qui est au-dessous de votre intelligence.

— Pourquoi donc ?

— Des généralités sur les origines. Chacun vaut ce qu'il vaut. Chacun est soi.

— Je vous demande pardon, » reprit Maxime. « Chacun tient son caractère de ses ascendants, de son milieu, de sa race.

— Philosophons, » dit la princesse, qui s'assit, en affectant une gaieté où il y avait, comme en tout ce qui s'exhalait d'elle, un peu de dédain.

— « Je ne suis pas venu pour cela, » répliqua Maxime, dont le visage durcit.

Claudia le regarda bien en face, puis prononça lentement :

— « Vous avez besoin, en effet, d'expliquer pourquoi vous êtes venu.

Vous savez qu'en dehors des circonstances officielles, je préfère ne pas vous recevoir chez moi.

— Avez-vous peur que je ne vous compromette ? » demanda-t-il en une ironie qui voulait être insultante.

— « Oh ! pas du tout, » riposta Claudia, avec cette douceur où elle pouvait mettre toutes sortes de choses cinglantes. « Me compromette ? Vous ?... Parce qu'on vous croirait mon amant ?... Tout Rome se doute bien que vous l'avez été.

— Et que je le suis encore, » affirma-t-il.

— « Sur quoi basez-vous cette assertion ? » questionna-t-elle, suavement imperturbable.

Cloué de stupeur, il ne répondit pas.

— « Non, » reprit-elle, « ce n'est pas qu'on précise notre ancienne intimité, qui me contrarierait, ni même qu'on la suppose encore existante quand elle n'est plus. Ce que je ne supporterai pas, voyez-vous, c'est qu'on soupçonne la princesse de Trani d'agir en petite fille inconséquente, de ne pas savoir ce qu'elle se doit, de permettre qu'un être au monde, fût-il mille fois son amant, en use sans façon avec elle.

— C'est en user sans façon que de vous rendre visite ?

— En dehors de l'heure et du jour où je l'autorise, oui.

— Si je force vos consignes, Claudia, » dit le comte d'Herquancy avec une soudaine émotion, « c'est parce que je ne peux vous voir en particulier qu'ici. Savez-vous depuis combien de temps vous n'êtes pas venue dans notre chère villa de Subiaco ?

— Depuis assez de temps pour vous demander, comme je l'ai fait tout à l'heure, sur quoi vous basez votre prétention d'être encore mon amant.

— Claudia !... »

Il y eut de tout dans ce cri : de l'indignation, de la fureur, de la souffrance, de l'amour. Toute cette passion d'homme y retentit si bien qu'il n'eut rien à ajouter ensuite. Il se tut, la regardant. Elle lui rendit regard pour regard, calme, sans défi, mais avec une force de résolution indomptable.

Il la voyait toujours adorable de finesse, de chair vibrante et ardente, d'éclat sombre, comme à vingt-cinq ans, lorsqu'il l'avait possédée pour la première fois. (Car il l'aimait, autant et plus qu'alors.) Elle le voyait, portant beau, mais à la façon des hommes mûrs, les tempes grisonnantes, les yeux — si prenants et brûlants jadis — un peu éteints entre les paupières moins nettes, striées et légèrement bouffies, les lèvres fanées, sèches, marquées du pli que laisse le trop fréquent cigare, sous la moustache jaunissante. (Car elle ne pouvait plus concevoir ses transports d'autrefois dans les bras de cet homme. En le contemplant, elle s'avérait à quel point cela était fini.)

Maxime d'Herquancy ne put garder beaucoup d'illusion sur ce qu'il devait lire dans ces yeux de femme, où l'amour ancien tournait à une espèce d'agressive rancune. Il murmura :

— « Ne me bravez- pas, Claudia. Vous savez ce dont je suis capable quand on me trahit.

— Pour vous trahir, il faudrait vous appartenir, mon cher. »

Le comte devint livide. Sa menace, à peine indiquée tout à l'heure par les mots, apparut, redoutable, dans ses yeux, sur tous ses traits. Ses dents, qui se heurtèrent, semblèrent mâcher des syllabes de meurtre, qu'il retenait encore.

— « Inutile, » dit la princesse avec son audace froide, « de me rappeler que vous avez tué l'amant de votre femme. Je le sais. J'ai des raisons de le savoir.

— Parbleu, démon que tu es !... C'est toi qui m'as mis l'arme dans les mains. C'est toi qui, avec tes ruses d'Italienne, tes espions et tes valets, avais découvert, pour me les révéler, tous les fils de leur intrigue et le lieu de leur rendez-vous. Tu as excité jusqu'à la frénésie mon orgueil outragé... Tu m'as rendu fou... Et moi, aveugle ! qui, dans ta perfidie, ai voulu voir la preuve de ta jalousie contre ma femme, de ton amour pour moi !...

— Je t'ai aimé, Maxime.

— Tu aimais encore plus l'autre, celui que tu m'as fait tuer. Dans Solange, tu ne voyais pas la comtesse d'Herquancy, mais la maîtresse de Pierre Bernal. De là ta haine contre elle, ta volonté de la perdre. De là ta soif furieuse de son sang, à lui... Tu t'es jouée de moi. Tu as fait de moi, qui

t'adorais, l'instrument de ta vengeance contre un homme à qui tu t'étais offerte et qui n'avait pas voulu te prendre. »

L'affront fustigea la face arrogante de la princesse. Son masque fin se décolora jusqu'aux lèvres. Mais elle garda un calme superbe.

— « Vous m'avez déjà tenu ces propos insensés, » dit-elle. « Je vous avais fait revenir d'une opinion absurde. Cette folie, qui vous a hanté, naissait de deux circonstances également invraisemblables.

— J'ai consenti à les juger telles parce que vos caresses m'eussent fait trouver le soleil obscur. Ah ! quel esclave vous avez eu en moi !

— Et j'ai encore, » osa-t-elle déclarer avec un mordant sourire.

— « Ne vous y fiez pas. »

Elle l'enveloppa d'un regard qui le fit tressaillir jusqu'aux moelles.

— « Ah ! » soupira-t-il en fermant les yeux.

Que souhaitait-il sinon d'être leurré de nouveau, et qu'elle se souciât de lui assez pour toujours l'asservir ? Les yeux de cette femme, sa sensualité perverse, et la complicité violente qui avait soudé leurs âmes, la lui rendaient indispensable. Peut-être aussi l'homme à grandes passions qu'avait été le beau Maxime d'Herquancy subissait la loi de l'âge. La quarantaine largement dépassée le rendait avare d'un trésor qu'il eût autrefois gaspillé. C'était à lui maintenant de connaître les douleurs qu'il infligea. Cependant Claudia ne jouait avec ce cœur que par une malice féline, dans une impulsion de méchanceté. Elle se convulsait de férocité sous son apparence de nonchalante douceur. La seule atteinte qui pût la faire secrètement hurler de souffrance furieuse, cet homme venait de la lui porter. C'est pourquoi elle l'étourdit câlinement avec tout ce qu'évoquèrent ses prunelles, pour qu'il la vît éblouissante, tandis qu'elle disait sans appuyer :

— « A qui feriez-vous croire qu'un pauvre artiste, pensionnaire de l'Académie de France, n'ayant que le pain qu'il y trouvait, jeune et dévoré de toutes les ardeurs, ait refusé l'amour de Claudia de Trani ?

— S'il avait au cœur un amour plus puissant ?

— Est-ce possible ?... » questionna-t-elle avec le même regard.

— « Pour moi, non... et vous le savez bien, » murmura-t-il, désarmé de

tout ce qui bouillonnait en lui quelques minutes auparavant. Toutefois restant assez lucide pour ajouter : « S'il vous aimait, pourquoi donc auriez-vous gardé sur vous, dans le boîtier d'une petite montre en brillants, ces mots, comme un mémorandum de rancune : « *Pierre, cœur de pierre, n'oublie pas.* »

— Ah ! » ricana-t-elle, « la montre, l'autre chimère... Où donc est-elle, cette montre ?

— Vous le savez mieux que moi. »

La face voluptueuse de Claudia prit une expression atroce. Puis, ses lèvres, que Maxime ne pouvait regarder sans trouble, s'entrouvrirent négligemment pour formuler cette phrase, terminée par une injure inouïe :

— « Cette montre... c'est ta femme qui l'avait perdue chez son amant, *beccone !* »

L'homme qui se tenait là, sensibilisé de passion, et plus vêtu de fierté que de sa propre chair, tant l'accoutumance aux égards dus à un grand État lui rendait sacrée sa personne, reçut dans toutes ses fibres le choc du grotesque outrage. Était-ce un écho populacier des pires quartiers de Rome ? Ou bien le mot inqualifiable émanait-il vraiment de cette bouche délicate de patricienne ? Quand il réalisa la chose, après trois secondes de stupeur, une rage brutale, aussi brutale que l'agression, lui monta au cerveau. Il n'y eut plus, dans ce salon de solennel apparat, sous le Trani empanaché de la bataille de Lépante et les vaisseaux fumants d'Annibal Carrache, ni ambassadeur ni princesse. Il y eut un homme et une femme qui s'affrontaient, soulevés par l'exaspération haineuse des gens qui se sont trop charnellement aimés, et dont l'un au moins ne peut se délivrer de l'hypnose sensuelle.

Maxime faillit se livrer à des voies de fait. Il s'avança d'un tel air sur Claudia, qu'elle s'esquiva avec sa vivacité de chatte, et posa le doigt sur le bouton d'une sonnerie. Si prompt que fût ce mouvement, le comte d'Herquancy prit moins de temps encore pour recouvrer la maîtrise de soi. Le déchaînement de la nature exaspérée ne dura pas chez un être en possession de facultés séculaires de sang-froid, léguées par toute une lignée d'aïeux dont c'était le plus ostensible mérite. Il se contenta de dire, — mais son ton fut rude comme le soufflet dont il avait failli corriger l'insolente :

— « Je vois, princesse de Trani, que vous n'aurez pas de peine à vous mettre au niveau de votre nouvel amant. »

Perdant son aplomb, elle bégaya :

— « Qui cela ?... Qui voulez-vous dire ?... »

— Mais... le montreur de bêtes dont Rome s'amuse en ce moment... Cet histrion sorti d'on ne sait quel ghetto, et qui essaie en vain de créer une légende autour de lui... Ce vulgaire dompteur, Otto Perkowicz. »

La princesse eut un sourire d'énigme. Son silence déconcerta Maxime. L'homme effréné qu'il était se consumait là d'impuissance. Car, malgré ses sourds éclats de colère, il contraignait sa fureur désespérée, sentant qu'il s'aliénait de plus en plus cette femme. Il l'accusait pour obtenir une dénégation, et tout se retournait contre lui, puisqu'elle ne se défendait pas. Dans son désastre, une pensée lui traversa le cœur, comme une lame aiguë.

« Tout à l'heure, au palais Farnèse, et demain, et tous les jours à venir, il faudrait garder l'air joyeux, triomphant, de l'amant comblé. Solange ne devait pas savoir que le sort lui accordait une telle revanche sur le mari implacable et traître. « Elle attend son heure, » se dit-il, songeant à sa femme, devant sa torturante maîtresse. « Elle attend son heure. Qu'elle ose la saisir ! Mais je ne veux pas qu'une défaillance de moi la lui donne. »

Ceci le redressa, le tendit dans une volonté surhumaine de ne pas souffrir, ou, du moins, de vivre comme s'il ne souffrait pas.

— « Allons, » fit-il, « vous ne dites rien. C'est un aveu.

— Que vous importe qui j'aime, » prononça-t-elle, « du moment que je ne vous aime plus ? »

— « Ah ! » reprit Maxime, « comme je comprends maintenant votre mari, ce prince de Trani, que l'on dit fou, et qui doit être le plus grand des sages. Comme je conçois qu'il s'enferme dans une solitude, et qu'après avoir constaté la possibilité d'un être comme vous, il ne veuille plus rien savoir du genre humain.

— Mais il me voit avec plaisir quand je lui rends visite, » riposta-t-elle. « Je continue à l'intéresser, moi, la seule au monde. Votre psychologie n'est donc pas juste. »

Il y eut un silence.

Le grand salon du palazzo Trani, avec son plafond éclatant, ses tapisseries murales, ses lourds fauteuils dorés, ses tables de mosaïque, le sombre damas de ses rideaux, son énorme lustre en cristal de roche, son immensité somptueuse, toute la forte vie d'autrefois, montra comme il oublierait vite ces petites convulsions nerveuses qui remplacent aujourd'hui le caractère, et n'ont pas assez de durée pour imprégner les choses. Même ce Maxime d'Herquancy, avec de l'audace et de l'ampleur dans l'âme, il passerait, ici comme ailleurs, dans cette Rome si capable de garder éternellement une trace, comme dans sa demeure parisienne de l'avenue Hoche, sans avoir concentré un rêve assez vif et assez continu pour en laisser la forme au multiple miroir des choses. Au fond de sa brûlante pensée, à cette minute même, l'amour n'était que la possession, en dehors de laquelle ne pouvaient exister ni attachement amer, ni mélancolie, ni souvenir idéalisé.

Ce fut lui qui reparla le premier, pour offrir une alternative brutale, malgré l'altération de sa voix, où tremblait la volupté déçue :

— « Claudia, choisissez : mon amour... ou ma haine. Vous connaissez l'un... Vous savez de quoi l'autre est capable.

— Oh ! de si peu ! Puisque, dites-vous, sans moi, vous n'auriez pas tué l'amant de votre femme.

— Je ne tuerai pas le vôtre, non plus, » prononça-t-il avec force.

Et sans attendre, il tourna les talons, sortit. Peut-être, avec moins de précipitation, n'eût-il pas eu le courage de partir, se fût-il attardé à quelque bassesse.

Claudia, surprise par son brusque départ, resta un instant à la même place, dans la même attitude, comme figée. Puis elle haussa les épaules, réfléchit, se mit à rire :

« J'avais parié en moi-même qu'il m'appellerait Messaline. J'ai perdu. Je me dois un gage. » Elle quitta le salon par la même porte que Maxime, et jeta un coup d'œil vers l'escalier de pierre, comme s'attendant à voir le comte remonter. Elle n'aperçut qu'un rayon rose, jeté obliquement dans la cour par le soleil déclinant, et qui projetait en une ombre d'améthyste, sur le dallage de marbre, la dentelle d'une rampe sculptée.

Dans le recueillement magnifique du vieux palais, on n'entendait que le filet d'eau de la fontaine. Il s'égouttait ainsi, depuis quatre siècles, craché par la tortue que tenait l'enfant du Verrochio.

III UN DOMPTEUR DE FAUVES

Ce n'était pas seulement le produit des entrées à la villa Borghèse, pour la fête des fleurs, qui devait soulager la misère des sinistrés de la Calabre. Partout, en Italie, et même dans la sympathique Europe, on organisait des divertissements plus ou moins ingénieux, des prétextes à recueillir de l'argent, à faire s'ouvrir les poches récalcitrantes. Rarement un malheur public comme ce tremblement de terre avait autant excité la générosité. Les murs de toutes les capitales se couvraient d'affiches, sur lesquelles on voyait des hommes en chapeau pointu, les mollets serrés dans des courroies, des femmes en cotillon rouge, la coiffe plate sur la tête, les bras chargés de marmaille, et assis sur des ruines croulantes, au bord de noires fissures d'où montaient des vapeurs sinistres. Là-dessous on annonçait une représentation théâtrale, un concert ou un bal, comme si rien ne devait mieux inciter les gens à s'amuser que le spectacle de leurs semblables, pleurant sur les débris de leur foyer pulvérisé.

Sur les murs aveugles des horribles constructions neuves qui offensent la beauté de Rome, et aussi sur les palissades derrière lesquelles on en perpète d'autres, comme sur celles qui semblent cacher à perpétuité le monument toujours inachevé de Victor-Emmanuel, on voyait des affiches de ce genre, mais sans promesse de plaisirs folâtres. En travers de ces tragiques illustrations d'une catastrophe navrante, des bandes de papier clair étaient collées, diagonalement. Et sur ces bandes, on lisait, en caractères énormes :

OTTO ET SES LIONS

C'était tout. Mais la hantise devint formidable quand, tous les jours, pendant une huitaine, on vit se multiplier, non pas tant les affiches, mais les bandes. Les Romains et leurs hôtes étrangers, nombreux en ce mois de mai, que ne menaçaient pas encore les chaleurs, ne purent plus faire un pas dehors sans apercevoir les mots fatidiques :

OTTO ET SES LIONS

Par une indulgence qui venait des promesses de représentations en faveur des victimes, la police fermait les yeux quand les colleurs apposaient les obsédantes banderoles, même sur des monuments où il est interdit d'afficher. On en apercevait sur les colonnes tronquées du forum de Trajan, comme à la base du délicieux temple de Vesta, sur les soubassements du Panthéon, sur les augustes débris de la Voie Sacrée, sur l'arc de Constantin et les formidables assises du Môle d'Adrien.

OTTO ET SES LIONS

On lut ces quatre mots fatidiques le long du pont Saint-Ange, sur les piédestaux des anges bousculés par le vent du cavalier Bernin, au-dessus de cette inscription tracée à la main par quelque gavroche du Transtévère :

« *Vive Combes !...* »

Point de répit pour les regards qu'excédait cette obstination de la réclame. La nuit tombée, si l'on voulait rêver dans le Colisée, entre les arceaux criblés de lune, on voyait surgir parmi le mystère des étoiles, des lettres lumineuses, successivement blanches, rouges, vertes, qui hurlaient contre l'infini :

OTTO ET SES LIONS

Et l'on avait beau s'en défendre, on suivait la trace lumineuse courant le long de l'invisible châssis pour dessiner les caractères, après leur extinction. Une force y ramenait chaque fois, hébétant le cerveau par la magie de l'annonce, si bien que, même à l'abri, on se surprenait à répéter : « Otto et ses lions... Otto et ses lions », dans une vaine poursuite de quelque songe irrémédiablement mis en déroute.

Quand l'effet eut suffisamment ramolli les méninges du public pour

qu'une autre image s'y enfonçât comme une pierre dans de la vase, on vit s'étaler aux mêmes places le portrait du dompteur. Otto Perkowicz se manifesta comme un type absolu de la beauté humaine. Les prétentieux placards enlumines le défiguraient plutôt. C'était un être prestigieux. Son nom, vrai ou faux, l'obligeant à se costumer en Polonais, il portait, pour parader avec ses fauves, un dolman à brandebourgs, une culotte collante, des bottes et un bonnet de velours cramoisi à bordure d'astrakan. Il trouvait moyen, sous ce travestissement banal à pleurer, d'offrir l'élégance et la fierté d'un dieu. L'expression même ne manquait pas à son visage. Car le regard étant un des instruments indispensables pour asservir les brutes, il avait pratiqué pour le sien l'entraînement nécessaire, et ses prunelles, d'un bleu foncé admirable, exercées à la fascination, donnaient l'illusion d'une âme aussi splendide que son enveloppe. Ses boucles sombres, qu'il secouait comme ses lions leur crinière, et ses longues moustaches tartares, lui prêtaient quelque chose d'héroïque et de sauvage. Et le contraste de ses fines mains de femme, de ses pieds minces moulés dans le vernis à hauts talons, avec ses dangereux exercices, enthousiasmait les spectatrices romanesques.

Des légendes couraient sur Otto Perkowicz. On le disait descendant d'une grande famille polonaise. Son père, compromis dans un complot contre le Gouvernement russe, aurait vu tous ses biens confisqués, et le fils, mal préparé à aucun travail, aurait pris pour vivre son métier hasardeux. On assurait qu'il avait lui-même capturé ses fauves, qu'il n'en achetait jamais, et que, de temps à autre, quand il avait besoin d'une nouvelle étoile dans sa troupe, il repartait pour l'Afrique et risquait mille fois sa vie pour s'emparer de lionceaux vivants.

Rome s'était prise d'un caprice pour ce personnage, et se délectait aux excentricités par le moyen desquelles il entretenait sa réclame. On l'avait vu descendre de voiture à l'entrée du Pincio avec une lionne en laisse. Il avait la prétention de se promener dans les jardins avec sa compagne. Et il s'y promena, en effet, pour la bonne raison que les gardiens ne protestaient que de loin, et que nul n'obstruait son passage. L'arrivée des *carabinieri* le persuada seul qu'il accomplissait quelque chose de défendu. Et il s'excusa sur ce fait qu'on n'avait pas affiché l'interdiction à l'entrée du parc. L'instruction portait que les animaux devaient être tenus en laisse, aussi avait-il eu soin de mettre une chaîne à Didon. L'édilité romaine lui fut

indulgente, d'autant qu'il offrit aussitôt de donner une grande représentation au bénéfice des sinistrés de la Calabre, et, pour en corser l'attrait, de s'enlever en ballon, à la fin, — en ballon libre bien entendu, — avec cette même Didon, tête à tête, dans la nacelle.

Or Didon était une formidable créature, qui n'avait encore point manifesté ses sentiments sur les exploits de M. Santos-Dumont, et qui pouvait goûter médiocrement les charmes de cette promenade aérostatique. Pour une performance aussi originale, Otto Perkowicz avait mis cette seule condition, digne de son imagination pittoresque et de son orgueil sans bornes, qu'on lui prêtât le Colisée. Cela n'étonna personne. C'était pour une entreprise charitable. Et c'était Otto, — l'Otto des banderoles et des réclames lumineuses, l'Otto dont le portrait flottait obstinément dans une case liquéfiée de tous les cerveaux romains.

On lui prêta le Colisée.

Seulement la Société protectrice des animaux s'interposa quant à l'expérience du ballon. Elle exigea que l'aérostat fût captif. Didon pouvait avoir le mal des hauteurs, ou se casser les os en tombant trop rudement sur une foule d'humains attirés par la vaine curiosité qui caractérise ces bipèdes. Ou bien si le ballon errait longtemps dans l'espace, la lionne risquait de souffrir la faim quand une fois elle aurait dévoré son compagnon. Il ne fallait pas exposer Didon à ces inconvénients. La municipalité romaine se plia à d'aussi bonnes raisons, et la représentation fut autorisée, dans l'antique et colossal cirque romain, avec, pour apothéose alléchante, l'enlèvement d'un ballon captif ou le dompteur monterait avec sa lionne noire de Nubie, la bête la plus féroce de sa troupe.

Cette représentation devait avoir lieu le jour, puisque aucun système lumineux ne pouvait éclairer la gigantesque ruine. Elle fut annoncée pour le lendemain de la fête des fleurs, et la recette prit d'avance des proportions inespérées. Le temps, un peu couvert, contribuait à assurer le succès, car les gradins les plus nombreux et les mieux conservés se trouvent exposés au soleil durant presque toute la journée.

Un moment avant l'ouverture du spectacle, Otto Perkowicz, assis dans sa loge improvisée, parmi les soubassements du colossal édifice, lisait sa correspondance amoureuse. Il décachetait et parcourait, d'un air dédaigneux,

parfois excédé, des billets, dont les papiers de couleur tendre s'ornaient pour la plupart de couronnes, de blasons, et généralement fleuraient l'ambre, le chypre, l'héliotrope ou le foin coupé.

— « Pouah ! » s'écria le dompteur, les poussant pêle-mêle vers Amédée, son habilleur français, « enlève-moi ça ! Les camarades ne reconnaîtraient plus mon odeur, et pourraient se montrer grognons. »

« Les camarades », pour Otto, c'étaient ses fauves.

— « Vous en avez une chance ! » soupira ce joli cœur d'Amédée, qui avait des prétentions féminines. « Moi, je ferais mes belles nuits de ce que vous jetez au rebut. Quand on pense, » dit-il en rassemblant les lettres, « qu'il y a des marquises, des duchesses, peut-être des princesses là-dedans !... »

— Moins que tu ne crois. On achète le feuillet à en-tête chez le papetier.

— Oh ! monsieur Otto, ne faites donc pas le modeste. Avec ça que les vraies grandes dames ne vous courent pas après. Rien qu'avec celles que j'ai vues de mes yeux !...

— Bavard !... Veux-tu me faire assassiner par des *bravi* ? — comme on dit dans ce patelin. Heureusement tu ne parles que français, et, à cause de tes indiscretions, j'évite la France. »

Il riait, et son rire, sous sa longue moustache brune, laissait voir ses dents éclatantes, menues, bien rangées. La lèvre supérieure, un peu trop droite, donnait une expression impérieuse, bizarre, à sa physionomie. Le charme de cette belle figure augmentait dans la gaieté. Tout en plaisantant avec son domestique, il examinait distraitement les dernières épîtres.

— « Tiens ! » déclara-t-il, « voilà qui me tenterait plus que les poulets amphigouriques de tes princesses. »

Il posa un très simple papier blanc sur sa table à coiffer, où s'alignait un jeu de brosses à monture d'argent pour sa chevelure bouclée de page. Amédée, pour qui son maître n'avait guère de secrets, prit sans façon la missive et lut tout bas :

« *Otto,*

« Je ne suis qu'une pauvre fille. Et je sais que toutes les femmes, même les plus jolies, les mieux nées, les plus fières, seraient heureuses de se donner à vous.

« Vous choisissez, comme les dieux choisissent parmi les mortelles. Car, de vous voir, superbe, vous avancer contre vos lions rugissants, cela ferait défaillir les plus rebelles et palpiter de désir les plus chastes.

« Je n'ai rien de ce qui pourrait attirer votre caprice. Je suis une humble parmi les humbles. On ne m'a jamais dit que j'étais belle. Mais je suis jeune. J'ai un corps mince et plus souple qu'une liane et qui se tord comme un sarment au feu lorsque je pense à toi.

« J'y pense toujours depuis que je t'ai vu, du haut des places populaires, dans la représentation que tu as donnée à la piazza Sallustiana.

« Je pense à ta lèvre un peu trop courte sous ta moustache, et qui se crispe étrangement quand ta lionne noire, en furie, se ramasse pour bondir sur toi, et que tu attends son assaut en la provoquant et la défiant, jusqu'à ce que, domptée, elle se détende et se couche.

« Oh ! comme je voudrais ton baiser à ce moment-là, même si la lionne, échappant à ton regard, devait sauter sur moi !

« Ne t'étonne pas si je t'écris en français. Je suis née en Piémont, chez des maîtres qui parlaient cette langue. Je l'ai entendue dans ta bouche, et alors je suis sûre que tu la comprends.

« Si tu veux me donner un de ces bonheurs après lesquels toute une pauvre vie comme la mienne s'enchanté d'un éternel souvenir, viens au crépuscule, après ta représentation du Colisée, dans une trattoria de la Voie Appienne, tout de suite à droite avant les catacombes de Saint Calixte. Il y a un colombarium dans le jardin, qui est annoncé sur l'enseigne. Tu ne pourras donc pas te tromper.

« Les patrons sont de ma famille, et des gens sûrs.

« Personne ne saura qu'après avoir risqué ta vie pour donner de l'argent à des malheureux, tu auras fait l'aumône d'un peu d'amour à celle dont la conquête n'est rien pour toi.

« CÆCILIA. »

- « Diable !... » dit Amédée.
- « N'est-ce pas ? » fit le dompteur.
- « Vous irez ?
- Est-ce que tu n'irais pas, toi ?
- Hum ! » grogna le valet en se grattant la tête, « il y a tout de même quelque chose de louche.
- Et quoi donc ? Cette lettre-là est sincère. Je me connais en passions féminines, va !
- Parbleu !... D'ailleurs, je crois comme vous. Voilà les phrases d'une donzelle fortement pincée. Mais la signature me chiffonne.
- Cæcilia, » relut Otto. « C'est un nom.
- Ce n'est pas celui de la jeune personne.
- Et sur quoi, diantre ! fondes-tu cette opinion ?
- Le nom est écrit *C... a... e* dans l'*a*, à l'antique. On l'épelle maintenant *C... e...*, aussi bien en italien qu'en français.
- Quelle érudition, Amédée !
- Recueillie par hasard. Un compatriote m'a emmené, moi, sur cette Voie Appienne, où l'on vous a donné rendez-vous... Histoire de nous balader... Eh bien, à peu de distance de l'endroit qu'on vous indique, il y a une espèce de grosse tour en ruines qu'ils appellent le tombeau de Cæcilia Metella. Cæcilia... avec un a et un e collé dans l'a. Ça m'a frappé.
- Sais-tu, Amédée, que tu ferais un détective admirable.
- *Cosa ?...*
- Bon !... Et tu parles italien, maintenant ?
- Oh ! je ne connais que ce mot-là. Quand je leur demande quelque chose ici, ils me regardent d'un air stupide et ils me disent : « Cosa ? » avec un air d'interrogation. Alors je suppose que ça signifie : « Qué que c'est qu'ça ? »
- Entends-tu, Amédée ? » demanda soudain Otto, tendant l'oreille.

— « Quoi, monsieur ?... L'orchestre ?...

— Non... Le public. On s'impatiente. »

A travers les profondes galeries du Colisée, une vague rumeur venait jusqu'à eux. Puis, brusquement, éclatèrent des rugissements de fauves. De multiples échos les répercutèrent, sous ces voûtes qui en avaient entendu bien d'autres. Les milliers d'arceaux trapus, les indestructibles massifs de briques et de pierre renvoyèrent des échos, qui semblaient les clameurs réveillées d'autrefois, quand les bandes de lions numides hurlaient leur furieuse agonie, ou leur impatience des victimes qu'on attachait pour eux sur des croix, sous l'œil amusé des Césars. Un des garçons de ménagerie vint avertir Otto que les cages étaient en place, l'heure sonnée depuis longtemps, et que le public s'énervait.

— « As-tu fait entrer Néron ? » demanda le dompteur.

— « Oui, monsieur, » répondit l'homme, sans se douter de l'anachronisme qu'il commettait. Car, sous le Néron humain, des fontaines jaillissaient, un lac artificiel faisait miroiter ses vagues là où Vespasien devait jeter les fondements du plus grand cirque du monde.

Mais le Néron léonin apportait dans cette arène une bienveillance certainement ignorée de son impérial homonyme. Assis sur son derrière contre les barreaux de sa cage, il examinait avec une complaisance dédaigneuse cette assemblée d'humains dont les rumeurs réclamaient si vivement un personnage aux rapports vraiment peu agréables... Un monsieur en veston à brandebourgs, dont la manie était de ne l'interviewer qu'avec une pointe de fer rougie au bout de sa canne. Néron se doutait vaguement que la pointe de fer n'était pas rougie quand l'interview se passait en public. Mais il n'osait pas s'en assurer de trop près. Aussi, quand son maître parut, le nonchalant animal préféra se lever poliment, se dresser tout debout et mettre ses pattes de devant sur les épaules du monsieur aux brandebourgs, plutôt que de tâter de l'épieu rougi ou non. Puis, tout en se demandant dans sa rudimentaire conscience de bête, à quoi pouvaient bien servir ces simagrées, il se coucha lourdement sur le sol et reçut le long de son échine le corps, tant admiré par les Romaines, d'Otto Perkowicz. La belle tête de l'homme frôla sa non moins belle tête à lui. Et, sans doute, l'effet des boucles noires dans la crinière fauve charma l'assistance, car les applaudissements éclatèrent.

Cependant une main tirait l'oreille de Néron, qui savait parfaitement ce que cela voulait dire. Il fit semblant de l'ignorer, son mufler posé à terre, ses yeux jaunes à demi clos, l'air détaché des singeries qu'on lui imposait, et dont il sentait l'humiliation. Mais son dompteur, toujours couché sur lui, continuait à le tracasser. Néron pensa qu'il valait mieux en finir, pour recevoir plus vite le quartier de viande qu'on lui offrait à la sortie. Il ouvrit donc, avec un soupir énervé, sa formidable mâchoire, et laissa s'y insinuer le chef bouclé du monsieur aux brandebourgs.

Des petits cris partirent des gradins. Les femmes devenaient pâles, à voir le visage dont elles rêvaient secrètement entre les crocs formidables du fauve. Quelle minute !... Otto savait très précisément de quelle émotion pâmaient les délicieuses spectatrices. Leur désir palpitant autour de son front en péril, se confondait avec l'haleine moite du lion, et la lui faisait trouver presque caressante.

Quand il se releva d'un bond, déployant sa haute taille, les lignes admirables de son buste, de ses jambes, sous le collant du drap, et secouant ses lourds cheveux sombres, il sentit, sous la semelle de sa botte appuyée au flanc de Néron, à la fois la chair sauvage du fauve et les belles chairs, fines, parfumées, frémissantes, de toutes ces femmes, qui se fussent jetées, elles aussi, tapis vivant, à la place de la brute heureuse, pour être meurtries et caressées par lui.

Après la séance avec Néron, il y eut des évolutions d'ensemble. Toute la ménagerie d'Otto Perkowicz défila dans les cages, et, finalement, se réunit dans la plus grande, après y avoir, individuellement ou par groupe, exécuté des tours qui composaient son répertoire. C'était une collection de bêtes superbes, bien dressées, que le dompteur dirigeait avec audace et surtout avec adresse.

Otto ne manquait pas du courage professionnel. Mais il possédait plus encore l'art du trompe-l'œil et celui de la mise en scène. Grâce à son habileté, à sa souplesse, à la vivacité, à la précision foudroyante de ses mouvements, qui le faisaient plus félin que tous ces félins alourdis par l'esclavage, grâce surtout à cette perfection plastique, enchantement des yeux, au moyen de laquelle il éblouissait et dupait, le dompteur transformait en des scènes épiques ses exercices les moins dangereux.

Ce jour-là, dans ce cadre incomparable du Colisée, son succès fut tel que le goûtèrent en ce lieu même les gladiateurs fameux, idoles de la Rome antique. Le souffle bestial des jeux cruels se ranima dans la ruine aux sanglants souvenirs, passa sur cette foule moderne, fit frissonner les dentelles, les linons et les mousselines des spectatrices aux yeux cernés, aux lèvres sèches, — sœurs artificieuses, aux névroses mieux dissimulées, des Poppée, des Domitia et des Faustine.

Le fait qu’Otto Perkowicz ne tirait aucun bénéfice de cette représentation, mais donnait à des malheureux le montant considérable de la recette, rapprochait le belluaire de son public, mettait un lien de courtoisie entre lui et les plus huppés de ces gens, assis là, sur l’ancien podium, le premier rang, jadis réservé à la maison de l’empereur. Aussi l’ovation qu’on lui fit tint du délire, lorsque, après avoir disparu un moment pour laisser s’accomplir la manœuvre du ballon, il reparut, suivi par Didon, pour monter dans la nacelle. La terrible lionne, au mufler noir, à la queue et aux pattes également noires, représentait le traître ou la femelle fatale de la troupe. Tout de suite les spectateurs l’avaient prise en antipathie.

Si l’on doit juger la gent animale sur l’apparence, Didon méritait sa mauvaise réputation. Outre son physique rechigné, féroce, ses babines de charbon méchamment retroussées à tout propos sur ses crocs d’ivoire, et la puissance redoutable de sa massive musculature, elle avait contre elle sa voix effroyable, qu’elle faisait entendre à chaque instant. Jamais elle n’avait consenti à exécuter aucun de ses tours sans jurer, lancer des coups de griffe dans le vide, et rugir à vous déchirer le tympan. Finalement, elle sautait dans un cerceau comme le plus docile des caniches. Mais on gardait l’impression qu’elle y consentait pour la dernière fois, et qu’à la prochaine, le dompteur serait dévoré. A cause de ces qualités inestimables, Otto Perkowicz, qui ne l’avait pas capturée en Abyssinie, comme il l’assurait, mais l’avait achetée au marché d’Anvers, la paya un prix fou. Didon, au fond pas mauvaise personne, était de ces bêtes qui créent la renommée d’un dompteur.

Quand la foule du Colisée, qui venait de la voir à l’œuvre, constata qu’il fallait la pousser à coups d’épieu vers la nacelle du ballon, et que six garçons de cage n’y suffisaient pas, tout le monde, en un instant, fut debout :

— « Pas Didon !... pas cette lionne !... » criaient deux mille voix.

— « C'est de la folie !... Vous vous ferez dévorer !... » clamaient quelques-uns pathétiquement.

— « Allons-nous-en ! Je ne veux pas voir ça !... Partons !... » braillaient des femmes, qui se gardaient bien de quitter leur place.

Si tous ces gens n'avaient été persuadés que leurs protestations surexcitaient l'orgueil du dompteur et le piquaient au jeu, il n'eussent pas manifesté si véhémentement. Pas un parmi les plus effarés, qui ne grillât de voir s'enlever l'étroit panier contenant un être humain en compagnie du plus dangereux animal féroce.

Otto, debout dans l'arène, fit un geste gracieux de la main. Ce geste disait sa gratitude, son émotion, mais aussi sa détermination bien arrêtée. Il prit une légère badine, congédia ses aides, sauf ceux qui maintenaient la nacelle, et s'avança vers Didon.

On crut sa dernière heure arrivée.

La bête cracha vers lui comme un chat en colère, mais avec un rugissement qui sembla faire dégringoler quelques pierres de l'immense ruine, et se répercuta mille fois sous les voûtes. Elle ramassa son corps nerveux, les pattes crispées, dardant sur l'homme les miroirs d'or de ses prunelles.

— « Voyons, Didon... ma petite fille... » dit le dompteur.

Sa voix veloutée, câline, fut entendue de partout, malgré qu'il eût parlé bas, dans le grand cirque, figé de silence. Elle pénétra, cette voix, dans des cœurs féminins affolés. C'étaient des mots d'amour qu'il adressait à la lionne. Il essayait de charmer la terrible bête avec les mêmes inflexions prenantes dont il devait étourdir les tremblantes pudeurs à des moments dont il suggérait l'ivresse. Didon, ignorante des neurasthénies humaines, gardait le bel équilibre de sa fureur justifiée. Elle ne s'amadouait pas jusqu'à entrer dans l'incompréhensible panier, que l'on penchait devant elle pour lui en faciliter l'accès.

Mais, brusquement, par surprise, le dompteur fut tout près d'elle, ayant prévenu par son propre bond celui de la bête. Il la cingla d'un coup de cravache, et, en même temps, plaça le poing gauche contre son muflle, par un mouvement de défi. Les membres de la lionne se détendirent. Elle s'aplatit

contre le sol, terrassée d'une façon singulière. Vivement, les valets approchèrent la nacelle. D'autres, sur un signe d'Otto, accoururent du fond de la piste. La lionne en rampant, ou poussée par eux (car on distingua mal à travers le groupe et la rapidité de l'action), s'insinua dans la nacelle, qui, aussitôt, fut redressée. Otto, légèrement, y sauta à son tour.

Aussitôt, les cordes furent lâchées, le câble se déroula, le ballon commença de s'élever avec lenteur. On vit encore Otto faire le mouvement de cravacher la lionne. Un rugissement retentit, mais assez faible. La tête énorme de la bête parut au-dessus du rebord, tandis que le dompteur saluait le public.

Quatre mille mains firent le geste de l'applaudir, mais sans bruit, pour ne pas effarer le fauve. Cependant la foule devait se retirer. Otto Perkowicz avait bien promis de monter en ballon avec sa lionne, mais non pas de redescendre publiquement. Si quelque tragédie se jouait dans les airs, elle serait sans spectateurs. Ceux qui la souhaitaient eurent donc le désappointement de partir sur l'injonction des carabinieri, postés là, le long des escaliers divisant les gradins. Car la police avait gardé la main sur cette représentation extraordinaire dans un édifice de l'État.

Comme le podium — le premier gradin près de la piste — se vidait, une odeur flotta dans l'air remué. Quelqu'un dit :

— « Ça sent le chloroforme.

— *Non e possibile,* » protesta vivement un des employés du dompteur, qui, craignant n'être pas compris des étrangers, répéta en français : « Pas possible. »

Personne n'insista. Mais le spectateur au nez perspicace eût sans doute éprouvé moins d'étonnement que les autres, si, le ballon redescendu un instant après dans l'immense arène déserte, et, par surcroît de précaution, derrière des vélums tirés, il eût vu sortir le dompteur sain et sauf, et traîner après lui, comme une masse inerte, le grand corps de la bête fauve. Ce sagace observateur se fût alors rappelé le geste de l'adroit belluaire, maintenant, comme par défi son poing fermé sous les naseaux de Didon, et le groupement habile des garçons de la ménagerie cachant l'entrée de la lionne dans la nacelle.

On ne recommence pas deux fois un tel tour d'adresse, entre un tel ridicule et un tel danger. Aussi Rome ne revit plus Otto Perkowicz s'enlever en ballon avec sa lionne. Le dompteur en fut grandi. Quel pays n'eût pris en faveur un homme qui inventait, pour les pauvres seuls, la plus horrible façon de mourir, et qui s'y risquait froidement, d'ailleurs si sûr du péril, que pour sa propre fortune il ne s'y aventurait pas une seconde fois .

Les admiratrices de ce superbe gaillard s'exaltèrent encore par la suggestion de l'engouement général. Les déclarations arrivèrent plus nombreuses dans la loge qui sentait le fauve, le chypre et l'odeur chaude des fers à friser.

IV L'AUBERGE DE LA VOIE APPIENNE

Cependant, par le plus délicieux des soirs de mai, l'homme trop aimé s'en allait, dans une Victoria de louage, attendre sa modeste bonne fortune dans la *trattoria* de la Voie Appienne.

« Cæcilia, » se disait-il, « Cæcilia... C...a...e. »

Il songeait à la remarque de son malin valet de chambre français, et son sourire glissait sous sa longue moustache.

Dans l'or du jour déclinant, un merveilleux silence enveloppait la campagne romaine. Elle s'étendait au loin, sur la gauche de la route antique. La beauté de la lumière enchantait cette monotone immensité. Les arches rousses des vieux aqueducs, dans la distance, semblaient translucides et roses comme des chapelets de rubis. Vers l'horizon, les monts Albains ondoyaient ainsi qu'une écharpe d'azur. Tout près, au long de la Voie Appienne, les fuseaux veloutés de quelques cyprès, ou le dôme d'un pin parasol, enlevés en sombre sur les lointains dorés ou bleuâtres, avaient une grâce indescriptible. Leur mélancolie, leur immobilité, participaient à l'âme secrète de ce paysage éternel. Cependant le regard comme l'imagination d'un Otto Perkowicz demeurait parfaitement insensible à la noble splendeur de ce paysage. La curiosité l'absorbait plus encore que les espérances voluptueuses. Jamais le mystère d'un rendez-vous ne l'avait piqué à ce point.

Sans peine, il reconnut la petite auberge. Il monta l'allée, et, dans la cour, aperçut tout de suite deux couverts dressés sous un berceau que recouvrait une épaisse vigne vierge. Point de clients, d'ailleurs. Ce n'était pas l'heure des étrangers. L'endroit était modeste. Mais, comme toutes ces verdoyantes guinguettes de la banlieue romaine, il participait à la poésie éparse, à la profonde paix de ces lieux où le souvenir est plus fort que la vie. Le soir colorait divinement les humbles murs badigeonnés de rose. Des rayons d'or criblaient les grandes draperies flottantes de la vigne vierge.

— « La dame est déjà là, » cria une petite fille, avant que Perkowicz eût

rien demandé.

— « Quelle dame ?... Comment sais-tu ?... » fit le dompteur dans un italien moins pur que son français.

Personne ne pouvait se vanter d'avoir entendu Otto s'exprimer en Polonais, sa langue maternelle. Il bredouillait un peu tous les idiomes des nombreux pays où il avait promené son cirque nomade. Mais, chaque fois qu'il se trouvait en face d'un interlocuteur connaissant peu ou prou le français, il ne manquait pas d'adopter le plus pur dialecte grasseyant des rives de la Seine.

— « *Che dice la ragazzina ?* » interpellait-il en ce moment, tandis que sortait au-devant de lui la tenancière de l'*osteria*.

Cette femme — une vraie Romaine, aux formes sculpturales, à la face large et régulière, à l'énorme chevelure noire, sourit confidentiellement.

— « Certainement, la dame est arrivée, » expliqua-t-elle. « Et maintenant, *il signor* peut être tranquille. Personne d'autre ne viendra pour le souper ni pour la nuit.

— « Eh quoi ! Cette dame a donc loué toute votre auberge ?... »

La matrone se tut, embarrassée.

— « D'ailleurs, comment avez-vous su que c'était moi ?

— Oh ! s'écria vivement l'aubergiste, cette signora m'a dit : « *Un uomo bellissimo, dagli capelli neri, lunghi et crespi.* »

La *contadina* ingénue n'avait pas mis les pieds à Rome depuis que le portrait d'Otto, entouré de ses lions, s'étalait sur tous les murs. Elle ne connaissait pas le dompteur. Celui-ci, vêtu pour son équipée amoureuse comme un mondain élégant, n'était pas moins séduisant sous la jaquette que dans son costume de belluaire. Il daigna sourire au compliment, et demanda où il trouverait la dame.

Elle se promenait dans le jardin.

— « Sans doute elle admire le *colombarium*, » supposa l'aubergiste, avec fierté.

« Diable ! Aime-t-elle tant que cela les pigeons ? » se dit l'ignorant

dompteur, riant avec lui-même de sa plaisanterie.

Il confondait ce terme latin, désignant les sortes de ruches souterraines, remplies d'urnes funéraires, avec le terme italien *colombaia*, colombier. Otto Perkowicz ne se piquait pas d'érudition. Il n'avait jamais appris que les anciens brûlaient leurs morts sur des bûchers, après les avoir enveloppés dans un suaire incombustible d'amiante, qui permettait de recueillir leurs cendres. Ces cendres, insérées dans les urnes avec les bijoux les plus précieux des défunts, se conservaient parmi la vénération des descendants. On les plaçait dans les niches de monuments spéciaux, qui en contenaient parfois un grand nombre. Un colombarium romain répondait à ce que nous appelons un caveau de famille. Mais les cendres impérissables, gardées de générations en générations, et tenant peu de place, se multipliaient à la longue, bien plus que nos éphémères et encombrants cercueils.

Quand Otto, sur les indications de l'hôtesse, eut traversé la tonnelle de vigne vierge, il se trouva dans une espèce de potager mal entretenu, envahi d'herbes odorantes et sauvages. Les rayons aveuglants du soleil, qui, en face de lui, touchait l'horizon, l'empêchèrent d'abord de distinguer celle qu'il cherchait. Mais, tournant la tête, il vit, dans cette splendeur du couchant, une fine silhouette noire, inclinée vers une espèce de fosse. Comme il franchissait non sans peine, parmi l'inextricable fouillis des végétations folles, les cinquante mètres qui le séparaient d'elle, la femme se redressa, le regardant venir.

Droite, immobile, elle l'attendait, sans un geste, sans un signe ou un salut.

L'homme qui affrontait les fauves se sentit étrangement intimidé. Pourquoi ? Il n'y comprenait rien. La jeune femme (elle paraissait de vingt-six à vingt-huit ans) portait la mise la plus simple : une robe noire sans aucun ornement, et, sur la tête, une mantille de dentelle noire. Elle n'était pas d'une beauté frappante. Mais son long visage hautain sur son cou élevé, le port de sa tête, la sveltesse élancée de sa taille, un air indéfinissable répandu sur toute sa personne, faisait d'elle comme une grande fleur rare, altière et sombre, dans cet enclos sauvage enflammé par le soleil couchant.

Une joie astucieuse pétilla dans l'âme du belluaire.

« Juste... ma prévision, » pensa-t-il. « Ce n'est pas là une *sartina* de la

via Nazionale. »

Mais, en même temps, une hésitation presque craintive ralentissait son pas.

— « Approchez, » lui dit-elle en français, d'une voix très douce. « On dirait que je vous fais peur.

— Madame...

— Ne me trouvez-vous pas aussi bien que vous le souhaitiez ?

— Oh ! tellement mieux !... » s'écria-t-il, grisé soudain par les admirables yeux d'ombre ardente.

— « C'est... que... je n'ai pas l'habitude de plaire, » dit la souple créature, en voilant de ses paupières cette flamme trop intense.

— « Je n'en crois rien, » se récria le dompteur.

Une minute d'embarras suivit. Celle qui avait signé la lettre « Cæcilia » gardait maintenant les cils baissés, avec une pudeur affectée ou sincère.

— « Que regardiez-vous là ? » demanda Otto par contenance.

Une fosse s'ouvrait à leurs pieds. On y voyait des étages superposés comme des rayons de bibliothèque. Des vases de grès poudreux y étaient rangés.

— « Mon Dieu, ces gens ne nettoient pas souvent leur vaisselle, » observa le descendant d'illustres Polonais, patriotes persécutés.

A cette naïveté prodigieuse, la jeune femme ne retint pas un éclat de rire.

— « Voilà comme je te voulais, » déclara-t-elle. « Simple, magnifique et violent comme tes fauves. Dans tes bras, je croirai goûter l'amour avec un de tes lions. »

Trop de hauteur, trop d'effrénée fantaisie dans l'audacieuse phrase, pour une fille du peuple. Le dompteur, qui connaissait, pour s'en méfier, les intonations des bêtes féroces, avait aussi quelque expérience des accents féminins.

— « Tu parles de mon amour, » dit-il brutalement. « Sais-tu si tu l'auras ?

— Puisque tu es venu, » répliqua-t-elle.

— « Je suis venu pour voir comment était faite la *meschina* qui pense disputer le cœur d’Otto Perkowicz aux plus grandes dames de Rome.

— Aux plus grandes dames ?... » fit l’inconnue ironiquement.

— « Veux-tu voir leurs lettres ?... Il y en a qui écrivent sur leur papier blasonné, et qui signent.

— Montre. Je serais curieuse... »

Il sortit d’une poche intérieure un paquet de ces feuillets dont il avait dit lui-même qu’on les trouve chez le papetier, avec couronne et devise. La soi-disant Cæcilia les lui prit de la main avec une vivacité dénotant l’intérêt qu’elle pouvait y trouver.

« Si c’est vraiment une pauvre fille, elle va les parcourir avec une stupeur respectueuse, » pensa-t-il.

Et il l’observa. Un air désappointé parut sur le visage de la jeune femme, puis ce fut de la moquerie, et enfin une espèce d’agacement. Elle rendit les lettres sans rien dire, en haussant les épaules.

— « Ne crois-tu pas à l’aristocratie de mes correspondantes ?

— Oh !... » (Elle retint une réflexion pour ajouter :) « Qu’en saurais-je ?

— Alors, pourquoi ris-tu ?

— Parce que je trouve toutes leurs déclarations fades. Ces femmes-là ne savent pas aimer.

— Et toi... tu le sais ?

— Oui. »

Elle lui darda un tel regard, qu’une effervescence passionnée troubla l’homme. Toutefois, il se contint. Ce qu’il poursuivait l’intéressait plus que son propre désir. Otto reprit nonchalamment :

— « Tu portes un jugement téméraire. Après tout, dans ces billets, tu n’as pas vu l’écriture de celles qui sortent des palais les plus fermés de Rome pour venir s’offrir à moi.

— Pourquoi donc ? » demanda-t-elle avec moins d’assurance.

— « Parce que celles-là... » (Et, à son tour, il la tint âprement sous son regard), « celles-là ne signent pas de leur vrai nom. »

Elle pâlit. Otto vit même blanchir la pourpre saignante des lèvres. Mais cette femme était si forte qu'elle put rire encore, d'un rire très naturel.

— « *Civettonne* ! » s'écria-t-elle. « Bah ! je les défie, tes princesses, toute pauvre fille que je suis ! Je laisserai à tes lèvres un souvenir que leurs baisers n'effaceront pas.

— Commence donc, » dit-il en essayant de l'étreindre.

Mais elle se dégagea, d'une ondulation de son corps flexible.

— « Non... Soupçons d'abord. N'as-tu pas vu le couvert mis sous la tonnelle ? Tu dédaignes peut-être la pauvre cuisine d'une osteria ? Mais, pour moi, c'est un régal... Et j'ai commandé des plats que je ne mange pas tous les jours.

— Je te crois, » fit-il en soulignant le mot d'un coup d'œil, tandis que tous deux cherchaient leur chemin parmi l'enchevêtrement des herbes.

Elle tomba dans un silence gêné. Lorsqu'ils furent à table et qu'on leur eut servi des *gnocchi al pomo d'oro* et du vin rose dans une grosse carafe, la jeune femme parla de son admiration pour les exercices du dompteur, le questionna sur le dressage des bêtes. Lui ne répondait guère, goûtant la fièvre de son désir, ou bien absorbé dans quelque pensée qu'il ne disait pas.

Le jour mourait sous le dôme touffu de vigne vierge. Entre les rameaux flottants, on apercevait le bord de l'horizon violet contre un ciel d'or verdâtre. Otto proposa de réclamer de la lumière.

— « Pourquoi ?... » demanda la femme, d'une voix brisée d'amour et posant sa tête contre la large épaule.

Il allait oublier ses calculs. Mais, d'elle-même, l'aubergiste apporta une de ces lampes de forme antique, mobiles le long d'un haut pied de cuivre, et qui portent des accessoires pour couper ou hausser la mèche. Dans cette lueur, quelque chose frappa le belluaire. Il prit la main de sa compagne.

— « Quelle idée d'ôter toutes tes bagues pour venir ici !

— Mes bagues ! » s'exclama-t-elle en tâchant de retirer sa main.

— « Oui... Sont-elles toutes si somptueuses que tu n'en aies pas une assez simple pour aller avec ce déguisement ?

— Que veux-tu dire, Otto ?

— Que tes dix doigts sont habituellement chargés de lourds anneaux. Ils en gardent la forme. Tiens, celui-ci montre même l'empreinte d'une très grosse pierre taillée en brillant. Voici la pointe centrale, voici le tour de la monture.

— *Balordo !* » cria-t-elle avec une exagération de gaieté. « Ah ! tu en as de bonnes !... C'est mon travail qui me déforme ainsi les doigts.

— Quel est donc ton travail ?

— Ça, c'est la marque des ciseaux. Ici, celle de la dure navette, » dit-elle sans répondre directement. « Mais que t'importe ?... Je t'aime, Otto... mon superbe Otto !... Brise-moi sur ta poitrine, avec ces bras qui étoufferaient ta lionne Didon... avec ces fines mains qui tordent et brisent les pattes des fauves... Tes lèvres... tes lèvres... mon dompteur. »

Une sensualité ardente émanait de cette femme, de sa voix troublée, du parfum de sa chevelure, de son contact frémissant, de ses gestes voluptueusement accablés. La suggestion de la nuit et du lieu aventureux, l'odeur sauvage du jardin, achevèrent de déchaîner la passion chez Otto. Il oublia tout pour entraîner son affolante conquête vers la maison, où la discrète hôtesse avait dû préparer leur chambre.

Toutefois, même en plein délire, certains détails singuliers ne laissèrent pas que de maintenir en alerte son attention. Ainsi, personne ne vint prendre ses ordres, et pourtant le service se trouva fait comme on n'aurait vraisemblablement pas pu l'attendre dans une si médiocre auberge. Il y avait de la clarté partout. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. Nul bruit.. Nulle importunité. Le respect, ou l'argent, ou peut-être les deux, assuraient autour d'eux le silence, la sécurité, la solitude.

Au premier étage, une chambre toute préparée montrait un luxe inattendu, sinon d'élégance, au moins de méticuleuse propreté, de raffiné confort, sous la simplicité apparente. Peut-être ce phénomène eut-il été à peu près explicable pour une hôtellerie voisine de la Haye ou de Londres. Mais aux portes de Rome, dans une mesure italienne, il tenait trop du surnaturel

pour ne pas dénoter l'intervention de la puissance et de l'or. Ce fut la dernière réflexion que se fit le très pratique et avisé Roméo, avant de goûter au philtre étourdissant que lui versa une Juliette dont il n'eut à regretter ni les quinze ans presque doublés ni l'innocence à jamais enfuie.

Durant les heures qui suivirent, et durant le sommeil qui clôtura ces heures inoubliables, le belluaire n'eut aucune velléité d'exercer sa psychologie. Quand il s'éveilla, la clarté matinale de mai traversait les rideaux de fraîche cretonne, — évidemment posés la veille, — comme si elle eût ignoré ce faible obstacle. Le plein jour inondait la chambre. Otto, qui, habituellement, dès cinq heures du matin, faisait travailler ses fauves, ne s'étonna pas d'ouvrir les yeux avant sa compagne.

En la regardant dormir, la tête posée en arrière sur l'oreiller, son délicat et fier profil dressé hautainement jusque dans l'inconscience, il se douta qu'aucune besogne mercantile ne l'appelait de bonne heure hors de son lit, mais que des serviteurs attentifs devaient veiller à ce que rien n'interrompît intempestivement son repos. Se fiant à cette déduction et à ce sommeil du matin, généralement le plus profond chez les mondaines qui prolongent la veille et demeurent couchées jusqu'au milieu du jour, le dompteur se leva doucement.

Il fit deux pas, se tourna. Le mince visage, tout pâle de passion avec ses longs yeux cernés, n'avait pas même tressailli. Des flots de cheveux noirs l'ombrageaient partiellement. Otto l'admira. Mais le plus fort de son admiration venait de tous ces signes d'aristocratie, dans les traits, dans l'expression, dans ce qui ne se décrit pas. Le sentiment d'avoir sous les yeux la plus grande chance de sa vie faisait battre son cœur, dans sa poitrine d'athlète, comme celui d'un joveuseau. Avec mille précautions, Otto commença de soulever, de palper, d'examiner ces vêtements, cette lingerie de femme, épars sur les sièges. Il cherchait un indice. La doublure de la robe était aussi modeste que l'étoffe extérieure. Le linge était extrêmement fin, tout uni. Les bas étaient en soie. Mais cela ne prouvait guère. Il ne découvrit aucune initiale marquée, indice que tout cela ne servait que dans l'occasion. Il mania la mantille, mais sans reconnaître que c'était de la blonde ancienne, d'un certain prix.

Tout à coup, il ne put retenir un cri sourd, un geste avide. Quelque

chose étincelait au bord du traversin, — quelque chose que la jeune femme avait voulu cacher, certainement, et que le désordre de la nuit avait fait surgir. Otto s'approcha. La dormeuse, sans bouger, ouvrit ses yeux immenses. Elle rencontra le regard de l'homme, sourit, referma les paupières. Le dompteur demeurait haletant, immobile.

Qu'est-ce que ce regard voulait dire ? Réveil complet ou léger somnambulisme ?... Était-ce un rêve, un jeu, une surprise ? L'avait-elle épié ? Tout à l'heure, entre les longs cils, verrait-il filtrer la prunelle aux aguets ? Comme il connaissait cela, le dresseur de fauves ! Comme il savait se méfier du faux sommeil des félins !

Pendant un long moment il ne bougea pas, retenant son souffle. Enfin, penché sur son énigmatique maîtresse, à la fois pour simuler une caresse en cas d'alerte et pour lui dérober son geste, il tira vivement à lui l'objet brillant de dessous le traversin. C'était la boucle d'une jarretière. Le ruban mauve suivit. Mais Otto s'inquiétait bien du ruban ! Il avait distingué tout de suite la fine orfèvrerie du bijou, la pureté des nombreux petits diamants qui dessinaient, suivant les méandres d'un fil de platine, une arabesque compliquée. Très distinct, un C majuscule se détachait en relief.

« Cæcilia... » se dit le dompteur, « Elle ne m'aurait donc pas trompé quant à son nom de baptême. »

Il reprit sa place dans le lit, décidé à chercher, par des mouvements imperceptibles et sinueux, l'autre jarretière, qui ne se trouva pas. Sans doute, elle était sous la tête même de la dormeuse. Point de doute que, la veille au soir, la jeune femme n'eût pris grand soin de dissimuler ces jarretières, qui la trahissaient. Elle avait dû les mettre par distraction, ou parce que, au dernier moment, elle avait constaté son oubli de s'en procurer de plus simples. Lui tournant le dos, le dompteur examina plus attentivement la boucle. Il avait remplacé le tout à peu près comme il l'avait trouvé. D'un coup de coude, il renfonçait la chose sous le traversin au moindre mouvement de sa compagne. A force de regarder, il distingua mieux. D'autres lettres apparurent. Tout le nom devait être inscrit là, dont l'initiale seule se détachait, plus apparente. Brusquement le lacis des jambages se débrouilla. Otto lut, sans erreur possible :

« CLAUDIA. »

« Oh ! » se dit-il, « l'autre jarretière !... Le nom de famille, sans doute, y est inscrit. »

Il s'acharna, explorant d'une main à la fois audacieuse et prudente, glissant ses doigts fureteurs jusque sous la nuque de la fausse ouvrière. Elle ne broncha pas, d'un sommeil ou d'un sang-froid imperturbables. Mais Otto, qui s'énervait, craignit de la secouer comme un fou en lui criant son nom. Il abandonna son infructueuse poursuite et resta sur le dos, à réfléchir.

S'il n'eût pas été si parfaitement étranger à la vie romaine, ce petit nom de femme lui aurait tout dit. Sans parler du grand monde, où ce nom de Claudia, couramment prononcé, suffisait, sans autre titre, à désigner une femme entre toutes, un bourgeois, un homme du peuple même, ne s'y fût guère trompé. N'importe lequel des petits vauriens guenilleux qui, vers les abords du Forum, poursuivent les étrangers, en faisant la roue dans la poussière et en criant : « *Un soldino !... un soldino !* » n'eût pas hésité.

— « *Claudia ? La Claudia.. ah ! sicuro ?... la principessa di Trani.* »

Mais Otto, même s'il ne descendait pas, suivant son dire, d'une noble famille polonaise, n'était certainement pas né sur les bords du Tibre. Il pouvait donc ignorer ce que tous connaissaient entre la porte Saint-Sébastien et la porte du Peuple. Comme il restait à ruminer son aventure, sa nouvelle amie se réveilla, ou, du moins, elle se dressa, les yeux ouverts, en secouant ses cheveux, avec un air d'audace, de joie sournoise et de perversité.

— « Bonjour, Claudia... » dit le dompteur.

Elle parut étonnée... (mais, l'était-elle ? Pouvait-on savoir avec cette créature de diablerie ?...) Puis, soudain, elle eut son rire, — qui mordait les nerfs comme un baiser ou pointent les dents.

— « Ah ! » s'écria-t-elle, « tu as déniché mes jarretières.

— J'en ai trouvé une en cherchant mon mouchoir, quoique tu l'aies si bien cachée.

— L'autre est pareille. Elle porte aussi un petit nom : ERMINIA. Tiens, si tu veux lire... »

Elle la sortit comme par enchantement. Et le belluaire, qui avait tant cherché, dut croire qu'elle la serrait dans une de ses mains, pour la présenter

ainsi tout de suite.

— « Tu vois bien que je ne les cachais pas, » affirma-t-elle.

— « C'est avec tes ciseaux et ta navette, » dit-il, railleur, « que tu gagnes de quoi te payer des monogrammes en brillants ? »

Elle rit de plus belle.

— « Ah ! bien, s'il m'avait fallu les payer !...

— Tu ne vas pas me dire que tu les as volés, peut-être.

— Oh ! presque... » fit-elle en bâillant.

Son assurance déconcerta Otto.

— « L'histoire est drôle, » reprit la jeune femme. « Figure-toi que, voici peut-être trois semaines, j'ai rencontré un type très chic. Il m'a emmenée sans me regarder seulement. C'était un homme fou de chagrin, lâché par sa maîtresse, et qui courait derrière le premier jupon venu, comme il serait couru à l'eau pour se noyer. Voilà qu'il m'amène dans un appartement magnifique. Mais là, tout ce qu'il trouve à faire, c'est de se mettre à pleurer. Je le console comme je peux. Je trouve des mots qui lui font du bien. Il ne me touche pas seulement le bout du doigt. Mais il me garde toute la nuit. Le matin, il me dit : « Que ferais-je pour vous remercier ?... Je n'ai pas d'argent dans mes poches. Je ne suis pas ici chez moi, c'est l'appartement où je la rencontrais. » Et il repleure. Moi, j'avais vu ces jarretières dans une corbeille en satin. Elles me tiraient l'œil. « Donnez-moi ça comme souvenir, » lui demandai-je. Aussitôt le voilà qui hurle : « Il y a encore quelque chose de cette coquine ici !... » Il prend les jarretières, ouvre la fenêtre, et les lance dehors. Je suis descendue tout de suite.

— Et tu n'as plus revu le monsieur ?

— Tu penses ! Il faut croire que sa belle s'appelait Claudia-Erminia. »

Otto Perkowicz considéra la jeune femme.

— Si tu mens, personne ne ment aussi bien que toi, » lui dit-il.

— « Je m'en flatte, » fit-elle en riant.

— « Je croyais que tu étais une ouvrière honnête. Tu fais donc un autre métier ?

— Je suis mon caprice, » dit-elle.

Et toute son étonnante fierté se révéla dans le son des mots, le mouvement de son buste. La seule chose qu'elle ne put cacher !... cette hauteur inouïe qui se trahissait tout à coup, par une intonation, un regard, une attitude.

Otto lui dit :

— « Qu'importe ce que tu es ! Je t'adore. Jamais je n'ai possédé une femme comme toi.

— Ne te l'avais-je pas annoncé dans ma lettre ?... » s'écria-t-elle avec une allégresse lascive.

Et, de nouveau, elle lui ouvrit les bras.

V LA MAISON DE LIVIE

Le jour même de la représentation extraordinaire donnée par Otto Perkowicz au Colisée, la comtesse d'Herquancy, ambassadrice de France, résolut de passer son après-midi dans les jardins du Palatin. Elle quitta le palais Farnèse dans son équipage, et se fit conduire ostensiblement à la porte d'une salle de conférences très connue et très fréquentée par les mondaines de Rome. Là, elle renvoya sa voiture, entra dans le vestibule pour enrouler autour de sa tête un voile de gaze bleue, ressortit et prit un fiacre. Alors, elle se rendit à l'église de Saint-Clément, après avoir congédié son *cocchiere*, comme si elle voulait prendre le temps de visiter ce célèbre édifice religieux. Mais, presque aussitôt, s'éloignant par le transept, elle monta dans un autre fiacre, auquel elle indiqua l'église Saint-Théodore. Le cocher, la prenant pour une étrangère, à cause de son goût pour les basiliques et de son grand voile bleu, crut qu'elle ne connaissait pas Rome, et lui fit faire un détour considérable pour allonger la course. M^{me} d'Herquancy, malgré son impatience, n'osa faire aucune remarque. De temps à autre, le cocher se tournait sur son siège pour lui désigner des monuments. Comme ils arrivaient dans la rue Saint-Grégoire, il eut un geste du fouet, embrassant la hauteur couverte de verdure et de ruines, et il dit placidement :

— « Monte Palatino. »

« Quelle impression, » se demanda Solange, « doivent éprouver des voyageurs novices, qui, dans un fiacre poussiéreux, cahotés pour la première fois à travers le dédale de ce faubourg morne, entendent leur vulgaire conducteur, le fouet tendu vers ce monticule, prononcer tranquillement le mot prodigieux : « Monte Palatino ! »

Berceau de Rome ! Rayonnante colline ! Nom formidable, évocateur de temps fabuleux !... Le mont Palatin ! Familier à la femme qui réfléchissait de la sorte, aussi familier que la cour du Louvre à un Parisien, il reprenait tout à coup, par l'imprévu du minable fiacre et du cocher-cicerone, toute sa force émouvante, tout son prestige millénaire.

Comme on ne l'explore qu'en franchissant le guichet et en payant un

droit, la comtesse avait peu de chance d'y rencontrer d'autres promeneurs que des étrangers. D'ailleurs, tout ce qu'il y avait d'élégant à Rome se trouvait à cette heure-là au Colisée, pour la représentation charitable du célèbre dompteur polonais. Et il y avait même un auditoire pour cette conférence où M^{me} d'Herquancy avait fait semblant de se rendre. Qui donc pourrait-elle trouver de son monde, dans ces jardins solitaires du Palatin, un des lieux les plus divins de l'univers, mais où personne ne va, parce que les visiteurs hâtifs se précipitent du côté des ruines, et parce que les Romains abandonnent ce coin des touristes pour les ombrages à la mode du Pincio.

L'homme qui lui avait donné rendez-vous, l'homme au béret rouge, devait être bien au courant des habitudes italiennes. Ce n'était donc pas, comme elle avait pu le croire d'abord, ce Frédéric, le pépiniériste de Louveciennes, devenu le mari d'Adeline, de la nourrice dévouée du petit Tiennot. Pourtant Frédéric et Adeline, tous deux confidents du cher secret d'angoisse, étaient les seuls êtres qui, à sa connaissance, eussent au cœur l'amour de l'enfant disparu et le désir de le retrouver. Leur zèle s'était ralenti sans doute — elle devait se l'avouer, depuis cinq ans que s'était produite la catastrophe. Durant les deux premières années, elle avait reçu fréquemment de leurs nouvelles. Chaque fois qu'elle s'était rendue à Paris, elle les avait retrouvés dans l'animation de la même ardeur, toujours sur quelque nouvelle piste, toujours sur le point d'aboutir à quelque merveilleux résultat. Puis tout cela s'était calmé, ralenti, refroidi. Eux-mêmes avaient eu des enfants. Ils travaillaient pour leur conquérir le bien-être. Ils travaillaient avec l'acharnement des pauvres et des laborieux, sans distraction, sans trêve, presque sans repos. Le petit fantôme d'Étienne, du nourrisson étranger qu'Adeline avait aimé comme sa propre fille, mais que Frédéric avait à peine connu, s'était peu à peu effacé dans la maisonnée pleine de bambins exigeants et vifs. Le temps manquait pour le chercher. Puis le découragement s'était mis de la partie. Étienne avait grandi. On ne le reconnaît même plus. Il ne devait garder nul souvenir de sa nounou Liline. Les braves gens avaient, sans même se l'avouer réciproquement, perdu l'espoir, renoncé à la tâche impossible. Dans la gêne de ce détachement, dont ils ne conviendraient jamais pour la grande dame lointaine, la pauvre mère douloureuse, ils avaient espacé leurs relations avec elle. Ils n'écrivaient plus. Voici de longs mois que Solange d'Herquancy n'avait plus entendu parler d'eux. Elle se remémorait

les circonstances, elle calculait le temps passé, — si vite malgré tout, — tandis qu'après avoir franchi le tourniquet d'entrée, elle montait lentement l'allée abrupte, en femme qui n'a guère l'habitude de circuler à pied.

Elle arriva sous les sombres arceaux du palais de Tibère. Mornes voûtes, dont les briques rouges adhèrent encore de partout à la terre brune, car l'énorme ruine n'est pas entièrement exhumée, et c'est sur le toit même des salles pompeuses que s'étendent les délicieux bosquets de chênes verts, les allées de cyprès, le rond-point avec son sapin gigantesque, les pins parasols penchés sur l'espace, les niches de verdure où se dresse une blancheur de statue, où s'arrondit un banc de pierre et d'où l'on regarde le Capitole. Jardins du mont Palatin, dont la grâce semble faite pour les loisirs d'un dieu... Jardins que visite une incomparable lumière, et qu'habite la plus haute mélancolie humaine... Jardins où la solitude est si impérieuse qu'aucune âme banale n'ose s'y attarder... Jardins de silence loin des rumeurs de la Rome moderne, et dont les racines plongent parmi les débris d'une civilisation millénaire. Qui ne les a pas vus quand le soleil descend sur le Tibre et que le Forum, à leurs pieds, s'emplit d'ombre, ignore l'étreinte du Passé.

M^{me} d'Herquancy monta les degrés obscurs qui y conduisent, surgit dans la clarté verte et dorée, où s'allongeaient des ombres bleues. Elle s'avança. Son cœur sautait dans sa poitrine. Elle s'arrêta pour respirer. Aucune silhouette ne dérangeait les lignes charmantes des avenues. Pas un promeneur. Personne. Les pas de la jeune femme sur le gravier étaient le seul bruit, et ce bruit l'impressionnait dans un tel silence. Elle le fit plus léger, marchant de la pointe, comme dans un sanctuaire ou dans la chambre d'un mort. Tout au bout, elle atteignit le petit escalier de pierre qui descend à la maison de Livie.

Comme elle se tenait, incertaine, en haut de cet escalier, elle vit en bas une mouvante tache rouge. Elle oublia sa crainte, son malaise, la défaillance de ses jambes. Elle s'élança.

Un homme d'une trentaine d'années, d'aspect peuple, mais d'une physionomie fine, coiffé d'un béret rouge, vint à elle et, se découvrant avec respect :

— « Madame a-t-elle besoin d'un guide ? Veut-elle que je lui explique

les ruines ? »

Elle s'étonna de son excellent français, car, à n'en pas douter, il était Italien.

— « Oui, » fit-elle, palpitante. « Je veux bien. Conduisez-moi. »

Elle regardait cet individu, dont elle ne savait rien, et qui, d'après le billet dont il était certainement l'auteur, paraissait connaître ses plus dangereux secrets. Quelle imprudence inouïe d'être venue là, au rendez-vous de cet équivoque personnage, elle, la comtesse d'Herquancy, femme de l'ambassadeur de France ! Quelle inquiétude !... Mais aussi quel espoir ! S'il allait lui apprendre où était son enfant !...

— « Ceci, » prononça le pseudo-guide, « est la maison de Livie. La veuve d'Auguste s'y retira aussitôt après la mort de l'empereur. »

La présence d'une famille d'Anglais, armés de leur *Baedeker*, obligeait l'inconnu à jouer son rôle. Et il le joua si bien qu'un moment Solange se demanda si son compagnon n'exerçait pas vraiment la profession de cicerone, si le béret rouge, assez commun chez les *popolani* de Rome, n'était pas une simple coïncidence. Il expliqua la mosaïque du vestibule et les peintures murales des trois pièces intactes avec une si intéressante érudition que les étrangers s'attardèrent pour l'écouter.

— « Le diable les emporte ! Ils comprennent donc le français ? » murmura-t-il.

Aussitôt, il parla italien. Les autres, désappointés, revinrent à leur *Baedeker*, baragouinèrent la sèche nomenclature, se postèrent, comme il l'indique, à l'entrée de l'atrium : « la meilleure place pour jouir de l'excellente perspective de la fresque de Galatée et Polyphème. » Là, ils restèrent plantés, les yeux arrondis, se persuadant « qu'ils jouissaient de l'excellente perspective de la fresque » — suivant le style barbare de leur guide imprimé. Finalement, ils s'en allèrent.

— « Enfin !... » soupira l'homme au béret rouge. Il ajouta : « Voulez-vous que nous restions ici, madame ? Nous ne pouvons manquer de voir d'avance toute personne qui viendrait, et, dans ces chambres, les murs nous défendent contre les curieux, mieux que les bosquets des jardins, à travers lesquels, sans que nous le sachions, on pourrait nous écouter.

— Vous avez donc vraiment quelque chose à me dire ?

— Oui, madame la comtesse.

— Mais qui êtes-vous ?

— Je ne suis rien. Je ne suis que l'instrument d'un personnage très puissant, de qui vous n'avez rien à craindre.

— Un personnage très puissant ?... Je le connais ?

— Vous ne l'avez jamais vu.

— Quel roman ! » s'écria-t-elle avec méfiance. « Mais, par ma situation, je connais tout ce qu'il y a de puissant en Italie.

— Vous ne connaissez pas mon maître, madame.

— Et lui, il me connaît ?

— Oui.

— Il s'intéresse donc à moi ?

— Pas à vous personnellement. Quelque chose d'autre l'intéresse... Quelqu'un d'autre, devrais-je dire. Mais, comme, au cours de l'œuvre qu'il poursuit, vous êtes tombée, si je peux ainsi m'exprimer, dans son champ d'observation, il s'est ému de vos malheurs, et met à votre disposition ce que le hasard lui a appris.

— Que signifie tout cela ? » s'écria Solange.

Elle écoutait, elle examinait, stupéfaite, le singulier individu, dont la culture paraissait supérieure à sa caste sociale. Il lui disait des choses inouïes. Et le mystère s'aggravait du décor, de ces murs entre lesquels une autre femme, une autre mère, dix-neuf siècles auparavant, avait apporté un deuil d'amour, éternel comme le sien, et les secrètes tortures de son cœur maternel. Larmes impériales et cachées, — ils avaient dû les voir, cet Io, et cet Argus, et ce Mercure, qui, de leurs mêmes yeux, aujourd'hui, contemplaient son pâle visage.

— « Ayez confiance en moi, madame, ayez confiance en mon maître, » dit doucement l'inconnu. D'ailleurs, nous ne vous demandons rien. Écoutez seulement ce que le hasard m'a mis à même d'observer. Vous en tirerez parti, selon que vous le jugerez bon.

— Je vous écoute, » murmura-t-elle.

Comme elle sentait qu'à rester debout elle risquait de se trouver mal, Solange fit quelques pas jusqu'au petit escalier intérieur et s'assit sur la dernière marche. L'homme au béret rouge, respectueusement, se tint devant elle.

— « Permettez-moi, » dit-il, avec une voix qui se faisait humble, comme pour s'excuser à l'avance d'un discours pénible, « permettez-moi de rappeler certains événements de votre vie. Ce sera pour vous une preuve que je parle en connaissance de cause. »

Solange, à ces mots, ramena en avant le grand voile de gaze bleue qui, tombant devant son visage, rendit impénétrable sa physionomie. Elle inclina encore la tête, pour mieux dérober ses traits. Puis elle écouta en silence les phrases terribles.

— « Madame, il y a cinq ans, un soir de novembre, comme vous alliez rejoindre l'homme que vous aimiez, dans une petite maison de Bois-le-Roi, sur la route qui longe la Seine, et parmi la solitude de la campagne, absolue en une telle saison, une automobile qui avait semblé vous poursuivre stoppa en même temps que vous devant la grille. Trois hommes sautèrent de cette voiture, au moment où, affolée, vous sonnerez précipitamment. Votre ami, le sculpteur Pierre Bernal, vous ouvrit lui-même. Les trois hommes vous saisirent et le repoussèrent, lui, à l'intérieur du jardin. L'un vous maintint et vous bâillonna, tandis que l'autre poignardait votre amant, et que le troisième regardait cette horrible scène. Ensuite, on vous traîna dans la maison. On fouilla devant vous le secrétaire où Pierre Bernal enfermait vos lettres. L'assassin les enleva toutes. Comme les trois complices s'enfuyaient, vous emmenant de force avec eux, celui qui paraissait d'une silhouette plus frêle, et qui fut plutôt un spectateur qu'un acteur dans ce drame, dit à voix basse... (vous saisîtes parfaitement les mots et le léger accent italien) : — « Il faudrait retirer le poignard... Mais nous serons couverts de sang. »

Un gémissement sortit de dessous le voile bleu.

— « Pardonnez-moi de vous faire revivre ces heures d'agonie, » reprit l'inconnu.

Et il poursuivit.

— « Les trois hommes qui commirent le crime étaient masqués par leur attirail, soigneusement hermétique, d'automobilistes. Cependant, vous êtes parvenue à découvrir la personnalité de deux de ces trois hommes.

— « Des trois, » rectifia la voix tremblante, sous le voile bleu.

Il y eut un silence. Puis l'Italien, sans hésiter, reprit :

— « L'un d'eux est mort.

— C'est vrai.

— Les deux autres sont bien près du châtiment. »

La comtesse dressa la tête. Il y eut dans toute sa personne un avide mouvement, aussitôt contenu. Son interlocuteur l'observait avec curiosité. Il crut que l'esprit de vengeance allait la soulever, qu'elle demanderait quand ? comment ? qu'elle voudrait s'assurer sa part dans l'imminent supplice de ses bourreaux. Mais, soit qu'elle fût fixée sur ce point, soit que sa dignité la retînt sur le bord d'une complicité avec cet inconnu, elle écarta le sujet en demandant tout à coup :

— « Parlez-moi de mon fils. »

Sans une hésitation, l'informateur obéit.

— « Votre fils Étienne, l'enfant de Pierre Bernal, né pendant que le comte d'Herquancy vous oubliait, à Copenhague, auprès d'une maîtresse, avait alors trois ans. Ce jour-là même, son père devait vous renseigner sur son sort. Ayant des raisons de craindre, que votre mari ne connût l'existence du petit être et ne voulût le faire enlever de chez sa nourrice, Adeline, fille de cultivateurs des Gressets, près de Louveciennes, Pierre Bernal avait précipitamment retiré l'enfant de chez ces braves gens. Il devait vous apprendre sa retraite provisoire et aviser avec vous quant à son avenir. La mort le rendit muet pour toujours. Aucun indice ne vous éclaira. Vous restâtes dans l'ignorance absolue de ce qu'était devenu votre fils.

— Vous savez quelque chose de lui ?... Dites ! Ah ! dites-le vite ! » s'écria la mère en joignant les mains.

— « C'est peu, madame... C'est si peu que j'ai d'abord dû vous montrer à quel point je

suis au courant de votre déchirante histoire. Ai-je du moins acquis votre

confiance ?

— Que vous importe ma confiance, monsieur ?

— Cependant...

— Je ne peux vous mentir. L'impression que j'éprouve est que mes plus mortels ennemis seuls peuvent être si bien renseignés.

— Croyez-vous ?...

— Mais peut-être, si vous avez été l'un d'eux... ou ce maître dont vous parliez... éprouvez-vous quelque repentir. Si c'est cela, je vous bénirai, monsieur. Voyez... je ferai mieux que vous pardonner, je vous bénirai. Êtes-vous de ceux qui ont privé de son enfant une malheureuse mère ?

— « Mais, madame, puisque c'est le père de cet enfant, puisque c'est Pierre Bernal, qui a lui-même placé votre petit Étienne dans un asile inconnu.

— Est-ce que je sais ? Je voudrais en être sûre !

— Comment ?

— On a pu l'enlever aux gens qui l'avaient reçu de mon pauvre Pierre. Ceux qui ont lâchement assassiné cet être admirable ont pu se présenter ensuite de sa part, tromper les plus fidèles dépositaires du cher petit trésor. Ah ! dans mon inguérissable deuil, ce me serait une consolation de savoir que mon fils est toujours entre les mains des personnes à qui son père a cru devoir le confier, quelles que soient ces personnes.

— Monsieur Pierre Bernal avait-il une parente âgée ?... une tante ?...

— Pas que je sache.

— L'enfant que j'ai vu, et que j'ai des raisons de croire le vôtre, était avec une vieille dame qu'il appelait « tante Fanny ».

M^{me} d'Herquancy réfléchit un instant.

— « Tante Fanny... » répétait-elle à mi-voix. « Tante Fanny... »

L'effort de son souvenir se concentra sur ce nom. Il ne lui rappela rien. Elle secoua la tête. Puis avec une vivacité ardente :

— « Comment était-il, cet enfant ? Très beau, n'est-ce pas ?... Oh ! je

ne dis pas cela parce que je suis la mère... Mais il faut bien... Sa beauté était si frappante !... Un teint de rose, de très grands yeux, d'un brun doré, d'admirables boucles rousses... Et sa jolie façon de parler ! A trois ans, il s'exprimait aussi nettement qu'une grande personne. »

L'inconnu rit doucement, avec une ironie attendrie.

— « Mais, madame, votre petit Étienne n'a plus trois ans. Il en a huit. Ses prunelles ont pu devenir plus foncées, ses cheveux aussi. On a peut-être coupé ses boucles. Les bébés si beaux perdent parfois en grandissant la finesse de leurs traits. Enfin, la correction de la parole ne frappe guère chez un garçonnet bien élevé. Elle est fréquente.

— Ah ! » fit la mère avec une espèce de déboire, « comment donc était le petit garçon que vous croyez le mien ?

— Un enfant gentil, mais presque dans l'âge ingrat, pâlot d'ailleurs, le nez un peu fort dans une figure maigre, de très beaux yeux noirs, pleins d'intelligence... Des irrégularités de la seconde dentition gâtant un peu sa bouche et le faisant zézayer. Malgré cela, en effet, des phrases choisies, pas d'argot ni de mots enfantins. Que vous dirai-je encore ?... Ah ! des cheveux foncés, coupés courts. »

Sous le voile bleu, un léger soupir.

— Oh ! » fit l'homme au béret rouge, d'un ton d'apitoiement délicat, « ce n'est pas une description de maman que je vous donne là, madame. Ce petit garçon, s'il est le vôtre, vous paraîtrait sans doute beaucoup plus joli que je n'ai cru le voir.

— Vous dites qu'il était pâle ? » fit-elle, anxieuse.

— « Plutôt.

— Mais pourquoi pâle ? Il avait une si belle santé, mon Dieu !

— Cet enfant se trouvait avec une personne modeste, presque pauvre. Son petit vêtement, mal taillé aussi, ne l'avantageait pas.

— Mon fils... mon Étienne... » s'écria Solange, fondant en larmes, « Oh ! monsieur, où est-il ? Comment le retrouver ? Qui vous fait croire que c'était lui ?

— Voici, madame. Pour le compte du maître que je sers, je remplissais une mission à Paris.

— Qu'est-il donc, ce maître mystérieux ?

— Il se fera connaître à vous, madame la comtesse.

— Quand cela ?

— Bientôt.

— Il n'est pour rien dans la disparition de mon enfant ?

— Non. Il vous le ferait retrouver si c'était possible.

— Pourquoi ?

— Il vous plaint, comme mère. Et, d'ailleurs, il n'admet pas qu'un enfant souffre par les crimes des grandes personnes.

— C'est donc par philanthropie qu'il agit ?

— C'est par haine.

— Par haine ?... Et contre qui ?

— Son secret est à lui seul, madame.

— Soit. J'accepte vos énigmes. Continuez votre récit.

— J'étais entré par hasard, madame, dans une exposition d'horticulture, qui occupait les serres de la Ville, au Cours la Reine. Je m'assis sur un banc, et, suivant mon habitude, — mon métier plutôt, — j'observai les passants.

— Votre métier ? Vous êtes donc de la police ?

— Si vous voulez. Mais en amateur. Et pour le compte de qui me plaît.

— Continuez.

— Une vieille dame vint s'asseoir à côté de moi. Elle paraissait bien lasse. L'enfant que je vous ai décrit l'accompagnait. La vivacité, la pétulance du petit contrastaient avec la douceur lente, fatiguée, résignée, de la dame. Il l'appelait « ma tante... » Mais elle était au moins sa grand'tante. Il l'interrogeait, lui tenait des discours, se levait, courait regarder une plante, revenait... Elle lui répondait avec une patience angélique. D'ailleurs il était charmant — poli avec elle, et câlin... Mais un vrai diable.

— Comment l'appelait-elle ?

— Tiennot !...

— Mon Dieu!... »

Le voile bleu palpita dans l'agitation des mains qui, en dessous, se joignirent.

— « Le nom me frappa, madame, et l'âge du garçonnet, à cause de ce que je savais, n'est-ce pas ? J'observai ces deux êtres si bizarrement assortis. Le petit regardait des roses superbes, en face de nous, et il commença de bavarder :

« Il y en avait comme cela, tante Fanny, où j'étais, tu sais, quand j'étais petit, dans le pays « de nounou Liline. »

— Nounou Liline !... Mais c'est lui !... C'est lui !... » cria éperdument Solange, en se levant.

D'un geste, l'homme apaisa cette effervescence.

— « Oh ! madame... Menons l'enquête avec méthode. Je ne vous dis pas que ce n'est pas lui. Je le crois. Mais, je vous en prie, ne laissons rien perdre du peu que nous savons, écoutez bien tout.

— J'écoute. »

Elle se rassit sur la marche de l'escalier où glissèrent les pas de Livie.

— « La dame disait : « Tu t'en souviens donc, mon mignon ?... — Oh ! » faisait le petit, « je ne me rappelle pas tout. Mais je vois bien les champs de roses. » Et puis il expliquait, d'une façon très intelligente : « C'étaient d'abord des champs d'arbustes sans aucune fleur. On les piquait à la tige, on leur enfonçait quelque chose, on appliquait une espèce de bandage, et, peu de temps après, il venait des masses de roses. — C'étaient les églantiers qu'on greffait. Tu as bonne mémoire. Il faut toujours observer tout comme cela, » approuvait la vieille dame.

— Oh ! monsieur, » s'exclama la comtesse d'Herquancy. « Vous ne savez pas comme c'est exact. La nourrice de l'enfant vivait dans un pays de pépiniéristes, où l'on cultive spécialement les roses.

— Je connaissais aussi ce détail, madame. Vous comprenez si mon

attention s'excitait près de cette femme et de cet enfant.

— Que dirent-ils encore ?

— La dame fit observer qu'il était l'heure de rentrer près de la tante Julia. « Nous lui donnerons sa potion, » fit le petit. Il ajouta : « Peut-être qu'elle pourra manger, ce soir. » Et, devant le hochement de tête : « Voyons... un petit potage. » Vous ne sauriez croire, madame, le ton entendu, sérieux, dont le gamin parlait maintenant. Son exubérance enfantine était calmée. Il levait de grands yeux graves. Cela eût été comique, si ce n'avait pas été si touchant.

— Mon petit !... mon petit !... » balbutia la voix molle de larmes, sous le voile bleu.

Le narrateur continua :

— « L'enfant dit encore : « Tu me donneras la main, tante Fanny, pour traverser la place de la Concorde. Avec tes mauvais yeux, tu ne verrais pas les voitures. Tu comprends, je suis responsable de toi.

— « Oui, tu es mon petit protecteur, » dit la vieille tante.

— « Je suis ton petit protecteur, et tu es ma grande protectrice. Je suis tes yeux et ta mémoire, tante Fanny. Toi, tu es celle qui me donne tout, qui m'apprend tout.

— « Tante Julia aussi, » murmura la dame.

— « Oh ! » reprit le gentil moutard, « tante Julia est notre petit enfant malade, que nous soignons à nous deux. »

L'homme au béret rouge s'interrompit une minute, puis, changeant de ton :

— « Madame la comtesse, je ne puis vous dire ce qu'il y avait d'émouvant dans ce dialogue, tellement naturel et simple pour cette vieille femme et ce petit enfant. Tous deux le poursuivaient d'une voix égale, sans emphase ni accent. C'étaient là pour eux des choses ordinaires, quotidiennes, sans doute, mille fois redites.

— Ils ne s'apercevaient pas que vous les écoutiez ?

— Non. J'avais sorti un journal de ma poche, et je faisais semblant de

lire.

— Ensuite ?... Vous ne les avez pas perdus de vue, j'espère bien ! Vous savez où ils demeurent.

— Je ne les ai pas perdus de vue. Je sais où ils demeurent.

— Ah !...

— Quand ils quittèrent l'exposition horticole, je les suivis. Oh !... de très près, et sans risquer qu'ils me remarquassent. Dehors, je découvris que la vieille dame était myope... mais myope !... quasi aveugle. Elle ne pouvait donc pas me voir. Quant au petit garçon, ce n'est pas à son âge que l'on pige une filature. D'ailleurs, il n'était occupé que de sa tante. Il lui tenait la main, la guidait dans les traversées, lui faisait éviter les voitures, comme un vrai petit homme. C'était un spectacle, je vous assure, de voir cette grande douce vieille, un peu bizarrement mise, à l'antique, et maigre, et longue comme un jour sans pain, si confiante dans la prudence et la raison de ce gosse. Et lui, trotinant dans un accoutrement bien propre, mais un tantinet ridicule aussi, une culotte où se perdaient ses petites jambes, un paletot taillé et cousu à la maison, sans doute, à la façon d'une camisole, un béret avec des rubans. De quel geste attentif et gracieux il retenait ou pressait la marche de sa tante !... Jamais je n'oublierai cela.

— Mon Dieu, faites que je sois bien la mère d'un enfant pareil ! » pria tout haut la comtesse d'Herquancy.

— « Quelle femme ne ferait ce vœu, madame, fût-elle placée aussi haut que vous, et cet humble enfant fût-il plus pauvre encore ? Dans les rues tranquilles, quand il ne craignait plus les voitures, il causait, très animé. Les dépassant parfois, je l'entendais poser des questions à sa tante, discuter, répondre, chercher à s'instruire. C'est alors que je le jugeai d'une remarquable intelligence, une intelligence qu'a dû développer cette personne qui l'élève, — très instruite... une ancienne institutrice probablement.

— Qui est-elle ?... Comment mon fils se trouve-t-il à sa garde ?

— Hélas ! madame, je ne peux vous répondre là-dessus. Vous allez voir pourquoi. Je la vis avec son petit compagnon entrer dans une maison du boulevard Saint-Germain.

— A quel endroit ?... C'est long, le boulevard Saint-Germain.

— Oh ! dans tout le boulevard il n'y a pas une maison si facile à reconnaître. Vieille bâtisse, débris de l'ancien quartier, posée de biais à l'alignement, avec un jardinet...

— Tout près de la rue Saint-Simon, » interrompit vivement Solange.

— « C'est ça... Presque en face le ministère des Travaux publics.

— O Dieu !... C'est lui !... C'est mon fils !... Je vous remercie, je vous bénis... Je vous prouverai ma reconnaissance, monsieur, qui que vous soyez.

»

M^{me} d'Herquancy s'était levée. Elle avait saisi les mains de l'inconnu. Elle les pressait dans les siennes.

— « Qu' est-ce donc que cette maison, madame ? »

Solange eut un recul, une inquiétude, toujours dans la crainte d'un piège.

— « Ne vous troublez pas, » fit l'Italien. « Réfléchissez. Pourquoi vous aurais-je dit tout cela ?... Pour vous faire avouer que l'enfant est le vôtre ? Si j'appartenais à ceux qui vous l'ont pris, qui vous en séparent, je saurais cela mieux que vous. Non... croyez-moi. Le maître que je sers poursuit un but supérieur à la vengeance, même à l'égard de ceux qu'il hait de toute son âme. Vous et votre enfant êtes à côté de sa vie, à côté de ses projets. Mais il ne lui déplairait pas de vous faire du bien.

— Est-ce pour lui que vous désirez savoir ?...

— Il a besoin de *tout* savoir... Mais ma question venait d'une curiosité personnelle... Curiosité — permettez-moi de le dire avec un profond respect — faite surtout de sympathie... L'image de cet enfant... Ah ! quel petit être émouvant !... »

M^{me} d'Herquancy, le cœur capturé, parla.

— « Cette maison... Elle appartient au père adoptif de Pierre Bernal, à monsieur de Mirevert, le collectionneur, qui y habite. Si mon Étienne, si le fils de Pierre Bernal est entré là, c'est que monsieur de Mirevert le fait élever près de lui. Que ce soit un autre enfant... Un tel doute n'est plus possible. Comment admettre une pareille coïncidence ?...

— Ce monsieur de Mirevert ne vous connaît pas, madame la comtesse ?

— Il est l'ami le plus intime de mon père.

— Savait-il votre roman avec son protégé ?

— Il a pu s'en douter. Surtout... »

Elle s'interrompit, n'allant pas, quelle que fût sa confiance, raconter à cet inconnu sa démarche affolée auprès du vieil original, et la dédaigneuse fin de non-recevoir opposée par M. de Mirevert à ses velléités de confidences.

— « S'il avait recueilli cet enfant, vous le sauriez.

— Ce n'est pas sûr. » Des pensées s'agitèrent dans sa tête. Et elle ajouta : — « Loin de là. »

Solange revoyait certaines dures attitudes de M. de Mirevert. Elle entendait ses réflexions cruelles contre la femme dont l'amour avait été funeste à Pierre Bernal, à l'artiste qui lui était cher comme une œuvre à lui, comme un fils de son esprit. Ce vieillard, d'un caractère impénétrable, pouvait fort bien avoir reporté son affection sur l'enfant, et le dérober à sa mère, par rancune, pour la punir. D'ailleurs... une mère qu'il voulait ignorer, et qui, mariée, n'avait pu reconnaître son fils. « Car je n'ai aucun droit, aucun droit sur cet enfant, » pensait désespérément la malheureuse. Un instant, le tourbillon de ses pensées la tint muette. Puis, elle releva la tête, et demanda :

— « Vous êtes entré dans cette maison du boulevard Saint-Germain ? Vous vous êtes informé ?... »

— Non, madame.

— Comment !

— Qu'avais-je à y faire ? Ces choses ne concernaient que de bien loin les instructions de mon maître. Je ne savais même pas qu'il s'y intéresserait comme il l'a fait.

— Pourquoi s'y est-il intéressé ?

— Je vous l'ai dit, madame... A cause de l'enfant... de vous... Il s'est ému de mon récit.

— Ainsi, voilà un inconnu qui sait tout de ma vie !... Et vous-même...

Qui êtes-vous donc ? Qui est votre maître ? Quelle force vous envoie sur mon chemin ?... Quand vous y retrouverai-je ? Sera-ce pour ma ruine ?...

— Ne le craignez pas, madame.

— Je dois vous croire. Je n'ai pas d'autre ressource.

— Êtes-vous satisfaite du renseignement que je vous ai donné ?

— Certes. Je vous en ai exprimé ma reconnaissance... » Elle eut une hésitation, puis balbutia : — « Je voudrais vous la prouver. » .

Volontairement ou non, son geste agita les breloques à sa ceinture. L'homme crut qu'elle allait ouvrir la petite bourse aux mailles d'or.

— « Non, oh ! non... » fit-il en reculant. Et il ajouta vite : — « Au revoir, madame la comtesse. Dieu soit avec vous et avec votre enfant ! »

Il souleva son béret rouge, sortit dans le vestibule, grimpa lestement quelques degrés, et disparut sous le cryptoportique où eut lieu l'égorgeement de Caligula.

Solange avait pris son élan pour le suivre. Le sentiment de sa dignité la retint. Qu'allait-elle faire, elle, une d'Alligné, femme du comte d'Herquancy, ambassadeur de France ? Poursuivre un homme du peuple, un inconnu, à travers l'ombre souterraine de ces ruines, par ces couloirs secrets, où suinte, entre les moisissures, hors des pierres sombres et souillées, l'antique corruption de la Rome impériale. Sinistres lieux, où, pour les Césars, leurs valets préparaient des orgies cruelles, où les prétoriens de la garde complotaient leur assassinat. Même en amicale et sûre compagnie, Solange n'avait jamais parcouru sans un malaise ces labyrinthes. Elle y laissait volontiers descendre sans elle les visiteurs à qui elle faisait les honneurs de Rome, pour les attendre au grand jour, sur les dalles des anciennes salles d'apparat, appuyée à quelque balustrade de marbre, en face d'une de ces vues merveilleuses dont on jouit du haut du Palatin.

Aujourd'hui, elle demeura encore quelques minutes dans cette petite maison de Livie, dont l'intimité mélancolique étonne, si près de la prodigieuse magnificence qu'attestent les ruines du palais d'Auguste. Son regard erra autour d'elle. Tant de siècles !... Tant de passions brûlantes, et tout de suite éteintes dans la mort ! Des pierres croulantes, de la poussière... L'oubli... Et, malgré la vanité de tant souffrir dans le néant, dans l'éphémère,

toujours les mêmes battements fous du cœur... Toujours le même délire à vivre cette pauvre vie individuelle, si dédaignée des autres, si indifférente à l'univers, à la vivre comme si elle était la palpitation centrale de l'infini.

« Mon fils... mon Tiennot !... » murmurait cette femme éperdue, là même où une autre avait gémi, avec des larmes non moins furtives, mais plus arides et inguérissables :

« Mon fils... Mon Tibère !... »

VI L' OTAGE

Y pensez-vous, Solange ? Quitter Rome en ce moment !... C'est mardi le bal de la cour. »

M. d'Herquancy se tenait debout, son cigare à la main, devant sa femme, dans le petit salon où tous deux venaient de prendre le café. Il lui parlait du ton de courtoisie glaciale qui était le sien vis-à-vis d'elle depuis... depuis des années.

— « Le bal de la cour... Mon Dieu !... Je n'y songeais plus ! » murmura-t-elle, pâlisante.

— « Je ne m'étonne pas que vous n'y songiez plus, » reprit Maxime avec ironie. « A quoi donc avez-vous songé, de votre existence actuelle, depuis que vous êtes revenue, avant-hier soir, de la fête des fleurs ? »

Elle le regarda, interdite.

— « Vous ne vous en êtes pas rendu compte, Solange. Vous aviez l'air d'une personne en état de somnambulisme. »

Il se détourna, pour tirer une bouffée de son cigare, et marcha de long en large. Quand il revenait du côté de la fenêtre, il s'attardait à contempler — sans la voir peut-être — la belle corniche de Michel-Ange, et la cour, au-dessous, avec ses deux sarcophages antiques. Sa fierté n'était pas éteinte de se voir le maître dans ce palais Farnèse, une des plus nobles demeures du monde et construite pour la plus orgueilleuse famille.

— « Je puis parfaitement être revenue pour ce bal, » déclara sa femme.

— « En quatre jours !... A Paris et revenir ! »

Maxime reprit sa respiration, coupée par la stupeur. Puis il ajouta :

— « Ne me donnez pas à croire que votre caractère si solide pourrait se déséquilibrer.

— Eh bien... après tout... si je ne parais pas à ce bal ?... Je puis être souffrante... » balbutia la comtesse.

Elle émettait en la jugeant cette supposition désespérée. Ses paupières battaient sur ses yeux troubles. L'impossibilité de partir tout de suite pour

Paris l'affolait. Son mari l'examina de haut, durement. Sans parler, avec un mouvement d'épaules, il se remit en marche.

— « Pourquoi pas ? » insista-t-elle, défaillante.

A ce moment, un valet de pied parut.

— « Mademoiselle prie madame la comtesse de venir voir sa robe de cour, qu'elle essaie. La couturière est là.

— Comment, la couturière ? La robe vient de Paris.

— C'est pour une retouche. Madame la comtesse l'a indiquée elle-même, je crois. »

Les domestiques français, amenés de l'avenue Hoche, continuaient à dire : « madame la comtesse ». Le personnel italien disait : « madame l'ambassadrice », ou, quand ils lui parlaient directement : « Son Excellence » (*la Sua Eccellenza*).

M^{me} d'Herquancy se souvint qu'elle avait trouvé la robe de Bérangère trop décolletée, et convoqué une experte ouvrière pour la rectification. Elle se rendit dans l'appartement de sa fille. Ce qui l'y attendait eût ravi le cœur de toute autre mère. La blessure du sien en fut accrue. Quand elle vit l'adorable apparition de jeunesse, de grâce, d'élégance, qu'était Bérangère dans la nuageuse blancheur de sa toilette, et la joie naïve éclatant sur ce joli visage à l'idée d'un premier bal de cour, une autre apparition, tout de suite, surgit devant sa vision intérieure : celle d'un tout petit garçon, pauvrement et un peu ridiculement mis, conduisant par la main une très vieille femme, et la garant des voitures.

Tandis que la radieuse jeune fille s'écriait :

« Oh ! maman, que mardi est loin !... Je m'en réjouis tant, si tu savais, de cette soirée au Quirinal ! »

Solange entendait une petite voix lointaine dire gravement :

« Tante Julia est notre enfant malade. Nous allons tâcher de lui faire manger un petit potage. »

Oui, sa Bérangère était belle, et bonne aussi, d'un cœur adorable. Et ce serait un délice de la voir triompher dans la merveille de sa jeunesse, à ce bal

de la cour. Mais il y avait, dans quelque coin de médiocrité douloureuse, au sein de l'énorme Paris, plein de misères cachées, un tout petit garçon déjà soucieux, attentif à d'austères devoirs, ignorant des caresses maternelles, — son fils également. C'est vers celui-là qu'elle aurait voulu courir.

— « Je vous plais ainsi, petite mère ? »

— Oui, ma mignonne.

— Quelque chose vous préoccupe, cependant.

— Rien qui te concerne. »

Une ombre passa sur le front de la charmante fille. Devant sa femme de chambre et l'ouvrière, elle tâcha de n'en rien laisser voir. Mais sa gaieté s'effaça.

« Maman pense que je me fais belle uniquement pour Marco de Stabia. Elle m'en veut. Ah ! quel malheur ! »

Dans le fumoir, où elle retourna, la comtesse retrouva son mari, qui n'avait cessé de marcher de long en large, les sourcils contractés. Le cigare éteint gisait dans un cendrier.

— « Solange, » dit Maxime brusquement, « savez-vous le véritable sens qu'aura cette soirée de mardi ? »

Lui aussi, cet homme aux tempes grises, ce haut personnage sur lequel pesaient de si importantes responsabilités, lui aussi, il songeait à ce bal avec l'attente frémissante d'un adolescent. N'était-ce pas la qu'il reverrait la princesse Claudia, qu'il lui parlerait, sans qu'elle pût l'éviter, pour la première fois depuis la scène du palazzo Trani, où elle lui avait signifié son congé ? Mais, à coup sûr, ce n'était pas de ce point de vue qu'il allait envisager cette fête de cour avec la comtesse d'Herquancy.

— « Le véritable sens de cette soirée ? » répéta sa femme d'un ton interrogateur.

— « Oui... Bérangère y a été spécialement invitée par la reine.

— Sa Majesté est très gracieuse pour notre fillette, » observa la comtesse. « Elle ne cesse de la gâter.

— Fillette... » releva Maxime. « Ce n'est plus le terme... Bérangère a

dix-sept ans.

— Hélas !...

— Quel soupir ! Êtes-vous de ces mères qui craignent d'être éclipsées par leurs filles ?

— Vous savez bien que non, Maxime. »

Il regarda cette femme, dénuée de coquetterie, et séduisante, malgré elle, sans y songer, par la beauté inaltérée du teint, de la chevelure, par une vitalité forte et saine, qui prolongeait sa jeunesse, par un charme que les meurtrissures de l'âme rendaient plus touchant et plus tendre.

Avec un sarcasme dans la galanterie sincère :

— « Vous êtes certaine de ne pas perdre à la comparaison. »

M^{me} d'Herquancy ne répondit rien. Après trois ou quatre allées et venues silencieuses, le comte reprit :

— « Donc, Bérangère a dix-sept ans. Tous ceux qui s'intéressent à elle songent à son mariage. Or, comme vous venez de le remarquer vous-même, on s'intéresse à elle en haut lieu. »

Solange se sentit pâlir.

— « Son mariage... La reine... Ce bal... Voulez-vous dire qu'il y a un rapport ?...

— Oui... C'est bien cela que je veux dire.

— On vous a parlé d'un parti pour Bérangère ?

— On m'en a parlé.

— Chez le roi ?

— Le roi lui-même.

— O mon Dieu !... Mais... vous disiez... la reine.

— C'est la même chose. Leurs Majestés sont d'accord là-dessus. »

L'ambassadeur constata le trouble de sa femme.

« Elle sera bien plus consternée tout à l'heure, » se dit-il avec une satisfaction féroce.

« Va, va, » ruminait-il en serrant les dents sous sa moustache. « Ta fierté ne te sauvera pas. Je te briserai, jusqu'au bout. »

— « Parlez donc, Maxime. Puisque vous avez une chose si importante à me communiquer.

— Eh bien, voilà... Vous devez vous y attendre. La passion du duc de Stabia pour notre fille n'est pas un mystère, n'est-ce pas ? Bien que Marco soit un des plus beaux partis de l'Italie, leurs Majestés ont la bonté de trouver parfait qu'il s'unisse à une petite étrangère de noblesse beaucoup moins illustre. La reine, qui raffole de Bérangère, trouve cette idylle charmante. Mais l'idylle ne peut manquer de devenir très manifeste à ce bal de la cour. Notre ardent Florentin montrera qu'il n'y a pour lui qu'une jeune fille parmi toutes celles qui seront là. Et, quoique vous l'ayez fort bien élevée, Bérangère...

— Bérangère tiendra compte des volontés de sa mère, » s'écria violemment la comtesse. « Elle n'encouragera pas un homme que je ne lui permettrai jamais d'épouser.

— Vous ne permettrez pas à votre fille d'épouser le duc de Stabia ! » s'écria M. d'Herquancy.

— « Jamais !

— Eh bien, Solange, vous ferez une chose abominable. Mais vos défenses n'empêcheront rien.

— Qu'osez-vous dire ?

— Vous n'ignorez pas que, suivant la loi française, en cas de désaccord des parents, l'autorisation du père suffit.

— Elle ne suffira pas pour ma fille.

— Alors, vous vous fiez à la tendresse de votre fille, à son respect, à ses scrupules, pour faire d'elle l'otage de votre haine et de votre vengeance contre moi ?...

— Maxime !... »

Avec ce cri indigné, Solange se leva. Les deux époux s'affrontèrent, les yeux dans les yeux. Leur horrible secret, en flamboyant sur leurs faces, scellait leurs lèvres. Dressé entre eux, ils ne voyaient que lui, et n'osaient lui

donner un nom.

— « Oui, » reprit le comte d'une voix basse, étouffée de rage, « Oui, je le répète : vous faites de Bérangère votre otage. Vous empêchez son bonheur, parce que ce bonheur m'est cher. Vous lui refusez un mariage glorieux, parce que cette gloire serait trop douce à mon ambition... Et surtout, parce que tout cela me vaudrait sa reconnaissance, parce que tout cela serait mon œuvre.

— Blasphèmes !... Blasphèmes !... » émit la bouche convulsive de Solange.

— « Mais je vous mets au défi, je vous mets au défi !... » prononça Maxime. « Contre le vœu de ces deux êtres qui s'aiment, contre la volonté des souverains d'Italie, contre l'opinion, enfin contre ma volonté, à moi, votre volonté ne pèsera pas un fétu... Osez, osez prolonger votre résistance... Vous verrez ce qu'il vous en coûtera !... »

Solange se retira en arrière de deux pas. Elle toisa l'homme qui venait de parler. Immobile, toute blanche, avec ce lent et terrible regard, elle l'impressionna, malgré qu'il en eût.

— « Expliquez-vous donc ! » cria-t-il.

Elle ouvrit ses lèvres blêmes, et voici ce qu'elle dit :

— « Ma fille n'épousera pas l'assassin de mon amant. »

Choc imprévu, même pour l'audacieux qui l'accablait, la poussait à bout. Maxime en demeura étourdi, la pensée en déroute. Quand il se rendit compte, quand il mesura les armes de ce duel conjugal, quand il comprit que cette femme affolée ne reculait plus devant rien, lui non plus ne garda plus de mesure.

— « L'assassin de votre amant ? » répliqua-t-il. « Mais votre amant n'a pas été assassiné. Il a été exécuté, châtié. Et le justicier, c'était moi.

— Vous, un justicier !... Vous, le mari déloyal, qui m'aviez délaissée, trompée... Vous qui avez poignardé dans l'ombre, grâce à un guet-apens, avec un masque sur le visage !

— J'ai usé de mon droit.

— De votre droit !... Du seul droit des lâches : le droit des plus forts.

— Une cour d’assises m’acquitterait.

— Douze hommes, vos pareils, la main sur ce code que des hommes, vos pareils, ont édifié.

— Laissons vos raisonnements féministes, comtesse d’Herquancy. Grâce à l’acte d’assainissement dont je me vante, votre fille peut encore croire à la vertu de sa mère et s’incliner devant elle. N’en abusez pas.

— Misérable !...

— Un grand mot... Vous valez mieux que ces vaines imprécations, Solange. Ne vous ai-je pas donné le poignard que vous souhaitiez ? Frappez-m’en, mais ne tuez pas votre fille. Elle est innocente de votre adultère et ne peut expier parce qu’il a mal fini.

— Moi vivante, ma fille n’épousera pas l’homme que, dans une heure effroyable, j’ai entendu vous dire : « Il faudrait retirer le poignard. Mais le sang jaillirait... nous en serions couverts. »

Le comte écouta ces paroles, sembla rassembler ses souvenirs, et demeura pétrifié. Tout ce qu’il avait déployé de sang-froid, de férocité, de cynisme, dans cette conversation inouïe, lui faisait subitement défaut.

Tandis qu’il se taisait, avec des vellétés de parler qui, l’une après l’autre, échouaient, un tourbillon de pensées diverses passèrent sur son visage tressaillant. Solange crut successivement qu’il allait nier, protester, avouer, expliquer le rôle qu’elle attribuait à Marco de Stabia.

« Ne se doutait-il vraiment pas que j’avais reconnu ce funeste Italien ? » pensait-elle en s’avérant l’état où elle avait jeté son mari. Elle n’avait pas supposé qu’elle bouleverserait de la sorte l’homme hautain et redoutable qui lui tenait tête tout à l’heure, et qui lui tenait tête, croyait-elle, en toute connaissance de cause. Sa stupéfaction augmenta, devint une sorte d’horreur vague, lorsqu’elle entendit de nouveau la voix de M. d’Herquancy, mais combien altérée, rauque et trouble :

— « Solange, il y a bien des abominations entre nous. Cependant croiriez-vous à ma parole d’honneur ? »

Elle prit un temps pour répondre, et finit par dire, sourdement :

— « Non... Pas si vous me la donnez, à moi. »

Un éclair de fureur et aussi d'inattendue impuissance passa dans les yeux de Maxime.

— « Si je vous jure, » reprit-il, « si je vous jure... sur la tête de Bérangère, que vous vous trompez.

— En quoi ?

— En croyant que Marco de Stabia m'accompagnait le soir où... le soir... »

Il n'acheva pas. Une pudeur lui était venue de ce crime, dont il se targuait tout à l'heure.

— « Vous étiez trois, » dit Solange.

— « Oui... nous étions trois.

— L'un... qui est mort.

— Vous vous êtes vengée de celui-là, fit Maxime.

— Non... pas moi. La justice divine. »

Le meurtrier de Pierre Bernal eut un ironique sourire. Et tous deux poursuivaient ce dialogue, remuaient ces choses terribles, ensevelies jusque-là, innommées, innommables. Près l'un de l'autre, les regards aux prises, comme les esprits, comme les cœurs, dans un froissement de lutte, se jetant des phrases nerveuses, haletantes, ils se sentaient dominés maintenant par des sentiments plus âpres que la haine, plus dévastateurs que la vengeance. La victoire que chacun voulait obtenir sur l'autre importait plus que l'assouvissement des plus frénétiques rancunes. Comme l'avait dit Maxime, il y avait « l'otage », ou plutôt « les otages »... — Bérangère et Étienne.

— « Oui... Gervais... votre vil instrument... celui-là n'est plus, disait Solange. Mais vous restez deux.

— Un seul... moi.

— Non.

— Seul, j'ai commis l'acte. J'en garde toute la responsabilité.

— Vous aviez un compagnon.

— Un témoin.

— Non... un complice.

— Vous savez bien qu'il n'a rien fait.

— Rien !... Ah ! l'infâme... Je l'exécrais moins s'il était venu dans quelque délire furieux. Mais il n'avait aucun grief contre Pierre, lui... Mais il était impassible... Cette voix... Je l'entends... J'entends les paroles nettes et froides...

— Ce n'était pas Stabia.

— C'était lui.

— Comment osez-vous l'affirmer ? Les vêtements, le masque... vous empêchaient...

— Et la taille, les gestes, l'accent... Oh ! l'accent surtout...

— L'accent italien... Ce n'est pas une preuve.

— Le timbre... la qualité de la voix... Oh ! je suis sûre... je suis sûre !... Je commettrai un crime, à mon tour, plutôt que de laisser ma fille épouser cet homme.

— Solange, vous nous menez aux pires catastrophes. Savez-vous à quel point votre fille aime le duc de Stabia ?

— Tant pis !

— Malheureuse !

— Je lui révélerai plutôt la vérité.

— Oh !... » gronda Maxime, le poing levé sur cette tête de femme.

Il retomba en arrière, se prit le front à deux mains. La comtesse, qui n'avait point bronché sous sa menace, qui ne pouvait pâlir davantage, et qui, traînée sur le calvaire, à bout de force, à bout de souffle, semblait près de s'évanouir, dit faiblement :

— « Puisque vous prétendez que ce n'était pas Marco de Stabia, qui était-ce donc, selon vous ? »

Silence de Maxime.

— « Qui était-ce ? » reprit la voix défaillante et tenace.

Aucune réponse. Le visage du comte d'Herquancy demeurait enseveli

dans ses mains.

— « Si vous prononcez un nom, je vous croirai. »

Il ne prononça pas de nom.

— « Bien mieux, » continua le persistant murmure, « je ne tirerai aucune vengeance de celui que vous me livrerez. Ah ! si je pouvais vous croire !... Si je pouvais croire que je me suis trompée... que le bonheur de Bérangère est possible ! »

La face violente de Maxime émergea hors des doigts crispés.

— « Mais pourquoi... » s'écria-t-il, « pourquoi Marco de Stabia se serait-il associé à ma vengeance contre vous ? »

Elle riposta vite, ayant si souvent réfléchi :

— « Jalousie d'homme envers un homme favorisé.

— Ah ! ah ! » éclata-t-il, sardonique. « Il vous aurait aimée ?

— Il avait vingt ans, » suggéra-t-elle.

— « Et maintenant il aimerait votre fille... Joli monsieur, en effet ! Vous seriez la seule à douter d'un caractère d'homme qui impose l'estime à toute l'Italie.

— Je ne nie pas la bonne réputation du duc de Stabia. Je ne nie pas qu'il la mérite. Mais les meilleurs ont traversé des heures de tentation, de démence.

— Ah ! il vous a débité des sornettes. Cet austère garçon, presque trop sérieux. Cela m'étonnerait.

— Jamais il ne m'a rien dit. Mais il a eu pour moi un sentiment... un sentiment exalté... Pur, sans doute, mais exalté. Justement, c'était un rêveur, un sombre. A vingt ans plus qu'aujourd'hui. Et il vous a aidé, vous, mon mari, à tuer l'homme que j'adorais. »

Ce dernier mot ne fit même pas tressaillir M. d'Herquancy. De la jalousie morte, du frénétique orgueil, de l'atroce revanche, il ne gardait plus rien qui vibrât dans la chair, dans le cœur. Seule, sa volonté terrible se dressait, satisfaite pour le passé, impérieuse pour le présent. Il eut cependant un mouvement inexplicable, quand sa femme ajouta :

— « Oui, le lâche !... il s'est fait valet de bourreau. Avec son hérédité florentine, ses traditions de perfidie, de luxure sanguinaire, il a même sans doute machiné ce drame. Il m'a épiée, j'en suis sûre. C'est lui... avouez-le... c'est lui qui m'a dénoncée à vous. »

Si quelque chose pouvait confirmer Solange dans une telle persuasion, ce fut l'aspect que prit le visage de son mari. Une stupeur effarée élargissait les vastes yeux gris, haussait les sourcils noirs, en plissant le front élevé sous les cheveux en brosse, dilatait les narines fortes du nez busqué, projetait la lèvre inférieure, sous laquelle la courte barbe en pointe restait brune et jeune, malgré les taches neigeuses des tempes.

— « Vous voyez... vous voyez... » balbutia Solange, bouleversée elle-même par ce trouble sinistre.

Mais il ne voulut convenir de rien. Il se réfugia de nouveau dans le silence. Presque aussitôt, d'ailleurs, il se retira. Ce fut lui qui mit fin à cette explication atroce. On eût dit qu'il faiblissait le premier, lui, l'homme de toutes les hardiesses, et qu'il ne pouvait supporter plus longtemps ce que sa femme, toute défaillante qu'elle fût, supporterait encore.

Ainsi l'entretien suprême avait eu lieu. En pure perte. Reculée de cinq ans, la terrible reddition de comptes s'était produite, là, tout à coup, sans préambule. La circonstance qui l'avait provoquée était, il est vrai, capitale. Il s'agissait du mariage de Bérangère, de son bonheur. Et aussi de la situation des d'Herquancy auprès du Quirinal. Car le désir royal intervenait trop manifestement pour qu'on pût l'éluder sans risques. L'occasion s'imposait, trop pressante pour reculer. Ce qu'il y avait de tragique, ce n'est donc pas que ces choses eussent été dites, malgré la hideur de leur évocation entre ce mari et cette femme, — c'est qu'elles eussent été dites inutilement.

Lorsque Maxime d'Herquancy fut rentré dans son cabinet, d'où il éloigna brusquement ses secrétaires et les visiteurs, l'ambassadeur de France se perdit dans des réflexions dont nul que lui n'eût pu dévoiler le secret. Deux jours après son explication avec sa maîtresse, une telle explication avec sa femme touchait au plus secret de sa force cette âme qui n'avait jamais fléchi. Est-ce que le châtiment commencerait ? Ou plutôt, sans employer ce mot qui suppose une moralité aux événements, est-ce que la répercussion des actions commises se déterminerait pour lui en amertumes, en humiliations, en

catastrophes ? Voyons... voyons !... Ce n'était pas possible !

L'amour d'une princesse belle et puissante... Les profits de volupté, d'ambition qu'il en avait tirés — car il lui devait d'indescriptibles ivresses et aussi cette ambassade à Rome. La vie lui avait pourtant offert en cela une chance merveilleuse. Il avait tué l'amant de sa femme... En cela encore, dans l'assouvissement de sa haine, dans son honneur vengé, dans l'impunité absolue, dans l'anéantissement du scandale, dans la sujétion de celle qui portait si bien le nom d'Herquancy, et qu'il tenait par sa fille, n'avait-il pas exulté ? Il ne pouvait rien regretter de ce qu'il avait accompli là... Rien. Et aujourd'hui, dans l'éclat de son heureuse carrière et la faveur des Gouvernements, quand il allait s'allier à l'une des plus nobles familles d'Europe en donnant sa fille au duc de Stabia, frère de la princesse de Trani, n'atteignait-il pas l'apogée de sa fortune ?... Et le malheur le toucherait !... Allons donc !...

Cependant, à peine avait-il énuméré ces causes d'orgueil et de joie qu'une angoisse le secoua, déchirante. Ses dents grincèrent. Ses mains s'agrippèrent aux bras de son fauteuil. Une sueur lui mouilla les tempes. S'il ne devait plus posséder Claudia !... Et si Bérangère devait souffrir... l'accuser... mourir peut-être... ou se faire nonne. Grands dieux !... Dire qu'il y avait des choses qui, réellement, échappaient à sa volonté !

VII LE BAL DE LA COUR

Le mardi suivant eut lieu le bal de la cour. Solange avait dû attendre cette soirée. Solange n'était pas allée à Paris. Elle vivait dans la fièvre. Les plus folles suggestions l'avaient visitée.

Télégraphier à M. de Mirevert... Oui... le télégraphe... Voilà ce qui l'avait le plus tentée, en dehors des trains en fuite, où, sans cesse, elle se voyait. Un télégramme... Un mot qui vole, si suppliant, si criant d'anxiété, qu'on n'y résiste pas, et que la réponse arrive. La réponse... ah ! si prompte... Ce petit papier bleu qu'on déchire. Mais cela... hélas !... ne correspondait pas à la réalité. Ce n'était que le frémissement de son désir. La réalité... Elle la connaissait. Ne s'était-elle pas trouvée en face du vieil homme ?... Oh ! cette mince petite figure de cire, avec ses yeux d'un bleu trop clair, sous les cheveux de neige, dans la pénombre perpétuelle de l'appartement trop rempli d'objets, parmi la tristesse des bois gothiques ! Elle s'était humiliée devant lui, elle avait prié, pleuré... Ce n'est pas un télégramme qui le toucherait. Il fallait qu'elle allât elle-même le trouver, pour lui dire, cette fois :

« Je sais que vous pouvez me dire où est mon enfant. Si vous ne le gardez pas vous-même, du moins vous occupez-vous de lui. Car on l'a vu entrer dans votre maison. »

Après la surprise d'une telle déclaration, il ne se déroberait plus. Elle saurait arriver jusqu'à son cœur. Elle serait éloquente... Dieu ! elle en était bien sûre, avec les mots qui lui gonflaient les lèvres, avec les larmes qui lui montaient aux yeux...

Voilà ce qui occupait la belle ambassadrice, tandis qu'entre son mari et sa fille elle montait l'escalier du palais royal, contre la grande fresque de Melozzo da Forli. Tous trois ne rencontraient que saluts empressés, que sourires, que regards aimables ou envieux. Ne représentaient-ils pas tout ce qu'on admire et souhaite : le rang, la faveur, la fortune, la beauté ? La foule a beau savoir que les plus brillants dehors n'exemptent pas des peines secrètes,

et que, sous d'humbles apparences, il est des cœurs heureux, elle ne peut imaginer des souffrances là où la vanité est satisfaite, ni des félicités désirables dans ce qui passe inaperçu.

M. d'Herquancy et ces dames furent donc d'autant plus entourés, quand on eut remarqué la bonne grâce particulière avec laquelle la famille royale leur fit accueil dans la *sala regia*. La reine prit la main de Bérangère comme la jeune fille achevait, toute troublée, sa dernière révérence.

— « Vous êtes exquise, ce soir, *carina mia*, » lui dit-elle en souriant. « Vous me faites désirer de vous avoir pour sujette. »

Ceux qui entouraient Leurs Majestés ne doutèrent pas du sens de la phrase. C'était exprimer le vœu que M^{lle} d'Herquancy épousât un Italien. Et le nom de cet Italien ne manqua pas de se formuler sur bien des lèvres.

— « Allons, amusez-vous, » ajouta la charmante souveraine. « Vous ne manquerez pas de danseurs. »

La princesse de Trani, que son rang retenait parmi les dames d'honneur, sur l'estrade royale, plissa ses longs yeux sombres pour toiser assez impertinemment cette petite Française, dont on disait son frère si fort épris. Cet examen peu bienveillant la dispensait de regarder ailleurs et de croiser les yeux du comte Maxime.

Lui, dans ce moment, il oubliait le succès de sa fille, il n'entendait pas le mot, souhaité pourtant, de la reine, il rendait presque distraitement ses devoirs au couple souverain. Son sang devenait de glace et de feu. La voilà... Elle... Cette femme, dont il n'osait plus dire en lui-même « ma maîtresse », et qui jamais n'avait irrité plus âprement son désir.

Elle ne daigna pas le regarder.

Et, comme il s'attardait dans la salle du trône, à guetter un signe, à tâcher de se rapprocher d'elle, il entendit deux officiers échanger, sans trop baisser la voix, les propos suivants :

— « Vous ne trouvez pas que Claudia a son air d'amour, cette sorte d'exhalaison voluptueuse qui émane de toute sa personne quand elle est enragée d'un nouveau caprice ?

— « Parbleu, » fit l'autre, « je ne sais pas si elle a son « air d'amour ».

Mais je sais bien de quoi elle a l'air. Regardez-la.

— Cristi ! Je préfère ne pas la regarder trop longtemps.

— Elle vous fait tant d'effet ? Moi, elle ne me dit rien. Avec ses dentelles et ses perles fabuleuses, l'air défaites et éparpillées sur son long corps, avec ses gestes de perpétuelle lassitude, elle me paraît toujours sortir d'un lit... Et duquel ?... Mieux vaut ne pas approfondir.

— Elle doit être lascive comme une chatte, » reprit le premier, avec un petit sifflement, la bouche sèche.

— « Comme une lionne, vous voulez dire. Comme la lionne Didon, » riposta son camarade en riant.

D'Herquancy n'en voulut pas écouter davantage. Son sang-froid lui échappait. Il eût provoqué un esclandre, là, dans cette salle du trône, en la présence auguste, dans ce lieu plus sacré encore pour lui que pour tout autre, puisque son attitude y était celle de la France. Pour la première fois il maudit sa dignité d'ambassadeur et cet uniforme chamarré qu'il promenait maintenant, tâchant de commander à son visage, à travers les pompeux salons du Quirinal.

Dans la pièce appelée le salon d'Adrien, à cause de la mosaïque apportée de la fameuse villa de cet empereur, on avait enlevé le tapis, ce qui ne se fait que rarement, et les invités admiraient la précieuse composition antique. A l'écart, le duc de Stabia parlait bas avec Bérangère. Il semblait lui expliquer la mosaïque, mais l'air de ravissement troublé qui embellissait encore la jeune fille, laissait deviner le vrai sens de ses propos. Dès qu'il vit le comte, il offrit de nouveau le bras à sa danseuse pour la conduire à M. d'Herquancy.

— « Maman m'a permis une valse, » expliqua Bérangère en rougissant.

— « Mais c'est ta fonction essentielle, ici... Danse, ma chérie, » fit le père, dont les yeux s'illuminèrent de tendresse.

Il serra la main de Marco et répondit par un coup d'œil de compréhension bienveillante au regard profond du jeune homme.

Quand il se fut éloigné, le duc de Stabia dit à M^{lle} d'Herquancy, — mais d'une voix sans assurance et comme un peu honteux de ce qu'il avançait

:

— « Vous savez que la volonté de votre père suffit.

— Sa volonté... Pourquoi ?

— Mais... pour notre mariage.

— A qui suffit-elle, Marco ?

— A la loi... à votre loi française. »

Les doux yeux bleus se levèrent avec toute l'expression de reproche dont ils étaient capables (ce n'était guère).

— « Ne parlez pas ainsi, Marco.

— Cependant...

— Cela me ferait croire que vous ne connaissez pas mon cœur.

— Oh ! si, je le connais... Je le connais bien, ma Bérangère. Mais, si le malheur veut que vos parents soient divisés, il vous faut pourtant choisir.

— Non. Je puis attendre. »

Marco se tut.

— « Et vous, ne le pouvez-vous pas ? » demanda-t-elle. Si vous m'aimez pour toujours, qu'est-ce qu'un an ou deux ?... »

Il fit un mouvement.

— « Ou dix ?... » ajouta-t-elle, — cette fois avec une malicieuse espièglerie.

— « Ou cent !... » s'écria le duc en jouant la gaieté.

Car elle avait encore tant de paix enfantine dans l'âme, cette créature adoré ! Ce serait cruel de lui montrer les solutions brutales des problèmes de la vie. Un peu de temps... il pouvait encore le lui donner. Un peu... Pas beaucoup. Puisque la lutte serait inévitable, le volontaire descendant des Stabia se résolvait énergiquement à la lutte. Et le plus tôt serait le mieux. Après cinq années d'efforts, de patience, d'héroïque pureté, pour désarmer M^{me} d'Herquancy, il trouvait toujours la comtesse inflexible. Eh bien ! il passerait outre.

Bérandère le sentait nerveux ce soir, légèrement agressif. Elle soupira :

— « Marco... Marco... il ne faut pas être méchant.

— Méchant !... moi !...

— Oui... je ne peux souffrir en vous une pensée amère contre ma pauvre maman.

— Votre mère est la femme que j'ai le plus vénérée, le plus admirée...

— Vous parlez au passé.

— C'est bien du passé qu'il s'agit. Elle-même m'a interdit ces sentiments.

— Ne savez-vous pas qu'elle est très malheureuse ?

— Elle vous l'a dit ?

— Non. Je le sens.

— Est-ce une raison pour vous faire souffrir, vous, sa fille ?

— Marco ! »

Une petite main convulsive pressa le bras du jeune homme. Oh ! pas cela... Bérandère ne voulait pas entendre, par la voix aimée, les arguments détestables qu'elle réussissait à faire taire en elle-même.

— « Je vais vous confier quelque chose, Marco, si vous me promettez...

— Si je vous promets ?...

— D'être sage.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous savez bien. De ne pas entrer en opposition ouverte avec ma mère. De ne pas essayer de faire peser sur sa volonté.

— Par qui ?

— Par la reine... Par mon père même... Par personne.

— Autant renoncer à vous.

— Je ne vous dirais pas ce qui aurait une signification pareille.

— Pardon, ma Bérandère. Mais qu'espérez-vous donc ?

— Que maman reviendra d'elle-même.

— En avez-vous quelque signe ?

— Oui.

— Voyons?

— C'était ce que je voulais vous dire. J'ai découvert... Mais, d'abord, vous rappelez-vous?... »

Quelque chose, dont ils ne se rendirent pas compte tout de suite, suspendit net la causerie des amoureux. Un soudain silence... l'arrêt des couples alentour. La valse qu'ils étaient censés danser venait de finir. L'orchestre se taisait. Le duc de Stabia devait reconduire M^{lle} d'Herquancy auprès de sa mère.

— « Oh ! » murmura la jeune fille, « C'est fini. Nous ne pourrons plus nous parler.

— Ne m'accorderez-vous pas une autre valse ?

— Impossible. Nous partirons de trop bonne heure pour que je puisse danser une seconde fois avec vous sans que cela se remarque.

— « Et pourquoi vous retirez-vous si tôt ?

— Maman part demain de grand matin.

— En voyage ?

— Oui.

— Sans vous ?

— Sans moi.

— Où va-t-elle ? Si toutefois ce n'est pas indiscret de le demander.

— A Paris.

— Votre mère va à Paris ! » s'écria Marco joyeusement.

— « En quoi cela vous fait-il plaisir ?

— Elle sera absente au moins huit jours.

— Six, peut-être.

— Vous sortirez donc avec votre institutrice.

— Vous ne voudriez pas que je sortisse seule ?

— C'est la même chose.

— Oh ! Marco...

— Oui, c'est la même chose pour la très innocente et très délicieuse petite escapade que je vous propose.

— Je n'écoute pas.

— Si.

— Voilà maman, » dit Bérangère, pressant le pas.

L'ambassadrice, au bras d'un chambellan, debout sous le plafond d'Overbeck, recevait les hommages de tout un groupe d'hommes, la plupart en uniforme. Son élégance discrète et raffinée de Parisienne, sa grâce, la tristesse adorable de son sourire, lui valaient autant de succès que sa haute situation.

— « Comme elle est belle, ma mère ! Mais comme elle est pâle, ce soi ! » observa M^{lle} d'Herquancy.

— « Votre mère ne serait pas excusable de vous faire souffrir dans votre amour, » dit vivement le duc de Stabia, comme si la réflexion de la jeune fille en eût évoqué d'autres chez lui, qu'elle ne pouvait comprendre. Ces mots, en effet, la rendirent rêveuse. Marco craignit d'avoir dépassé ce qu'il pouvait dire. Pour dissiper l'impression de Bérangère, autant que pour profiter des dernières secondes où il la tenait à son bras, il s'empressa de lui souffler à l'oreille :

— « Faites votre promenade, le matin, du côté du Musée National. Vers dix heures, tous les jours, dans le cloître des Chartreux. »

Elle ne montra pas, même par un signe, qu'elle eût saisi cette phrase. En la voyant s'approcher, le groupe s'entr'ouvrait entre sa mère et elle. Les regards admirateurs allaient de l'une à l'autre. Car le prestige de chacune s'augmentait de ce lien qui les unissait.

Le duc de Stabia salua profondément la comtesse. Elle ne put moins faire que de lui tendre la main. Il lui prit respectueusement le bout des doigts

et, s'inclinant, en approcha ses lèvres.

— « Viens, Bérangère, » dit la comtesse.

Elles s'éloignèrent ensemble, de quelques pas. La jeune fille, remarquant un geste de sa mère, sentit son cœur battre si fort qu'il lui parut se heurter contre sa poitrine jusqu'à se blesser à chaque palpitation. Des élancements aigus s'y produisaient, tels qu'elle mordit ses lèvres pour ne pas crier.

Voici ce qu'avait fait M^{me} d'Herquancy : à peine détournée, elle avait arraché le gant où s'était posé le baiser de Marco, et, le laissant glisser de son autre main, elle l'avait, en réalité, jeté à terre. Puis, ramenant son écharpe de mousseline de soie, elle y avait caché le bras qui restait nu.

Bérangère traversa encore une galerie. Alors elle murmura :

— « Maman...

— « Qu'y a-t-il ?

— Asseyons-nous. Je me trouve mal. »

Solange, la regardant, vit sa fille d'une telle pâleur qu'elle en éprouva une commotion.

— « C'est la chaleur, » supposa-t-elle.

Car elle ne croyait pas que l'enfant eût compris, ni même vu son mouvement.

— « Fais un effort, ma petite fille, » dit-elle doucement. « Voici le cortège royal. Je t'emmènerai tout de suite après. »

Le roi et la reine, en effet, circulaient à travers les salons, à la tête d'une brillante suite. On ne voyait plus auprès d'eux la princesse de Trani. En ce moment, Claudia se trouvait dans les jardins. Ils étaient ouverts et illuminés. Mais, la soirée ayant été rafraîchie par des ondées, peu de femmes osaient risquer dehors leurs épaules nues. Le sang brûlant de la Florentine, qui lui donnait sa phosphorescente pâleur, la laissait indifférente à l'humide atmosphère nocturne. Debout sous une colonnade, les yeux perdus dans l'ombre, elle restait plus immobile que les statues, dont la blancheur, contre le noir des murailles de cyprès, s'avivait de lumière électrique. Maxime

d'Herquancy se tenait près d'elle.

— « Qu'est-ce que vous voulez de moi, Claudia ? disait-il.

— « Rien.

— Ne me poussez pas à bout. Je suis un homme au bord d'un abîme. Un vertige me prend. J'ai, par moments, l'envie de me précipiter.

— Qu'est-ce que cela veut dire exactement ?

— Que je donnerai ma démission, pour être libre de... »

Sans lui demander d'achever, elle déclara, haussant les épaules :

— « Vous êtes trop orgueilleux. Puis il y a votre fille.

— Ma fille !... Vous serez la cause de son malheur.

— Moi !... » s'écria la princesse avec un étonnement sincère.

— « Oui. Et je ne verrai pas cela... Vous entendez, je ne le verrai pas !

— Mais comment ? »

L'ambassadeur se tut.

— « Voulez-vous dire, » fit Claudia le plus altièremment du monde, « qu'elle hésiterait à devenir la belle-sœur d'une princesse de Trani ?

— Elle est trop innocente pour un tel scrupule.

— Merci !... » s'écria la princesse en riant. Et, plus sérieuse dans l'ironie : — « Est-ce donc la pure Solange qui veut la garder d'un tel contact ?

— Il n'est pas question de cela. Ne supposez pas. Vous vous égareriez.

— De quoi est-il donc question ?

— De mon amour... De mon amour seul... Dites-moi que tout n'est pas fini entre nous, Claudia. Je me tirerai du reste.

— Mon Dieu ! » fit-elle avec le plus exaspérant dédain, « depuis quand mes caresses sont-elles une panacée contre les ennuis de ménage ?

— Vous ne m'avez pas compris... Ma vie est perdue si je vous perds.

— Incroyable ! » s'exclama-t-elle avec une torsion excédée de son buste mince.

— « Qu'est-ce qui vous semble incroyable ?

— Qu'un homme de votre caractère, de votre situation, de votre...

— De mon âge ? » suggéra-t-il amèrement.

— « Oui, de votre âge, » appuya-t-elle avec cruauté, « pleurniche et fasse des phrases ainsi qu'un collégien. »

Et, comme il se taisait, l'orgueil mis à vif, les oreilles bourdonnantes d'un hurlement intérieur, elle ajouta — l'on ne saurait peindre avec quel nonchalant dédain :

— « Ayez donc au moins la fierté de votre fonction. Vous représentez votre pays, partout, toujours... C'est un peu votre pays que vous abaissez en vous abaissant devant une femme qui ne veut plus de vous. »

Il se tourna. Il la quitta. Il partit à grands pas vers le fond des jardins obscurs, là où cessaient les illuminations. Il marcha le long des balustres de marbre, parmi ces verdure taillées qui font l'élégance précieuse des beaux jardins de l'Italie. Des arbres encore chargés de pluie s'égouttèrent sur son uniforme. Les grands buis amers enfoncèrent jusqu'au plus tressaillant de ses blessures la tristesse aiguë de leur parfum.

Un moment après, dans les salons, on vit rentrer l'ambassadeur de France. Il était livide. Mais jamais on ne fut plus frappé de son grand air, du calme hautain de sa physionomie, et de cette beauté masculine, différente de la théâtrale beauté italienne, plus nerveuse, avec le genre de distinction indéfinissable qui la faisait *tanto francese*.

— « C'est quelqu'un vraiment, » remarquèrent des hommes politiques. « Rien d'étonnant à ce que notre roi en fasse si grand cas. Heureux ambassadeur ! Il a mené comme il l'a voulu le rapprochement de la France avec l'Italie. »

C'était quelqu'un, en effet, que le comte Maxime. Nul ne se doutait à quel point il le prouvait, cette nuit, ni quel effort il demandait à sa volonté. Elle était de fer, cette volonté. Cependant la rouille se met au fer. Des barres de ce métal gardent leur apparente rigidité, alors qu'un enfant les émietterait avec l'ongle. Rien n'avait changé dans la façade superbe. Mais, pour la première fois, ce soir, le meurtrier de Pierre Bernal perçut, au cœur même de

sa force, la sourde usure des passions mauvaises. Dévasté par elles, il ne se sentait leur proie que parce que sonnait l'heure de la déception et du regret.

VIII UN ÉTAT CIVIL

Le rez-de-chaussée occupé par les vieilles demoiselles Cornet, dans l'immeuble de M. de Mirevert, boulevard Saint-Germain, offrait, en ce matin de mai, un aspect inaccoutumé. L'ordre méticuleux qui y régnait d'habitude, malgré la présence d'un enfant, ne réjouissait plus le regard. Les modestes bibelots avaient disparu, enfermés dans les armoires. Des toiles grises couvraient les meubles, rassemblés en tas au milieu des pièces. Des malles ouvertes et à demi remplies bâillaient çà et là. Les rideaux étaient retirés des fenêtres, dont quelques-unes avaient déjà leurs volets clos.

— « Tu verras, tante Julia, » dit une voix enfantine... « A la campagne, tu vas tout de suite guérir. »

La gentille silhouette, élancée pour ses huit ans, du petit Étienne, se penchait sur le bras du fauteuil. Les beaux yeux, d'un brun lumineux, dans la sclérotique limpide, se levaient avec un espoir persuasif vers la figure flétrie, émaciée, parcheminée. Ils s'attristèrent quand passa sur les lèvres presque effacées un sourire d'amertume.

— « Guérir ?... Je n'en demande pas tant, mon petit homme. C'est pour mourir chez nous que je me réjouis d'aller à notre vieux Rocheboise.

— Oh ! ça n'est pas gentil de dire ça ! » s'écria l'enfant, avec une menace tendre de son index menu. « Ça n'est pas gentil ! N'est-ce pas, tante Fanny ? »

La moins âgée des demoiselles Cornet redressa péniblement son buste osseux, qu'elle avait tenu plié au-dessus d'une caisse où elle enfermait du linge.

— « Tu as raison. Gronde-la, mon mignon, gronde-la, notre Julia, » prononça-t-elle avec sa voix patiente, sa voix dont rien, jamais, n'avait altéré la grave douceur.

— « Oui, mais je veux d'abord t'aider... Je la gronderai après, quand les malles seront faites, » reprit le petit garçon, d'un air affairé et comique. « Et d'abord, si je mettais Friquet dans sa cage de voyage. »

Le chardonneret, entendant son nom, jeta un « cuic » aigu, du haut d'un buffet où il s'était perché.

« La belle avance !... » répliqua gaiement M^{lle} Fanny. « Il ne te remerciait pas, le pauvre Friquet, d'être emprisonné dix à douze heures trop tôt.

— Cependant, je voudrais t'aider, petite tante Fanny.

— Eh bien, va acheter le déjeuner. Car je n'aurai pas le temps de sortir ce matin. Voilà ma bourse. Prends le filet aux provisions dans la cuisine.

— Eh bien, c'est ça, » cria le petit homme avec sa vivacité joyeuse. « Qu'est-ce qu'il faut rapporter ?

— Mais... nous avons le lait et le pain. Apporte une côtelette et des pommes de terre.

— Oh ! tante, pas une côtelette. Je ne veux pas être toujours tout seul à manger de la viande. Laisse-moi prendre trois côtelettes. Aujourd'hui, pour le voyage, il faut des forces à mes deux petites tantes. »

Julia observa :

— « Attends donc un peu, petit impatient. Bientôt je ne serai plus là. Avec ma part, il y aura de la viande pour vous deux. »

Le garçonnet se rapprocha du fauteuil de la malade, se planta devant elle, les sourcils rapprochés, contractant son front pur, les bras croisés.

— « C'est joli, ce que tu dis là ! » cria-t-il. « C'est joli !... Ah ! oui, vrai... C'est joli !... »

Il était si charmant, dans l'indignation de son bon cœur, que l'épineuse Julia sourit.

— « Tu l'aimes donc un peu, cette vieille carcasse ? »

Il bondit, lui mit les deux bras au cou. Elle se défendait, apaisée quand même, un rose gonflement d'émotion à ses paupières fripées.

— « Allons, va, va... petit démon. Et prends garde aux tramways. »

Quand il fut parti, criant de l'antichambre : — « Je prends la clef, tante Fanny, pour ne pas te déranger, » les deux sœurs échangèrent un regard.

— « Ç’aura été le seul rayon de notre vie... ce bambin-là, » observa l’aînée. Et comme il fallait toujours qu’elle mît une pointe de rancœur à ses meilleures paroles, elle ajouta, poussant un soupir : — « Un rayon qui est venu bien tard.

— C’est un bon petit, en effet, » dit ce philosophe admirable qui s’incarnait en M^{lle} Fanny.

Elle ne s’étonnait pas, n’amplifiait pas, ne dramatisait rien. Dans sa figure, plus émaciée qu’il y a cinq ans, entre les tout minces bandeaux de cheveux gris, devenus encore plus rares, ses magnifiques prunelles brunes, ses prunelles dont la myopie touchait maintenant à l’infirmité, rayonnaient toujours de la même bonne volonté sereine. Elle continua de plier soigneusement les humbles effets pleins de pièces et de reprises qu’elle empilait dans une malle fatiguée.

Sa sœur reprit :

— « Malheureusement, comme il faut que nous payions tout dans ce monde, la douceur de posséder cet enfant nous aura coûté cher.

— Allons donc ! » rétorqua doucement Fanny. « La présence d’Étienne t’a délivrée de ta nervosité. Pour ne pas effarer cette petite âme, tu as eu le grand courage de prendre sur toi...

— Tu veux dire que je te tourmente moins qu’avant. Tu as toujours voulu me persuader que je devenais folle furieuse.

— Non, ma bonne Julia. Mais tu risquais le déséquilibre sérieux en cédant à tes nerfs surmenés, à tes idées noires. Tu te faisais souffrir.

— Et je faisais souffrir les autres.

— Ceux qui t’aiment.

— Ils sont nombreux ! Ferme la porte, qu’ils n’entrent pas tous à la fois.

— Tiennot et moi... tu ne verras pas le fond de notre tendresse. Crois-tu, ma sœur chérie, que la plus grande richesse d’humaine affection dépasse souvent deux cœurs qui se donnent tout entiers ? Ah ! va... »

Elle secoua sa sage vieille tête, en déposant avec soin un jeu de nain

jaune entre deux camisoles de tricot.

— « Je ne veux pas oublier ses jouets, à ce mignon. Il en a si peu.

— Il en aura de moins en moins.

— Bah !...

— Certes... Comment ferons-nous ? Rocheboise n'est plus loué.

— Il le sera.

— Une maison qui tombe en ruines, que nous n'avons pas le moyen de faire réparer, dans ce coin perdu du Jura... Quelle chimère !... La famille qui a renouvelé son bail pendant vingt ans était une fameuse exception.

— Tu vois bien alors que nous avons quelquefois de la chance. C'en est une, que ces gens aient résilié juste au moment où le désir t'est venu de revivre un été dans notre chère vieille bicoque.

— Le loyer de Rocheboise représentait le plus clair de nos pauvres revenus.

— Je redonnerai des leçons.

— A soixante-seize ans ! Avec l'enfant à élever, moi à soigner, le ménage... Et qui voudrait de toi ?...

— Eh bien ! nous quitterons tout à fait Paris. Dans notre village, nous vivrons de rien.

— Et quel avenir aura l'enfant ?... Un garçon, avec ça... Le fils d'un grand artiste... Feras-tu de lui un ouvrier dans les distilleries de kirsch de Lods ?

— En serait-il plus malheureux ? » demanda la cadette, avec son calme plein de pensées profondes. « Une vie bien vécue, c'est une vie brillamment vécue. Tâchons que notre Tiennot ait sa joie et sa fortune en lui-même. »

A ce moment, la sonnette de l'appartement tinta.

— « C'est peut-être monsieur Loupeigne, » murmura Fanny. « Il sait que nous partons ce soir, et il devait tâcher... »

Elle ouvrit. C'était M. Loupeigne.

M. Loupeigne, gros, court, avec des favoris poivre et sel et une calvitie

rosée, toujours emperlée de sueur comme un alcarazas, était un brave petit notaire, trop timide, trop honnête, et installé dans une banlieue trop pauvre pour avoir une clientèle notoire. Il demeurait à Châtillon, au sud de Paris. Comme ses quatre filles n'avaient guère, dans ces faubourgs lointains, de ressources pour s'instruire, sans de grosses pertes de temps et d'argent pour venir en ville, il leur avait fait donner des leçons par M^{lle} Fanny Cornet. Pendant dix ans, tous les deux jours, quelque temps qu'il fût, la vieille institutrice s'était levée à cinq heures du matin, pour être à huit heures auprès des demoiselles Loupeigne, après avoir vaqué chez elle aux soins du ménage. Le prix des leçons était dérisoire. Mais elle y avait gagné la reconnaissance de M. Loupeigne, qui se serait mis au feu pour elle.

M^{me} Loupeigne était décédée. Les quatre vierges parachevaient toutes le bonnet de sainte Catherine. Toutefois, le pauvre petit notaire devait à cette institutrice incomparable un intérieur dont l'harmonieuse intimité eût fait envie à tous les hommes. Ses filles savaient faire du bonheur, pour lui, pour elles, pour leur médiocre entourage. Ses filles savaient faire du bonheur... Même en sachant aussi faire du point d'Irlande, des gammes chromatiques, de la pyrogravure et des vers. Oui... il y en avait une qui composait des vers. Et cependant M. Loupeigne était heureux. Il devait cela, et il s'en rendait compte, à M^{lle} Fanny Cornet.

Quand elle lui ouvrit et qu'il l'eut saluée, il dit, tendant plusieurs menus paquets réunis par la même ficelle :

— « Voici, pour votre voyage, des petits gâteaux grillés, confectionnés par Lélette.

— Merci.

— Une blouse de marin, pour Tiennot. C'est l'œuvre de Nénette.

— Qu'elle est gentille !

— Une écharpe faite par Dédette pour M^{lle} Julia.

— Ma sœur va être bien contente.

— Et un réticule en perles d'acier. Gégette l'a fabriqué pour vous.

— Vos filles sont des chères petites, que j'aime tendrement. Vous le leur direz.

— Elles le savent, mademoiselle. Et elles vous le rendent. »

Le notaire passa dans le salon bouleversé ou, seul, le fauteuil de M^{lle} Julia, comme un roc inébranlable, gardait sa place au milieu des tempêtes. Il salua la malade, maintenant presque octogénaire, et s'installa sur la chaise que M^{lle} Fanny venait de tirer d'un mystérieux échafaudage voilé de toiles grises.

— « L'enfant n'est pas là ? » demanda M. Loupeigne.

— « Il est allé faire les commissions.

— Quel gentil petit bonhomme ! » observa le notaire. « Et intelligent ! Ah ! il vous rendra, j'espère, ce que vous avez fait pour lui... si toutefois on s'acquitte jamais d'une dette pareille, » ajouta-t-il d'un ton pénétré.

— « Il nous le rend déjà. Il est notre joie.

— Et votre peine, » dit M. Loupeigne en regardant spécialement M^{lle} Fanny.

— « Bah ! nous nous en tirons, » fit-elle.

Le gros petit notaire, qui essayait son crâne en panse d'alcarazas, entouré d'une mince guirlande de poils follets, éprouva, au son de cette voix égale, d'une tranquillité indicible, l'admiration dont le pénétrait une âme telle qu'il n'en avait jamais rencontré de pareille. La sérénité si haute, simple et inaltérable avec laquelle cette vieille demoiselle, usée par soixante-dix ans de travail, acceptait la vie et le devoir, le stupéfiait. Pétrie de science, brevetée comme un universitaire, elle ne se croyait au-dessus d'aucune humble besogne. Restée à l'écart de toute défaillance morale, elle n'accusait jamais, et, chose plus rare, elle comprenait toujours. Ayant rencontré le dédain, l'injustice, l'ingratitude, l'égoïsme des hommes, elle ignorait la saveur d'une parole amère. Ayant souffert, elle ne connaissait pas la plainte. Mais, supérieure à ce qui s'exprime était la paix souveraine de sa pensée, et encore le naturel vraiment surnaturel de son héroïsme obscur et quotidien. Quand les dieux s'incarnent, ils doivent faire le bien comme cette vieille fille l'accomplissait : avec cette lumière mystérieuse du regard, cette douceur de la voix, cette dignité qui s'impose sans paraître, cette aisance dans la perfection, imperceptible à la foule, mais rayonnant de la plus émouvante beauté pour les esprits fervents.

Le ridicule petit M. Loupeigne était un de ces esprits-là. Aussi, son chapeau de soie dénué de reflets gauchement serti entre ses courtes cuisses, les mains jointes sur ce couvre-chef, il regardait M^{lle} Fanny avec une vénération qui lui faisait oublier d'expliquer sa visite.

— « Je vois à votre air que vous ne m'apportez pas le résultat souhaité, » dit-elle, ayant vainement attendu qu'il parlât, et sans deviner l'émerveillement respectueux qui coupait la parole au notaire.

— « Hélas ! non, ma chère demoiselle. Rien... je n'ai rien trouvé.

— Rien ?... » soupira-t-elle.

— Savez-vous ce que je crois ? » reprit M. Loupeigne. « L'enfant a dû naître à l'étranger. Ou alors, il n'a pas été reconnu par son père.

— Comme je le regrette !... à cause du nom. Bernal... C'est un patrimoine, de s'appeler Bernal.

— Il s'appellera Cornet.

— Pour rien au monde !

— Vous n'aimez pas votre nom.

— Il est vulgaire. Il est laid. Du moment qu'on peut choisir, pourquoi s'affubler d'une étiquette inesthétique.

— Je croyais que vous souhaitiez d'adopter Étienne.

— A quoi bon ? J'ai l'horreur des formalités. Qu'est-ce que cela lui ferait de bien dans la vie d'appartenir à une pauvre célibataire comme moi ? Il n'en possédera pas moins tout ce que nous pourrons lui laisser... Nos meubles... Notre maison de Rocheboise... Le peu d'argent que j'ai économisé depuis que nous avons Tiennot, et que je n'ai pas mis en viager, à cause de lui.

— Mais, » dit le notaire, « vous dites qu'il n'en possédera pas moins... Vous êtes dans l'erreur.

— Comment ?... La dernière survivante de nous deux n'est pas libre de tester en faveur de qui lui plaît ?

— Si, parfaitement, et sans même parler de survivance. Il n'y a pas de part réservataire pour une sœur, ou pour un frère.

— Eh bien ?

— Eh bien... Mais, ma chère demoiselle, ce sera tout différent pour Étienne s'il est votre légataire universel au titre d'étranger ou comme fils légal.

— Vraiment, monsieur Loupeigne. Pourquoi ?

— Un enfant adoptif hérite de vous, même en l'absence d'un testament, comme un enfant légitime. L'impôt sur sa succession est peu de chose. Un étranger n'hérite que par un testament en bonne et due forme, un testament sujet — malgré toutes les précautions — aux accidents de ces sortes de papiers. Mais cela n'est rien. Le pire, c'est qu'il paye au fisc des droits énormes.

— Des droits...

— Énormes, vous dis-je. L'État aura certainement plus que Tiennot de ce que vous lui laisserez.

— Par exemple ! » s'écria M^{lle} Julia. « Heureusement pour moi, je mourrai la première... Car s'il fallait m'occuper de toutes ces histoires... »

M^{lle} Fanny ne releva pas l'exclamation. Elle savait que sa sœur, dût-elle lui survivre cent ans, ne parviendrait jamais à caser une notion exacte dans sa chimérique cervelle. Julia, malgré ses quatre ans de plus et son état maladif, n'était pas disposée à partir la première. Elle saisissait ce prétexte oratoire pour se débarrasser des questions fastidieuses tout en prenant une attitude intéressante.

La cadette réfléchit une minute. Puis elle s'écria :

— « Mais alors, je n'hésite pas. Je vais adopter Tiennot.

— Si vous pouvez, » fit le notaire.

— « Comment, si je peux ! Il faut avoir cinquante ans, n'est-ce pas ? pour adopter un enfant. J'en ai soixante-quinze.

— En effet, pour l'âge...

— Qu'y a-t-il d'autre ?

— Il y a que l'enfant n'a pas, à notre connaissance, d'état civil.

— C'est parce qu'il n'en a pas que je vais lui en constituer un en l'adoptant.

— Il faut lui en constituer un *pour* l'adopter. Et quand vous aurez obtenu la constitution d'un état civil pour votre petit Étienne, il faudra lui donner un tuteur.

— Une tutrice, vous voulez dire... Moi.

— Vous ?... Impossible. Vous ne pouvez pas être tutrice d'un enfant qui n'est pas le vôtre.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes femme.

— Que me dites-vous, maître Loupeigne ?

— Je vous dis la loi, mademoiselle Fanny. Il n'y a que la mère qui puisse être tutrice.

— Allons donc !

— C'est comme ça.

— Alors, moi qui ai nourri cet enfant pendant cinq ans, moi qui l'ai élevé, qui l'ai instruit, moi qui lui ai servi de mère, moi qui lui laisserai tout ce que je possède, je ne puis pas être sa tutrice ?...

— Non.

— Un étranger deviendra le maître de son sort ?

— Oui.

— Mais, encore un coup, si je l'adopte ?

— Encore un coup, pour l'adopter, il faut que vous lui fassiez donner un tuteur, et ce tuteur ne peut être qu'un homme.

— Et si ce tuteur s'oppose à ce que je l'adopte ?

— Il le peut. Mais vous tâchez de désigner quelqu'un qui ne s'opposera pas.

— Vous, par exemple, monsieur Loupeigne.

— Moi... de grand cœur.

— Merci. Dites-moi quelles sont les formalités ? S'il le faut, nous reculerons notre départ. Je voudrais que l'adoption fût faite le plus tôt possible. Ma sœur et moi, nous sommes si âgées !...

— Elle ne peut pas être faite tout de suite.

— Même si nous retardons notre départ ?

— Elle ne peut pas être faite avant cinq ans.

— Avant cinq ans !... » s'exclama Fanny, qui se laissa aller sur le dossier de sa chaise, toute tremblante, et plus pâle encore que d'habitude.

— « Non, ma pauvre demoiselle. A partir du jour ou vous établissez officiellement, et avec les formalités nécessaires, votre intention d'adopter un enfant, jusqu'au jour ou cette adoption devient effective, il doit se passer cinq ans.

— Cinq ans ! » répéta Fanny. « Cinq ans !... Mais je ne les vivrai pas.

— Que si ! Vous êtes solide comme un chêne.

— Vous dites cela pour me consoler. Mais avec mes mauvaises bronchites de chaque hiver...

— Tais-toi ! » s'écria Julia, que terrifiait l'idée de rester seule, impotente, privée des soins de sa sœur, « Tu ne sais qu'inventer pour me tourner les sangs !

— Là, voyez-vous, mademoiselle Fanny, » reprit maître Loupeigne, avec un clin d'œil qui en disait long sur l'égoïsme de l'aînée... « Vous voyez, avec ces deux êtres qui reposent entièrement sur vous, votre sœur et le petit, vous n'avez pas le droit d'aller vous reposer dans l'autre monde. Il faut accomplir jusqu'au bout votre tâche dans celui-ci.

— Je ne demande que cela, » dit-elle avec son vaillant sourire.

Le notaire résuma la situation. Depuis longtemps, ayant reçu confiance du secret sur l'origine d'Étienne — tout au moins ce que les deux sœurs en connaissaient — il avait tâché, par l'intermédiaire obligeante de ses confrères, de découvrir, dans les registres d'état civil de toute la France, vers l'époque où était né le petit garçon, un enfant du sexe masculin, enregistré comme fils de Pierre Bernal. Le cas ne s'était pas présenté.

Il avait fait questionner la nourrice d'Étienne, aux Gressets.

Pour rien au monde les demoiselles Cornet n'eussent voulu laisser savoir à cette personne où se trouvait son ancien nourrisson. Pierre le lui ayant enlevé précipitamment, la veille de sa mort, lorsqu'il avait — pour quelques jours au plus, croyait-il — confié son fils à Fanny, celle-ci restait persuadée que les plus graves périls menaçaient l'enfant de ce côté.

Mais un notaire de Louveciennes avait questionné Adeline. La femme de Frédéric, toute au bonheur d'avoir épousé celui qu'elle aimait, et un peu désintéressée de son passé douloureux, répondit simplement, sans chercher au delà des questions, qu'elle n'avait jamais vu l'acte de naissance de son nourrisson. Un certain monsieur Laurent, qui s'en disait le père, le lui avait apporté un beau jour et repris brusquement trois ans après, sans qu'elle sût jamais autre chose, sinon que ses services avaient été grassement rétribués et qu'elle s'était attachée de tout son cœur au pauvre petit. Bien entendu, elle ne révéla pas ce que le hasard lui avait fait connaître sur la véritable personnalité de la mère.

Maître Loupeigne, en désespoir de cause, proposait donc à M^{lles} Cornet d'accomplir les démarches nécessaires pour constituer à l'enfant un état civil, bien entendu avec père et mère inconnus. Elles déclareraient comment ce petit être était tombé chez elles un beau soir, confié par un père non marié, qui fut assassiné le lendemain, sans qu'elles connussent rien de ses volontés. L'acte de naissance établi tant bien que mal, on constituerait un tuteur, un subrogé-tuteur, un conseil de famille. Maître Loupeigne trouverait parmi ses proches des gens de bonne volonté. Ensuite M^{lle} Fanny ferait enregistrer ses intentions d'adoption. Puis on attendrait cinq ans pour réaliser légalement ce projet, hors lequel le pauvre petit Tiennot se verrait dépouiller par le fisc du plus clair de ce qui lui donnerait du pain jusqu'à ce qu'il en pût gagner lui-même.

— « Pourvu que je vive cinq ans !... Seulement cinq ans !... » soupirait Fanny, quelques heures plus tard, tandis qu'elle jetait un dernier coup d'œil sur le logis, prête à fermer les portes et à rejoindre Julia et Tiennot dans un fiacre à galerie, sur lequel s'empilaient leurs humbles bagages.

— « Au revoir, madame Grouille, » dit-elle à la concierge. « Vous saluerez de ma part notre propriétaire. Vous lui direz que je n'ai pas voulu le

déranger...

— Oh ! vous ne l'auriez pas dérangé. Il ne vous aurait pas reçue. Vous savez bien qu'il ne voit personne, monsieur de Mirevert.

— Nos termes sont payés jusqu'en octobre. Si nous ne revenons pas, je vous aviserai à temps pour mettre l'appartement à louer.

— Ces dames ne comptent donc pas revenir ?

— Cela dépendra.

— Mais vous ne m'avez pas donné votre adresse, mademoiselle Fanny ?

— J'aime mieux ne pas vous la donner, madame Grouille », dit tranquillement la vieille demoiselle.

Sa terreur était qu'on ne vînt leur enlever Tiennot, maintenant que les démarches entreprises pour lui constituer un état civil mettraient forcément des gens sur la voie de cette petite existence menacée de mystérieux dangers. Donc M^{lle} Fanny préférait s'ensevelir dans une cachette relative, près de ce village perdu de Mouthier, au fond de la vallée de la Loue, où était leur maison familiale de Rocheboise.

— « Mais s'il vous arrive des lettres, mademoiselle ?

— Je n'en attends que de mes amis. Ils savent où je suis.

— Que répondrai-je aux gens qui vous demanderont ?

— Personne ne nous demandera.

— Enfin, que sait-on ?

— Prenez l'adresse de maître Loupeigne, notaire à Châtillon, près Paris. En cas d'une nécessité que je ne prévois guère, on pourrait avoir recours à lui. Il nous représente, ma sœur et moi.

— Maître Loupeigne. Bien, mademoiselle.

— Nos meubles restent dans l'appartement, madame Grouille. Ils répondent pour le propriétaire.

— Oh ! si vous croyez que le propriétaire va s'occuper de ça ! Il ne saura seulement pas si vous êtes encore dans sa maison ou non.

— Au revoir, madame Grouille.

— A la revoyance, mamzelle Fanny. Un bon voyage. »

M^{lle} Fanny tendit la main à cette concierge, qu'elle connaissait depuis vingt-cinq ans sans avoir jamais échangé avec elle autant de mots peut-être durant ces cinq lustres qu'elle venait d'en échanger aujourd'hui. M^{me} Grouille frotta un de ses yeux du coin de son tablier.

— « Dieu vous bénisse, mes braves demoiselles, et le petit aussi.

— Merci, madame Grouille. »

IX LA VALLÉE DE LA LOUE

Dès le lendemain, les gorges de la Loue s'emplirent de commérages, parce que les deux vieilles demoiselles Cornet s'étaient installées à Rocheboise, l'ancienne demeure de leur famille, amenant un petit garçon qu'elles n'avaient certainement pas mis au monde, ni l'une ni l'autre, même avec le concours du Saint-Esprit.

La Loue est une des plus pittoresques rivières de France. Cet affluent du Doubs surgit brusquement d'un mur de roche, dans un contrefort du Jura, et, fort large déjà, fait un saut de dix mètres, avant de s'enfoncer dans une vallée sinueuse, encadrée entre des montagnes pittoresques et semée de charmants villages. Le plus rapproché de la source est Mouthier. Il y a Mouthier-le-Haut, à mi-flanc de la montagne, en bordure de la route ou passe encore une diligence pour Pontarlier. Et Mouthier-le-Bas, qui trempe ses grises petites murailles dans les eaux torrentueuses de la Loue. Entre ces deux Mouthier est située Rocheboise, une des plus vieilles maisons du pays. Elle tire son nom du rocher contre lequel elle s'adosse, en même temps que d'un petit bois dévalant vers la rivière et qui, jadis, faisait partie de son parc.

Il y a un siècle, la famille Cornet possédait non seulement cette maison et ce bois, mais un vaste domaine planté de cerisiers et une distillerie de kirsch au bord de la Loue.

Le kirsch et, par conséquent, les cerisiers, font la richesse de ce coin de terre. Quand l'œil plonge, du haut de la route, dans cette gorge de la Loue, il la voit, au mois d'avril, plus blanche que si les neiges des crêtes voisines s'y étaient amoncelées. C'est la floraison de ses milliers de cerisiers qui lui donne cet aspect.

La distillerie Cornet avait eu des jours heureux, puis des revers. Tous les hommes de la famille étaient morts, successivement. Il n'était resté que deux sœurs, alors toutes jeunes, Julia et Fanny. Poussées par la nécessité, par leur double vocation de savante et d'artiste, aussi bien que par les hasards de la vie, elles avaient mené l'existence de labeur et de malchance que l'on sait. La location de Rocheboise, c'est-à-dire de la maison et d'un petit jardin, seul patrimoine qui leur restât, demeura pendant des années leur principale ressource. Mais la famille qui goûtait cette villégiature dans un site

merveilleux, s'étant dispersée, — parents morts, enfants grands, mariés, à la poursuite d'impressions nouvelles, — l'ancienne demeure, qui se délabrait, venait d'accueillir, après tant d'années, celles qui y avaient joué, petites filles insouciantes, celles qui y avaient rêvé les chimères de leurs quinze ans, sous ce même ciel bleu, entre ces mêmes roches immuables, dans la chanson éternelle de la rivière tumultueuse.

— « Tu vois, Tiennot, c'est là, près du lavoir, que Fanny est tombée assise dans l'eau, entre ces deux pierres, en voulant baigner sa poupée.

— Elle a glissé, alors ?

— Oui.

— Elle a mouillé sa robe ?

— Je te crois.

— On lui a donné le fouet ?

— Elle n'avait plus de maman, hélas ! pour lui donner le fouet. C'était moi, sa grande sœur, qui m'occupais d'elle. On ne prenait guère soin de nous.

— Si j'avais été là, tante Julia, je me serais jeté à la nage pour la sauver.

— Oh ! à la nage dans un pied d'eau... »

Un autre jour, c'était Fanny qui évoquait un souvenir.

— « Regarde, mon petit, cet acacia. Tu vois s'il est haut. Tu ne pourrais pas cueillir ses belles grappes rosées, qui sentent si bon. Eh bien, Julia et moi, à ton âge, nous en prenions pour en faire des guirlandes.

— Il vous fallait une grande échelle jusqu'à la première branche ?

— Oh ! pas d'échelle du tout. En sautant à pieds joints, nous en attrapions.

— Vrai, tante Fanny ?... Est-ce que tu sauterai encore aussi haut ? »

Tante Fanny riait de son beau rire doux — un peu mélancolique.

— « Si haut ?... Une bonne douzaine de mètres ! Mais non, petit bêta. L'arbre était tout jeune. Il ne dépassait guère nos têtes. Il a notre âge. Les années l'ont rendu superbe. Elles nous ont toutes racornies.

— Tu es plus belle que l’acacia, tante Fanny.

— Ne dis pas cela. Vois ce tronc. Quelle solidité, et en même temps quelle élégance ! La grâce de ces branches, la délicatesse de ces feuilles. Sont-elles petites, et fines, et innombrables, et d’une fraîcheur verte, toutes ces feuilles ! Et ces grappes de fleurs, et ce parfum !... Quelle vitalité épanouie, puissante ! Il regarde de bien haut, ce bel arbre, la pauvre Fanny, qui osait lui arracher ses fleurs, autrefois.

— Eh bien, je le couperai !... » cria Tiennot, pris d’une colère douloureuse et inexplicable.

Le petit garçon, déjà si développé, si vif, profitait admirablement de l’existence champêtre, dans l’air pur de cette vallée. Plus exubérant, mais moins nerveux, il se dépensait au dehors, et revenait à la maison assagi, calmé. Il montra tout de suite beaucoup de goût et de curiosité pour les travaux des champs et des fabriques. M^{lle} Fanny l’encourageait à exercer les qualités qu’elle croyait essentielles par-dessus tout : l’observation, le raisonnement, l’adresse manuelle.

Un cadeau transporta l’enfant de joie. C’était un établi de menuisier, avec des instruments, à sa taille, que sa tante Fanny fit venir de Besançon. Un ouvrier du village donna quelques leçons à Étienne. Dès qu’il sut manier le vilebrequin, la scie, le rabot, il s’essaya, fort adroitement, à de petites réparations dans la maison. Il eut vite aussi quelques notions de serrurerie. Son application était extrême. Quelle hâte à devenir habile, pour aider à maintenir la demeure branlante de ses chères tantes, sans qu’il en coûtât rien à celles-ci ! Mais il se prit aussi de passion pour le sport favori des gamins de Mouthier.

Les voyageurs qui se sont attardés dans cette délicieuse vallée de la Loue y ont certainement vu les plus grands cerfs-volants de France et de Navarre. Fabriquer un cerf-volant de deux mètres de haut. Choisir pour cela deux roseaux de qualité exceptionnelle, assez souples pour céder au vent sans se briser, assez rigides pour soutenir fièrement la création aérienne. Assembler les plus grands morceaux de papier, les coller, les découper suivant un galbe impeccable. Composer une queue de dimensions majestueuses, sans exagération. Voilà une œuvre dont on est fier à bon droit, entre dix et quatorze ans. Étienne y excella très vite. Le plus dur problème,

pour lui, c'était la ficelle. Une ficelle de bonne qualité, qui ne casse pas dans une secousse de la bise, cela coûte de l'argent, quand il en faut des deux et trois cents mètres. Or ce n'était pas à de moindres hauteurs que les forts lanceurs de cerfs-volants promenaient leurs vastes oiseaux artificiels, dans le ciel ouvert, au-dessus des horizons emmurés de la gorge.

Quand ils couraient le long de la route de Pontarlier, l'œil quelquefois suivait en vain la mince ficelle qu'ils maniaient d'une main prudente, avec des secousses, des lâchers ou des reprises, toute une tactique ignorée du profane. A peine, en se tordant le cou, apercevait-on, comme un point contre le ciel, le cerf-volant énorme, — ce cerf-volant qui, à terre, fixé derrière les épaules d'un gamin déjà taillé en homme, tout orgueilleux de le porter, faisait ressembler son jeune propriétaire à un insecte orné d'élytres fabuleuses.

Un jour, dans un petit coin de pré, laissé par un caprice de la Loue entre sa rive et la montagne, Étienne vit travailler un cordier. C'était un de ces pauvres gens qui, en dépit des progrès, ignorant l'outillage compliqué de l'industrie moderne, exercent encore un antique métier, suivant les règles primitives, et avec les simples instruments à main d'autrefois. Ils sont nombreux, ces naïfs artisans, dans les campagnes reculées. Et ils font bien leurs petites affaires. D'abord, parce qu'ils travaillent à la perfection, ne bâclant pas l'ouvrage comme les aveugles et galopantes machines. Ensuite, parce qu'ils ne vendent pas cher. Et aussi parce qu'ils bénéficient de la solidarité des humbles. « Mieux vaut, n'est-ce pas ? acheter au père Un Tel, — une vieille connaissance, un brave homme estimé de chacun, — que d'aller se faire exploiter par les boutiquiers de la ville. Leurs magasins étalent des glaces, des dorures, des girandoles de lumière, dont le prix ne sort bien sûr point de la poche du patron, mais de celle du client, pas vrai ? »

Le petit Étienne regardait donc le père Jougne faire de la ficelle. C'était de la magnifique ficelle, mince, tordue serré, légère comme un fil de la Vierge et forte comme de la corde. De la ficelle idéale pour cerf-volant. Le bonhomme avait dû faire passer l'étoupe par tous les degrés du peignage, depuis le gros démêloir aux dents écartées jusqu'au peigne fin, plus fin avec ses pointes d'acier que le petit peigne en vraie écaille auquel tante Julia tenait comme à une relique. Maintenant, le vieux s'écartait de sa roue, marchant à reculons, laissant peu à peu filer le chanvre, blond et soyeux comme des cheveux d'enfant. Son métier rustique, composé d'une tige de fer dans une

planchette, virevoltait si vite qu'on distinguait à peine un brouillard tournoyant. Mais ce qui émerveillait le plus Tiennot, c'était de voir qu'un enfant de son âge actionnait la roue, cette roue motrice qui accomplissait l'œuvre passionnante et mystérieuse. Le petit garçon aurait voulu parler à ce camarade, un écolier du village, avec lequel déjà il avait joué. Mais il n'osait pas, à cause de la figure grave, imposante, du père Jougne. Celui-ci, cependant, reculait toujours, à mesure que s'allongeait la ficelle. Simultanément, Étienne, par un circonspect mouvement de flanc, se rapprochait du tourneur de roue. Quand il fut assez près pour lui parler de façon à être entendu malgré le bruit en cascade de la Loue :

— « C'est amusant de tourner ça, hein, Bi-zouarne ? »

— Pas du tout. Crevant, au contraire.

— Pourquoi le fais-tu ?

— Pour avoir de la ficelle de cerf-volant, tiens !

— Le père Jougne t'en donnera ?

— Il m'en donnera ?... Il me paiera avec... oui. Je l'aurai bien gagnée. »

Tiennot se tut, rêveur. Puis il reprit :

— « C'est lui qui t'a demandé de tourner sa roue ? »

— Non, c'est mon œil. »

Cette réponse, peu aisée à croire, amena du rose aux joues fines de Tiennot. Le fils de Pierre Bernal et de Solange d'Herquancy, élevé par Fanny Cornet, ne pouvait supporter ce qui était bas, grossier. Mais il s'efforçait de le tolérer chez ceux qui ne savaient pas. Il se cachait de ses délicatesses comme un autre de ses tares. Il songeait à poursuivre le dialogue, les menottes dans les poches de sa petite culotte, debout parmi l'herbe fleurie de mai, ignorant le charme gracieux de son enfance, la beauté de ses yeux purs sous son front sérieux, la soie des bouclettes brunes sur le modelé élégant de sa tête, lorsque s'éleva la grosse voix distante du père Jougne :

— « Hé ! le gosse... là-bas !... Ne ralentis pas mon moteur. »

C'était tout ce que le vieux cordier empruntait aux forces mécaniques de notre moderne époque, le mot de « moteur » appliqué au gamin qui faisait tourner sa roue. Étienne rougit davantage. Il s'éloigna du jeune Bizouarne,

non sans avoir entendu celui-ci crier narquoisement :

— « Dis donc, Cornet de papier !... (Tiennot portait le nom de famille de ses « tantes ».) Tu *canes* à cause du vieux ! As pas peur. Il peut pas plus quitter le bout de son fil qu'un *n'hanneton*. »

Étienne n'avait pas peur, mais il respectait le droit d'autrui. Puis, un désir lui venait de s'entretenir plutôt avec le cordier lui-même qu'avec son facétieux « moteur ». La timidité le retenait. Cependant, il demeurait là, à suivre la monotone opération, avec un intérêt facile à lire sur son brillant visage.

— « Viens donc un peu ici, gamin, » fit tout à coup le père Jougne.

Tiennot s'empressa d'obéir. Quand il fut proche, le vieux cligna ses gros cils gris.

— « Je me trompe... » grommela-t-il.

— « Pourquoi, monsieur ? » demanda le petit garçon avec sa gentille politesse.

— « Je te prenais pour un autre.

— Ah !

— Tu es bien de Rocheboise ? le petit aux demoiselles Cornet.

— Ce sont mes tantes.

— Oh ! alors tu es un trop beau monsieur pour moi.

— Pourquoi ? » répéta l'enfant.

— « C'est pas toi qui voudrait tourner ma roue.

Oh ! mais si, » s'écria Tiennot avec vivacité. « Je serais bien content !

— On ne te le permettrait pas.

— Je n'ai pas besoin de demander la permission. Je sais bien que ce n'est pas mal faire. C'est un travail.

— Tu n'es donc pas fier ?

— Je serai fier de tourner votre roue, » dit l'enfant.

Le cordier, ébahi, considéra ce petit garçon, si bien tenu, aux jolies

manières, au parler correct, respectueux, et tellement différent des galopins de Mouthier.

— « Je croyais que t'en savais déjà plus qu'on n'en montre à l'école, » reprit-il. « M^{lle} Fanny a de l'instruction, qu'on dit.

— Oh ! quant à ça !... » s'exclama Tiennot.

— « C'est elle qui t'apprend ?

— Oui.

— Et tu tourneras ma roue ?

— Quand vous voudrez.

— Tu sais ce que je donne pour ça ? » demanda le vieux.

— « De la ficelle de cerf-volant, » hasarda Tiennot, rougissant de nouveau, et plus vivement que tout à l'heure.

— « Ou des sous. J'aime même mieux donner des sous.

— Je voudrais de la ficelle.

— Il te faudra m'en faire des heures, alors, mon gaillard ! Je paie un sou de l'heure. Et un cerf-volant, tu sais... De la bonne ficelle... C'est au moins quatre pelotes à seize sous que ça demande, pour l'enlever par-dessus le Capucin. »

Le Capucin est un rocher des gorges de la Loue qui, détaché de la montagne en saillie verticale, semble, à trois cents mètres de haut, un moine debout, les mains dans ses manches et le capuchon rabattu sur les yeux.

Cet après-midi-là, quand Tiennot rentra au logis, il entendit du jardin la voix pointue de tante Julia, où frémissait un trémolo de larmes.

— « Attends que je sois morte... Attends que je sois morte, pour vendre ce pauvre Rocheboise, cette chère maison où nous sommes nées...

— Mais, » répliquait doucement Fanny, « ce n'est pas une nécessité immédiate. Je n'ai rien dit de ce genre. Nous nous priverons plutôt de tout. »

Le petit garçon poussa la porte de la pièce où les deux sœurs se tenaient.

— « Pardon, mes petites tantes. J'ai entendu malgré moi. Est-ce que

vous vous sépareriez de votre maison ?... de l'acacia qui baissait ses fleurs jusqu'à vos mains ?... du tournant de la Loue où tante Fanny est tombée assise dans l'eau ?... »

Elles se taisaient, hésitant à l'attrister, muettes aussi d'étonnement, à cause de son expression résolue, de son air de petit homme, accentué si soudainement.

— « Mon Tiennot, » expliqua enfin M^{lle} Fanny, nous avons l'habitude de tout te dire, de te montrer la vie telle qu'elle est. Quand tu es entré, c'est vrai, je venais de faire observer à ma sœur que nous ne pouvions nous offrir que pour un été la joie de vivre à Rocheboise. Ensuite, il nous faudra de nouveau louer. Ou, si nous ne louons pas... vendre. »

Des larmes remplirent les grands yeux d'Étienne.

— « Oh ! j'aimais déjà tant Rocheboise ! » dit-il. « Qu'est-ce que ça doit être pour vous ? » Il les regardait l'une et l'autre, « Mais, » reprit-il, devant leur silence, lourd d'émotion contenue, et avec sa sagacité d'enfant qui a sondé des chagrins de grandes personnes, « tu disais, tante Fanny, que, pour louer, il faudrait des réparations. Est-ce qu'il n'en faudra pas plus pour bien vendre ?

— Hélas, non ! Il n'en faudra pas, » cria la crécelle aiguë de Julia.

Et la vieille femme éclata en sanglots — de gros sanglots de petite fille, déchirants dans cette poitrine desséchée par l'âge, sur ces pauvres lèvres flétries.

— « Voyons, ma chérie, voyons... Ce n'est pas aujourd'hui, ce n'est pas demain. Nous avons le temps... » intervint la divine douceur apaisante de Fanny, tandis que Tiennot se jetait sur les mains de celle qu'il appelait « leur petit enfant malade », et les couvrait de baisers.

En même temps, son regard interrogeait la sœur cadette, comme pour demander :

« Comment ma question a-t-elle pu la mettre dans un état pareil ? »

— « On propose de nous acheter Rocheboise, » dit Fanny à Étienne tout bas. « La grande distillerie nouvelle, qui prend toute son électricité motrice à la chute de la Loue... tu sais. Ils ont besoin de notre maison, mais

pour la démolir et construire à la place des magasins, comprends-tu ?

— Démolir cette maison ?... » répéta Tiennot, dont le charmant visage devint tout blanc.

— Oui. Et raser le jardin sans doute.

— Abattre l'acacia ?...

— Oui... Abattre aussi l'acacia. »

Tous deux échangèrent ces mots dans un souffle, en syllabes à peine formulées, solennelles comme des paroles sur une tombe ouverte. Malgré cela, Julia perçut le dialogue. Ses pleurs redoublèrent, finirent en cris étouffés, en spasmes, en crise nerveuse. Fanny l'entraîna dans sa chambre, la déshabilla, la coucha. Étienne, sans qu'on lui dît rien, prépara un verre d'eau sucrée. Puis il mesura une cuillerée d'une potion calmante, qu'il y mêla, et il apporta le tout.

— « Petite tante Julia, bois... Ça te fera du bien. »

Sur l'oreiller, le buste maigre s'érigea, d'une secousse. Les cheveux gris en désordre, la pitoyable vieille figure violacée de congestion, de larmes, les yeux hagards entre les paupières enflammées, eussent effrayé un autre enfant. Mais celui-ci avait déjà fortifié sa petite âme contre bien des tristesses.

— « Non, je ne boirai pas, » cria Julia. « Vous seriez bien fâchés, si je me soignais. N'attendez-vous pas ma mort, qui arrangera tout ? Je ne vous sers à rien. Je vous coûte cher... Mais si je ne meurs pas assez vite, je peux vous débarrasser, vous savez. Laissez-moi partir... »

L'anémie cérébrale déterminait l'explosion démente. Elle divaguait comme cela, jusqu'à tomber d'épuisement. Ensuite, elle dormirait longtemps, se réveillerait après des heures, adoucie, résignée, humble presque, ne se souvenant pas. Du moins, comme rien, pas une allusion, pas un mot, ne lui rappellerait ses extravagances cruelles, on pouvait supposer qu'elle-même en perdait conscience aussitôt après. En ce moment, poussant Fanny, poussant Étienne, de ses mains crispées, ses jambes maigres hors du lit, elle répétait la voix changée, sinistre :

— « Je veux partir... Je veux partir... Je veux me jeter dans la Loue. »

Bien qu'il eût vu plusieurs de ces scènes, Tiennot ne put s'empêcher de fondre en larmes à son tour.

— « Petite tante Julia !... Petite tante Julia !... Nous t'aimons tant !...

— Sois calme, » lui dit Fanny. « Dominons nos nerfs, si nous voulons qu'elle surmonte les siens. »

Ce qu'elle recommandait à l'enfant, elle lui en donnait l'exemple. Avec une douceur inaltérable, mais aussi avec un peu de fermeté sévère, elle s'efforçait d'amener la malade à recouvrer l'empire sur soi. Elle tâchait aussi de détourner son idée fixe. Elle lui parlait comme à un bébé qu'on amuse.

— « Voyons, ma Julia, ma chérie... Tu ne veux pas nous faire de la peine, dis ?... Mais nous ne nous fâcherons pas... Nous allons rire... Qu'est-ce que tu dirais si nous nous moquions un peu de la déraisonnable petite tante Julia ?

— Oh ! vous vous en moquez bien, en effet ! » répliqua-t-elle, la bouche tordue d'amertume.

Cette présence d'esprit dans l'injustice contractait le cœur, déconcertait la pitié. Savait-elle donc qu'elle les torturait ? Le voulait-elle ? L'inconscience du détraquement nerveux a-t-elle de ces lucidités ? Quelle était la part de la rancœur mauvaise dans ces scènes atrocement pénibles ? Fanny et Tiennot luttèrent moralement et physiquement dans la terreur des velléités de suicide dont il leur était impossible de mesurer la sincérité. A la fin, l'enfant, par mille singeries gentilles, parvint à faire avaler le calmant à la pauvre femme. Une demi-heure après, elle s'endormit. Fanny répara le désordre des couvertures, arrangea l'oreiller, lissa les mèches grises, de part et d'autre du maigre visage ocreux, ridé, dont les pommettes saillaient, tachées de pourpre.

Elle sentit une petite main qui, silencieusement, serrait la sienne. Tous deux se tinrent un instant là, debout, pressés l'un contre l'autre, à contempler cette pauvre figure, qui leur restait si chère, malgré les lamentables éclipses où elle s'effaçait trop souvent.

— « Tante Fanny, » murmura le petit garçon, « il ne faut pas lui parler de vendre Rocheboise. Cela lui ferait trop de mal.

— Notre Rocheboise !... Ma pauvre Julia !... » soupira Fanny.

Pour la première fois, Étienne perçut un tremblement dans cette voix, vit les yeux de sérénité qui se noyaient de larmes. Il lui sauta au cou.

— « Ne te décourage pas. Je serai si vite grand ! »

Ils se rendirent dans la salle à manger. Rien n'était prêt pour le repas du soir. Ils grignotèrent quelques restes, sans appétit, l'oreille tendue vers la chambre de Julia. Si, cette fois, le repos n'emportait pas la crise... Si cet affreux état devenait définitif !...

— « Écoute, tante, » dit Étienne. « J'ai plus de huit ans. Dans trois ou quatre ans, je puis gagner quelque chose.

— Mais non, mon petit.

— Comme ouvrier... si. J'en suis sûr.

— Cela ne te ferait pas de peine d'être ouvrier ?

— Non, tante. D'ailleurs, si je suis capable d'autre chose, je verrai bien quand je serai un homme. Tu m'as raconté toi-même des histoires de grands inventeurs, ou de grands industriels, qui ont commencé par être moins que des artisans... des cireurs de bottes, des camelots. »

Elle le regardait, rêveuse, avec ses yeux myopes, si profonds.

— « Ton père, Étienne, était un brillant artiste.

— Tu me l'as dit, tante. Tu m'as dit aussi que tu m'apprendrais son nom quand je serai grand.

— Ton père m'en voudrait de faire de toi un ouvrier.

— Crois-tu ?... Moi, je ne crois pas. Un artiste, ce n'est qu'un ouvrier de génie. Tous les deux travaillent avec leurs mains.

— Qui t'a donné cette idée ? Tu ne l'as pas trouvée tout seul. »

L'enfant éclata de rire.

— « Mais c'est toi !... toi, petite tante Fanny. Tu as même employé des expressions plus difficiles. » Et il prit un ton de pédanterie plaisante pour répéter : « L'artiste et l'ouvrier sont socialement des frères. Ils ne se nuisent pas. Ils ne s'exploitent pas. Leurs intérêts sont semblables. Et ils ont les mêmes origines. » Puis, riant encore, et revenu à l'accent naturel : « Tu vois !

— Viens m’embrasser, » lui dit tante Fanny.

Dans la câlinerie de l’êtreinte, un attendrissement gonfla le cœur enfantin.

— « Et ma maman, petite tante ? Est-ce que je ne la connaîtrai pas, un jour ?

— Je ne sais pas, mon pauvre mignon.

— Tu ne l’as jamais vue ?

— Jamais.

— Tu ne sais pas son nom ? ni son pays ? ni rien ?

— Rien. »

Elle le pressait contre sa vieille épaule, avec un amour vaste comme un amour de mère, mais désolé d’impuissance. Tout à coup, Fanny sursauta. Elle venait d’entendre la petite voix qui chuchotait tout bas, très bas :

— « Moi, je l’ai vue.

— Qui cela, mon Tiennot ?

— Maman.

— Tu as vu ta maman ?

— Oui.

— Quand donc ?

— Quand j’étais petit, chez ma nounou... Chez nounou Liline... Tu sais bien.

— Qu’est-ce que tu me racontes là, mon petit ? Pourquoi est-ce que tu en parles seulement à présent ?

— Parce que je ne savais pas. »

L’inquiétude altéra le visage de la vieille demoiselle.

— Voyons, explique-toi, mon enfant. Ne me fais pas peur. Tu me donnes à penser que ton cerveau est malade aussi, comme celui de notre pauvre Julia.

— Oh ! non... tante... non, rassure-toi, » s’écria-t-il, avec un si

rayonnant éclair d'intelligence qu'elle se rassura en effet.

— « Mais comment peut-il se faire que tu aies vu ta maman chez ta nourrice, et que tu ne l'aies pas su avant aujourd'hui ?

— Voilà... »

Le petit garçon sembla regarder vers des souvenirs incertains — les souvenirs pleins de brumes et d'étranges éclaircies qui restent du tout premier âge. Son application intense en dégagea quelques-uns. Il dit très lentement, comme s'il errait à tâtons dans les ténèbres et ne s'y reconnaissait que peu à peu :

— « Une dame venait me voir... une jeune dame... Elle m'apportait des joujoux... Elle m'embrassait fort... si fort !... Je l'appelais « marraine ».

— Oui, c'est vrai... Oui, » s'écria M^{lle} Fanny. « Les premiers temps que tu étais avec nous, tu n'appelais que ta nounou et ta marraine.

— J'appelais aussi ma marraine ?... Ah !

— Oui. Et... attends... Je me rappelle, un soir, sur la place de la Concorde, tu as cru la reconnaître dans une voiture qui passait... Tu as crié... tu as tendu les bras... Oh ! mon petit !... tu as crié !...

— Elle ne s'est pas retournée... Elle ne m'a pas vu ?

— Non. Tu te trompais, sans doute. Mais tu t'es mis dans un tel état, hurlant : « Marraine !... marraine !... » que j'en étais confuse. On me regardait déjà comme si je t'avais volé.

— Pauvre petite tante Fanny !

— Elle avait dû se montrer très tendre pour toi, cette marraine ?

— Si tendre, » dit le petit, « si tendre... que vois-tu... je crois... — j'y pense depuis quelque temps... — je crois... que c'était ma mère. »

Il se tut. M^{lle} Fanny le gardait serré contre elle. Et comme il était debout, et elle, assise, leurs deux têtes se trouvaient à la même hauteur. La petite joue fraîche et ferme s'appuyait contre la joue creuse et fanée. Ils restèrent ainsi, en silence, quelques minutes. Puis Tiennot murmura :

— « Elle me tenait si longtemps dans ses bras quand elle m'embrassait. J'étais petit... Je ne comprenais pas. Mais maintenant... j'ai réfléchi... Il n'y a

qu'une maman pour embrasser son enfant comme ça. »

M^{lle} Fanny lui caressa les cheveux de la main, sans répondre. Alors, il se tourna, et, les yeux brillants :

— « Elle était très belle... oh ! très belle... tu sais ! »

Le lendemain, M^{lle} Julia, brisée, affaiblie, étrangement sournoise et silencieuse, garda le lit, mais sans se plaindre de souffrir, sans parler de la veille et sans qu'on lui en parlât. Tiennot sortit durant des heures, avec cette liberté que M^{lle} Fanny lui accordait non sans intention. Dans ce pays tranquille et sûr, ne craignant rien pour l'enfant, ayant confiance en lui, elle voulait laisser se développer l'initiative, l'indépendance, la volonté, toutes les qualités d'entreprise, et même de hardiesse, dont il aurait tant besoin dans la vie.

Le petit garçon alla retrouver le père Jougne, dans le pré, au bord de la Loue. Il fut accueilli joyeusement par le bonhomme.

— « Est-ce que tu viens tourner ma roue ? Je n'ai pas de « moteur » aujourd'hui. J'en suis réduit à peigner mon chanvre. Ce sacré Bizouarne m'avait promis... Mais allez donc compter sur ces galopins-là !

— Je vais tourner votre roue, monsieur Jougne.

— Tu veux de la ficelle de cerf-volant, toi ? hein ? Eh bien ! tu en auras... Et de la fameuse ! »

Étienne rougit, comme la veille, et le regarda, sans rien dire.

— « Qu'est-ce que tu as, mon bonhomme ?

— C'est... Je voudrais vous dire... à cause de la ficelle...

— Eh bien ?...

— J'aimerais mieux... Si ça ne vous faisait rien... Parce que... mon cerf-volant... Je n'ai plus le temps d'y jouer.

— Alors ?... Qu'est-ce que tu me chantes ? Tu aimerais mieux des sous ?

— Oui, monsieur Jougne.

— Mais c'est ton droit, mon garçon. Fallait donc le dire.

— Un sou par heure, n'est-ce pas, monsieur ?

— C'est mon tarif.

— Combien y a-t-il encore d'heures jusqu'à ce soir ?

— Mais... quatre jusqu'au souper, six jusqu'à la nuit. Les jours sont longs. »

Étienne commença de tourner la roue. Tout de suite, il la tourna si bien, d'un mouvement rapide, égal, sans à-coup, que le cordier, enchanté, lui fit des compliments.

— « T'as la vocation, tu sais, moutard. J'ai pas encore eu un « moteur » comme toi. Je te donnerai une prime pour que tu reviennes.

— Qu'est-ce que c'est, une prime, monsieur Jougne ?

— C'est quéque chose en plus du prix convenu... Une gratification, quoi ?

— Merci, monsieur.

— Oui. Chaque fois que tu me fourniras cinq heures d'affilée, la cinquième heure te vaudra deux sous. Et si jamais tu fais dix heures dans la même journée, je te collerai trois sous pour la dixième heure. »

Tiennot garda un silence préoccupé. Dix heures !... Comment ferait-il pour travailler dix heures à la roue sans que les tantes en eussent connaissance ? Et il souhaitait si ardemment de leur faire une surprise ! En dormant huit heures, en prenant cinq heures pour étudier et une heure pour les repas — c'était compter largement, n'est-ce pas ? — il lui restait sur les vingt- quatre, tous les jours dix heures pour tourner la roue du cordier. Il pourrait gagner treize sous par jour... Treize sous !... Avec le total au bout du mois, puis au bout de l'année... — énorme sans doute... mais cela échappait à ses calculs de tête — on aurait peut-être le moyen de garder Rocheboise.

Ces réflexions, très compliquées à cause des opérations mentales, et la joie intense qu'il en tirait, empêchèrent d'abord que Tiennot se lassât de sa besogne fastidieuse. De temps à autre, d'ailleurs, on interrompait le travail. Le cordier achevait le nombre de mètres représentant une pelote de ficelle. Ou il reprenait de l'étoupe. Ou il peignait plus finement un paquet dans lequel restait de la bourre. Il arrivait encore que le bonhomme changeât ses

outils de place pour que le gamin ne restât pas exposé au soleil.

— « Non, non, je vous en prie, » supplia une fois Étienne, « le soleil ne me gêne pas. Et cela fait perdre des minutes. »

Le cordier ne comprit qu'au bout d'un instant. Alors il se mit à rire.

— « Mais je ne les décompte pas, ces minutes, petit. N'aie pas peur. Et si tu attrapais une *insonation* !... Ah ! ben, vrai de vrai... c'est tes tantes qui feraient de la musique au père Jougne ! »

Le mot éveilla une vague curiosité dans sa vieille âme somnolente. Il demanda :

— « C'est tes grand'tantes, ces demoiselles Cornet... pas tes vraies tantes... pour sûr ? »

— C'est tante Julia et tante Fanny, » répondit Tiennot froidement, la fierté en éveil.

— « Tes tantes de père ou de mère ? » ricana le bonhomme, sans malice d'ailleurs.

— « Je ne sais pas. »

— Je croyais qu'elles te gâtaient. T'as donc pas assez pour tes jouets que tu veux faire fortune ? »

Il disait cela sans s'intéresser autrement, avec sa lourdeur paysanne, tout en peignant une poignée de chanvre. Comme il n'entendit pas de réponse, il tourna la tête et vit son petit « moteur » tout pâle, qui battait des cils pour écraser deux larmes et les empêcher de couler. Le vieux se retourna vite vers son râtelier de peignes, sans mot dire, consterné, mâchonnant entre ce qui lui restait de dents :

— « Triple vieille bourrique que je suis!... »

Et ce fut fini pour les questions. Le cordier craignit d'avoir découragé son aide. Mais rien n'eût découragé Étienne.

Il avait tout l'après-midi à lui. M^{lle} Fanny était partie pour Besançon. Une famille, jadis amie des parents Cornet procurerait peut-être à l'institutrice quelques leçons dans cette ville, ou une petite pensionnaire pour l'été. Donc, elle se trouvait là-bas, occupée à des démarches. Quant à M^{lle}

Julia, dans l'état d'anéantissement où la laissait sa crise, elle ne se préoccuperait pas de l'enfant. Et elle avait près d'elle une journalière du pays que sa sœur engageait exprès pour s'absenter sans inquiétude.

Donc, le fils de Solange d'Herquancy continua de tourner la roue du père Jougne. Il la tourna malgré la fatigue grandissante, malgré la douleur qui, maintenant, lui mordait l'épaule, malgré le bourdonnement dans ses oreilles, malgré le fourmillement nerveux dans ses petites jambes engourdis. Il la tourna dans le murmure incessant de la torrentueuse rivière qui s'ajoutait, pour l'étourdir, au ronflement de la roue, au calme pesant des heures. Il la tourna, pendant que le soleil, suspendu dans l'axe de la vallée, dorait les crêtes des montagnes, poudrait de lumière la foule verte des cerisiers, faisait flamber de légers arcs-en-ciel sur les cascates de la Loue. Il la tourna quand l'ombre tomba comme un voile contre une paroi de la gorge, puis envahit l'autre peu à peu, laissant longtemps là-haut, près de l'azur vif, l'éclatante rangée fauve des roches qui se dressent pour recueillir les derniers rayons du couchant. Il la tourna quand, sur le bleu défaillant du ciel, un mince croissant effilé se dessina, d'un argent si pâle que l'œil, en le quittant, avait peine ensuite à le retrouver.

Il la tournait encore quand l'angélus s'envola du clocher de Mouthier... Trois notes de bronze... puis trois... et trois encore... Ensuite, la pleine volée de la cloche... Un essaim de sons lâchés parmi la paix du soir, sur la gorge assombrie, sur les cerisiers frissonnants, sur la folle chanson de la rivière, dans les anfractuosités sonores de la montagne, au fond des âmes humaines toutes tressaillantes de souvenirs.

— « Va, mon petit gars... Assez pour aujourd'hui. Tu es un vaillant luron. Jamais je n'ai fait de la si bonne ouvrage que cet après-midi. »

Tiennot lâcha la roue. Il crut qu'il allait tomber, pris d'un autre genre de vertige par la cessation de l'ahurissante manœuvre. Mais, quand le cordier lui eut mis dans la main une pièce en nickel de cinq sous et un gros sou, le double mouvement de fausse honte et d'orgueil qui l'agita, secoua sa lassitude. Comme un petit fou, il partit en courant à travers le pré.

— « Eh !... dis donc, gamin !... quand est-ce que je te reverrai ? »

Étienne revint sur ses pas.

— « Mais... demain... si vous voulez, monsieur Jougne.

— A quelle heure ?

— Quand commencez-vous, le matin ?

— A quatre heures.

— A quatre heures du matin ! » s'exclama l'enfant.

— « Parbleu !... Dans c'te saison.

— Eh bien, monsieur Jougne, je tâcherai d'être là.

— C'est ça... tâche, mon petit. Viens dès que tu pourras. Je peignerai mon chanvre pour la journée en t'attendant. »

Lorsque Tiennot rentra à Rocheboise, M^{lle} Julia sommeillait (elle avait sommeillé presque tout le temps, dit la journalière). Quant à M^{lle} Fanny, elle arrivait à pied de Lods, dernière station desservie par le chemin de fer, à deux kilomètres en aval. Ses mains s'encombraient de quelques petits paquets, et bien que ses vieilles jambes fussent brisées, elle eut tout de suite une parole joyeuse :

— « Bonne nouvelle, mon Tiennot. J'aurai peut-être un élève. Oui, au château de la Morèle... Tu sais, ce château qu'on aperçoit de Mouthier-le-Haut, dans la montagne... Un jeune garçon qui a besoin de se maintenir au courant des classes de son lycée.

— Au château de la Morèle, tante Fanny ? Je croyais qu'il n'y avait de route que sur l'autre versant de la montagne, pour y aller.

— De route carrossable... C'est vrai. Mais par les sentiers on y va très bien d'ici.

— Des sentiers en lacets... très durs. Comment feras-tu, ma pauvre petite tante ?

— Oh ! ce n'est pas cela que je crains. Pourvu seulement que j'aie la leçon !

— Qui te la procure ?

— Des personnes que j'ai vues à Besançon. J'ai une lettre pour me présenter demain. »

Un moment après, quand elle appela Étienne pour se mettre à table, le petit garçon vit sa serviette gonflée par quelque chose dessous.

— Oh ? tante... Petite tante... Tu as fait quelque folie. Je vais te gronder, moi ! »

Elle souriait, suivait de ses yeux myopes les gestes de l'enfant, attendant son exclamation de plaisir.

Il écarta la serviette, vit un paquet arrondi enveloppé de papier rose. Tout ému, avec mille petites mines pour prolonger la joie de sa tante, il défit le papier. Ses menottes tremblèrent. Il rougit, pâlit, ne trouva pas un mot.

— « Qu'est-ce que tu as, mon mignon ? Je croyais que tu serais enthousiasmé.

— Je le suis, » balbutia-t-il, se retenant de fondre en larmes.

— « Pense, Tiennot. De la ficelle pour ton cerf-volant. De la ficelle de premier choix, achetée à Besançon. Je savais que tu avais le cœur gros de ne pouvoir lancer ton grand cerf-volant neuf, celui que tu as fabriqué avec tant de soin, ton Santos-Dumont n° 12. Sais-tu qu'il y en a 200 mètres, mon chéri ?

— Cela a dû te coûter de l'argent, tante ?

— Ce n'est pas votre affaire, monsieur l'inquisiteur, » fit la vieille demoiselle, essayant une plaisanterie pour cacher son propre déboire. Car, sans y rien comprendre, elle devinait celui du petit garçon.

Tiennot vint à elle :

— « Tante, je t'en supplie, ne dépense plus pour mes jouets. Je ne joue plus, je n'aime plus jouer...

— Voyons...

— Moi qui, justement, voulais...

— Quoi donc ? »

Il se tut.

— « Qu'est-ce que tu voulais, mon petit ? »

Il changea la phrase qui lui montait aux lèvres pour répondre :

— « Donner mon cerf-volant.

— Ton Santos-Dumont n° 12 ?

— Oui, je l'ai promis... Tiens... je l'ai promis à Bizouarne.

— Celui qui t'appelle « Cornet de papier » ou « Cornet à piston, » dit en riant Fanny. « C'est un garnement qui ne mérite pas ton cadeau. »

Puis, aussitôt, n'insistant pas, avec ce respect de la volonté personnelle chez l'enfant dont elle faisait un principe d'éducation, elle ajouta :

« Tu es libre, mon Tiennot. Seulement, tu sais que j'aime te voir jouer autant que j'aime te voir travailler, puisque l'un ne fait pas tort à l'autre, en ce qui te concerne. Mais enfin, si tu renonces à ton cerf-volant, je rendrai la ficelle au marchand. Il me l'échangera contre quelque chose d'utile pour le ménage.

— C'est cela !... Oh ! c'est cela ! » cria Étienne sautant de joie.

« Quelles idées rumine ce pauvre petit ? » se disait la cadette des demoiselles Cornet, cherchant vainement le sommeil, durant la nuit suivante. « Comme la vie est austère pour lui !... Dois-je l'en plaindre ?... Si nous étions riches, vaudrait-il ce qu'il vaut ? Et quel don plus magnifique peut-on faire à un être humain que le don du MEILLEUR LUI-MÊME, que l'augmentation de sa propre valeur, c'est-à-dire du seul bien que l'on possède absolument ? »

Ce que l'esprit de la philosophe affirmait, le cœur de la femme y souscrivait avec peine. Que n'eût-elle pas donné pour rendre insouciant et comblée l'enfance du cher petit ? Pourvu, du moins, mon Dieu !... pourvu qu'elle ne lui manquât pas trop tôt !... Après des heures de soucieuse insomnie, M^{lle} Fanny s'endormit d'un sommeil accablé, comme déjà les premières pâleurs du jour s'insinuaient à travers ses persiennes. Rien ne la réveilla jusqu'à six heures, pas même le léger remue-ménage insolite qui eut lieu ce matin-là dans la maison. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, la première chose qu'elle remarqua fut que la porte était fermée entre sa chambre et la petite pièce où couchait Tiennot. Vaguement inquiète, elle s'habilla rapidement et ouvrit cette porte. Un sursaut la secoua lorsqu'elle aperçut le lit de l'enfant défait, mais vide, et que, du même coup d'œil, elle découvrit un feuillet de papier placé bien en évidence. Approchant ce papier jusqu'à cinq

centimètres de ses yeux, elle lut :

« Ne sois pas inquiète, petite tante chérie. Je fais mon devoir d'homme. A tout à l'heure. »

« Nota bene. J'ai emporté un morceau de pain. »

« Où peut-il bien être ? » murmura-t-elle.

Toute anxiété avait fui. Elle connaissait son Étienne. Une tendresse immense rafraîchit son vieux cœur.

« Le cher petit... Le cher petit... »

Elle passa dans la chambre de sa sœur.

— *« Je n'ai pas voulu t'appeler trop tôt, »* dit l'aînée. *« Mais je ne me sens vraiment pas bien. »*

— *« Qu'as-tu, ma pauvre chérie ? »*

— *« Je ne sais pas, des spasmes au cœur, des douleurs ici... tiens... »* dit-elle en touchant son buste émacié, où ne restait aucune trace des contours féminins, *« Est-ce de l'angine de poitrine ?... mes rhumatismes qui remontent ? Ah! ma pauvre Fanny, cette fois je crois que c'est la fin. »*

— *« Qu'est-ce que tu vas te mettre en tête ? »* fit l'autre avec cette voix merveilleuse qui, seule, était une force, un charme, une douceur. *« Ce sont quelques douleurs intercostales. Tu dois beaucoup souffrir. Mais cela n'offre aucun danger. Attends... Tu vas te sentir soulagée immédiatement. »*

Un cachet calmant... une boule brûlante aux pieds... un cataplasme. Julia se sentit mieux. Elle remercia sa sœur avec un regard si tendre, un accent si résigné, que l'anxiété secrète de Fanny s'accentua. Pour changer de la sorte, cette Julia si impatiente, si révoltée dans la souffrance, avait-elle senti palpiter sur son front l'aile de la mort, porteuse d'éternel apaisement ?

« Mon Dieu ! » pensa Fanny, *« vais-je regretter maintenant une de ces scènes injustes qui nous font tant de mal, à Tiennot et à moi ? Ma pauvre sœur ! »*

— *« Peux-tu rester seule un instant ? »* demanda-t-elle. *« Je voudrais »*

voir où est le petit, qui est sorti.

— De si bonne heure ! » s'étonna faiblement Julia.

— « Il est près de sept heures, tu sais, » objecta la cadette, sans autre explication.

— « Va, ma chérie, » dit la malade.

Fanny sortit. La matinée resplendissait. La beauté du paysage, à la fois sauvage et familier, âpre et verdoyant, — ce paysage, univers de son enfance, émut Fanny. « Quoi qu'il nous arrive, » se dit-elle, « je serai contente d'avoir fait connaître ce pays à Étienne, de le lui avoir fait aimer. » Elle prit le chemin qui montait à Mouthier-le-Haut. Le plus élevé des deux villages, celui qui touchait à la route, représentait le centre animé, civilisé. C'est de ce côté, sans doute, que le petit garçon avait été attiré par quelque gageure avec des camarades, pour une partie, un jeu, une cueillette peut-être, — car on commençait la récolte des cerises. Mais, dès le premier tournant, comme, son face-à-main sur les yeux, elle explorait les alentours, elle crut reconnaître la silhouette de l'enfant dans une prairie, au bord de la rivière.

« Est-ce lui ? Mais que fait-il ? »

Pour se rendre compte, sans être vue d'Étienne, elle contourna un mur, prit par le village inférieur, et déboucha d'une ruelle, tout près du petit garçon, qui lui tournait le dos. Il activait la roue du cordier, patiemment, d'un rythme égal. Comme la chaleur montait, il avait retiré sa petite vareuse. Sa chemisette de flanelle bouffait, retombait un peu sur la courte culotte. Un « jean-bart » en paille blanche ombrageait sa tête. Ses mollets bruns et nus sortaient des chaussettes fauves.

M^{lle} Fanny, avec ses mauvais yeux, ne distingua pas tout de suite, à trente mètres de là, le père Jougne, qui laissait filer peu à peu le chanvre dont il tenait un paquet sur sa poitrine et que dévidaient ses doigts. Elle allait appeler Tiennot. Mais elle prit son face-à-main. Le sens de la scène s'éclaircit. Elle comprit. Une buée soudaine obscurcit les verres de son binocle. Sans rien dire, elle se retourna vivement et remonta vers Rocheboise. A la première question de sa sœur, elle décrivit le spectacle dont elle restait impressionnée.

— « Si tu avais vu cela... » dit-elle. « Notre petit... sa jolie silhouette...

son attitude élégante... à la roue du père Jougne !... »

Elle riait un peu, ayant refoulé deux larmes que désapprouvait sa ferme philosophie.

— « Tu l'as laissé faire ! » s'exclama Julia.

— « Bien sûr ! Pour le moment. Nous verrons demain... plus tard. Je saurai lui persuader qu'il peut nous rendre service d'autre manière, qu'il n'a pas le droit de perdre tant d'heures quand sa culture, à lui, nous importe bien plus, même matériellement, que son mince profit immédiat...

— Un profit !... Être aux gages du père Jougne... C'est honteux !

— Non, Julia, non... » dit la souriante Fanny. « C'est très bien. Je me serais gardée d'interrompre un tel exercice de volonté. Puis, ne pas le priver de ce souvenir. Laisse... Ah ! le cher, cher petit ! »

M^{lle} Fanny ne s'attarda pas à discourir. Il fallait soigner Julia et vaquer aux soins du ménage pour trouver le temps de monter, dans la journée, au château de la Morèle. Comme elle disposait le repas de midi sur la table, se demandant s'il ne serait pas opportun, maintenant, de faire appeler Tiennot par quelque bambin du voisinage, le petit garçon parut tout à coup.

— « Tu n'étais pas inquiète, tante Fanny ?

— Mais... Je commençais à l'être.

— Je te raconterai... Laisse-moi d'abord t'aider à finir le couvert. Tiens, je vais arranger les serviettes « en bonnet d'évêque ».

Elle devina qu'il préparait une mise en scène. Effectivement, lorsque, une fois assise, elle enleva sa serviette, elle découvrit un mince pli blanc, qu'elle ouvrit en exagérant la curiosité.

Il en tomba une pièce de dix sous et une pièce de cinq.

— « Qu'est-ce que cela ? » s'écria-t-elle, feignant une grande surprise.

Relevant les yeux, elle fut illuminée par l'éclat joyeux du beau petit visage. Oh ! les fraîches prunelles brunes dans la sclérotique pure, entre le velours des longs cils... Le front blanc sous les ondes rases et douces des cheveux sombres... Le teint de fleur... Et quelle joie indicible !... Quelle fierté !...

— « J'ai gagné ça depuis hier, tante Fanny. Depuis hier seulement !...
J'ai gagné ça... »

X UNE PISTE DIFFICILE

SOLANGE D'HERQUANCY arrivait à la gare de Lyon, seule avec sa femme de chambre. Que le voyage lui avait paru long depuis Rome ! Mais enfin, elle était ici, dans ce Paris familier, qui la reprenait tout de suite, qui lui rendait son âme d'autrefois, son âme d'amoureuse, son âme de mère éperdue, son âme de martyre.

Oui, c'était un flot de souffrance qui lui dévastait le cœur, tandis que toute sa vie passée, engourdie dans la torpeur de Rome, se réveillait, avec les aspects des rues, le son des voix, l'odeur de l'air parisien, — surtout là, aux environs de cette gare !... Et pourtant elle regardait, elle écoutait, elle respirait passionnément. Elle s'enivrait à cette résurrection amère.

Un coupé de la compagnie Paris-Lyon, retenu par télégramme, l'attendait. Elle dit à sa camériste :

— « Vous allez recevoir les malles. Vous les ferez charger sur cette voiture et vous irez avenue Hoche. Là, vous téléphonerez à ma mère, à la Louvette... Vous direz à la marquise que j'ai fait bon voyage, et que j'irai la voir demain.

— Madame la comtesse ne rentre pas à la maison ?

— Pas tout de suite.

— Madame la comtesse va être brisée.

— Mais non. J'ai très bien dormi dans le sleeping, » affirma mensongèrement M^{me} d'Herquancy.

— « Pour quelle heure faut-il commander le déjeuner de madame la comtesse ?

— Pour une heure, » répondit Solange, se donnant le plus de temps possible.

L'énorme cadran extérieur en marquait neuf. Qui sait, — qui sait !... —

quand elle rentrerait pour ce prochain repas, si elle n'aurait pas embrassé son enfant ? A cette idée son cœur bondit soudain. Elle s'élança.

— « Madame la comtesse ne veut pas, au moins, que j'appelle un fiacre ? »

Elle secoua la tête. M^{lle} Joséphine, sa camériste, la suivit des yeux.

« Elle a eu peur que je n'entende l'adresse... Mais quoi !... elle aurait pu la donner fausse... Dommage qu'elle ne se fie pas à moi... Je serais plus débrouillarde qu'elle, la pauvre ! Comme on voit que ça ne va jamais à pied. Ça ne sait pas relever sa jupe. »

A regret, M^{lle} Joséphine entra dans la salle des bagages. Elle éprouvait un vague dévouement pour sa maîtresse, et l'eût servie volontiers dans les intrigues les plus délicates. Mais elle lui en voulait de ne pas même songer à la mettre à l'épreuve.

Solange qui, en effet, ne retroussait que d'un côté sa jupe de voyage en cheviotte anglaise à tout petits carreaux gris et blancs, suivait la file des voitures stationnant sur la chaussée en pente. Malgré sa hâte folle, l'ambassadrice ne pouvait se résoudre à monter dans un de ces fiacres repoussants qu'on trouve aux abords des gares. Par hasard, un coupé automobile, qui venait d'amener des voyageurs, redescendait à vide. Elle le prit. Moins d'un quart d'heure après, elle le quittait devant la maison du boulevard Saint-Germain que lui avait décrite l'homme au béret rouge, sur le Palatin.

Elle la connaissait bien, cette vieille demeure, estropiée par le percement du boulevard, mais que l'obstination de son propriétaire maintenait là, branlante et de guingois, avec son jardinet de biais, perpétuelle offense aux belles façades gourmées des environs. La bâtisse avait dû s'affaisser un peu plus depuis que Solange n'y était venue, car, pour l'enlaidir encore, d'horribles grosses poutres, plantées contre l'entaille sans fenêtres où demeuraient de vagues dessins d'anciennes chambres, prétendaient la consolider.

Par un jeu vif de sa mémoire, Solange se trouva transportée à cinq ans en arrière. Elle se rappela toute sa visite d'alors, l'inutile humiliation. Et elle venait s'humilier davantage. Un flot de sang lui brûla les joues, les oreilles.

Mais son fils... son fils... qui était là, peut-être !...

Son regard dévora la façade. Si elle le voyait à une de ces croisées... Elle le reconnaîtrait... Oui... elle ne s'y tromperait pas.

Aucun visage d'enfant n'apparut derrière ces vitres, — la plupart poussiéreuses et maussadement closes. Les vieux bois sculptés du collectionneur expulsaient peu à peu les locataires, se glissaient dans les appartements vides. Au rez-de-chaussée, Solange remarqua plusieurs fenêtres de suite dont les volets étaient clos.

La concierge, M^{me} Grouille, en l'apercevant, eut un tel mouvement de surprise, qu'elle en précipita son chat Footit à bas de ses genoux. L'angora, vieillissant, secoua, de fureur, le panache — hélas ! bien aminci — de sa queue. Sa maîtresse, non moins atteinte par l'âge, montra quelque émotion de revoir celle qui venait ici tout enfant, trotinant à côté de son père, le marquis d'Alligné.

— « Madame Solange !... Non... pardon... Je veux dire : madame la comtesse d'Herquancy !... Ah! bien, par exemple !...

— Monsieur de Mirevert est en bonne santé ? » demanda la visiteuse.

— « Mon Dieu ! oui... Comme on peut l'être à son âge. Dame... on se fait vieux, madame la comtesse. Ça n'est pas comme vous... Toujours l'air de vos quinze ans.

— Enfin monsieur de Mirevert va bien. Et... le petit garçon ? » questionna Solange à brûle-pourpoint.

Tactique préméditée, qu'elle croyait fort habile, en dépit du jugement formulé tout à l'heure *in petto* par sa camériste.

— « Quel petit garçon ? » riposta M^{me} Grouille, stupéfaite.

— « Mais le petit garçon qu'il élève... du moins, qu'il protège... enfin, auquel il s'intéresse.

— Lui, s'intéresser à un moutard !... » s'exclama la concierge. « Mais madame la comtesse a donc oublié comment il est.

— Oh ! je le connais. Un croquemitaine pour rire. Quant aux enfants, n'en avait-il pas autrefois adopté un ? » reprit Solange, dont la voix trembla.

« Cet artiste, né ici... un sculpteur.

— Bien sûr... monsieur Pierre Bernal.

— C'est cela.

— Mais, juste... Depuis qu'il a perdu monsieur Pierre, si malheureusement... Madame la comtesse sait bien... Le pauvre garçon a été... »

Un geste défaillant de Solange interrompit la phrase.

— « *Eh ben*, depuis ce temps-là, monsieur de Mirevert jure ses grands dieux qu'il ne s'occupera jamais d'un mioche, quand même que ça *soye* l'enfant Jésus en personne.

— Il aurait pu changer d'avis.

— Il aurait pu... mais...

— Alors, vous êtes sûre, aucun petit garçon ne vient le voir, même de loin en loin ?

— Le voir ?... Un petit garçon ?... Parmi son bric-à-brac, qui vaut des millions, à ce qu'y paraît !... Mais, madame, il aimerait mieux se faire hacher... mon cher saint homme de proprio. Ah ! il n'est pas loufoque à demi... Je peux vous dire ça... Je lui dis à lui-même. Depuis trente-cinq ans que je suis son chien de garde... pas vrai ? »

Une effroyable déception faisait défaillir Solange. Mais elle ne s'en tiendrait pas, naturellement, aux radotages d'une vieille concierge.

— « Il est chez lui, dans ce moment, monsieur de Mirevert ?

— A neuf heures et demie... Y a des chances. Mais vous savez les consignes qu'il donne. Faut que je monte moi-même pour lui expliquer que c'est bien vous. Faut que je monte... Et dame... mes pauvres vieilles guiboles...

— Sa femme de charge, Estelle, me reconnaîtra.

— Estelle ?... Mais y a pus d'Estelle, ma bonne sainte dame du bon Dieu.

— Il a changé de domestique ?

— Il aurait pas changé si elle était pas défunte. Mais elle a pincé un chaud et froid, un soir, en sortant de l’Ambigu. Nous y étions allées ensemble. On jouait... Voyons... Quelle pièce qu’on jouait donc ce soir-là ?...

— N’importe... Tenez, » dit Solange en insinuant quelque chose dans la main cordée de veines et gonflée aux phalanges, « portez ma carte à monsieur de Mirevert. Et dites-lui bien que j’arrive de Rome exprès pour lui parler.

— De Rome ?... Madame la comtesse prend donc ce sale métro ?...

— Je viens d’Italie, de la ville de Rome, » insista M^{me} d’Herquancy, qui n’eut même pas la velléité de sourire.

Un moment après, elle montait, comme cinq ans auparavant, l’étroit escalier ciré, sans tapis, garni d’une rampe en faux acajou, à boule de cuivre. Au second, un grand et maigre jouvenceau, en savates, l’air assez sordide, tenait la porte ouverte. M. de Mirevert avait remplacé sa femme de ménage par un « homme de ménage ». Car on ne pouvait dénommer « valet de chambre » ce jeune serviteur aussi mal tenu que mal stylé. L’étroite entrée et la première pièce parurent à Solange plus encombrées que jamais. Sans se connaître en vieux bois sculptés, elle savait qu’il se trouvait là des morceaux uniques, inappréciables. Elle ne songeait guère aux choses d’art en ce moment, et, d’ailleurs, elle n’aurait pu s’émouvoir devant des chefs-d’œuvre aussi piètrement présentés. La passion d’un amateur eût seule pu s’enthousiasmer dans un tel capharnaüm.

M. de Mirevert, en dépit de ce que M^{me} Grouille avait dit de son grand âge, apparut peu changé aux yeux de Solange. D’ailleurs, comment aurait-il pu se dessécher davantage ? Quant aux rides, elles ne se multiplient que sur des visages dont la chair fond peu à peu sous la peau qui devient flottante. Et il y avait toujours eu le minimum de chair sur la grêle ossature de cette petite tête d’oiseau. C’était donc, à peu de chose près, la même physionomie que Solange avait toujours connue : le masque de cire aux ciselures délicates, la neige légère des cheveux et de la barbe, le regard d’un bleu aigu, à peine moins clairement étincelant qu’autrefois.

— « C’est vous, ma chère enfant ! » dit-il avec plus de cordialité qu’elle ne s’y attendait.

— « C’est moi, monsieur de Mirevert. J’arrive de Rome... Je descends

du train... — Je n'ai pas même vu ma mère... Je n'ai pas été à la maison... Je viens vous parler.

— C'est gentil... Mais je ne le prends pas pour moi, » dit-il en hochant sa tête fine.

— « Oui, mon Dieu ! » s'écria-t-elle sans essayer de lui donner le change, « c'est pour *lui*, c'est à cause de *lui* que j'accours. Vous savez où il est. Dites-le moi !... »

Il la regarda, l'air abasourdi. Puis, non sans une vague inquiétude :

— « Mais... De qui parlez-vous ?

— De mon fils. »

Les clairs yeux bleus du vieillard ne bougèrent pas, restèrent fixés sur ce visage, dont la beauté s'irradiait d'une ardeur étrange. Seulement, il rougit dans un brusque émoi. Autant qu'il pouvait rougir, du moins. Une onde de sang pâle aux pommettes cireuses. Après un temps qui leur parut très long à tous deux, le collectionneur prononça, très doucement, avec une intonation compatissante :

— « De votre fils ?...

— Oui, » dit-elle, « oui... De mon fils... DU SIEN. Du fils de celui qui était comme votre fils, à vous. Ah ! vous savez bien... Vous avez toujours su, peut-être. Pourquoi m'avez-vous empêchée de vous parler ainsi il y a cinq ans ?... Pourquoi ne vous l'ai-je pas crié ?... »

Elle était très émouvante. Pourtant à mesure qu'elle gémissait de telles phrases, le vieillard domina un premier élan de sympathie.

— « Pourquoi me le dites-vous aujourd'hui ?

— Pour que vous ayez pitié !... Pour que vous mettiez fin à mon supplice... Pour que vous me rendiez mon enfant. »

Il se pencha en avant, bouleversé, effaré, sincère :

— « Mais je ne l'ai pas !... Quelle est donc votre pensée ?... Je ne l'ai pas ! »

Elle était venue, décidée à ne pas le croire s'il disait cela. Il le dit. Elle le crut. Telle est la force de l'accent vrai, quand la surprise d'une situation

imprévue, tragique, jette une âme hors de ses retraites, sur les lèvres, dans les yeux, dans le frémissement de la voix.

— « Vous ne l'avez pas ! » répéta-t-elle avec désespoir, « Mais vous savez où il est ? Vous l'avez vu ? »

— Non.

— Est-ce possible ?

— Je vous en fais le serment.

— Mais il est venu ici, dans cette maison... On l'a vu entrer chez vous.

— Oh ! pas chez moi. Il y a d'autres locataires. Pas chez moi.

— D'autres locataires ? Qui cela ? Comment admettre une coïncidence pareille ?... Si le fils de Pierre Bernal est entré dans cette maison, c'était pour vous, appelé par vous.

— Alors il n'y est pas entré.

— Vous me le jurez, monsieur de Mirevert ?... Vous le jurez à la mère infortunée que je suis, à la femme qui fut coupable, mais qui s'est déjà humiliée devant vous... qui est prête à s'humilier encore... qui vous supplie... »

Elle glissait à genoux. Le vieillard se leva vivement, lui prit les mains, l'en empêcha...

— « Solange, écoutez-moi... Je vous jure... Ah ! je vous jure sur la mémoire de mon malheureux enfant... de mon enfant, à moi, que votre amour a tué. »

Elle se renversa en arrière, terrassée, presque évanouie... Son désespoir était si profond qu'elle ne songea même pas à protester contre l'accusation des derniers mots, — cette accusation qu'il lui avait déjà lancée durement, lorsque, sans lui avouer qu'elle avait été la femme mystérieuse, aimée par Pierre, elle avait osé le lui donner à entendre pour l'intéresser au sort de Tiennot. Outre l'atroce désillusion, autre chose encore paralysait sa révolte. Pour la première fois, dans l'accent du vieillard, dans la façon dont il avait nommé Pierre « mon enfant », elle mesurait la tendresse déçue, l'inconsolable regret.

Il existait donc un coin paternel dans ce cœur qu'elle croyait absorbé par une sèche passion, voué tout entier aux égoïstes émotions du collectionneur ! M. de Mirevert avait donc mis autre chose que de la fantaisie et de l'orgueil dans son attachement à Pierre Bernal ! Il avait chéri l'enfant, puis l'adolescent, puis le jeune homme, pour lui-même, et non pas seulement, comme il prétendait, pour l'amusement de former, de pousser un grand artiste. Combien il avait dû souffrir de se le voir arraché par l'incompréhensible aventure, par la rivalité de l'amour, de la femme... d'une femme !... En un éclair, elle comprit. Ce fut une intuition subite, qu'elle n'avait pas eue cinq ans auparavant, quand elle s'insurgeait, meurtrie, indignée contre la sévérité agressive du vieil homme. Leur double blessure alors était trop fraîche, trop atrocement à vif, pour que le premier froissement ne les jetât pas, hurlant de furieuse douleur l'un contre l'autre. Quelle différence aujourd'hui !

Solange, visitée par le baume d'une sympathie soudaine, se rapprocha de M. de Mirevert, posa une main sur la main frêle et osseuse, émergeant d'un veston de chambre soutaché.

— « Vous lui avez donc pardonné, à votre Pierre, à votre enfant ?... Vous ne lui en voulez plus ?... Son souvenir vous est très cher... dites ? »

Il tourna vers elle son pauvre vieux visage contracté, tremblant. Le cristal azuré et si dur des prunelles, se brouillait de larmes.

— « Mon vieil ami... mon vieil ami... »

Il essaya de parler. Sa bouche se tordit. Il se tut.

— « Et à moi ?... » murmura Solange, d'un souffle imperceptible, « Et à moi ?... Me pardonnez-vous ?... »

Il l'attira vers lui, voulut la baiser au front, comme il faisait quand elle était petite, quand il lui portait des jouets et des gâteries chez son camarade d'Alligné. Le geste ne s'acheva pas. Tous deux se détournèrent, suffoqués de pleurs.

— « Ainsi, » reprit après un moment M. de Mirevert, « vous aviez un enfant ?... »

— Oui... un petit garçon... Le plus adorable petit garçon.

« Son fils !... Le fils de Pierre !... » réfléchit le collectionneur.

Il répétait le mot, s'attardait à y rêver, comme pour en faire sortir tout ce qui s'y trouvait d'attendrissant, de surprenant. Puis, raccordant les notions éparses, déroutantes :

— « On vous l'a donc enlevé ?

— Depuis cinq ans j'ignore ce qu'il est devenu.

— Dieu !... Mais comment ?... Mais c'est affreux ! »

Sa stupeur navrée ôta tout vestige d'espoir à M^{me} d'Herquancy.

— « Et moi, » gémit-elle, « qui croyais le retrouver ici ! »

— « Ici !... » répétait M. de Mirevert, « ici !... Mais si j'avais découvert la trace de cet enfant, vous le sauriez, voyons !... Je vous aurais prévenue.

— Je pensais que vous vouliez me punir... Ou bien le soustraire à monsieur d'Herquancy... Vous étiez son maître plus que moi, qui n'ai pu le reconnaître.

— Pierre lui a donné son nom ?

— Oui. C'est un Bernal. Étienne Bernal.

— Où est-il né ?

— En Italie.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de lui, quand vous êtes venue il y a cinq ans ?

— Je venais pour vous parler de lui... Je ne venais que pour cela, monsieur de Mirevert.

— Eh bien ?...

— Rappelez-vous vos dures paroles. Vous ne vouliez rien avoir de commun avec la femme néfaste dont l'amour avait conduit Pierre à la mort. Vous n'étiez pas certain que ce fût moi. J'ai voulu vous le dire... Vous m'avez devinée. Alors, de quelle façon implacable vous m'avez imposé silence !

— C'est exact. Je vous en voulais, Solange... Je vous en voulais... mortellement... »

Ils se turent tous deux, accablés par le vol lourd des souvenirs, qui, en tumulte, se heurtaient aux parois de leurs âmes. Puis le vieillard murmura sourdement :

— « Dire que si vous aviez voulu... Si vous l'aviez aimé plus tôt... ou mieux aimé... vous eussiez été sa femme. Et il vivrait... il vivrait, glorieux, heureux, il aurait son fils... son fils... l'autre victime.

— Vous voyez bien !... s'écria Solange avec amertume, » vous voyez bien !... Vous êtes resté mon ennemi.

— Non, non, » répliqua très vite le collectionneur. « Il y a l'enfant... Je ne savais pas qu'il y eût un enfant.

— Ce n'était donc pas lui !... Ce n'était donc pas mon petit Tiennot qu'on a vu entrer dans votre maison ?... Ou alors ce n'était pas votre maison... Pourtant tous les détails... »

M. de Mirevert venait de tressaillir. Il interrompit la comtesse.

— « Pardon... Comment l'appellez-vous ? » demanda-t-il.

— « Qui donc ?

— Votre fils.

— Étienne.

— Non... Vous venez de dire...

— Étienne... Étienne Bernal... Pas cela ?... Cependant... Ah ! Tiennot... Tiennot, le diminutif.

— J'ai entendu nommer quelqu'un comme cela. Attendez donc... Un enfant... Je suis sûr... Un petit enfant.

— Mon Dieu ! » balbutia Solange... « Quand ? Où ?... Tiennot ?... Vous avez rencontré un petit garçon qu'on appelait ainsi ? Cherchez, je vous en prie... Cherchez !... Souvenez-vous ! »

M. de Mirevert chercha. Mais il ne se souvint pas, du moins tout de suite. Cela continua de le hanter, de le solliciter, de l'obséder. « Tiennot... » Ce diminutif peu fréquent lui avait frappé l'oreille... Mais en quelles circonstances ? Il retrouvait dans sa mémoire l'écho des deux syllabes... Une voix lointaine... une voix douce.

« Tiennot... »

Ce souvenir indistinct se formulait à peine, puis s'effaçait, fuyait de sa conscience, pour y surgir de nouveau tout à coup, plus net, près d'aboutir, de se dégager dans une illumination soudaine. Cela tourmenta le vieillard pendant tout le temps que mit Solange à lui révéler ce qu'il ignorait. Il écouta distraitement les indications qu'elle jugeait essentielles de lui donner sur la première enfance du petit disparu... La nourrice, Adeline. Le village, les Gressets. La façon dont Pierre Bernal était venu subitement enlever le bébé. La lettre où il l'appelait, elle, pour lui rendre compte de ce qu'il avait fait, de ce qu'il comptait faire. Puis la catastrophe. Une tombée de nuit noire. Et quelle nuit !... Aucune lueur. Le départ forcé pour Rome...

Là, cependant, M. de Mirevert interrompit :

— « Avez-vous jamais soupçonné, » demanda-t-il, « quelle est la main qui a frappé Pierre ? »

La comtesse d'Herquancy le regarda sans répondre.

— « Vous êtes fixée. Moi aussi, » murmura le vieillard.

Il ne se doutait guère à quel point elle était fixée. Il ne l'apprit pas de sa bouche. A quoi bon révéler l'horrible chose, faire ce torturant récit, prononcer de ces mots après lesquels Solange eût éprouvé le dégoût de soi, le dégoût irraisonné, un invincible écœurement. Cela n'aiderait pas à retrouver Tiennot. Autrement, elle n'eût pas hésité. Elle continua donc à énumérer les minces données, tellement imprécises, qui pouvaient servir à tracer une faible piste. Et, finalement, elle en vint à son rendez-vous sur le mont Palatin, à cette intervention singulière de l'homme au béret rouge, à ce qu'il lui avait appris, à la certitude acquise ainsi par elle que son fils avait été vu pénétrant dans la maison où elle se trouvait...

— « Chez vous, monsieur de Mirevert. Oui, mon Tiennot a franchi cette grille, traversé ce jardin... Il est entré sous cette porte !... Et vous ne l'avez pas vu !... Et ce n'est pas auprès de vous qu'il se rendait !... N'est-ce pas à devenir folle !

— Mais enfin, si ce n'était pas lui ?

— C'était lui, monsieur de Mirevert. Songez donc : l'âge, le nom, et cet autre nom... « nounou Liline. »

— Hum !... Hélas !... que de nourrices s'appellent Pauline, Caroline, Aline... Ma pauvre Solange !

— Oui... Mais, en même temps, un nourrisson qui se nomme Tiennot ?...

— Tiennot... » répéta encore le collectionneur, que, chaque fois, ces deux syllabes remuaient singulièrement. Il rêva un instant, puis posa une question, en homme qui n'a pas bien suivi un discours, absorbé par des réminiscences.

— « Mais... il n'était pas seul en venant ici, ce petit garçon ?... Qui l'accompagnait ?...

— Une dame âgée... vous disais-je... Une modeste vieille personne, qu'il appelait « tante Fanny ».

— Tante Fanny... Tante Fanny, » fit encore le vieillard, comme un écho.

Les deux coudes aux bras de son fauteuil, ses fines mains exsangues, aux ongles soignés, appuyées l'une contre l'autre par les extrémités de leurs doigts, il semblait poursuivre un laborieux calcul mental.

M^{me} d'Herquancy ajouta :

— « Il doit vivre entre deux sœurs, ou entre une mère et sa fille, dont l'une serait sa tante et l'autre sa grand'tante. Car il désigna de la même façon une autre personne... Une certaine « tante Julia ». Malade, sans doute. Il parlait de soins à lui donner. »

Un tressaillement visible agita M. de Mirevert. Ses deux mains, retombées, saisirent nerveusement les bras de son siège. Il projeta son buste en avant. Ses yeux pâles s'attachèrent à Solange, hallucinés.

— « Vous savez quelque chose !... » s'écria-t-elle.

— « Oui !... C'est-à-dire... non... Peut-être... C'est une idée qui me vient... une idée...

— Laquelle ?... Dites ! oh !... »

Il se tut, regardant maintenant à ses pieds.

— « Deux sœurs, » rumina-t-il. « Julia, Fanny. Deux sœurs... Voyons... et ce petit... Voilà pourquoi j'avais dans l'oreille le nom de Tiennot ! »

Puis, il secoua la tête. Les flocons argentés de ses cheveux voltigèrent.
— « Insensé !... Hasard !... Coïncidence... Pierre ne serait pas venu ici sans me voir, sans me prévenir...

— Mon vieil ami !... mon vieil ami !... parlez... expliquez-vous !... »

Un flot d'espoir étourdit Solange. Elle rit dans ses larmes. Toute trépidante, elle se leva, vint s'appuyer au fauteuil du vieillard.

— « Dites... oh ! dites-moi... Vous l'avez vu... Je le savais bien... Ah ! vous l'avez vu !... »

— Peut-être... » fit-il, songeur.

Une image enfin se précisait dans la mémoire usée. L'énervant travail mental aboutissait. Le souvenir, nettement, surgissait de ses limbes. M. de Mirevert revoyait, jouant dans l'étroit jardin de la maison, un petit être qui l'avait captivé malgré lui, voici de cela quelques années. Il était joli, vif, avec des airs mutins, des imaginations cocasses. Et il ressemblait à Pierre. Oui, il ressemblait à Pierre. De cela, le vieux collectionneur était bien certain. Car, maintenant, les circonstances se retraçaient dans son esprit. Il retrouvait en lui le sentiment complexe, fait de regret, de jalousie, d'amertume, de plaisir et de colère désespérée, que lui inspirait la vue d'un enfant pareil à l'enfant qui lui avait été cher, et qu'on lui avait égorgé misérablement, dans la nuit, dans l'ombre, pour des caresses de femme.

Qu'était-il devenu, ce petit, qui lui rappelait trop Pierre Bernal, et qu'il n'avait plus voulu voir, auquel il avait craint de s'intéresser ?... Mon Dieu !... Malheureux qu'il était !... Il l'avait fait expulser de la maison avec les deux vieilles filles qui l'élevaient. Par l'intermédiaire de sa concierge, un jour ou sa douleur s'exaspérait trop, il leur avait fait donner congé !... M. de Mirevert, qui, soudain, paraissait hors de lui, sans donner aucune explication à Solange éperdue, se dressa, courut à une porte et appela :

— « Saturnin !... Nom de D...! Saturnin !... Où diantre est-il, ce bougre-là ? »

Le jeune serviteur efflanqué et incorrect se montra.

— « Va me chercher madame Grouille. »

Cet ordre donné, le vieillard demeura tellement tendu d'impatience, que, malgré sa fièvre, Solange n'osa l'interroger. Quelques minutes après Saturnin reparut.

— « Eh bien... cette concierge ? » demanda son maître haletant.

Et l'autre, flegmatique :

— « Elle ne peut pas laisser la loge sans personne, à cette heure-ci.

— Tu ne pouvais pas y rester à sa place, animal, triple crétin ! »

Le bizarre valet de chambre ne fit qu'un bond, — en rentrant les reins, comme si, dans sa récente adolescence, il avait connu un accompagnement gesticulé à des apostrophes de ce genre. Après un intervalle relativement court pour l'ankylose de M^{me} Grouille, mais bien long pour ceux qui l'attendaient, la vieille concierge s'insinua entre les barricades de meubles gothiques, parmi le labyrinthe des antiquailles, jusqu'à l'étroit espace où elle aperçut son propriétaire avec la comtesse d'Herquancy. Une seconde auparavant, et comme on entendait déjà ses savates traîner dans la première pièce, le collectionneur chuchotait précipitamment à sa visiteuse :

— « N'intervenez pas... quoi qu'il arrive... Aucune exclamation, aucun signe !... Nous pourrions perdre toute chance... pour jamais. »

Dans la galopade des idées qui lui traversaient le cerveau, celle-ci venait de le frapper :

« Si l'enfant que j'ai vu ici était vraiment celui de Pierre, on l'ignorait ou on me le cachait. Prudence... dans les deux cas... prudence ! »

Pour recevoir M^{me} Grouille, il parvint à dissimuler son agitation, à raccrocher sur son visage ce masque d'indifférence, d'impassibilité, dont il connaissait la ressource dans ses chasses, souvent émouvantes, de collectionneur. Le monsieur de Mirevert qui se carrait là, tranquille, dans son fauteuil, avec un nez distrait et un vide spécial dans ses prunelles atténuées, c'était le M. de Mirevert que connaissaient les marchands quand ils lui présentaient des merveilles uniques, et quand le fin matois sentait qu'il serait dévoré par eux si, fut-ce en un éclair, apparaissait sur ses traits l'explosion de son enthousiasme passionné.

— « Dites-moi, madame Grouille, » fit-il négligemment, « comment s'appelaient donc ces deux vieilles demoiselles qui demeuraient ici, au rez-de-chaussée ? »

— Comment elles s'appelaient ? Mais... elles s'appellent toujours. Elles ne sont pas mortes.

— Enfin ces deux sœurs qui habitaient le rez-de-chaussée ?

— Mais elles l'habitent toujours. Elles n'ont pas déménagé. »

M^{me} Grouille gagnait du temps. Déconcertée par le subit intérêt que manifestait le propriétaire pour des personnes dont il ne lui avait pas parlé depuis cinq ans, elle s'alarmait pour les deux pauvres vieilles sœurs. Est-ce que le proprio allait exiger décidément qu'on mît à exécution le congé notifié plusieurs fois, et périodiquement retombé dans l'oubli ?

— « Elles n'ont pas déménagé ! » s'exclama vivement M. de Mirevert.

« Ça y est. Pas moyen d'y couper, cette fois ! » dit mentalement M^{me} Grouille.

— « Non, monsieur, » reprit-elle tout haut. « Ces demoiselles n'ont pas déménagé. »

Elle détacha les mots avec vigueur. On la sentait pleine de blâme et de résolution. Mais, à sa grande surprise, M. de Mirevert se frotta les mains.

— « Admirable... » murmura-t-il. Et M^{me} Grouille crut se laisser choir d'étonnement lorsqu'elle l'entendit ajouter : — « Voudriez-vous voir si elles sont chez elles. Je serais bien aise de leur parler le plus tôt possible. »

Leur parler !... M^{me} Grouille avait-elle bien entendu ? Elle n'en croyait pas ses sens. Parler à quelqu'un ou à quelqu'une de ses locataires !... Cela n'était pas arrivé au proprio depuis trente-cinq ans qu'elle gardait sa loge. Cette prétention la choqua. N'était-elle plus digne de servir d'intermédiaire ? Avait-on des secrets pour elle ? Quelque ennui menaçait-il ces braves demoiselles Cornet, qu'elle avait prises sous sa protection ? Ce vieux maniaque en voulait-il à leur neveu, à ce mignon qu'elle aidait à faire tenir tranquille et à dissimuler, car c'était une chose bien entendue que le propriétaire ne voulait pas de moutards dans son immeuble.

— M'avez-vous compris, madame Grouille ? Voulez-vous demander à

ces demoiselles s'il leur convient de me recevoir ?

— Elles ne sont pas là, monsieur, » fit la concierge, avec une joie sournoise.

— « Ah ! elles sont sorties ?

— Non, » dit M^{me} Grouille triomphante. « Elles sont loin... Dans leur pays... En *vinéjature*. »

Une sourde exclamation de détresse échappa à Solange. Mais ce ne fut pas remarqué par M^{me} Grouille, qui, à cette minute, exultait de tenir moralement son pied vainqueur sur la tête du volontaire petit vieillard, comme saint Michel sur celle du Malin. Elle se serait jetée au feu pour son maître, d'ailleurs. Mais la psychologie d'une concierge est ainsi bourrée de contradictions obscures.

— « Avec tout cela, madame Grouille, vous ne m'avez pas dit leur nom, que j'ai oublié.

— Cornet! » lança Mme Grouille, comme une clameur de défi.

— « Ah ! les demoiselles Cornet... Et leurs noms de baptême ?... »

Étranglée, elle répéta :

— « Leurs noms de baptême ?... »

Ça, par exemple, ça dépassait tout !... On tombait dans le chimérique, l'inouï, le surnaturel. M. de Mirevert s'enquérât du petit nom des dames, maintenant !... Il sortait de ses vieilles boiseries pour exprimer de malsaines curiosités relativement à ses locataires du rez-de-chaussée, des personnes si respectables ! Ah ça ! est-ce que les Anne de Bretagne, et autres donzelles de l'histoire, qui prenaient des noms de cocottes, lui auraient détraqué la cervelle ?...

Les yeux inquiets de la concierge interrogèrent la comtesse. Mais Solange, assise à contre-jour, au-dessous d'une merveilleuse chaire du XIII^e, avait le visage dans l'ombre, — les yeux baissés, d'ailleurs, et comme détachée d'une si insignifiante conversation.

— « L'aînée ne s'appelle-t-elle pas Julia ? » reprit M. de Mirevert, avec la tranquillité d'un homme qui ignore l'abracadabrance de son attitude.

— « Oui, » dit M^{me} Grouille, abasourdie, domptée, ne cherchant plus à comprendre.

— « Et la cadette, Fanny ?

— Oui. »

Sous la paupière aiguë aux cils blancs, l'œil du collectionneur filtra vers Solange. Celle-ci ne broncha pas. Elle tordait un de ses gants entre ses doigts. M. de Mirevert continuait :

— « Le petit garçon que j'ai vu avec elles, autrefois... elles l'ont toujours ? »

Ah ! il y venait donc !... C'était bien au petit qu'il en avait, à ce petit dont la présence, jadis, l'avait irrité au point de vouloir mettre les pauvres vieilles tantes dehors.

— « Je n'en sais rien, » riposta M^{me} Grouille.

— « Comment, vous n'en savez rien ? Est-ce qu'il habite toujours avec elles ou non ?

— Je ne peux pas vous dire, monsieur. Dans leur pays je n'ai pas été voir.

— Mais ici ?

— Oh ! ici, ça dépendait. On le voyait *quelquefois*. Et puis... pfft... envolé, le moineau... Chez ses parents, faut croire.

— Il a donc ses parents ?

— Bien sûr, » fit la concierge avec aplomb.

Car l'intuition du moment la poussait à représenter Tiennot comme un enfant calé dans la vie, ne venant ici qu'en visite, et parfaitement indépendant de ses vieilles tantes. Une idée à elle, pour qu'on ne les ennuyât pas à son sujet.

— « Savez-vous, » demanda encore M. de Mirevert, « quel âge il a, ce petit Tiennot ?

— Tiens, vous savez qu'on l'appelle Tiennot !

— Quel âge a-t-il ? Huit ans ? Neuf ans ?

— Oh ! il en a bien dix. Il y a bien dix ans que ces demoiselles m'ont annoncé, toutes joyeuses, qu'elles avaient un petit neveu. »

Une voix effarée partit de dessous la chaire du XIII^e.

— « Oh !... » s'écria Solange, incapable de contenir ce cri désolé. « Elles l'ont vu naître ! Vous le connaissez depuis sa naissance ? »

M^{me} Grouille hésita. Eh ! quoi, la comtesse d'Herquancy se mêlait aussi de cette histoire ?... Elle se préoccupait du petit Tiennot ! Autre affaire, alors... Ce n'est pas elle, si bonne ! qui tracasserait le mioche ou les deux vieilles. On pourrait peut-être ne pas ruser avec elle. Mais bah ! le vin tiré, fallait le boire. M^{me} Grouille ne pouvait passer pour menteuse.

— « Sa naissance... C'est peut-être beaucoup dire. Mais enfin, sa mère le tenait encore au sein quand elle l'a amené ici.

— Sa mère !... » soupira la comtesse. « Allons !... »

Elle regarda M. de Mirevert, comme pour dire : « Laissons cela. Nous nous sommes égarés. Ce Tiennot-là n'a aucun rapport avec le mien. »

Mais le collectionneur, habitué à toutes les finasseries et aux rencontres les plus singulières, n'abandonnait pas aussi vite la partie.

— « Vous allez, » dit-il à sa concierge, « me donner l'adresse de ces demoiselles Cornet. J'ai quelque chose à leur communiquer.

— Leur adresse ! » s'écria-t-elle. (Et cette fois, elle fut sincère) « Impossible.

— Vous ne l'avez pas ?

— Elles ne l'ont pas laissée. Mais elles m'avaient donné celle d'un notaire, qui la savait, et leur transmettrait tout...

— Eh bien ?...

— Celle-là, je l'ai perdue. Le jour même où elles sont parties, j'ai cherché le bout de papier où je l'avais inscrite. Impossible de mettre la main dessus. J'ai perdu l'adresse de ce notaire.

— Vous n'avez pas retenu son nom ?

— Pas une syllabe. Vous pensez !... Avec ma pauvre mémoire...

— C'est la vérité que vous me dites là, madame Grouille ?

— Hé ! pourquoi vous tromperais-je, monsieur ?

— Pourquoi, je n'en sais rien. Je vous demande si vous dites vrai.

— Aussi vrai que Jésus m'entend dans son paradis. Je le jure sur le cœur immaculé de sa sainte mère et sur mon salut éternel. »

Cette formule parut irréfutable à M. de Mirevert. Il se leva et dit — sans élever la voix, d'ailleurs :

— « Madame Grouille, vous avez manqué à tous vos devoirs. Madame Grouille, je vous ai souvent envoyée au diable depuis trente-cinq ans. Mais aujourd'hui, je me sens tenté de vous y expédier pour tout de bon.... Filez dans votre loge, madame Grouille... Filez dans votre loge !... Je ne suis pas maître de moi !... »

Quand elle eut disparu avec une rapidité qu'on n'attendait pas de sa dolente et squelettique personne, le collectionneur se laissa retomber sur son siège et mâchonna :

— « Le vieux chameau ! »

XI UNE IDYLLE DANS UN DRAME

La comtesse d'Herquancy s'éveilla, après quelques heures d'un sommeil tourmenté. S'étant endormie quand le jour filtrait déjà entre les stores du « sleeping », elle ne s'étonna pas de voir presque tout à fait clair, malgré le calfeutrage des fermetures dans cette cabine étroite, que la trépidation du rapide secouait. Elle appela sa femme de chambre. Joséphine couchait dans l'autre moitié du compartiment, séparée par le minuscule cabinet de toilette. Malgré le fracas de la course où filait à toute vitesse le train de luxe, elle entendit l'appel de sa maîtresse. Depuis une heure elle était levée et attentive. Elle ouvrit la porte de communication, qui faisait comme un petit appartement de cette double cabine à quatre couchettes, réservée, depuis Paris, à l'ambassadrice de France. Joséphine releva les stores et se mit en devoir de préparer les effets de la comtesse. Une lumière admirable inondait maintenant la chambrette mouvante.

Sans bouger la tête de dessus l'oreiller, Solange voyait devant elle, à travers les glaces du compartiment, le ciel d'un bleu pur, resplendissant sur la désolation infinie des Marennes. Ce royaume de la sinistre malaria s'étendait jusqu'à l'horizon en un vaste suaire de sable jaune, détrempe çà et là par les invisibles marécages.

Des dunes, dorées de soleil, ondulaient le long de la voie. Parfois une chevelure d'herbes folles frissonnait sur leurs fronts taciturnes. De temps à autre, un bouquet de pins maritimes, lancé brusquement à travers le paysage, mettait une tache sombre dans l'aveuglement de toute cette clarté stérile, de tout ce désert d'or et d'azur. En arrière, de l'autre côté du train, en face du couloir, Solange devinait la mer, autre éblouissement morne. Et son cœur accueillait désespérément la mélancolie indicible de l'espace et de la solitude.

Elle revenait de Paris, après plusieurs jours, où elle avait suivi, haletante, les recherches de M. de Mirevert. Il essayait de découvrir la retraite des demoiselles Cornet. Ce n'était pas le plus difficile. En mettant les choses au pire, on aurait de leurs nouvelles, à l'automne, soit qu'elles revinssent habiter Paris, soit qu'elles donnassent des indications concernant les meubles qu'elles y avaient laissés. Mais qu'amènerait leur rencontre ? Se trouverait-on

en présence d'un enfant n'ayant rien de commun avec le fils de Solange ? Ou bien la mère, reconnaissant son fils, subirait-elle la torture de ne pouvoir le reprendre ? Car, enfin, nul pouvoir au monde ne ferait que Tiennot lui appartînt légalement. Les personnes qui le détenaient pouvaient lui opposer des titres vrais ou faux contre lesquels elle n'aurait aucun recours, ne possédant aucun droit. On pouvait nier que l'enfant fût le sien ? Et quelle preuve invoquerait-elle ? Il fallait qu'on fût bien armé pour oser s'établir dans la maison même de M. de Mirevert, avec la volonté de ne rien révéler à celui-ci. Plus Solange y pensait, — et elle y pensait sans cesse, — plus ses appréhensions lui montraient les choses au pire. Plus elle se persuadait que la haine de son mari, agissant de façon ou d'autre, planait sur la destinée d'Étienne et s'acharnait à la séparer de lui.

« Avoir été si près de le retrouver ! » se disait-elle. Et elle se déchirait de cette pensée. « Avoir été si près !... Ces demoiselles Cornet ne sont parties pour leur pays que depuis quelques jours. Sans cette malheureuse fête au Quirinal, sans cette réception officielle, qui sait si je ne le rencontrais pas boulevard Saint-Germain... lui... mon enfant... mon petit !... l'enfant de mon pauvre Pierre !... »

Tout à coup, tandis que Solange s'attardait là, sur cette couchette de sleeping, en face du fuyant paysage, du déroulement infini des dunes dorées sous le saphir du ciel, un souvenir la fit tressaillir, et se tordre, — oui, se tordre d'un regret aigu sur le dur petit matelas. Lors de sa visite, — il y avait cinq ans, — à M. de Mirevert, tandis qu'elle attendait dans la loge de M^{me} Grouille, elle avait entendu, au rez-de-chaussée précisément, une voix d'enfant... des mots, des rires... Oui... oh ! comme cela lui revenait... On parlait d'un oiseau. La porte de cet appartement allait s'ouvrir quand quelqu'un, de l'intérieur, avait rappelé la personne qui sortait avec l'enfant. Dieu !... A quoi tenait le sort !...

Si elle s'était ouverte, cette porte ! Oui, nul doute, c'était celle des demoiselles Cornet. L'enfant... c'était Tiennot... son Tiennot, celui en qui elle s'obstinait à voir son fils.

Mais alors ?... On l'aurait donc amené là tout de suite après la mort tragique de son père. Elle s'embrouillait dans les dates, dans les raisonnements, les déductions. Et toujours, maintenant, elle revivait cette

minute... Voici la loge, le couloir, le bouton de cuivre, si net, si brillant, à la porte des demoiselles Cornet. Et cette voix... cette voix d'enfant !... Oh ! l'irritant supplice !... ? Elle se jetait en pensée sur cette porte. Elle sonnait. Pourquoi ne l'avait-elle pas fait, mon Dieu ?

Le petit venait, la reconnaissait, criait : « Marraine ! » Et elle s'emparait de lui... pour toujours... On ne le lui reprenait plus.

— « Si madame la comtesse veut s'habiller, » dit la voix de sa femme de chambre. « Je crois qu'il est temps. Nous approchons de Rome. » Solange s'abandonna aux mains de sa camériste. En effet, il était temps. Les faubourgs parurent. Puis ce fut la pyramide de Cestius, aux arêtes aiguës, la neige du marbre, mangée de taches brunâtres. Ensuite, la façade de Saint-Jean-de-Latran, ses innombrables statues. Puis, enfin, le ralentissement du convoi, les vastes quais, le brouhaha de la gare.

Un valet de pied, la cocarde tricolore au chapeau, courut vers la portière.

— « La voiture est sur la place des Cinq-Cents, madame la comtesse. Mademoiselle attend madame la comtesse dans la voiture. »

Un instant après, le bras de sa fille passé à son cou détendait un peu l'âpre tristesse de la malheureuse mère.

« Comme elle est délicieuse, ma Bérangère ! » se dit-elle, tandis que la Victoria descendait la rue Nationale. La beauté de la jeune fille se rehaussait d'un éclat nouveau. Quelque chose de plus chaudement tendre dans la façon dont elle avait accueilli sa mère charmait en secret le cœur de celle-ci. Toutefois, une espèce de contrainte arrêtait par instants le gentil bavardage de M^{lle} d'Herquancy. Des rougeurs et des pâleurs subites altéraient tour à tour la transparence de son teint.

— « Qu'as-tu, ma petite Bérangère ? Il n'est rien survenu d'ennuyeux en mon absence ?

— Mais non. Bon papa et bonne maman vont bien ?

— A merveille. Tu verras ce dont ils m'ont chargée pour toi, — quand Joséphine aura ouvert mes malles.

— Ils sont déjà à la Louvette ?

— Déjà... Mais... pas trop tôt. L'été est là-bas aussi précoce qu'ici. Presque la même température, pour le moment.

— Elle montera plus vite à Rome malheureusement.

— Oui. La ville va bientôt devenir inhabitable. Il nous faut songer à la quitter.

— Hélas !... »

Un soupir entr'ouvrit les lèvres en fleur de la jeune fille.

— « Quelque chose te trouble, mon enfant. Je le vois bien. Allons, dis-moi ce que c'est.

— Je vous le dirai à la maison, petite mère.

— Il me tarde d'y être, » murmura la comtesse avec un frisson d'anxiété.

Dès les nobles et sévères portiques du palais Farnèse, M^{me} d'Herquancy voulut entraîner sa fille dans ses appartements, pour savoir ce qui pesait à ce tendre jeune cœur.

— « Non, maman... Mettez-vous d'abord à votre aise... Reposez-vous...

— Je ne suis pas fatiguée.

— Plus tard, je vous en prie !... Pas tout de suite.

— Bérangère, tu me mets à la torture. Je ne te quitterai pas que tu ne m'aies parlé. »

Quand elles furent en tête à tête dans le petit salon préféré de l'ambassadrice, l'enfant parut faire un grand effort de courage, mais elle ne chercha plus à se dérober.

— « Mère, » commença-t-elle en devenant toute pâle, malgré son petit air de résolution, « j'ai fait quelque chose auquel je ne voyais aucun mal. Cependant, vous me blâmez peut-être. Quoi qu'il en soit, je ne vous le cacherai pas.

— Qu'as-tu fait ? » demanda M^{me} d'Herquancy, le visage plus décoloré que celui de sa fille.

— « J'ai rencontré le duc de Stabia au musée National. J'ai causé un

moment avec lui.

— Tu l'as rencontré ?... par hasard ?...

— Non, maman... »

Toutes deux se regardaient, haletantes.

— « Tu as fait cela, toi, Bérangère ?... Tu as fait cela !...

— Écoutez-moi, maman...

— Tu as fait cela !... Sachant que cet homme ne sera jamais ton mari !... Sachant que je ne veux pas qu'il le soit... tu entends !... que je ne le veux pas. »

Bérangère se tut. Elle tremblait de la tête aux pieds.

— « L'épouserai-tu malgré ma volonté ? Moi qui affirmais à ton père...

— Non, maman... Non, je vous le jure !... J'attendrai, je vous supplierai... Oh ! j'arriverai bien à vous désarmer. Mais je n'ai jamais songé à l'épouser malgré vous. Et il le sait.

— Il le sait ! » répéta Solange. « Tu oses ?... Il le sait !... Ainsi vous vous entendez !... Tu as des conciliabules avec cet homme !... Tu lui donnes des rendez-vous ?... Tu discutes avec lui les sentiments de ta mère !... »

Dans la voix, dans l'attitude de la comtesse, il y avait quelque chose de plus impressionnant que la colère, — une indignation si douloureuse, que sa fille en fut déchirée. Sensible comme était cette jeune créature, si réellement ignorante de tout mal, adorant sa mère, elle ne put supporter de se voir elle-même dans le rôle atroce que l'incompréhensible état d'âme de cette mère tant aimée lui prêtait. Elle se sentit près de s'évanouir, comme le soir du bal de la cour, quand elle avait surpris le mouvement d'horreur avec lequel M^{me} d'Herquancy avait jeté le gant baisé par Marco. Ce qui la ranima, dans un élan généreux, ce fut d'entendre la comtesse accuser la gouvernante qui veillait affectueusement sur elle depuis des années.

— « Je chasserai mademoiselle Marguerite, » s'écriait la comtesse.

— « Mère, je vous en prie !... mademoiselle Marguerite ne savait pas. J'ai aperçu Marco de Stabia sur la porte d'une des petites maisons de

chartreux, vous savez, autour du cloître de Michel-Ange, la petite maison où il y a ce demi-masque de femme voilée, ce merveilleux antique... J'ai dit à mademoiselle Marguerite que j'aimerais beaucoup vous envoyer une carte postale de ce marbre, s'il en existait. Et comme le cloître était si vide, si paisible, elle a cru pouvoir retourner en arrière de quelques pas, pour acheter au portier cette carte.

— Et alors, Bérangère ?...

— Alors, je suis entrée dans la petite salle où est la tête. Mademoiselle Marguerite m'a cherchée juste assez longtemps pour que j'aie pu échanger quelques mots avec Marco. Quand elle est enfin arrivée dans la petite maison, nous lui avons avoué notre malice. Elle s'est fâchée... Mais pas comme vous, maman, pas comme vous !... Était-ce donc si mal ?... J'ai causé avec Marco moins de temps qu'il n'en faut pour une valse. Et vous ne m'avez pas défendu de danser avec lui.

— Malheureuse petite fille ! La danse est un acte de courtoisie mondaine. Mais un rendez-vous donné, accepté !... Et qu'avez-vous dit ? »

Bérangère se tut.

— « Les paroles que vous avez échangées étaient donc telles que tu ne puisses me les répéter ? »

Les purs yeux bleus de la jeune fille eurent un regard si ouvert, et si ingénu en même temps, qu'un attendrissement saisit la mère. N'était-ce pas elle-même à seize ans ? Qu'avait-elle fait de moins grave, dans ces jardins du soir d'été, à la Louvette, lorsqu'elle échangeait avec Pierre la rose que celui-ci emporta pour la renvoyer seulement le jour de son mariage avec un autre ? Idylle innocente. Si elle y eût tenu son cœur, que de désastres elle aurait évités ! Est-ce qu'elle préparait à sa fille un avenir aussi horrible qu'avait été sa vie ? Ses yeux se mouillèrent. Sa voix frémit de tendresse tandis qu'elle disait à la jeune fille :

— « Sois franche avec ta mère, mon enfant. Qu'as-tu dit au duc de Stabia que tu n'oses me répéter ? »

Sa soudaine indulgence enhardit Bérangère.

— « Oh ! maman... Je lui ai dit que j'espérais vous fléchir. Qu'au fond, j'en étais sûre, vous n'aviez rien de sérieux contre lui... Que même j'avais

découvert...

— Quoi donc ?... » pressa Solange.

— « Oh ! vous me pardonnerez, mère, si j'ai jeté un coup d'œil dans votre secrétaire... vous savez, votre secrétaire empire... Le devant était rabattu, et j'ai cru voir... »

La figure de M^{me} d'Herquancy s'altéra.

— « Tu as cru voir ?... »

— Quelque chose qui témoigne d'un certain bon vouloir pour Marco. Ce portrait... ce portrait de moi, qu'il a fait quand j'avais douze ans... Ah ! » poursuivit la jeune fille, avec un air charmant de confiance et de malice, « vous ne pouvez pas nier que ce dessin ne vous soit précieux, car il a dû être déchiré en morceaux et vous avez tout recollé. Cela se distingue très bien.. Un vrai jeu de patience ! »

Béragère essayait d'arracher un sourire à sa mère. Elle n'y parvint pas. La comtesse avait repris sa pâleur, son expression de rancune douloureuse.

— « Et ceci... tu l'as dit au duc de Stabia ? » interrogea-t-elle.

Béragère vit sa cause perdue. Cependant, avec son incoercible franchise, et malgré l'angoisse qui lui serrait la gorge, elle répondit :

— « Oui, maman.

— Tu as trahi ta mère, mon enfant, » prononça M^{me} d'Herquancy, d'une voix si changée, si froide, qu'une détresse inconnue glaça la pauvre petite. « Je ne gardais ce portrait qu'à cause de toi, pour sa ressemblance délicieuse avec la chère petite fille que tu étais alors pour moi. Il ne fallait pas moins pour me faire conserver, sous mes yeux, constamment, l'œuvre d'un homme indigne. Ta confiance insensée doit faire croire à cet homme que Solange d'Herquancy a cessé de le haïr et de le mépriser. Cette idée me brûle comme du feu. Je ne te pardonnerai jamais d'avoir agi de la sorte.

— Maman... maman... » supplia Béragère, levant les mains, du geste effaré d'une fillette qu'on frappe, car, en effet, les paroles de sa mère lui cinglaient cruellement le cœur.

— « Quant au duc de Stabia, » continua la comtesse, « il reviendra

promptement de son illusion. Puisque tu me forces à une mesure décisive, je lui signifierai ma volonté. Tu ne le reverras plus, dussé-je me séparer de ton père et t'emmener au loin avec moi. »

A cette sentence, Bérangère chancela, comme cela lui était arrivé au bal de la cour. Mais, cette fois, l'atteinte plus sérieuse eut un effet plus grave. L'enfant, d'une nature impressionnable, fragile, serait, sans doute, tombée à terre si sa mère ne l'eût soutenue à temps. Ce fut d'ailleurs sans pitié, sans tendresse, que Solange sentit contre elle ce corps léger, qui était la chair de sa chair, et que l'inexpérience de la douleur laissait si faible devant le premier grand chagrin de la vie. Cette mère qui, naguère, eût perdu la tête pour une égratignure de sa fille, la voyait aujourd'hui s'évanouir de désespoir sans fondre d'attendrissement et d'inquiétude. Mais elle-même était à bout. Elle assit la petite dans une bergère, lui mouilla les tempes d'eau de Cologne, lui fit respirer des sels, et comme Bérangère revenait à elle, M^{me} d'Herquancy sonna.

— « Priez mademoiselle Marguerite de venir. »

L'institutrice parut bientôt.

— « Voilà, mademoiselle, » lui dit la comtesse — en désignant Bérangère, qui reprenait lentement connaissance et qu'un tremblement agitait — « voilà le résultat de votre imprudence, de votre façon un peu trop libérale de comprendre l'éducation. Comme vous êtes attachée à ma fille, je compte que la leçon vous sera suffisante. Emmenez-la, et donnez-lui les soins que vous jugerez nécessaires. »

Quelques jours après cette scène, le bruit courut à Rome que M^{lle} Bérangère d'Herquancy, fille de l'ambassadeur de France, était gravement malade. Les uns parlaient d'une fièvre cérébrale. D'autres accusaient le climat de Rome à cette époque de l'année. En effet, juin commençait. La chaleur devenait excessive. C'était le moment où les Romains fortunés fuient leur capitale pour les retraites délicieuses des monts Albains ou des monts Sabins, pour Vallombrosa ou Salsomaggiore, pour les lacs du Nord ou les plages des deux mers, à moins qu'ils n'aillent chercher la fraîcheur hors de leur pays, en Suisse, dans le Tyrol, ou même jusqu'en Écosse.

Les d'Herquancy étaient sur le point de s'installer dans leur riante villa

de Tivoli lorsque la maladie de Bérangère les retint. La jeune fille fut tout de suite si faible que les médecins déconseillèrent de la transporter, même pour lui donner à respirer un air plus pur. Tout Rome s'inquiéta pour cette enfant charmante. On la connaissait jusque dans les faubourgs pauvres, et même au Transtévère, ce sombre et fier quartier d'au delà du Tibre, où la misère prend des allures impériales, où des gaillards à types de Lucius Verus transbordent pour quelques sous des chargements de bateaux, et où de superbes filles, majestueuses comme des Junons du Capitole, se vendent pour une demi-lire, afin que leurs petits frères aient du pain.

Bérangère, ignorante de l'immoralité de ces ruelles, où fume au soleil la pourriture de Rome, n'en connaissait que la misère, et les avait parcourues quelquefois comme un ange bienfaisant. Aussi voyait-on maintenant, sur la place Farnèse, devant le grand palais à la rude architecture, à la face muette, rôder de pauvres figures anxieuses, des haillons orgueilleux et timides, des femmes du peuple en cheveux, casquées de torsades trop lourdes. Tous ces humbles regardaient passer le chambellan de la reine, qui venait chaque jour prendre des nouvelles de la petite malade, et, malgré leur inquiétude plus sincère, ils n'osaient, après lui, se risquer chez le dédaigneux portier.

A l'intérieur du palais Farnèse, c'était le silence, — le silence aux pas étouffés, aux voix chuchotantes, aux portes soudainement fermées, — le silence des désespoirs sans larmes et des mortelles épouvantes.

XII LA PIAZZA D'ORO

Dans la magnifique avenue de cyprès qui, de l'entrée de la villa d'Adrien monte vers le Pécile ou jardin antique, deux personnes marchaient côte à côte. C'était, à ne pas s'y tromper, un couple d'amants. L'accord rythmé de leur démarche, les regards qu'ils échangeaient, le rayonnement passionné de leurs physionomies, le disaient — ou l'auraient dit, plutôt, s'ils avaient croisé d'autres promeneurs. Mais ils se trouvaient seuls dans ce domaine de splendeur et de ruines. La villa d'Adrien était fermée au public en ce commencement de juin, où les étrangers ne viennent plus à Rome. Cependant, la fermeture n'avait été ordonnée que par une mesure exceptionnelle et sous le vague prétexte de fouilles.

Cette habitation d'été, qu'un empereur fastueux s'était fait construire sur les premières pentes des monts Sabins, tout près de la délicieuse Tivoli, où la bruine et le murmure des cascades mettent une perpétuelle fraîcheur, ne fut pas seulement un palais, mais une véritable cité. Une journée suffit à peine pour visiter ce qu'il en reste. Muraille à longue ligne monotone, dessinant le contour des anciens jardins, cours profondes, aux pavés de marbre, aux colonnades brisées, thermes et bibliothèques, salles des gardes et quartier des esclaves, — où des artisans de tous les métiers travaillaient pour le maître, pour sa suite innombrable de courtisans, — hôpital et basilique, cirque avec ses gradins encore intacts, écuries et stade, remises pour les chars et chenils pour les meutes, — on retrouve pas à pas ces témoins à peine défigurés de la vie impériale, autour des salles d'apparat, moins éloquentes, et loin du dédale clos, jadis inaccessible, des appartements privés.

— « Il faut encore marcher beaucoup ? » dit la jeune femme à son compagnon.

Un air de langueur et de lassitude contrastait avec sa nervosité brune, sa féline souplesse. L'homme, d'une beauté athlétique, qui la soutenait d'un geste enlacé, répondit en riant :

— « Pour aller à la *Piazza d'Oro* ?... Tu le sais aussi bien que moi.

— Mais non. Je ne suis jamais venue ici.

— Jamais ? » répéta-t-il en un doute moqueur.

— « Où donc, » dit-elle, « une pauvre ouvrière comme moi aurait-elle pris le temps et l'argent nécessaires pour visiter la villa d'Adrien ? »

— Ah ! » murmura l'homme (cette fois avec une espèce de grondement de colère) « faut-il que tu te défies de moi, faut-il que tu m'aimes peu, pour me jouer cette comédie ! »

Leurs bras se dénouèrent. Le charme était rompu. Entre la colonnade sombre et veloutée des cyprès centenaires, ces deux êtres, qui respiraient l'amour, cheminaient maintenant à distance, les sourcils contractés, les regards en fuite.

Le premier, il reprit la parole :

— « Voyons... Tu persistes à me déclarer que tu t'appelles Cæcilia ? »

— Certes ! » cria-t-elle avec un redressement de fierté furieuse.

— « Et si je ne te croyais pas ? »

— A ton aise.

— Et si je te disais ton vrai nom ? »

Elle darda sur lui l'éclair de deux splendides yeux noirs :

— « Je ne sais ce que tu entends par mon vrai nom. Mais si tu m'appelais d'un autre que Cæcilia, tout serait fini entre nous... Fini... Et tu peux me croire, cette fois-ci, Otto. »

Il la crut, car il garda le silence. Un silence de pâleur et de frémissement. Son doigt tremblant tordit sa moustache. Il regardait le sol. La jeune femme s'approcha de lui, croisa les mains autour du bras qui se faisait inerte, leva vers le visage assombri un visage où elle projetait ardemment toute son âme séductrice.

— « C'est toi qui ne m'aimes pas, Otto. Pourquoi me veux-tu autre que je ne suis ? »

— Je vais te perdre. Je sens que je vais te perdre, » gémit-il.

— « Tu me perdras si tu t'obstines dans ta folie. »

— Allons donc !... Si tu étais la Cæcilia que tu prétends, je ne serais plus à Rome, et tu serais partie avec moi. »

Tout en alternant ces phrases, à la fois violentes et circonspectes, ils étaient arrivés au bout de l'avenue des Cyprès. L'immense muraille du Pécile se dressait devant eux. Ils la franchirent par l'espèce de brèche qui sert d'entrée. Aussitôt, le dompteur tourna à droite, puis il s'arrêta brusquement pour regarder sa compagne, détachée de lui par un mouvement instinctif à gauche.

— « Que fais-tu ? » demanda-t-il.

Elle comprit. Un peu de rose courut sous sa peau mate, fit étinceler ses yeux noirs.

— « Tu ne connais pas la villa d'Adrien ? » reprit ironiquement Perkowicz. « Tu n'y es jamais venue, n'est-ce pas ? Cependant tu tournais vers la Salle des Philosophes, ce qui est le chemin de la *Piazza d'Oro*, où nous allons.

— Si c'est le chemin, pourquoi ne le prenais-tu pas ? » questionna-t-elle, hautaine.

— « Pour faire cette expérience, ma chère. Je me suis dirigé vers les Cent Chambres, certain que ton impulsion t'entraînerait du côté opposé. Je suis satisfait.

— Prends garde, Otto ! Prends garde !... » cria-t-elle en fureur.

Malgré tout, ce fut elle qui revint, attendrie et câline.

— « Est-il possible, » soupira-t-elle, « que tu gâches ainsi ce rêve où je me plais ? Quelle que soit ma vie, ne sens-tu donc pas que ton amour y est comme une libre oasis, sous un ciel étrange, dans des parfums, dans de l'ivresse ? Crois-tu que ce soit enviable, ce que je veux oublier pour toi ? »

Insidieuse, elle jouait sur les mots, tâchait de l'étourdir. Et sa sincérité éclatait dans ses caresses, dans la peur véritable dont elle était saisie qu'il ne fît quelque chose après quoi elle se devrait de ne plus le voir. Surtout elle ne voulait pas qu'il lui gâtât cette journée entre toutes. Ne se réjouissait-elle pas, avec une impatience jamais éprouvée, et comme un enfant se réjouit d'un fabuleux plaisir, à l'idée que le dompteur réalisait enfin sa promesse de lui faire approcher ses fauves dans leur terrible intimité. Sur l'engagement pris par elle d'être prudente, de ne passer outre à aucune précaution, à aucune défense, Otto Perkowicz devait lui ouvrir une des cages, lui permettre de

toucher, sous sa protection vigilante, une de ces robes fauves, une de ces têtes velues dont les yeux d'or la fascinaient, dont les rudes crinières appelaient la témérité de ses mains.

Flatter le pelage d'un lion... Goûter l'orgueil et l'effroi de sa propre audace... Connaître une sensation nouvelle, dont la pensée seule ferait défaillir toute autre femme. Voilà ce qui tentait cette folle. Avec le désir aussi d'étonner, de griser son amant.

— « Ah ! » dit tout à coup celui-ci, « quel succès si je t'introduisais auprès de ma féroce Didon devant un auditoire composé de la noblesse romaine ! Voilà ce qui devrait tenter une femme comme toi. Tu mettrais un masque. Mais tous te devineraient.

— Quel intérêt, » dit-elle froidement, « cela aurait-il pour la noblesse romaine ? »

Otto ne répondit pas.

— « Tu recommences ! » s'écria-t-elle en riant et en le menaçant du doigt. « Il me faut bien prendre gaiement cette marotte que tu as ? Ainsi, tu me crois une grande dame ?

— Une très grande dame, » affirma le dompteur.

— « Pas la reine, cependant ? » s'exclama sa compagne en exagérant ses rires.

— « Pas tout à fait la reine. Mais quelqu'un qui la touche de près.

— C'est flatteur. Il faut croire que j'ai de l'allure. Et sur quoi bases-tu cette opinion ?

— Sur plusieurs observations.

— Voyons la principale ?...

— La principale, c'est qu'on m'accorde cette faveur extraordinaire d'installer mes bêtes féroces dans cette villa d'Adrien, fermée au public tout exprès, semble-t-il. On me prête cette *Piazza d'Oro*, cette Cour Dorée, qui dut servir déjà de ménagerie à l'empereur romain, tant elle semble destinée à cet usage, avec son enfoncement propice, ses niches de pourtour, ses dégagements inclinés.

— On te doit bien cela, Otto, après cette représentation où tu as risqué ta vie plus dangereusement que jamais pour faire recette au profit des sinistrés de Calabre.

— Allons donc ! La municipalité m'avait donné avis de quitter Rome, parce que la présence de mes fauves incommodait tout un quartier, devenait pernicieuse par la chaleur.

— Justement. La villa d'Adrien est à distance de Rome, et dans un site relativement frais.

— Je conviens que c'est admirable. Trop admirable. Quelqu'un de puissant tenait à ce que je ne fusse pas forcé de partir. On m'a donné les moyens de rester. Mais avoue-le donc, toi, ma belle mystérieuse... » — ajouta-t-il en enlaçant avec passion la jeune femme — « avoue-le donc que ton amour m'a retenu, que ton amour est mon bon génie, comme il est mon délice et mon orgueil ! »

Elle n'avoua rien. Encore une fois elle se déroba, par un de ces artifices de ruse voluptueuse où elle excellait. En feignant de tout oublier, de perdre la tête, elle étourdissait les sens et la vanité de l'homme, qui n'osait ou ne pouvait garder le sang-froid nécessaire à leur duel moral.

Des rugissements, tout à coup, emplirent l'air. A mesure que Perkowicz et Cæcilia approchaient de la *Piazza d'Oro*, le sauvage concert devenait plus assourdissant. Bientôt, les clameurs prirent un accent plus furieux.

— « C'est leur repas qu'on leur apporte, » expliqua le belluaire. « J'ai commandé qu'ils fussent repus pour l'heure où tu arriverais.

— Afin qu'ils n'aient plus d'appétit pour ma chétive personne, » observa la jeune femme.

Elle plaisantait, mais avec des lèvres soudain décolorées et un léger tremblement dans la voix.

— « Tu sais, » reprit Otto, « rien ne t'oblige à entrer dans une cage. J'aimerais mieux t'y voir renoncer. Tout assuré que je sois de réaliser ta fantaisie sans aucun péril pour toi, tu me ferais grand plaisir en abandonnant cette fantaisie.

— L'abandonner ! Je ne viens que pour la satisfaire.

— Mais tu meurs de peur. Tu es toute pâle.

— Ce ne serait pas amusant si je n'avais pas peur, » dit la créature d'excentricité, de caprice.

Tous deux s'arrêtèrent sur la galerie surplombant la *Piazza d'Oro*. Une odeur fauve montait de la vaste cour en contre-bas. Sept ou huit cages s'alignaient sur un côté du rectangle, le long des bases apparentes de la colonnade antique. L'ombre s'étendait sur elles, tandis que le soleil chauffait l'autre moitié des dalles, faisant briller des parcelles d'or, incrustées dans le marbre, débris des somptueuses mosaïques dont les mieux conservées sont au Quirinal, et qui suggérèrent la dénomination de Cour dorée. Les garçons jetaient entre les barreaux des morceaux de viande saignante, qu'ils piquaient avec des crocs de fer dans une caisse montée sur quatre roues. Comme ils arrivaient devant la cage de Didon, leur maître leur cria d'arrêter.

— « Vous allez lui donner sa pitance vous-même, Cæcilia, » dit le dompteur.

Elle remarqua qu'il cessait de la tutoyer devant la valetaille de ménagerie. Il ne pouvait se défendre d'un respect pour elle malgré l'humble condition dont elle se targuait et les privautés de l'amour.

Descendant les degrés, ils arrivèrent au niveau des cages. Dans la plus grande, la lionne Didon exhalait sa furie. Les autres mangeaient, et l'on ne paraissait pas disposé à lui donner sa part !... Sa mauvaise humeur éclatait de la plus effrayante façon. Toutes les trompettes de cuivre sonnaient dans son gosier, en un désaccord déchirant et terrible. Elle allait et venait sans repos. La douceur veloutée de son pas, qui ne faisait aucun bruit, ajoutait quelque chose de surnois, de sinistre, à la frénésie de sa colère. Sa visiteuse regardait avec enthousiasme la brute admirable.

— « Tenez, » dit le dompteur, « prenez ce crochet, s'il n'est pas trop lourd pour vos petites mains. Offrez à Didon un lambeau de cette viande. Elle vous tolérera ensuite plus facilement auprès d'elle. »

La brune Cæcilia saisit le manche du crampon de fer avec une aisance qui montra l'énergie nerveuse de ses bras frêles. Mais, quand elle se tourna vers la caisse rouge et puante, que les garçons poussaient vers elle, une nausée la rejeta en arrière.

— « Pouah ! » s'écria-t-elle.

— « Un peu de courage ! » dit Otto. « Je vous assure qu'il importe de vous mettre en faveur auprès de cette peu commode personne.

— J'aimerais mieux être dévorée par elle, » s'écria la jeune femme, en jetant le crochet de fer.

— « C'est de la folie ! Vous affrontez les bêtes féroces et vous ne pouvez vaincre un peu de dégoût.

— Que la lionne mange... et faites retirer cette ordure. Sinon je me trouverai mal, » cria Cæcilia en se retirant vers l'angle opposé de la piazza.

Elle ne voulut pas voir Didon lécher son immonde nourriture avant de s'en repaître, ni l'absorber ensuite gloutonnement. Quand la lionne fut gavée, — car on doubla sa ration pour la satisfaire et l'alourdir, — tout se prépara en vue d'exécuter sans accident le caprice féminin qui, pour le moment, était la loi du maître. La cage de Didon fut tirée à distance des autres. On apporta un réchaud de charbon, dans lequel plongeait un épieu de fer à poignée de bois. Perkowicz fit placer un de ses hommes de façon à ce que celui-ci, poussant l'épieu entre deux barreaux, pût faire reculer la bête et dégager la porte pour une fuite rapide. Lui-même, Otto, s'arma non seulement de sa solide cravache, mais d'un revolver. Puis il rejoignit Cæcilia. L'air préoccupé de la jeune femme le frappa tellement qu'il la supplia encore de renoncer à son projet.

— « Il s'agit bien de cela ! » s'écria-t-elle avec nervosité. « Dis-moi, Otto, quel est ce garçon coiffé d'un béret rouge, qui se tient si près de la cage ?

— Oh ! un fameux gaillard. Je l'ai mis là parce qu'il me paraît de beaucoup le plus intelligent de ma bande. Il a sa consigne. Tu peux te fier à lui.

— Crois-tu ? » demanda-t-elle d'un ton singulier.

— « Il ne te va pas ?... Pourquoi ?... Tu le connais ?...

— J'ai comme une idée de l'avoir déjà vu.

— Où cela ?

— Je n'en sais rien. Est-il avec toi depuis longtemps ?

— Non. Mais je voudrais n'avoir à mon service que des garçons de sa trempe. »

Cæcilia se tut, observant l'homme, qui, brusquement, dirigea ses yeux vers elle, et, rencontrant les siens, se détourna.

— « Bah ! » murmura le dompteur, « mieux vaudrait en rester là pour aujourd'hui. »

— « Tu crois que je cherche une défaite ?... » cria sa maîtresse, en tressaillant comme si l'épieu de l'inconnu l'eût touchée de sa pointe rougie.

— « Dame ! »

— Allons ! » dit-elle.

En même temps, Cæcilia fit sauter quelques agrafes à sa ceinture. Sa jupe de drap noir glissa à terre, et elle apparut en culottes de satin et molletières de cuir. Avec ses hanches fines, ses longues jambes nerveuses, elle avait l'air d'un page, et ne gardait de féminin que la masse de sa chevelure, lourdement tassée sur sa nuque.

— « Bravo ! » lança Perkowicz.

Ce ne fut pas une exclamation d'amoureux. Son métier le tenait en ce moment. Sa responsabilité aussi. Ce qu'il admirait, c'était la hardiesse, l'ingéniosité. En temps ordinaire, il aurait eu d'autres yeux pour la grâce élancée du corps souple.

— « Venez, » dit le dompteur, « Et surtout ne faites que ce que je vous dirai. »

— Que va-t-il se passer ? » murmura-t-elle, le cœur contracté de frayeur, et jouissant follement de sa terreur même.

— « Oh ! sans doute rien, » répliqua Perkowicz. « A vous et maintenant, je peux bien dire ceci : Didon est beaucoup moins terrible qu'elle n'en a l'air. Engourdie par la digestion d'un repas copieux, elle se laisserait caresser par n'importe qui comme un mouton. »

Paroles inconsidérées, qu'il regretta aussitôt, quand il vit une flamme de colère animer les joues brunes de Cæcilia. Si épaisse que fût la psychologie du belluaire, il ne put manquer de comprendre qu'il venait de

blessé une femme qui voulait prendre au sérieux sa téméraire tentative, et que cette femme, piquée au vif, risquerait quelque bravade capable de leur coûter cher.

Au moment d'ouvrir la cage, Otto fit une dernière recommandation à l'homme au béret rouge.

— « Tiens ton épieu de cette façon, Ercole, » lui dit-il, « et envoie-le sans hésiter dans le nez de Didon pour peu qu'elle te paraisse inquiétante. Refoule-la ainsi loin de la porte, pour que Madame ait le temps de sortir. Tu comprends ?

— *Si, signore,* » répondit d'un air attentif ce garçon que le dompteur venait de nommer Ercole, — c'est-à-dire « Hercule », — et qui paraissait, par le visage, l'expression, la tenue, supérieur au métier qu'il faisait.

Un échange rapide de regards se produisit encore entre lui et Cæcilia, puis la jeune femme entra sans hésiter dans la cage, échappant presque à Perkowicz, qui voulait passer en avant.

Didon était accroupie, le museau sur ses pattes, les yeux mi-clos. Une étincelle sournoise filtra entre ses paupières vers ceux qui venaient là. Mais elle ne fit pas un mouvement.

— « Tu es belle ! » lui dit Cæcilia qui s'était arrêtée, un peu émue, et qui éprouvait le plus fraternel sentiment pour l'apathie dédaigneuse de la féline créature.

La femme et la bête fauve se ressemblaient tellement ! Sauf que la première possédait, en forces intérieures, les armes que l'autre avait sous le velours de ses énormes pattes et dans ses muscles d'acier. Mais toutes deux s'en servaient avec le même caprice et la même férocité.

Otto siffla d'une certaine manière pour faire lever la lionne. Elle érigea la tête et s'assit sur son derrière, à la façon des chats. Puis elle bâilla, découvrant son effrayante mâchoire.

— « Je vais la toucher maintenant, » chuchotait Cæcilia.

Et elle s'avancait.

La main du dompteur se crispa sur son bras. D'un signe de tête, il lui fit remarquer le panache au bout de la queue de la lionne. Ce panache fouettait

le sol, légèrement.

— « C'est assez, » murmura-t-il. « Sortons.

— Assez ?... Tu es fou ! Tu as promis que je la caresserais, » cria Cæcilia.

Les mots vibrèrent. Didon grogna, et, brusquement, se mit sur ses pattes.

Le dompteur marcha vers elle, lui parla rudement, claqua du fouet, la fit ramper. Elle s'exécuta avec un rugissement horrible, suivant sa coutume. Alors son maître lui plaça un pied sur la tête, et, brièvement, dit à voix basse :

— « Maintenant... Touchez-la... Puis sortez vite. »

Cæcilia, blanche comme une morte, de frayeur et d'orgueil, s'approcha, se baissa, passa la main sur l'échine rousse.

Son intention était d'obéir au dompteur, de quitter la cage aussitôt sa fantaisie satisfaite. Mais la réaction nerveuse devant l'immobilité de la lionne dispersa l'effroi comme la prudence. Eh ! quoi, rien que cela ?... L'épreuve devenait ridiculement inoffensive. Cæcilia, du moins, la prolongerait. A son tour, elle voulut mettre un pied sur ce tapis vivant et frémissant. Sa fine botte effleura l'épaule de la lionne.

Ce qui suivit fut soudain comme la foudre.

La bête eut un recul tellement farouche, que le dompteur, dont le pied pesait à plein sur elle dans la sensation de la maîtriser, fut surpris, trébucha en arrière.

Cæcilia resta pendant deux secondes seule en face de Didon, devenue instantanément furieuse.

Une stupeur clouait sur place l'imprudente, qui, d'ailleurs, n'eut pas le temps d'esquisser un geste.

La lionne, ramassée sur elle-même, hésitait cependant à bondir, et l'épieu rougi d'Ercole, lancé à ce moment au-devant d'elle, l'aurait certainement arrêtée.

Par malheur, cet épieu, manié d'une main maladroite, — ou meurtrièrement habile, — n'entra pas tout droit dans la cage. Il heurta un

barreau, dévia, et, au lieu de former obstacle devant la lionne, alla frôler son oreille, qui grésilla.

Une clameur effrayante remplit la *Piazza d'Oro*. La rage et la souffrance de Didon, répercutées en écho par tous les fauves, déchirèrent le silence.

Le ressort du corps puissant se détendit. La masse fauve jaillit en l'air dans la direction de Cæcilia.

Mais avant qu'elle retombât, griffes ouvertes, sur la frêle proie humaine, un coup de revolver retentit, aussitôt suivi de plusieurs autres en une cascade de bruits secs. La lionne s'aplatit lourdement sur le sol.

A côté d'elle roulait la jeune femme. En un clin d'œil Otto se précipita sur sa maîtresse, la souleva, l'emporta hors de la cage. Elle n'était pas évanouie. Vaillamment elle se mit debout, essayant de rire.

Un lambeau de sa botte pendait, arraché, contre sa cheville, et servait de rigole à un ruisselet de sang.

— « Vous êtes blessée ? » dit froidement le dompteur.

Puisqu'elle sortait vivante de l'aventure, il ne pouvait dominer sa rancune de ce qu'elle l'avait forcé à faire. Tout de suite il se détourna d'elle, rentra vers Didon, se pencha sur la chose inerte qu'étaient maintenant les belles formes nerveuses, la robe velue, la tête puissante au mufle noir.

— « Je l'ai tuée !... Je l'ai tuée !... » gémit-il avec une simple et sincère douleur.

Ses mains s'enfoncèrent dans l'épais collier où la fourrure s'allongeait plus touffue et plus sombre. Il amena vers lui la face expressive, cette face de mystère qu'ont les bêtes, ou tant de sentiments presque humains se reflètent, ennoblis par la dignité du silence. Les yeux d'or devenaient vitreux. Ceux d'Otto s'obscurcirent de larmes.

Cependant Cæcilia, irritée de ce chagrin dont elle était la cause et qu'elle ne voulait pas voir, enveloppait de son mouchoir sa jambe déchirée. Une griffe de la lionne avait emporté, avec le cuir de la botte, un notable morceau de chair. Sans la chaussure protectrice, la blessure eût été grave.

A peine ressentie d'abord, dans l'émotion du moment, la déchirure

s'enflammait comme si un tison se fût appliqué là. Une fièvre s'allumait dans les artères délicates. Mais l'orgueil de la femme ne pliait pas.

Jalouse de voir pleurer sur une bête morte celui qui n'aurait dû penser qu'à elle, cinglée aussi sans doute par la souffrance croissante, l'audacieuse créature eut un mot dont elle-même perçut en le prononçant l'excessive barbarie :

— « Je te la paierai, ta lionne ! » dit-elle.

Le belluaire se releva d'un bond. Ce n'était pas un homme raffiné, ni sentimental, ni chevaleresque, ce dresseur de fauves, malgré la douteuse origine aristocratique dont il se targuait. Les plus bas sentiments se mêlaient à son amour. Depuis sa première rencontre avec sa mystérieuse maîtresse, il s'était acharné à découvrir la personnalité véritable de celle que lui livrait le caprice, parce qu'il comptait tirer parti de l'aventure si son intuition ne le trompait pas. Il croyait posséder la clef de l'énigme. Et il était ébloui de sa découverte. S'il ne criait pas à la fausse Cæcilia le nom qu'il brûlait de lui donner, c'était pour ne pas la perdre à jamais, et parce qu'il espérait l'amener à la confiance absolue, à l'abandon volontaire, total, définitif peut-être.

Cependant, à cette minute où il venait de foudroyer, à cause d'elle, sa chère Didon, sa lionne hargneuse et docile, la compagne de sa vie vagabonde, — quand il gardait aux doigts l'abominable sensation de l'arme qui tuait, l'horreur de son acte, devant cette pauvre dépouille, — quelque chose d'obscur et de fort, la solidarité avec ses bêtes, avec ses humbles associés de travail, de hasard, se révolta en lui.

Quand cette femme dit, — et avec quel dédain: — « Je te la paierai, ta lionne ! » il oublia toute prudence et ses calculs, il bondit hors de la cage, égaré de colère. Et, comme elle sautait en arrière, plus effrayée que tout à l'heure devant le fauve, il lui cria :

— « Tu ne pourrais me payer de l'avoir tuée, quand tu me donnerais toute ta fortune, princesse de Trani ! »

Pétrifiée, elle le contempla, les yeux élargis. Puis elle eut un vif regard alentour.

Nul ne les écoutait. Les garçons de cage, accourus tout à l'heure au bruit des coups de revolver, s'éclipsaient, le drame fini, au fond de la piazza.

Quant à celui qui, si fâcheusement, avait manié l'épieu, on ne le voyait plus. On ne distinguait nulle part le béret rouge dont il était coiffé. La pensée de cet homme fut la première qui revint à la fausse Cæcilia, comme elle sortait de sa stupeur. Ce fut même un éclair si vif qu'elle en tressaillit.

— « Ce garçon ?... Là ?... C'est lui qui m'a trahie, qui t'a dit mon nom !... »

— Ce n'est pas lui, princesse, » dit Perkowicz, soudain respectueux jusqu'à la confusion.

— « Où est-il ? Je veux le voir ! »

Otto appela :

— « Ercole ! »

Personne ne vint.

— « Ercole ! » cria impatientement le dompteur.

Un valet se précipita :

— « Il n'est pas avec nous, *signore*.

— Qu'on le cherche ! qu'on l'amène !

— C'est lui qui a lancé la lionne sur moi, » dit pensivement la princesse.

— « Comment !... » s'exclama Perkowicz.

Et, tout à coup, il revit la scène. Ce qui restait confus dans son esprit s'éclaira. Retournant examiner le cadavre de Didon, il distingua les poils roussis à l'oreille, la peau recroquevillée, la trace du contact avec la pointe chauffée à blanc.

— « Malédiction ! » cria le dompteur.

Soulevé de fureur, il courut au hasard.

— « Où est-il, ce misérable ?... Où est-il ? que je lui règle son compte ! »

Mais vainement fut exploré le dédale des ruines environnantes. L'homme avait disparu.

Otto revint à la princesse.

« J'avais bien remarqué la façon dont cet individu m'observait, » lui dit-elle pour tout reproche.

Elle demanda quand, comment il avait été embauché.

— « Notre profession est si hasardeuse, » expliqua Perkowicz. « Nous ne pouvons être difficiles sur le choix de nos aides. J'avais besoin d'un garçon de plus. Celui-là s'est présenté. Il me parut solide. Et, dès les premières heures, son zèle me satisfit.

— Pourquoi lui confier justement cette chose à faire, d'où ma vie dépendait ?

— Tout ce que j'avais vu de son intelligence et de son adresse, depuis deux semaines qu'il me sert, me donnait confiance en lui plus qu'en tout autre.

— Soit! » fit Claudia de Trani, tellement hautaine et repliée sur elle-même que le belluaire n'osa ni tenter ni demander une explication.

Seulement la timidité de cet homme n'était qu'un effet momentané et comme la réaction de l'audace avec laquelle il avait lancé à la grande dame déguisée son véritable nom. Ce nom, il l'avait reconstitué sans difficulté en s'insinuant davantage dans la vie romaine, en se faisant renseigner, et finalement, par un hasard inévitable, en reconnaissant, au fond d'un équipage armorié, sous des flots de dentelles et de perles, la pauvre ouvrière qui venait le retrouver dans la *trattoria* de la voie Appienne. Comment profiterait-il de cette renversante bonne fortune ? Il recommençait à calculer ses chances, après son impétueux mouvement d'émotion sur le cadavre de sa lionne. N'avait-il pas cédé à un accès de folie lorsqu'il avait insolemment riposté à l'insolente princesse ? Et tout cela pour une bête morte ! Son sang-froid revenu, il ne gardait de sa gaffe qu'une sueur glacée, et l'étonnement que l'orgueilleuse créature fût encore là, debout en face de lui, quoique tellement distante, et les sourcils contractés par d'impénétrables réflexions.

« Après tout, je la tiens... » se dit-il. « Elle s'est donnée à moi, cette Claudia de Trani, qu'on prétend courtisée par le roi lui-même. Pourquoi me déconcerter devant ce visage que j'ai caressé à ma guise ? Qui sait ? Des princesses ont épousé des tziganes. Des reines se sont enfuies avec le précepteur de leurs fils...

— « Otto... » dit-elle tout à coup.

La suavité de l'accent, imprévue, pénétra, détendit la volonté agressive de l'homme. Emu, reconnaissant, tremblant d'espoir, il faillit s'agenouiller.

— « Otto... Comment faire ?... Je dois te quitter, pour aujourd'hui, » ajouta-t-elle avec un regard plein de sorcelleries amoureuses. « Et je me crois incapable de marcher. Je sens ma jambe devenue plus raide que du bois. Et ce mouchoir, qui serre ma plaie, me blesse davantage au moindre mouvement.

— Ma princesse adorée, ou vous conviendrait-il d'être transportée en ce moment ?

— Jusqu'à ma voiture, qui m'attend sur la route de Tivoli, et que j'ai quittée avant le lieu de notre rendez-vous, tout à l'heure. Mais, quelque habitués que soient mes gens à mes fantaisies, je voudrais éviter de leur donner l'éveil.

— Vos domestiques me reconnaîtraient-ils ?

— Toute la valetaille romaine te connaît, à cause de tes affiches : OTTO ET SES LIONS. N'es-tu pas le beau dompteur ?

— Attendez, » dit Perkowicz.

Il alla d'abord lui chercher sa jupe, qu'elle remit par-dessus ses culottes de page et sa jambe ensanglantée. Puis il se fit amener un des lourds chevaux qui traînaient les voitures de la ménagerie. On jeta une couverture sur le cheval et on y fit asseoir Claudia. Otto la reconduisit de la sorte jusque près de l'endroit où stationnait l'équipage princier. Un peu avant, il appela un paysan, et, lui glissant une pièce :

— « Accompagne cette dame où elle te dira. Soi-disant elle s'est fait mal en tombant et tu la ramènes sur ta bête. Ensuite, tu reviendras ici avec le *cavallo*. »

Jamais la fausse petite ouvrière romaine n'avait eu des grâces plus enjôleuses que n'en déploya la fière princesse Claudia avec son amant ébloui, durant cette lente chevauchée par les sentiers pierreux, de la villa d'Adrien jusqu'à la route de Tivoli.

— « Ah ! » soupirait-elle, en s'appuyant à son épaule tandis qu'il marchait à pied auprès de la lourde monture, « comment oublier cette

journée, mon Otto ? Tu l'as conquise, ta princesse. Elle est à toi autant que l'était la pauvre *sartina* qui courait au crépuscule pour te rejoindre, dans la poussière de la voie Appienne. Quelle minute magnifique quand tu as tué pour moi ta lionne ! Pauvre Didon ! Ce n'est pas avec de l'or que je prétends te consoler de sa perte. »

La flamme veloutée des brûlants yeux noirs interprétait de telles phrases. Otto, la tête perdue, gardait encore, malgré son ivresse, la faculté de raisonner son inconcevable aventure. Il la remâchait avec anxiété et délices tandis qu'il revenait seul vers la *Piazza d'Oro*.

— « Je ne serai pas le jouet de cette femme, » pensait-il avec d'autant plus de frénésie qu'elle l'avait incendié de plus d'amour. « Si elle m'a joué la comédie pour se séparer de moi sans péril, si son intention est de ne plus me revoir, gare à elle ! »

Puis, aussitôt, la confiance revenait, dans un rappel d'accents prometteurs, dans un sursaut de vanité.

— « Si elle est sincère, le monde est à moi ! » s'exclamait-il en parcourant du regard les profondeurs illimitées de la campagne romaine.

Le lendemain, on lisait dans les journaux :

« Nous apprenons avec regret que M^{me} la princesse de Trani vient d'être victime d'un accident qui, par bonheur, n'aura pas de suites graves.

« En parcourant les roches d'où s'échappent les cascades, près de sa superbe villa de Tivoli, la princesse a fait un faux pas, et, glissant contre les aspérités du granit, s'est profondément lacéré la jambe. La blessée en sera quitte pour quelques jours d'immobilité. On tremble en songeant qu'une chute sur ces pentes abruptes, au-dessus de crevasses à pic, aurait pu avoir de plus funestes conséquences. »

Un peu plus loin, ce fait divers :

« Le célèbre dompteur Otto Perkowicz vient de perdre sa fameuse lionne Didon, la reine de sa ménagerie, dans des circonstances dramatiques.

« La bête, dont on n'a pas oublié le caractère redoutable, la férocité sauvage, avait pris en grippe un nouveau garçon de ménagerie. Comme cet homme entrait

bravement dans sa cage pour tâcher de l'habituer à lui, la lionne, devenue subitement furieuse, allait le mettre en pièces, lorsque M. Perkowicz, avec une présence d'esprit et un désintéressement admirables, tua la dangereuse créature à bout portant, sacrifiant ainsi le plus précieux de ses fauves.

« Il avait lui-même capturé Didon en Afrique, l'avait dressée, en risquant cent fois sa vie.

« On se rappelle qu'il s'enleva dans la nacelle d'un aérostat avec cette redoutable compagne d'ascension, et que cette épreuve, d'une audace inouïe, fut exécutée au cours d'une représentation au Colisée, dans un but charitable.

« Tous les gens de cœur applaudiront au généreux héroïsme du dompteur gentleman, dont la hardiesse et l'élégance ne seront pas vite oubliées de la population romaine. »

XIII LE PRINCE DE TRANI

Moins d'une semaine après la scène de la *Piazza d'Oro*, un soir de juin, les personnes quittant la salle à manger de l'hôtel Brufani, à Pérouse, se répandaient sur la merveilleuse terrasse à l'angle de laquelle il s'élève.

Cette terrasse, suspendue au point extrême de la ville, au-dessus de la route en lacets qui descend à la gare, pourrait être surnommée le Balcon de l'Ombrie. Un incomparable panorama s'y découvre. Ce sont, de toutes parts, les lignes ondoyantes des fines montagnes qui soulèvent le sol de ce pays, comme les vagues d'une mer immobile. Longues chaînes parallèles, aux souples festons, qui marquent leurs plans successifs par des ourlets de lumière, dont les jeux varient suivant les heures du jour et dont les effets défient toute description. L'âpre nudité de ces collines en fait un miroir aux mille facettes, où tremblent sans cesse les reflets d'un ciel magique, depuis les pastels rosés du matin jusqu'aux vertes eaux-fortes de la nuit. Mais jamais le spectacle n'est plus admirable qu'il ne se déroulait en ce crépuscule de juin, où, contre le couchant, sur un écran de flammes, les chaînes étagées se dessinaient en sépia, en mauve, en améthyste lisérée d'orange, tandis que, par l'étendue immense, flottait un souffle d'ancienneté, de détresse, de solitude. Au zénith, le ciel d'un bleu encore pur, très tendre, contrastait avec les ombres tragiques de l'occident. Vers l'est, dans un chaos grisâtre troué de vallées obscures, la blanche Assise, touchée par un dernier rayon, se groupait, — menue, pierreuse et luisante, comme un jeu d'osselets dans la main d'un enfant.

Une femme, sortie, elle aussi, de l'hôtel Brufani, mais s'isolant avec un parti pris décidé, s'accouda contre la balustrade de pierre et s'absorba dans la contemplation du paysage taciturne. Elle avait semblé ne voir personne, ni durant le dîner, qu'elle avait pris seule à une petite table, ni dehors. En revanche, tout le monde la regardait. Les voyageurs, les touristes, les Italiens qui viennent en été chercher la fraîcheur dans cette Pérouse hissée sur les hauteurs et sans cesse éventée par une infatigable brise, échangeaient des

questions, des réflexions étonnées, ironiques ou admiratives. Quelques personnes de la haute société romaine prononcèrent un nom qui circula aussitôt :

— « La princesse de Trani. »

Un renseignement chuchoté par le maître-d'hôtel ou le portier suivit très vite :

— « Elle vient, de temps à autre, pour visiter son mari. »

Alors on interrogeait :

— « Son mari ?... le prince Lorenzo ?

— Oui.

— Il habite Pérouse ?

— Tout près. Une vieille résidence de famille... Un site merveilleux.

— On dit qu'il est fou.

— Presque... Un maniaque, un malade. Il s'enferme, ou on l'enferme.

Nul ne sait si ses gens sont des serviteurs ou des gardiens.

— Il est donc bien avec sa femme, puisqu'elle vient le voir ?

— Elle y met de la générosité. Cette belle Claudia sur qui l'on débite tant de scabreuses légendes, vaut mieux que sa réputation. Elle remplit son devoir envers un malheureux.

— Mais on la disait souffrante, victime d'un accident... blessée ?

— Il s'en faut qu'elle soit remise. Remarquez-vous qu'elle boite ? »

La femme qui provoquait tant de curiosité s'avança de quelques pas pour gagner l'angle extrême des balustres, et se trouver ainsi comme suspendue au-dessus du vide, entre le ciel et cette terre, aux plis nombreux de laquelle s'amoncelaient de ténébreuses violettes.

On put voir, en effet, qu'elle traînait un peu sa jambe endolorie, sous le drap flottant de sa longue jupe blanche. Le souci qui l'avait fait voyager en cet état de Rome à Pérouse devait être impérieux.

Le chasseur de l'hôtel la cherchait. Sa casquette à la main, respectueusement, il s'approchait d'elle, n'osant l'aborder. L'air mécontent

dont elle se tourna quand elle pressentit la manœuvre, justifiait cette appréhension.

— « C'est pour prévenir madame la princesse que la voiture sera demain matin à neuf heures devant la porte de l'hôtel.

— *Va bene,* » fit-elle, retombant aussitôt dans sa rêverie.

Le lendemain, dès que le landau commandé arriva, Claudia descendit de sa chambre, toute prête. Les fers des chevaux sonnèrent sur le pavé du cours Vanucci. Le soleil semblait frais, à cause de ce vent vif qui sans cesse descend de l'Apennin. Le profil barbare de la cathédrale se dessinait sur un ciel d'indigo. On tourna dans une petite rue, puis on passa sous l'arc d'Auguste. Trois civilisations humaines s'y superposent, de la base étrusque aux colonnettes renaissance, en passant par la puissante main-d'œuvre romaine.

L'intelligente Claudia regardait, avec une vibration toujours neuve de l'esprit, ces choses qui, pour elle, gardaient une voix, malgré l'accoutumance. Elle était bien de sa race, elle en était trop, cette Florentine, au sang pur que nulle alliance étrangère ou vulgaire n'avait modernisé depuis l'époque cruelle et magnifique des Médicis. L'art, la volupté, l'orgueil, la vie à outrance, la fantaisie sans frein, voilà ce qui faisait l'éclat vertigineux de ses yeux noirs. Elle les posa sans dégoût, avec la compensation du pittoresque, sur les pauvres maisons du long Corso Garibaldi, et enfin elle sortit de Pérouse, elle entra dans la campagne ouverte.

Un azur vapoureux baignait l'immense paysage. Là-bas, parmi l'enchevêtrement translucide des collines, au-dessus de l'ombre brusque d'un gouffre à pic, la dure Assise se ramassait comme une poignée de cailloux dans le réseau bleuâtre d'un crible. La végétation poudreuse séchait sur les talus de la route. Dans les jardins, les cyprès et les pins parasols mettaient des formes nettes et sombres, qui reculaient jusqu'au rêve le chimérique horizon. Claudia commença de trouver insuffisante son ombrelle de taffetas blanc, crevée par des rosaces de dentelle. Le vent tomba. La chaleur devint lourde. Ce fut un soulagement lorsque, enfin, la voiture tourna dans l'allée d'un parc, où des miracles de jardinage entretenaient les opulentes verdure. Des platanes doublerent de leur ombre l'ombre grêle des eucalyptus. Des murailles de magnolias et de camélias interceptaient les rayons du soleil. Des

yeuses mêlées aux sapins abritaient les sous-bois obscurs. Des rideaux de lianes flottaient autour des pièces d'eau, qui gardaient ainsi leur fraîcheur glauque, entre les degrés de marbre. On y voyait glisser des cygnes. Sous un portique où se balançaient des pampres, un domestique se précipita vers la portière de la voiture.

— « Le prince est là ?

— Oui, Excellence.

— Annoncez-moi.

— Si son Excellence veut bien entrer. »

Claudia ne s'arrêta pas dans la salle qu'on lui ouvrait. Elle suivit la galerie étroite, au bout de laquelle l'escalier montait d'un seul élan vers un palier où se dressait la blancheur d'une statue. Laisant le valet gravir les marches, elle ouvrit une porte sur la droite.

Dans une pièce exiguë, sous une voûte basse, une odeur de cire consumée, et des scintillements d'orfèvreries. C'était la chapelle des Trani, toute revêtue de mosaïques, et reconstituée dans le goût byzantin par le prince Lorenzo. Claudia y pénétrait avec une pensée superstitieuse. Elle s'agenouilla, étourdie par l'atmosphère close, que saturaient, dans le grésillement des cierges, les émanations de choses très vieilles, reliques de famille, effigies, tapisseries, parchemins, draperies d'autel aux guipures rousses consumées par le temps. Une gémissement, un signe de croix, quelques formules balbutiées, — la maîtresse du belluaire Perkowicz se crut quitte avec les divinités familiales.

Le domestique la cherchait pour la prévenir.

— « Si son Excellence veut bien monter. »

A mi-chemin, sur l'escalier, son mari venait à sa rencontre. Il la salua et lui baisa la main avec une courtoisie parfaite.

— Bonjour, Claudia.

— Bonjour, Lorenzo. »

Le prince de Trani était un homme jeune encore, de petite taille, chétif et laid. Une vilaine calvitie, qui clairsemait ses cheveux par place, la rareté d'une moustache d'un châtain malade, sa maigreur, son teint bilieux,

aggravaient la disgrâce de son physique. La peau de son mince visage, vidée de chair, se plissait en mille rides dès qu'il parlait. Cela lui donnait comme une fausse vieille, plus pénible à voir que la vraie. Mais ce fantoche se sauvait du grotesque, atteignait à la dignité, et devait même quelquefois paraître imposant, à cause de trois choses qui transparaissaient sur ses traits, dans ses regards, à l'accent de sa voix, au moindre de ses gestes : la race, l'intelligence, la volonté. Il dit à Claudia, tout en l'accompagnant sur le palier du premier étage :

— « Votre visite me surprend. C'est une bonne fortune inattendue. Jamais vous n'êtes revenue après un si court intervalle.

— J'aurais dû ne jamais revenir à votre gré, » murmura-t-elle entre ses dents.

— « Oh ! par exemple !...

— Ne savez-vous pas ce que je veux dire ?

— Pas du tout.

Le mari et la femme entrèrent dans un salon immense. Tout un côté en était vitré comme une serre, laissant voir les jardins de verdure, de marbre et d'eau, puis, au delà, le bleuâtre amoncellement de collines désertes et nues, avec la fauve Assise, pétrifiée au bord d'un précipice.

La taille souple de Claudia s'inclina vers une table-vitrine.

— « Vous collectionnez toujours des amulettes ? » demanda-t-elle.

— « Toujours. Je passe pour fou, n'est-ce pas ? Cela m'attendrit envers l'ignorance et la stupidité humaines.

— Vous passez pour fou parce que vous le voulez bien.

— Et puis pour autre chose.

— Quoi donc ?

— Parce que, jusqu'à présent, je ne vous ai pas assez haïe pour vous tuer, et que j'ai trop méprisé vos amants pour leur faire cet honneur.

— Vous êtes exquis, Lorenzo.

— Vous me flattez.

— Expliquez-moi donc, cher, pourquoi votre aimable résolution de laisser vivre tant de gens » (et elle rit de son mot) « ne vous laisse pas d'autre alternative que de recueillir les grossiers talismans de la superstition populaire.

— Je vous donnerai toutes les explications que vous souhaiterez, Claudia, » répliqua le prince avec la politesse raffinée, non dénuée de hauteur, qui marquait son attitude. « J'ai fui le monde parce qu'il me plaisait mieux de l'observer à distance que d'y jouer le rôle — piteux, ridicule ou barbare — auquel vous me condamnerez. J'ai renoncé à nos repas en tête à tête, parce que je n'ai pas assez de goût pour la strychnine, l'arsenic et autres condiments malsains, dont votre blanche main assaisonna mes mets à plusieurs reprises. Et je réunis des fétiches parce que cela m'amuse. Les villages de l'Ombrie en fourmillent. Nulle région, sauf la Calabre peut-être, où le paysan soit plus superstitieux. Savez-vous ce que j'ai découvert, en étudiant ces bizarres objets ?

— Je grille de le savoir. »

Comme si la réponse n'exprimait pas la plus impertinente ironie, Lorenzo continua :

— « J'ai découvert jusqu'où remontent les formes souvent inexplicables de certaines amulettes, ces formes sans aucun rapport avec l'objet du vœu qu'elles favorisent. Elles viennent des peuples disparus qui ont habité cette terre, Étrusques, Latins, Grecs, ils ont laissé une foule de débris que le paysan retrouve en bêchant ou en labourant le sol. Il les croit tombés du ciel ou déposés dans son champ par les esprits.

— On s'instruit en vous écoutant, Lorenzo. Mais, » ajouta-t-elle du même ton persifleur, « j'aperçois des fragments de l'âge de pierre. Ces flèches en silex ne sont pas des talismans, j'imagine.

— Pardon. Les gens de ce pays, qui les trouvent en quantité dans la terre, ne manquent pas d'en porter sur eux. Ils se figurent que ce sont les traits de la foudre, et que cela préserve du tonnerre.

— J'ai bien envie de vous en demander un, Lorenzo. »

L'accent était changé. Une gravité presque craintive fit sombrer cette voix de femme. Le prince dit doucement :

— « Ce serait inutile. »

Elle tressaillit, et se tourna, lui faisant face. Le long visage de la Florentine était plus blanc que les lourdes perles, à son cou.

— « Ah ! » s'écria-t-elle, « j'en étais sûre. Vous avez voulu me faire assassiner !

— Non, » dit-il en élevant la main pour protester. « Non. »

Elle s'enhardit de cette dénégation, et, plus véhémement, l'accusa directement.

— Allons donc ! Est-ce que je ne vois pas clair dans votre générosité hypocrite ?... J'ai cessé de croire à votre acceptation de l'irréparable, à l'espèce de résignation magnanime avec laquelle vous vous enfermez ici pour me laisser ma liberté sans que le monde puisse crier au scandale. Depuis quelque temps je sens grandir votre haine. Quelque chose me menace. Et l'autre jour... cet homme... ce misérable... Il était à vos gages... Avouez-le donc !

— Quel homme ? » demanda paisiblement le prince de Trani.

— « Cet homme... cet homme... »

Malgré son infernale audace, elle se troublait sous le regard de Lorenzo. Ce mari, chétif d'apparence, ne semblait pas dépourvu de force morale. Son calme seul était déconcertant. Et comment lui eût-elle désigné celui dont elle parlait, sans se trahir elle-même ? Pourtant Claudia trouva encore ces mots :

— « Un individu coiffé d'un béret rouge, et qui se fait appeler Ercole.

— Je vous fais toutes mes excuses pour lui, » dit le prince.

— « Comment, vos excuses... Quelle est cette plaisanterie ? Vous reconnaissez donc qu'il est à vos ordres ?

— Il les a dépassés. Je l'eusse désapprouvé de faire dévorer votre corps... — votre beau corps — par cette lionne... C'eût été dommage... et répugnant. »

Impossible d'imaginer les nuances d'intonation qui soulignèrent, qui distillèrent, de telles paroles. En les écoutant, en lisant sur le maigre visage

l'expression de la plus atroce haine, et aussi de la plus froide, de la plus résolue, de la plus implacable, la malheureuse eut un vertige de terreur. Un froid mortel glaça ses membres, crispa sur sa tête le casque de ses lourds cheveux. Cependant elle garda son arrogance, et ce fut d'un geste libre, presque négligent, qu'elle chercha l'appui d'un meuble.

— « Qu'est-ce qui vous prend, Lorenzo ? Nous avons fait un pacte... »

Il l'interrompit, les dents serrées, plus pâle qu'elle-même. Des mots sifflèrent entre ses lèvres, sous la moustache pauvre. Des mots de lave et de fiel, amassés Dieu sait par quelles secrètes rages, par quelles frénétiques souffrances dans l'orgueil et dans la chair.

— « Nous avons fait un pacte, oui, Claudia. Mais il n'entrait pas dans ce pacte que vous risqueriez, sous des déguisements abjects, le nom des princes de Trani dans les bouges de la banlieue de Rome... que vous feriez subir à ma race, à moi, l'ignominie de vos aventures avec un saltimbanque... que votre précieuse personne, jadis écœurée par mes caresses, accepterait celle d'un montreur de bêtes !... Je vous répugnais... physiquement... Vous n'avez pas de répugnance pour un goujat, né dans une roulotte, sans doute, d'un paillasse et d'une drôlesse... un faux Polonais, le plus immonde des êtres... Il vous mènera loin... le gaillard !... Il fera d'une Trani une traînée, si je n'y mets bon ordre ! »

Jeu de mots sinistre, prononcé en français, comme d'ailleurs la plus grande partie de cette conversation. La fureur, la surprise, l'incertitude fermaient les lèvres blêmes de la princesse. Son mari se tut, lui aussi, pendant un instant.

Il détourna ses yeux d'elle, comme pour reprendre son sang-froid, à l'abri d'une vision qui lui brûlait l'âme. Cette femme !... Il ne s'était pas consolé de son dédain, ni cicatrisé de son dégoût. Il ne s'était pas délivré du désir d'elle.

Il ne s'était pas consolé de lui avoir paru laid, débile, ridicule peut-être ! Sa fierté frénétique, en cachant l'ulcère, le creusait. La solitude, adoptée comme un refuge, exaltait son mal. Et maintenant il était à bout.

A la longue, elle retrouva la parole et dit :

— « Je ne sais pourquoi je reviens ici, m'exposer à vos insultes.

— Pourquoi ?... » répéta-t-il. « Mais, parce que vous avez peur.

— De vous ?

— De moi.

Claudia haussa les épaules.

— « Oui, » reprit-il avec un rictus de férocité. « Depuis dix ans que j'ai abandonné la partie, que je me suis retiré dans ce désert, vous n'avez jamais su au juste si j'étais un lâche, un résigné, un être sublime ou redoutable... si je vous oubliais, si je vous pardonnais, si je mûrissais lentement quelque effrayante vengeance. Alors, vous veniez... de temps à autre... vous veniez voir... Vous n'avez rien vu... jamais !

— Pourquoi ne vous expliquiez-vous pas ? Qui vous retenait ?

— Le mépris. »

Elle essaya de rire.

— « Aujourd'hui, vous ne me méprisez donc plus ?

— Au contraire. Plus que vous ne pouvez croire. Mais, à force de vous mépriser, je finirai par me mépriser moi-même, par m'exposer au mépris universel. Et alors, je cesse le jeu. Il y a des choses qu'un Trani ne peut pas supporter, même en les ignorant, en les dédaignant. Vous en avez trop fait. La coupe est pleine.

— Alors ?

— Alors, princesse, vous mourrez. »

Il s'interrompit une minute, satisfait sa frénésie intérieure en examinant le visage décomposé de sa femme. — puis il ajouta :

— « Vous mourrez, parce que le divorce n'existe pas en Italie, et que je suis forcé de vous supprimer pour vous enlever mon nom. Mais ce ne sera pas sous les crocs d'une bête féroce et par le zèle intempestif d'un valet. Je vous présente encore toutes mes excuses pour l'incident de la cage. Un garçon, qui m'est trop dévoué, avait dépassé mes intentions. »

Il y eut un silence. En face l'un de l'autre, debout, séparés par une des tables-vitrines où s'étalait la collection d'amulettes, le mari et la femme se regardaient — lui, tranquille, d'une douceur effrayante, — elle, figée, sans

pensée, incrédule encore.

Cette minute compensait, pour Lorenzo de Trani, les tortures d'un orgueil et d'une passion, également bafoués, également dissimulés depuis des années sous une attitude de philosophique insouciance. L'ascétisme de cet esprit, scrupules spéciaux, s'accommodaient d'un sentiment de nécessité, de justice, qui, haussant pour lui sa vengeance, la lui rendait plus délectable.

Les lèvres blêmies de Claudia essayèrent de ricaner. Elle dit :

— « Un prince de Trani assassin... cela profitera, croyez-vous, au bon renom de vos ancêtres ?

— Il n'y aura pas d'assassin, » fit Lorenzo.

— « Mais, puisque vous me condamnez à mort, » observa-t-elle avec la même gaieté qui sonnait faux, « il faudra bien m'exécuter.

— Mais non, mais non... Vous mourrez d'accident.

— De quel accident ? »

Il haussa les épaules.

— « Que sais-je ? Vous avez failli périr sous la griffe d'une lionne... Il y a d'autres dangers dont vous ne réchapperez pas... Une voiture qui verse, un cheval qui fait panache avec son amazone, la piqûre d'une épingle ramassée dans un jardin, et véhiculant le tétanos...

— C'est sérieux ? » cria Claudia.

— « Très sérieux.

— Comment saurai-je que je vais mourir ?

— Vous le savez.

— Mais... c'est donc... tout de suite ?

— Bientôt.

— Quand ? »

Il ne répondit pas. Pour la première fois, la peur déforma vraiment le visage de la Florentine. Ses yeux se dilatèrent, sa mâchoire trembla. Ses traits tirés vieillirent subitement. Des mots jaillirent avec effort de sa gorge contractée.

— « Mais c'est fou !... c'est insensé !... Quoi !... Tuez-moi donc vous-même, sur-le-champ. Un coup de revolver, ce sera fini. Je ne tiens pas à la vie... Ah ! que j'en suis lasse !... Mais aller, comme cela... sans savoir... avec la menace de quelque surprise odieuse... Une mort inconnue, imprévue, et cependant imminente... atroce peut-être... Ne pas faire un geste... se défier de tout !... Ah ! mais c'est monstrueux ! C'est inhumain... Vous êtes pieux, pourtant, Lorenzo !... Voyons... Après tout, je ne suis qu'une femme... Qu'est-ce que je vous ai fait ? Vous m'avez laissée libre... Vous voulez m'effrayer seulement... Vous ne ferez pas cela, Lorenzo... Vous ne ferez pas cela !... »

Le prince de Trani se taisait.

— « Qu'est-ce que vous exigez de moi ? » dit-elle.

Point de réponse.

— « Écoutez, Lorenzo. Cette fois, je crois à votre haine. Je suis persuadée que vous accomplirez votre menace. Je ne doute pas de vos moyens secrets. J'ai vu ce misérable, l'autre jour, près de la cage. Brr !... » Elle frissonna de répulsion, d'horreur. — « Certainement il ne manque pas de bravi, chez nous, qui, pour de l'or, me tendront tel piège que vous voudrez. Par conséquent, je me sais perdue. Vous pouvez donc être certain de ma sincérité quand je me mets à votre merci, à vos ordres, moi, Claudia di Stabia, moi, princesse de Trani. Car enfin, c'est mon titre. J'en suis digne. Qu'est-ce que les caprices amoureux d'une femme, surtout en Italie ? Mais, votre nom, je l'ai porté avec tout l'orgueil qui convenait. J'étais une Trani, de la tête aux pieds. »

Elle en était une, de nouveau. Elle s'était reprise. Toute sa fierté la redressait, rayonnait dans ses yeux magiques. Quelque chose d'ancien tressaillit au cœur de Lorenzo. Cependant il répliqua :

— « Allons donc ! Une Trani ne demande pas grâce.

— Je ne demande pas grâce. Je vous supplie de me tuer d'un seul coup, en face, à l'heure que vous voudrez, mais en me l'indiquant d'avance.

— Qu'êtes-vous prête à faire pour cela ?

— Commandez.

— Eh bien... sauvez Bérangère d'Herquancy.

— Comment ?

— Rendez la vie à cette enfant qui se meurt parce qu'elle ne peut épouser votre frère.

— Je ne m'oppose pas à son mariage. Ce n'est pas moi qui empêche Marco de faire cette folie.

— Soit. Restons-en donc là.

— Mais... expliquez-vous.

— Claudia, je n'ai pas d'explication à vous donner. »

La jeune femme réfléchit un moment. Mieux qu'au premier abord, elle saisit la véritable signification de cette scène. C'était donc vrai. Elle allait mourir. Malgré ses affirmations, elle ne réalisait que peu à peu cette chose terrible. Tout à l'heure, elle mentait en se déclarant lasse de la vie. Elle aimait la vie. Son corps souple, élastique, ardent, et qui n'avait jamais connu de malaise, son âme passionnée, s'enivraient de vivre. Sa vibrante jeunesse abominait l'anéantissement. L'horreur de la destruction rétractait ses fibres.

— « Je ne veux pas !... » cria-t-elle. « Je ne veux pas ! Je m'en irai... Je me cacherais !... A l'étranger, on me protégera. Il y a des lois, après tout... On ne tue pas les gens comme on écrase une mouche. »

Le prince de Trani se dirigea vers un petit meuble. Il ouvrit une serrure à secret, sortit un minuscule flacon.

— « Si je trempais là-dedans la pointe d'une épingle pour vous en piquer ensuite, Claudia, vous entreriez demain, — demain seulement, — dans une agonie épouvantable. Etes-vous si sûre de vos femmes de chambre ?... de vos couturières ?... Ne vous arrive-t-il jamais de vous égratigner en essayant une robe ?

— Vous dites, Lorenzo, que je peux quelque chose pour Bérangère d'Herquancy ?

— L'ambassadeur, votre amant, ne vous a donc pas demandé la vie de sa fille ?

— Il ne se doute guère que je la détiens. Non plus que moi, d'ailleurs.

— En êtes-vous sûre ?

— Vous mentirais-je en ce moment, Lorenzo ?

— Eh bien, demandez à Maxime d'Herquancy pourquoi sa femme aimerait mieux voir leur Bérangère dans le cercueil que dans les bras de Marco.

— Je lui poserai la question. Mais... s'il n'y répond pas ?

— Il y répondra.

— M'en donnez-vous le temps ?

— Je vous donne jusqu'au mariage ou à la mort de M^{lle} d'Herquancy.

— Lorenzo, on la dit perdue.

— Tant pis pour vous, Claudia !

— Et si elle expire en ce moment ?...

— Préparez-vous à quitter ce monde.

— Vous l'aimez donc, cette insignifiante créature ? Qu'est-elle pour vous ? Projetez-vous de l'enlever à Marco ?

— Je ne l'ai jamais vue. J'ai pitié d'elle... J'ai pitié de sa mère. Vous ne savez pas ce que c'est: avoir pitié... Claudia ?

— Ma foi, non ! Un vain mot ! Je n'ai pas même pitié de moi... Je souhaite de vivre, voilà tout.

— Alors, sauvez Bérangère.

— Vous renonceriez à me faire mourir ?

— Peut-être. »

Les yeux de Claudia, — les magnifiques yeux enchâssés d'ombre, — s'alourdirent d'une étrange langueur.

— « Lorenzo, je ne vous ai pas connu. J'aurais pu vous aimer. »

Abasourdi, le prince la regarda. Elle se coulait, comme une chatte, entre les meubles massifs. L'éclat était revenu à son teint chaud, à ses joues mates, qu'animait une flamme intérieure. Son corps flexible pliait parmi les molles dentelles blanches, — plus peut-être qu'il ne fallait pour évoluer entre les

tables et les sièges. Bientôt, elle fut tout près du petit homme, dont la taille grêle, la figure chétive, la calvitie, s'accroissaient en pauvreté physique, en laideur, près de cette créature de séduction.

— « Lorenzo, vous m'aimez encore. Ah ! moi qui vous croyais indifférent ! Avouez-le donc que toute cette comédie tragique n'est que pour me reprendre... Vous ne réussirez pas à m'épouvanter. Mais vous me faites vibrer d'une émotion que je n'ai jamais connue... La férocité de ta passion te transfigure, Lorenzo. Je te vois comme je ne t'ai jamais vu. Écoute... »

Maintenant, elle l'effleurait de ses gestes. Elle le fascinait de ses regards, l'étourdissait de son parfum.

Toutefois, il sauta en arrière avec un brusque éclat de rire :

— « Laisse donc !... » s'écria-t-il. « Tu étais ainsi contre moi, tu m'offrais tes caresses, le jour où j'ai saisi ta main jetant du poison dans mon verre. Tu es forte, Claudia. Mais tu m'as appris à faire surgir de moi-même une force que j'ignorais. Tu ne me prendras pas à tes pièges.

— Je suis, sincère, Lorenzo, à cette minute.

— A cette minute ?... Oui... C'est possible. Tout est possible avec toi.

— Eh bien, tu me désires... Car si tu ne me désirais pas, tu ne me haïrais pas d'une telle haine. Laisse-moi être ta femme jusqu'à demain. Ne seras-tu pas libre de me tuer ensuite ?

— Va-t'en, Claudia.

— Et si je voulais rester ? »

Le prince de Trani regardait intensément cette femme qui lui parlait d'amour, cette femme dont les lèvres humides, les yeux noyés, le buste palpitant s'offraient à lui, et qu'il aimait toujours, — comme elle l'affirmait impudemment, — et qu'il désirait de tout son être éperdu, — comme elle en était sûre.

Il vit les doigts de Claudia se refermer sur le guéridon contre lequel elle semblait s'appuyer.

— « Gardez donc ce petit flacon, » dit-il, tandis qu'un rictus d'angoisse ou d'ironie tordait sa bouche. « Vous n'avez pas besoin de me le voler, car je vous le donne. Seulement, si vous voulez essayer sur moi son contenu, vous

aurez une déception. Il ne contient que quelques gouttes d'eau colorée. Le terrible poison dont je vous ai parlé, je le possède. Mais... ailleurs. »

Claudia rit avec fureur. Elle lança à la volée le petit flacon, qui passa par une vitre, alla se perdre dans le beau jardin tranquille, sous les ifs, érigés tout droits comme des flammes d'ombre, parmi les rocailles des fontaines. Le ciel pérugin, au-dessus, était d'un bleu profond, malgré la chaleur, à cause du vent si fort et si constant de l'Ombrie.

Cependant, la princesse de Trani riait encore, d'une gaieté aussi féroce, mais plus sincère. Une question lui montait aux lèvres dont elle se divertissait. Elle la posa à Lorenzo.

— « Dites donc, mon cher, je voudrais savoir... Si j'avais réellement tenu votre poison, et que vous eussiez été sûr de ne recevoir la piqûre mortelle que demain, m'eussiez-vous gardée ce soir ?... »

— Claudia, ne me brave pas davantage ! » cria le malheureux avec un tel accent que vraiment on pouvait le croire capable de tout pour la posséder encore. « Tu ne me persuaderas pas que tu te donneras réellement à moi, fût-ce pour sauver ta vie. Autrement, je tenterais peut-être ce marché. Mais si je faiblissais une seconde, je serais de nouveau ton jouet et ta dupe. Tu me ferais descendre au-dessous de l'humanité. Va-t'en !... Mourir... ce ne serait rien !... » ajouta-t-il plus bas. « Mais ensuite, que ferait-elle de mon nom ? »

— Allons, » reprit la princesse avec une sorte d'enjouement sinistre, « quittons-nous bons amis. Nous ne sommes, l'un et l'autre, pas si méchants que nous voulons le faire croire. Vous tenez à l'existence de cette petite d'Herquancy, et à son mariage avec mon benêt de *fratellino*. Je tâcherai d'arranger cela. A ce prix, vous retirerez vos menaces ? »

— Je patienterai, » prononça Lorenzo.

— « Au revoir donc. »

Elle s'avança, la main tendue, jusqu'à lui. Le prince prit cette main, et, presque sans s'incliner, tant il était de petite taille, il y posa ses lèvres, ainsi qu'après la plus courtoise entrevue. Mais aussitôt, d'un geste violent, il la rejeta, comme si les doigts fins eussent été des tisons en feu.

Claudia haussa les épaules, et, le quittant, regagna sa voiture, autour de laquelle des valets s'empressèrent.

XIV A L'OMBRE DES RUINES

Dans le palais Farnèse, à l'ambassade de France, le drame logique, implacable, suivait son cours. Bérangère, échappée — par des miracles de soins — à la maladie aiguë, traversait une convalescence que sa faiblesse physique et morale laissait peu de chances de conduire jusqu'à la santé. Le dégoût de la vie, et de ce qui entretient la vie, c'est-à-dire de toute espèce de nourriture, s'opposait au retour de ses forces. Elle ne pouvait tolérer aucun aliment, liquide ou solide. On la soutenait avec des piqûres de sérum. Mais c'est un régime de cas extrêmes, qui ne peut être que temporaire, et dont, pourtant, on ne prévoyait pas la fin. Ou plutôt, cette fin, on la prévoyait trop.

La pensée que sa mère pouvait d'un mot lui donner le bonheur, et ne le faisait pas, tuait la pauvre enfant plus sûrement que la perte de ce bonheur même. Sans atteindre au secret affreux qui rendait inflexible M^{me} d'Herquancy, la jeune fille s'épouvantait en songeant que l'existence peut créer de telles alternatives. A l'âge où l'innocence commence à entrevoir, non sans angoisse, des perspectives troublantes derrière le voile maintenu strictement entre elle et la réalité, Bérangère, tout à coup, y découvrait des choses d'une horreur confuse. Elle ne voulait pas en approcher. Elle préférerait ne jamais les connaître, s'enfuir, mourir. D'ailleurs, elle se sentait si faible, si lasse !... Ne raisonnant pas... se laissant glisser à la paix de l'anéantissement, loin de la lutte... Et quelle lutte ! Si elle avait deviné, la malheureuse, ce qui se passait entre ses parents, dans les profondes salles closes, à l'abri des portières lourdes, parmi le mystère de ce palais, qui en a vu bien d'autres ! Si elle avait entendu les dialogues brefs, assourdis, sinistres.

— « Solange, vous ne laisserez pas mourir notre fille !... »

— Ce n'est pas moi qui la laisse mourir. Vous avez osé lui imposer, comme compagnon, dès son enfance, l'homme que vous aviez pris pour complice dans l'assassinat de celui que j'aimais. Elle veut être sa femme. Je préfère la voir dans la tombe que dans ses bras. C'est votre crime qu'elle expie.

— Solange... Marco de Stabia n'était pas au Châlet des Lierres le soir

ou j'ai frappé.

— Vous le dites. Vous le jurez. Je forcerai mon âme à faire semblant de vous croire... Mon Dieu ! que je voudrais vous croire... J'y arriverai peut-être si vous cédez à ma prière.

— Quelle prière ?...

— Rendez-moi mon fils.

— A mon tour, je le voudrais, Solange. Mais j'ignore tout de sa destinée. J'avais résolu de vous l'enlever, c'est vrai. Mais un autre s'est emparé de lui avant moi. Je ne l'ai pas, je ne l'ai jamais eu. »

Après de telles phrases, le comte et la comtesse d'Herquancy se fuyaient, brûlants de rancune, de désespoir. Ils se retrouvaient au chevet de leur fille, souriants, la voix apaisée, les regards insouciant, pour créer autour de l'enfant malade l'atmosphère d'illusion plus indispensable que l'air pur. Puis ils s'affrontaient de nouveau, dans quelque retraite éloignée du vaste palais, entre les murs attentifs, secrets, pleins de souvenirs. Ils s'acharnaient dans leur égale impuissance. Ils échangeaient des sommations inexécutables.

Ils en étaient là, lorsque, un soir, Solange, retirée dans son cabinet de toilette, reçut des mains de sa femme de chambre un petit paquet, auquel, tout d'abord, elle ne fit pas attention. Une petite boîte carrée, sous l'enveloppe de papier blanc. Il en venait tant de chez le *farmacista* ! Encore des cachets, encore des pilules !... Combien n'en avait-on pas essayé ! La pauvre mère ne se hâtait plus de les porter à sa fille mourante. C'était un autre remède qu'il fallait pour retenir la petite âme déçue, qui, doucement, obstinément, s'en allait.

Avec un soupir, M^{me} d'Herquancy finit cependant par examiner l'envoi. Un cachet sauta, puis la ficelle, puis le papier. Comment ?... Un écrin. Qui songeait, en un pareil moment, à offrir des bijoux ? Le ressort de la boîte joua. Une stupeur pétrifia Solange. Ses mains tremblèrent, ses lèvres... tout son être. La commotion la laissait frémissante, sans pensée. Puis, machinalement, elle alla verrouiller les portes.

Elle revint. Elle osa toucher l'objet.

Pas de doute... C'était CELA. C'était bien CELA!

Ses doigts convulsifs tournaient et retournaient la montre en brillants, la boule minuscule, portant d'un côté un cadran, de l'autre un rubis, s'ouvrant sur une charnière d'or, qu'elle avait tenu dans ses mains, voici cinq années, une nuit, à la Louvette. Un magistrat l'y avait apportée, pour savoir si ce n'était pas elle qui avait perdu ce joyau dans le jardin de Pierre Bernal, avant l'assassinat du malheureux artiste. Pièce à conviction redoutable, volée une heure plus tard à ce même magistrat, dans le désarroi d'un étrange accident d'automobile, — disparue ensuite à jamais, et qui lui parvenait aujourd'hui... De quelle part ?... Pourquoi ?...

Jadis, le boîtier de cette montre contenait, sur un minuscule papier, des mots fatidiques :

« Pierre... Cœur de pierre... N'oublie pas. »

Ce papier, ces mots ne s'y trouvaient plus. Mais Solange ne pouvait se tromper quant à l'identité de la curieuse breloque. L'image restait fixée au fond de son âme, par l'impression au fer rouge de la jalousie, — stigmaté cuisant, ineffaçable. Une autre femme qu'elle, une femme de suprême élégance à coup sûr, une femme amoureuse, aimée certainement, accueillie dans la cachette sacrée, avait égaré ce bijou chez Pierre Bernal. Souvenir trop bien gravé par une atroce douleur pour que Solange s'y trompât. D'où tombait-il, maintenant, entre ses mains, ce bibelot maudit ?... Sa rivale ancienne voulait-elle la torturer d'un défi ou d'un repentir... également odieux ?

— « Je n'ai donc pas encore souffert toute ma souffrance, » balbutia la martyre.

Elle songeait à sonner, pour s'informer de la façon dont le petit paquet lui était parvenu, lorsqu'elle remarqua un billet plié, au fond de l'écrin, contre la doublure de satin blanc. En un sursaut de hâte, elle l'ouvrit. Elle lut :

« Ce bijou vous attestera ma sincérité. Faites-en tel usage qu'il vous plaira. Le fait que je vous le livre vous garantit la loyauté, comme la nécessité, de ma démarche. »

« Le salut de votre fille dépend d'un mot.

« Ce mot, vous l'entendrez demain, à neuf heures du soir, si vous vous trouvez près de l'arc de Constantin. Quelqu'un qui descendra d'une automobile viendra à vous et vous le dira. »

Le billet, naturellement, ne portait aucune signature. L'écriture en était impersonnelle, — empruntée ou contrefaite.

— « Le salut de ma fille... » murmura Solange.

Elle ne croyait pas. Toutefois, malgré sa méfiance, les mots insinuaient en elle une magie d'espoir.

Le salut de Bérangère !... La vie reflleurissant sur le délicat visage... Le sourire revenu aux lèvres pâles... Un éclair de joie dans les pervenches fanées des yeux... Pour un tel miracle, la mère se sentait prête à tout. Ne se demandait-elle pas tout à l'heure, dans la solitude où elle s'était enfermée pour réfléchir, si elle ne céderait pas, si elle ne consentirait pas au mariage de Bérangère avec le duc de Stabia ? L'agonie désespérée de cette innocente l'amenait là... Elle verrait sa fille dans les bras du plus lâche des trois assassins de son amant, de celui qui, impassible, avait repu ses yeux de l'effroyable scène. Elle accepterait que la bouche pure apprît le baiser par la bouche qui avait dit : « Il faudrait retirer le poignard. Mais le sang jaillirait. Nous en serions couverts. » Cela... Oui, cela même, plutôt que de laisser mourir sa chérie. Puisqu'elle entrevoyait une possibilité pareille, où n'irait-elle pas, que ne risquerait-elle pas sur ce mot : « Le salut de votre fille » ?

La journée suivante lui parut sans fin, d'autant que Bérangère s'affaiblit encore. Dans l'après-midi, tandis que la mère, assise auprès de son enfant, contemplait le soucieux petit visage, voilé par l'ombre des grandes paupières mauves, presque toujours closes, des mots, chuchotés par une femme de chambre, eurent le don d'intéresser la malade. Elle ouvrit ses larges yeux et les fixa anxieusement sur M^{me} d'Herquancy, tandis que celle-ci répondait à voix basse :

— « Non... non... personne. Je n'y suis pour personne.

— Maman... je vous en prie... recevez-la... » dit la faible voix de Bérangère.

La comtesse, étonnée, se tourna.

— « Tu ne dormais donc pas ? Tu as entendu ? »

— Oui... La princesse de Trani.

— C'est vrai.

— Ne remarquez-vous pas qu'elle vient tous les jours maintenant, elle-même, prendre de mes nouvelles ? »

C'était exact. Ainsi, la petite âme, déjà déliée de tout intérêt terrestre, avait surpris ce fait, s'y attachait, s'y cramponnait encore. La princesse de Trani... La sœur de celui qu'elle aimait. Qui savait la dernière espérance que la jeune mourante attachait à l'idée de telles visites ! Peu lui importait que tout Rome s'inscrivît chez le portier de l'ambassade, que les souverains réclamassent un bulletin quotidien de sa santé. Mais la princesse Claudia, la sœur de Marco... Voilà que cette femme orgueilleuse, de qui elle avait senti le dédain, s'inquiétait d'elle... Oh ! l'espoir... l'espoir invincible de l'amour.

— « Recevez-la, maman. Elle a peut-être quelque chose à vous dire. »

Un peu de sang, la dernière flamme de cette jeune vie, monta aux joues de cire diaphane.

— « J'y vais, mon trésor, j'y vais, » s'écria Solange.

Dans un des salons, Claudia, debout, fière jusqu'à l'arrogance, la regarda venir. Malgré toutes les capitulations de l'angoisse maternelle, la comtesse d'Herquancy ne put tolérer l'attitude de sa rivale.

— « Vous chez moi, princesse... Et pourquoi donc ? Si la santé de Bérangère vous préoccupe, mon mari ne suffit-il pas à vous donner tous les jours de ses nouvelles ? »

— Je ne vois plus l'ambassadeur, » prononça nettement Claudia.

Solange eut presque un mouvement de stupéfaction. Puis, en éclair, des notions lui revinrent... Une intrigue mystérieuse de cette fantasque Trani, nouveau scandale où s'acharnait la curiosité de Rome... L'air vieilli de Maxime, ses regards de fou, une âcreté de souci que ne justifiait pas la seule anxiété paternelle.

« Commencerait-il à expier ? » pensa la victime.

Cependant Claudia reprenait, — toujours debout, car elle ne songeait pas plus à s'asseoir que la comtesse à lui offrir un siège :

— « Vous savez ce qu'on chuchote, à la cour ?

— Comment le saurais-je ? Je ne quitte pas la chambre de ma fille.

— On assure que mademoiselle d'Herquancy meurt de chagrin... »

Il y eut un silence, puis la princesse ajouta :

— « Parce que vous ne voulez pas lui laisser épouser mon frère Marco.

»

M^{me} d'Herquancy dit simplement :

— « Ce mariage me fait horreur, c'est la vérité.

— A cause de moi ?

— Non, madame, pas à cause de vous.

— C'est ce que vous dites.

— C'est ce que je pense. Croyez-moi, princesse. Je ne vous fais pas l'honneur d'attacher à votre personne ni à vos amours assez d'importance pour y voir une raison de laisser mourir ma fille.

— Comme je vous approuve, madame l'ambassadrice ! Je trouverais indigne de moi de paraître marquer de la rancune en ripostant de même. Cependant l'intérêt que je porte à votre charmante Bérangère n'est pas non plus assez fort pour m'amener ici, auprès de vous, presque en sollicitieuse.

— Expliquez-vous.

— Je ne souhaitais pas le mariage de mon frère avec mademoiselle d'Herquancy. Mais je commence à croire que Marco non plus ne survivrait pas... Puis, mon mari, plus sentimental que moi, m'a demandé d'intervenir pour conserver le bonheur et l'existence à ces deux jeunes exaltés.

— Votre mari ! » s'exclama Solange.

— « Oui, le prince... Il a dû recevoir les confidences de Marchino. Malgré notre séparation, nécessitée par l'état de santé de mon pauvre Lorenzo, je reste, vous n'en doutez pas, une épouse remplie d'égards.

— Je n'en doute pas, princesse, » dit l'ambassadrice, avec une ironie

égale.

— « Donc, je suis venue m'assurer que ce ne sont pas vos sentiments envers moi qui empêchent Bérangère de devenir duchesse de Stabia.

— Je vous ai fixée sur ce point.

— Vous avez donc un autre motif, madame ?

— J'ai un autre motif.

— Il doit être bien grave.

— En effet.

— Jusqu'à condamner votre fille à mort ?

— Princesse, vous n'avez pas le droit de préjuger de mes pensées les plus secrètes. Je vous interdis d'employer de tels mots. D'ailleurs, notre entretien est fini, je pense. »

Claudia eut une hésitation, un geste incertain, un trouble.

— « Cependant... » reprit-elle.

— « J'ai quitté ma fille trop longtemps, » interrompit Solange. « Permettez que je vous fasse reconduire.

— Comtesse... attendez !... Confiez-moi votre raison de repousser mon frère... »

L'orgueil de Claudia fléchissait. Quelque chose d'altéré, de suppliant presque, changeait le timbre de sa voix.

— « Impossible, » déclara Solange.

— « J'y pourrais peut-être quelque chose.

— Rien.

— Qui sait !... »

Le cri fut tel que l'ambassadrice, déjà détournée, s'arrêta, revint, darda des yeux de feu dans les yeux de Claudia. Celle-ci demeura encore une minute. Ses lèvres s'entr'ouvrirent comme pour parler. Puis une espèce de convulsion la raidit.

Si réellement elle était venue pour livrer un secret, peut-être l'eût-elle

laissé échapper devant l'humilité d'un aveu, d'une explication, d'une prière. Mais la fierté égale de Solange l'exaspéra. D'ailleurs, avait-elle encore quelque chose à dire ? Sa démarche pouvait tendre à un but très éloigné de ce qu'elle énonçait. Savait-on quel piège se dissimulait sous son apparente bonne volonté ? Pourquoi ne se décidait-elle pas à partir ?

M^{me} d'Herquancy, de son côté, restait, — l'esprit tellement perdu de conjectures et de doutes, qu'elle ne voyait même plus la figure dressée là, silencieuse, en face d'elle. Claudia devenait un brouillard blanc, dans ses linons et ses flottantes guipures. Un trait frappait encore les yeux hallucinés de Solange : la main longue, finement osseuse, la main dénudée de son gant, mais chargée de bagues, que la princesse appuyait nerveusement au dossier d'une chaise. A cette main, sur l'index, une énorme perle se gonflait, comme une excroissance bizarre.

Sans presque savoir sur quelle parole, enfin, elle avait pris congé de sa visiteuse, la comtesse se retrouva, tournant le bouton d'une porte, avec d'infinies précautions, pour entrer chez sa fille. La malade, toujours somnolente, à présent reposait, sans doute. Mais quelle surprise ! Bérangère, assise dans son lit, adossée à une pile de coussins et d'oreillers, écartait d'un geste presque vif la garde qui lui cachait l'entrée de sa mère.

— « Oh ! maman... J'espère... vous avez causé longtemps.

— Tu m'attendais, mignonne ?

— Je crois bien.

— Comme te voilà vaillante ! Tu te sens mieux ?

— Je ressuscite.

— Ma chérie !... Ne te fatigue pas, au moins.

— Non. Mais maintenant, contez-moi tout !...

— Tout ?... »

La mère comprit. Son cœur défailloit en elle-même.

— « Oui... Voyons... Vous avez dû parler de tant de choses avec la princesse Claudia.

— Tu te trompes, mon amour, » dit Solange. « La princesse a pris de

tes nouvelles et m'a quittée tout de suite. Je me suis attardée à donner quelques ordres. »

La petite flamme de vie s'éteignit brusquement sur le visage de Bérangère. La tête blonde se renversa. Les grandes paupières mauves glissèrent sur le regard, qui disparut. Un soupir sortit des lèvres blanches, entr'ouvertes. La mère jeta les bras autour de sa fille.

— « Ma chérie !... ma toute petite !... écoute... »

Elle vit la garde qui, discrètement, sortait, et elle chuchota dans la mignonne oreille, jaunie comme une tubéreuse séchée :

— « Ma Bérangère... Ouvre tes yeux... Souris... Oh ! sois heureuse... Je le veux ! Je ne veux pas te perdre !... »

Le soir, avant neuf heures, l'ambassadrice de France, à pied, seule, vêtue d'un de ces courts costumes tailleur qui confondent les rangs sociaux des femmes, contournait le Colisée, et s'engageait dans la rue Saint-Grégoire, que dominant les hauts terrassements du Palatin. Tous les dix pas, elle s'arrêtait pour regarder vers l'arc de Constantin. Aucune automobile n'était en vue dans ce quartier désert. Le jour mourant éloignait les visiteurs du Colisée, et la lune, invisible, ne les y attirait pas encore.

« Ce sera encore cet homme au béret rouge, » rêvait Solange. « Je pourrai le croire. Il m'a dit la vérité pour mon fils... Ou, du moins, ce qu'il en savait. »

Dans la rose atmosphère du crépuscule, parmi les gigantesques débris antiques, au long des voies solitaires, le fabuleux devenait naturel. Un invincible espoir doublait l'impatience de Solange. Comme elle ne pensait qu'à l'automobile annoncée, son regard ne scrutait point les visages, déjà brouillés d'ombre, des rares passants. Aussi, n'ayant pas remarqué une forme noire qui la frôlait, elle tressaillit éperdument d'entendre une voix connue s'écrier :

— « Madame la comtesse d'Herquancy ! »

Pétrifiée, interdite, elle regarda, reconnut Marco.

— « Vous ! » cria-t-elle, en un recul indigné.

— « Pardon, madame, » reprit le jeune homme, avec un respect

profond que lui seul exprimait de si bonne grâce. « Je n'aurais pas dû vous aborder. Mais je n'ai pas été maître de ma surprise.

— Comment ?... vous n'auriez pas dû m'aborder ?...

— Sans doute. C'est une indiscretion que rien n'autorisait de ma part, à cette heure-ci, en cet endroit. Je n'ai même pas l'excuse d'avoir voulu vous demander des nouvelles. J'en fais prendre tous les jours. Le sort de mademoiselle d'Herquancy ne me paraît que trop fixé. Il décidera du mien. Encore une fois, pardon, madame... Et adieu. »

Il saluait. Il fit deux pas pour s'éloigner. Une exclamation le retint.

— « Duc de Stabia !

— Madame...

— Vous me quittez ?

— Mais...

— Ce n'est donc pas vous qui m'avez appelée ici, mystérieusement, ce soir ?

— Moi, madame !...

— Oui... à cause de ma fille...

— Je ne me le serais pas permis, madame. Et j'imagine que vous ne seriez pas venue.

— Non... Je suis venue ne sachant qui m'appelait. Et, vous rencontrant, j'ai cru que vous aviez osé...

— Madame, j'ai reçu, moi aussi, un avis. On me dit simplement d'observer ce qui se passera ce soir devant l'arc de Constantin.

— D'où vous vient-il, cet avis ?

— Je l'ignore absolument.

— Vous donnait-on, comme à moi, une de ces raisons qui font courir n'importe où, contre toute raison ?

— Oui, madame.

— Laquelle ? »

Le jeune homme hésita. Puis, d'une voix à peine perceptible :

— « On me dit — c'est fou ! — que l'existence de mademoiselle d'Herquancy dépend de ma présence à cette place.

— Qu'allons-nous donc voir ? » murmura Solange.

Le cœur de Marco battit de joie. Ce « nous » le rapprochait de la comtesse, liait leur double anxiété. L'implacable hostilité de cette noble femme s'amollissait enfin. Il en eut le sentiment. De fait, elle ne mit pas en doute la véracité actuelle de Stabia. Pas une minute, ni maintenant ni tout à l'heure, elle ne crut qu'il lui tendît un piège. Au premier abord, en l'apercevant là, en imaginant qu'il la forçait à une entrevue par le grossier moyen de la convocation anonyme, et qu'il allait l'accabler de prières, de récriminations, elle s'était placée sur la défensive, blessée, irritée, secrètement déçue. Impression fugace. Voici, au contraire, que par l'accent de Marco, par ses réponses, par tous les détails de la scène, s'accroissait l'ambiance de loyauté, d'élégance psychique, de haute droiture, que suggérait cette jeune âme virile, et qui, malgré tout, s'imposait à l'âme pareille de Solange.

Tous deux firent quelques pas, côte à côte, dans le silence du soir. L'ombre du Palatin couvrait l'avenue. Une clarté d'ambre palpitait encore, et semblait émaner du Forum pour mourir sous les arceaux farouches du Colisée. Le lieu devenait impressionnant de solitude.

Tout à coup, un bruit de course trépidante, une trompe d'auto, rompèrent le charme tragique. Une voiture, venue par la rue Saint-Grégoire, passa, ralentit, vira au pied de l'arc triomphal, et, finalement, stoppa. Tandis que le duc de Stabia s'immobilisait, attentif, M^{me} d'Herquancy, fébrilement, s'élança vers l'automobile. Quelqu'un en descendit, glissa contre les bas-reliefs du pilier. Haute silhouette mince, forme indéfinie, svelte, souple, comme d'un adolescent. L'ample et long manteau cachait la taille, comme le masque à lunettes dissimulait le visage.

Vers l'être ambigu, plus indistinct dans l'ombre de la voûte où il s'engageait, une impulsion forte et terrible fit bondir Solange. Elle courut, fut aussitôt tout près, — tout près, à toucher l'inconnu. Alors elle entendit la voix. Une voix basse, veloutée, ressemblant à celle de Marco, avec la légère

cadence italienne. A son oreille où bruissait la fièvre, comme dans un songe, parvinrent ces mots :

— « Il faudrait retirer le poignard. Mais le sang jaillirait. Nous en serions couverts. »

Avec un cri surhumain, M^{me} d'Herquancy se jeta sur l'espèce de fantôme qui venait de parler. L'autre recula, se retira précipitamment vers la voiture. Solange pourtant l'atteignit, crispa ses doigts sur un pli de vêtement, sur une main qui se dégageait de la manche. Sa force nerveuse décuplée eût peut-être maintenu l'énigmatique personnage, eût donné à Marco le temps d'accourir, de l'aider, — car, à cet aspect de lutte, déjà il s'élançait. Mais une sensation inattendue troubla l'ambassadrice. Ce fut vertigineux, jusqu'à la défaillance.

A cette main qu'elle venait de saisir, et qui, sous le gant, s'effilait, fondait comme une main de femme, Solange percevait une rude armature de bagues. L'index, dans sa paume, enfonça l'impression d'une énorme perle, comme d'une excroissance bizarre...

Une horreur l'envahit, l'effarement de l'inouï, du surnaturel.

L'adversaire fila hors de sa prise, comme un spectre. Spectre, en effet. Car l'automobile, avec une infernale clameur, disparut si vite, le silence retomba si profond, et la solitude, et la clarté d'ambre, à peine pâlie, que la femme, appuyée là, contre le marbre séculaire, crut avoir été le jouet d'une vision.

Une seconde de plus et la réalité s'attesta cependant. Marco, debout devant elle, s'informait, abasourdi, n'ayant rien compris à la tragédie foudroyante qui venait de se jouer là.

— « Vous n'êtes pas souffrante, madame la comtesse ? On ne vous a pas fait de mal, j'espère ? »

Dans le crépuscule, elle distingua les beaux traits calmes, le fier et fin visage. Aucune suspicion ne chuchota en elle, contre lui. Certes, il n'avait rien combiné de ce qui s'était passé là. Ce n'était pas quelque machiavélique mise en scène, — une substitution de personnages arrangée par lui, pour donner le change. Ce qu'elle avait surpris, Marco ne l'aurait pas inventé. L'acteur qu'il eût chargé d'un tel rôle, il ne lui aurait pas prêté une main de

femme, il ne lui aurait pas chargé les doigts de bagues, il ne lui aurait pas mis à l'index la perle, énorme, singulière, — la perle qui, cet après-midi même, par un hasard prévoyant, avait fixé l'attention de Solange. Surtout, le duc de Stabia n'aurait pu déchaîner les flots de souvenirs, de témoignages secrets, de pensées latentes, dont l'aboutissement éclatait, lumière d'évidence, chez la créature bouleversée qu'il voyait frissonner devant lui.

— « On ne vous a pas fait mal ?... Voyons... On ne vous a pas fait mal ? » répétait-il.

Sans lui répondre, elle prononça enfin, rêveusement :

— « Ah !... c'est cela... On vous a persuadé de venir. Il fallait que vous fussiez ici, que je vous visse à l'instant... qu'il n'y eût plus de confusion possible. »

Marco se demanda si ce net esprit ne s'égarait point.

— « Pourquoi fallait-il que je fusse ici, madame ? Daignerez-vous m'expliquer ?... »

La comtesse murmura encore :

— « La même voix, dans les notes assourdies... les mêmes gestes, la même taille quand disparaît l'illusion des robes...

— Permettez-moi de vous ramener, madame l'ambassadrice, » reprit le duc, en appuyant sur le titre comme pour la rappeler à elle-même, et avec une compassion que son respect dissimulait à peine.

Elle le regarda en face.

— « Vous me croyez frappée de démence, Marco di Stabia.

— Je vous vois en proie à une émotion violente.

— Marco, pardonnez-moi.

— Comment ?... Je serais si heureux si vous m'accordiez l'honneur de vous reconduire. »

Solange secoua doucement la tête.

— « Vous ne me comprenez pas. Je demande votre pardon parce que, depuis des années, je vous torture injustement, parce que je vous fais porter le poids d'un crime auquel vous fûtes absolument étranger.

— Madame !...

— Marco, je connais maintenant... Je sais... Je crois savoir... — et j'en aurai la preuve ! — quelle était la créature monstrueuse... le troisième — le véritable assassin...

— De Pierre Bernal !... de l'homme que j'aimais autant qu'un frère.

— Oui, vous l'aimiez... Je vous ai accusé... Mais... si vous saviez !... si vous saviez !...

— Je ne veux rien savoir, madame... Sinon que vous me voyez enfin tel que je suis.

— Tel que vous êtes.

— Aucun doute ne vous reste ?

— De votre innocence... aucun.

— Madame, j'ose à peine me réjouir, tant je vous vois affreusement troublée. Vous paraissez en proie à une horreur sans nom. Ne me direz-vous rien de plus ?

— Rien de plus.

— Permettez-moi de vous soutenir.

— Jusqu'à une voiture... C'est cela. »

Il appuya un des bras brisés sur le sien, guida les pas chancelants de Solange, et fit arrêter le premier fiacre qu'ils rencontrèrent en remontant vers la via Cavour.

— « Dois-je vous quitter, madame ? » demanda-t-il en l'aidant à gravir le marchepied.

Elle fit signe que oui.

— « Au palais Farnèse, » dit Stabia à l'automédon.

« Que leur ferai-je ? » pensait M^{me} d'Herquancy. Et l'insuffisance des tortures possibles la convulsait, impuissante. « Que leur ferai-je ?... Ce Maxime... ce misérable !... Il a offert en spectacle à sa maîtresse mon supplice... l'agonie de tout ce que j'aimais !... Et elle !... Elle lui avait mis le poignard dans la main, sans doute. Quel instinct de l'enfer satisfaisait-elle,

tandis qu'elle se tenait là, impassible témoin ?... De quoi s'est-elle repue, gorgée, la hyène ?.. Ah ! comment ne l'ai-je pas devinée ?... Sa tournure ambiguë, sa sveltesse, et l'accent, la voix de perfidie... la cynique parole !... »

Contre ses oreilles, Solange, brusquement, appuya ses mains, comme pour ne plus entendre. Geste d'inconscience, d'égarement. C'est au dedans que retentissaient les mots inoubliables :

« Il faudrait retirer le poignard. Mais le sang jaillirait... »

Le sang ! le sang adoré !...

« Pourquoi en avait-elle soif, de ce sang ? » reprenait la rêverie haletante de Solange. « Jalousie... envers moi ?... Mais pour qui ?... Pour mon mari ?... Non... Il me la préférait. Pour mon amant ?... Elle avait donc le droit d'être jalouse ?... »

— « Mademoiselle Bérangère fait prier respectueusement son Excellence madame l'ambassadrice de se rendre auprès d'elle aussitôt que son Excellence rentrera. »

L'obséquieux valet italien s'était précipité à la portière, stupéfait de voir un si piètre équipage tourner dans la cour, et encore plus d'en voir descendre sa maîtresse. Dans l'escalier, une femme de chambre, et M^{lle} Marguerite, — la fidèle institutrice de la jeune fille, — suspendues là en une attente anxieuse, réitérèrent la demande.

— « Elle n'est pas plus mal ? » interrogea vivement la mère.

Les deux femmes ne répondirent pas.

M^{me} d'Herquancy s'arrêta une minute avant de pénétrer dans cette chambre, où elle tremblait de rencontrer le frôlement de la mort. Quand elle entra, le frêle buste se souleva sur les oreillers. Les yeux pâlis s'illuminèrent.

— « Oh ! maman, votre sourire est plein de bonnes choses !... Apportez-vous un espoir à votre chérie ? Venez là... Tout près. Comme vous me regardez !... Ah ! je retrouve ma maman de quand j'étais petite... Tenez, je vois tout au fond, tout au fond de votre tendresse. Vous voulez que je vive !... Vous voulez que je sois heureuse... N'est-ce pas ? »

Quelle ardeur encore, dans cette jeune vie trébuchante au bord du tombeau ! Ah ! la magie des jours à venir, la force de l'éternel mirage ! M^{me}

d'Herquancy étreignit doucement sa fille.

— « Oui... oui... Que toi, du moins, tu ne souffres pas !... Vois-tu, mon amour... comme tu as tout de suite deviné... Je ris... Tout est bien... Car je t'apporte le bonheur. Marco est digne de toi. Je m'étais trompée sur son compte. Il t'aime. Et tu seras sa femme. »

Si faible qu'on soit, on ne meurt pas de joie à dix-sept ans. Car la joie ne surprend jamais, à cet âge où on l'attend toujours. Les précautions, pour l'annoncer, sont inutiles. Quelques minutes après, Bérangère, à l'aise dans sa félicité, refusait de reposer, de dormir, formait des projets avec sa mère.

— « Je vais t'emmener loin de Rome, » lui dit Solange. « La chaleur, bientôt, y sera terrible. Si nous allions, pour ta convalescence, dans un air frais et pur, dans notre délicieux climat de France, chez bonne maman, à la Louvette.

— Oh ! que j'aimerais cela, petite mère ! Marco viendra.

— Sans doute, puisqu'il sera ton fiancé.

— Mon fiancé !... » murmura la petite comme en un songe d'extase.

Sa tête blonde retomba sur l'oreiller. Elle se tut. Peu à peu, souriante, elle se laissa gagner par le sommeil.

— « Allez, couchez-vous, » chuchota la comtesse à la garde qui venait prendre la veillée, « C'est moi qui, cette nuit, resterai près de ma fille. »

Et, toute la nuit, en effet, Solange demeura là, à la même place, dans la même attitude, n'ayant pas seulement échangé sa robe de ville contre un peignoir, regardant sa fille, et songeant.

XV DEUX LETTRES

I

*Madame la Comtesse d'Herquancy
à Monsieur de Mirevert.
(Sous enveloppe recommandée).*

Rome, 12 juin.

« Mon ami, mon cher vieil ami,

*Je vous ai écrit, il y a quelques heures, après une veillée sinistre, —
une lettre de folie.*

*« Je vous racontais la révélation inouïe que je venais de recevoir, —
indirectement*

d'ailleurs, et par quelqu'un qui n'avait pas cru se livrer si entièrement.

*« Je vous faisais prévoir une catastrophe. Laquelle ?... Je ne savais pas
moi-même. Des idées de vengeance, de suicide, hantaient mon cerveau
détraqué.*

*« Le jour que mes paupières lasses avaient enfin vu se lever, devait être
— pensais-je — le dernier pour moi, et pour d'autres aussi.*

*« Alors je vous recommandais mon enfant, — mon petit Étienne, — que
vous recherchez maintenant avec la même ardeur que moi-même, — que
nous retrouverons certainement ensemble. Car je vis encore... et je n'ai tué
personne. Je me hâte de vous rassurer.*

« Pourquoi ? me demanderez vous.

« Ai-je été héroïque ou lâche ?

*« Le sais-je ? A quoi bon m'analyser ? Que servirait d'inventer après
coup des motifs psychologiques, dont je n'ai pas eu conscience au moment
d'agir ?*

« J'ai vécu... Voilà tout. Suivant les possibilités de ma nature. A certaines minutes, je me suis regardée, je me suis écoutée, comme si j'étais une autre — dans la surprise de mes résolutions inattendues.

« Il en fut ainsi, quand, cet après-midi, à l'heure où, depuis quelque temps, la princesse de Trani vient, avec affectation, prendre des nouvelles de Bérangère, elle me fit savoir quelle était là.

« Je descendis. Je voulais la regarder en face.

« Je ne savais pas ce que j'allais proférer, ce que j'allais accomplir. Je serrais dans le creux de ma main cette montre en brillants dont je vous ai parlé au cours de mon hâtif récit, et dont vous avez dû lire mille descriptions, après sa découverte dans le jardin de mon malheureux Pierre.

« Lui jeter cet objet à la face, l'écraser de mon mépris, la menacer de la justice, l'étendre morte à mes pieds... — je faisais tout cela mentalement. Je commis vingt fois chacun de ces actes tandis que, très calme, sous les yeux de mes gens, je me rendais de la chambre de ma fille vers le salon où m'attendait Claudia.

« Sans doute il eût suffi de peu de chose pour déclencher ma volonté dans le sens de l'un d'eux. Un mot, un geste, un aspect, un silence. Pourtant je n'en accomplis aucun.

« Tout au fond de mon être, il existait encore d'autres ressources d'inertie, ou d'indifférence, ou de fierté.

« Quand je fus en face de cette femme, je me sentis tout à coup trop haute pour aucune des manifestations dont ma haine effrénée se délectait par avance. La haïssais-je même ? Je ne savais plus. Si différente de moi, si lointaine, elle ne pouvait rien recevoir de ce qui, tumultueusement, s'exhalait de mon âme.

« Sa chair pouvait subir une blessure que je lui infligerais. Et puis... quoi ?

« La chose me parut basse, inutile, répugnante.

« Me venger ?... Cela s'appellerait me venger !... Pauvre vengeance !... Quel rapport entre ceci et ma douleur ?

« Une vague satisfaction me vint de ce que je la sentis dévastée d'effroi.

« Elle était venue pour me donner le change, pour me faire croire que ce n'était pas elle, la forme furtive apparue sous l'arc de Constantin.

« Forcée, par quelque motif dominateur — l'affection fraternelle peut-être — de dissiper mes soupçons sur Marco, elle avait imaginé cette mise en scène, tâchant de réserver, malgré tout, le secret de son rôle.

« Quand, chez moi, entre les mots banals que nous échangeions, elle vit mon attention se fixer sur sa main, elle perdit la couleur et la voix.

« Cette main, elle l'avavançait avec intention, nue et sans bagues.

« Le fait même qu'elle ne portait plus les lourds anneaux, et, en particulier la perle à l'index, remarquée par moi la veille, à la même heure, sans quelle s'en doutât, n'était-ce pas une preuve ?...

« Cependant, après avoir regardé sa main, je relevai les yeux sur sa face pâlie, et mes yeux, j'en suis sûre, ne lui dirent rien que l'incommensurable éloignement où mon âme était de la sienne.

« A cette minute-là, je n'éprouvai que cette sensation.

« Ensuite je m'étonnai d'une sincérité de satisfaction exprimée par elle, quand elle apprit qu'une crise heureuse semblait assurer la guérison de Bérangère.

« Peut-être cette créature de vice et de perfidie éprouve-t-elle une tendresse pour son frère. Peut-être faut-il voir là l'explication de sa récente conduite. Je le regretterais pour Marco. Ceux qu'elle aime ou qu'elle croit aimer doivent se rapprocher de son espèce morale. Et le duc de Stabia, malgré le sang identique, m'est toujours apparu — même quand je le croyais criminel — comme d'une essence tout autre.

« Quoi qu'il en soit, cette femme a quitté ma présence sans que j'aie pu diriger contre elle un geste, ou un mot, qui lui eût découvert la nudité saignante de mon cœur.

« C'est cela qui m'a retenue, je crois... Oui, c'est cela... La farouche résistance de ma pudeur intime.

« Quant au comte d'Herquancy, j'ai évité de le rencontrer depuis hier. Qu'advient-il entre lui et moi ?

« Après mon impassibilité en face de sa complice, je ne puis plus

prévoir. Les actions suprêmes de notre vie se déterminent, je le vois, par des impulsions venues de plus loin que nos raisonnements et notre volonté. Ressorts secrets, sommeillant au tréfonds de nous-mêmes, depuis la naissance, depuis les aïeux, depuis toujours, et qui, détendus au choc de l'excitation propice, révèlent notre véritable caractère.

« Pour le moment, je vais fuir la présence intolérable de Maxime, la torpeur brûlante de Rome, ce morne palais Farnèse, plus morne d'être clos partout contre la chaleur. Oh ! l'ombre, le silence des galeries, des salles, des escaliers. Comme j'aurai ajouté de la douleur à toutes les douleurs qui ont frissonné là depuis des siècles !

« C'est en France, dans notre France au ciel frais et doux, que je vais me réfugier. Bérangère ne reprendrait pas ses forces ici, malgré le miracle de l'amour heureux, qui, déjà, la transfigure. Je l'emmène à la Louvette, chez ma mère. Nous serons donc bien près de vous. Vous pensez si je courrai vous voir !

« Peut-être aurez-vous quelque chose à m'apprendre de mon petit Tiennot.

« Voyez-vous, si la destinée me le rend, aucune de mes tortures ne comptera plus. Je les traverserais toutes de nouveau, si je savais qu'au bout mon petit sera là.

« Que l'automne est loin encore, mon Dieu !... Cet automne qui ramènera sans doute votre mystérieux petit locataire du rez-de-chaussée... Lui... mon Tiennot.

« Car ce n'est pas la peine de vous mentir. J'ai un espoir fou... Plus que de l'espoir... La certitude. Je ne peux pas m'en défendre... Je ne peux pas !

« A bientôt, mon cher vieil ami.

« Votre

« SOLANGE. »

Monsieur de Mirevert

à Madame la Comtesse d'Herquancy.

(Sous enveloppe recommandée).

Paris, 16 juin.

« *Ma chère Solange,*

« *Le moment d'angoisse que m'a donné votre première lettre n'a même pas duré jusqu'à la réception de la seconde.*

« *J'ai eu confiance, chez vous, dans ce substratum du caractère, dans cette personnalité profonde — la vraie — qui désavoue plus d'une fois nos décisions les mieux arrêtées. Je vous retrouve. Et surtout je vous vois — oh ! comme je vous vois — dans cette scène presque muette avec la princesse de Trani, où la femme que vous êtes s'est maintenue au-dessus même de la vengeance, vis-à-vis de la femelle qu'elle est.*

« *Bravo, mon enfant !*

« *Vous méritez une récompense. Et je vais vous l'offrir sur-le-champ.*

« *Sachez que Pierre n'a jamais aimé Claudia de Trani, que jamais il ne l'a reçue dans le Chalet des Lierres, et que, si elle y a perdu la fameuse montre, ce ne peut être que le soir où elle est allée le regarder mourir, la misérable !*

« *Pourquoi ne vous ai-je pas dit cela plus tôt, me demanderez-vous ?*

« *Mais parce que, — si scélérate que je la croyais, — et vous allez voir pourquoi, — je n'ai jamais imaginé que le troisième personnage du meurtre, ce fût elle.*

« *Ce meurtre, comment en ai-je connu les détails ? Par vous seule. Vos impressions, à vous, sont entrées en moi avec votre récit.*

« *J'aurais eu, c'est vrai, plus de motifs que vous de la soupçonner. Et je la soupçonnais de tout, — sauf d'une intervention matérielle, directe. Tant d'audace, de perversité, un si monstrueux sang-froid !... Non... Je ne me figurais pas que cela pût exister dans des nerfs et sous une chair de femme.*

« Qu'elle voulût la mort de Pierre, qu'elle eût distillé le soupçon dans l'esprit de votre mari, qu'elle eût banderillé Maxime jusqu'à ce qu'il vît rouge, qu'elle lui eût adjoint quelque spadassin de son pays, — son jeune frère même, épris de vous, — (je ne connaissais guère Stabia) — voilà ce que j'avais reconstitué, depuis votre confession, si récente, malgré tant de points laissés imprécis, et grâce aux notions accumulées dans ma mémoire.

« Le point capital m'échappait.

« Aujourd'hui, tout s'éclaire.

« Apprenez donc ce que vous ignorez, — ce que je gardais par devers moi pour tenir ma parole au pauvre mort, et parce que nul devoir plus sacré ne déliait ma conscience de ce serment.

« Pierre, vous le savez, ne confiait à personne, pas même à moi, les petits ou grands mystères féminins à travers lesquels un charmeur tel que lui devait évoluer.

« Comment auriez-vous oublié que, le soir même de sa mort, chez vos parents, à leur table, devant vous — (que n'avez-vous pas enduré alors, pauvre suppliciée!), — je m'inquiétais de cette discrétion, vraiment exagérée, à mon égard... Je devinais dans la vie de mon fils adoptif une liaison tragiquement sérieuse.

« Une seule de ses aventures m'était connue. S'il me l'avait contée, c'était pour me prévenir, sous couleur de demi-badinage.

« — Je traîne après moi une haine de femme, » disait-il en riant. « Celle d'une créature vindicative, orgueilleuse comme Lucifer, et que j'ai mortellement offensée. Si jamais il m'arrive une catastrophe, soyez sûr que la superbe Claudia n'y sera pas étrangère. »

« Peu à peu, il s'était ouvert à moi, m'avait conté tous les détails de l'aventure.

« Vous vous rappelez, Solange, que, lors de votre mariage, Pierre était pensionnaire à la Villa Médicis.

« Ensuite, je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi il demeura en Italie, pourquoi il se tint, pendant de longues années, éloigné de France. A Rome, à Florence, il connut ses premiers grands succès. Il y fut choyé. Il y noua des

amitiés profondes.

« Le feu duc de Stabia, père de Claudia et de Marco, goûta son talent, l'attira dans son palazzo célèbre, lui fit des commandes importantes.

« La sœur et le frère, alors adolescents, entrèrent avec tout le feu de leur âge et de leur race dans les sympathies paternelles.

« Vous savez maintenant quel sentiment vif, pur et fidèle, celui qui devient le fiancé de votre fille voua à l'artiste qu'il considérait comme son initiateur dans le domaine du beau.

« Quant à Claudia, elle s'éprit de Pierre, si follement que le vieux duc, inquiet, se hâta de la marier dans des conditions dignes de sa naissance et de l'éclat de leur antique maison.

« L'ambition seule pouvait consoler cette fille, plus orgueilleuse encore, peut-être, que passionnée. Car, chez elle, la passion est intermittente, l'orgueil toujours vibrant. N'ayant pas celui qu'elle aimait, elle crut — sincèrement, comme après chacun de ses caprices — qu'elle n'en aimerait jamais un autre, et elle s'unit à un avorton, demi-fou à ce qu'on assure, — mais de noblesse inouïe et de fortune non moins fabuleuse, à Lorenjo di Trani.

« Elle fut princesse.

« Elle ne l'était pas depuis longtemps, — cela ne se compterait pas par des mois, peut-être à peine par des semaines, — quand elle se mit à faire la cour à Pierre. Oui... la cour, comme un homme la fait à une femme. Rôles renversés, où la galanterie française de notre jeune artiste fut mise à une rude épreuve.

« La tentation était médiocre pour lui. Car il aimait d'autre part. (Vous savez qui... Et comment !...) La résistance ne lui coûtait guère. Non seulement son cœur vous appartenait, mais cette souple et audacieuse Florentine lui était antipathique.

« Cependant, il devenait sensible au ridicule, et il allait s'y soustraire par la fuite, lorsqu'une circonstance qu'il n'aurait jamais imaginée le retint.

« La dédaigneuse grande dame italienne ne se figura-t-elle pas qu'elle asservirait un artiste pauvre par de l'argent ?

« Par de l'argent... Oui. — Ne bondissez pas, Solange, en pensant à quel être de la plus délicate élite un tel procédé s'adressait.

« La princesse Claudia de Trani s'avisa de commander son buste au sculpteur Pierre Bernal. Et, en même temps que la commande, elle lui en envoya le prix. Prix tellement démesuré, excessif, qu'un chef-d'œuvre ne l'eût pas justifié. C'était l'homme qu'elle prétendait acheter, non le marbre. Le prétexte ne faisait que souligner l'offre cynique.

« On ne châtie pas l'erreur injurieuse d'une femme comme un outrage masculin. Pierre ne pouvait souffleter l'insolente ni lui expédier ses témoins. Pourtant il résolut de la punir dans la fierté de son sexe, en humiliant à son tour la hautaine créature.

« Il accepta de faire le buste, mais il retourna la somme fastueuse, — étant trop payé, disait-il, par la beauté du modèle.

« Claudia crut — enfin ! — à une déclaration. Elle hâta la première séance de pose, et s'étonna de voir Pierre travailler pour de bon.

« Notre sculpteur, tout animé par l'enthousiasme de son art lorsqu'il pétrissait la glaise, se refroidissait jusqu'à la plus glaciale politesse une fois l'ébauchoir posé. Admirateur des traits qu'il devait reproduire, il n'en percevait plus la fascination dès que son œuvre cessait d'être en jeu.

« A le voir tellement maître de lui, Claudia s'exaspéra.

« Cette femelle de perdicion, dont les veines roulaient le sang lascif et hardi des Stabia de la Renaissance, recourut à un piège emprunté peut-être à quelque une de ses dévergondées d'aïeules.

« Un beau jour, elle posait avec plus de patience que d'habitude. Pierre en profitait pour pousser sa tâche. Il venait de s'absorber dans la mise au point d'un morceau difficile. Se tournant après quelques minutes pour comparer avec l'original, savez-vous ce qu'il vit ?...

« La princesse Claudia de Trani changée elle-même en statue. Une Vénus de Praxitèle, une Psyché de Canova. Un marbre vivant.

« L'immobilité, la grâce de ce corps, dont tous les voiles avaient glissé, prêtaient, malgré l'audace de l'acte, une espèce de pudeur à cette impudeur.

« Elle était noblement belle, la mâtine... Et elle s'entendait à la mise en

scène. Sans un sourire, — qui eût été abject, — sans un geste, elle attendit...

« Elle attendit que, dans les yeux du sculpteur, la stupéfaction fit place à l'inévitable, à l'irréfrénable désir.

« Or, savez-vous ce qui se passa ? Savez-vous, Solange, ce qu'il fit, — celui que l'amour de vous, le mépris de cette femme, la soif d'une représaille cinglante cuirassaient contre la séduction ?

« Il étudia du regard l'ovale du visage dont il dictait à la glaise la courbe si longue et si fine, et, l'ayant cru saisir, il revint à l'ébauche, comme s'il n'eût rien vu d'autre, comme si rien d'extraordinaire ne se fût produit. Tranquillement, il paracheva son travail.

« Le même manège recommença, pendant quelques minutes : lui, scrutant les traits qu'il copiait, puis, de nouveau, s'absorbant à sa tâche, — elle, sans mouvement, sans souffle, plus pétrifiée par l'atroce injure de cette indifférence que par la volonté d'une attitude. Enfin, elle jeta un appel :

« — Pierre !... »

« Si celui que vous avez tant aimé, Solange, avait pu vous être infidèle, l'accent sincère, ardemment triste, de ce cri l'y eût incité, m'avoua-t-il, plus que toutes les sollicitations sensuelles.

« Mais il ne voulait pas devenir l'amant de Claudia de Trani. Il lui dit donc :

— « Madame, nous n'avions convenu que pour la tête. Adressez-vous à un autre pour l'ensemble. Au prix que vous offrez d'un buste, vous ne manquerez pas de sculpteurs. Quant à moi, vous m'excuserez. Je pars demain. Je retourne en France. »

« Cette Trani trouva, paraît-il, même dans une conjoncture si grotesque, le geste, le mot qui lui garderaient sa noblesse, toute sa fierté. Souplement, sans indécence, tant ce fut harmonique et prompt, elle se drapa dans les vêtements d'où elle avait surgi, puis elle se dirigea vers un cabinet de toilette, voisin de l'atelier, où toujours l'attendait sa femme de chambre.

« Avant de disparaître, elle darda vers celui qui la dédaignait physiquement comme elle l'avait dédaigné moralement, le regard le plus chargé de haine, — de virulente haine féminine et florentine. Puis, avant de

disparaître, voici ce qu'elle lui cria :

— « *PIERRE... CŒUR DE PIERRE... N'OUBLIE PAS !* »

« *Vous reconnaissez la formule fatidique, Solange.*

« *Elle dut l'écrire aussitôt, comme une suggestion de vengeance, et l'insérer dans un bijou qui ne la quitta plus ensuite.*

« *Ce bijou, on en a mené grand bruit, pendant l'instruction du crime. Inutile de vous dire que l'inscription contenue dans le boîtier me révéla suffisamment alors la propriétaire de la montre. Mais, quand les journaux en parlèrent, vous m'aviez fait une visite dont je gardais une bien étrange impression. J'avais arrêté sur vos lèvres des aveux que je devinais trop.*

« *Quel rôle aviez-vous joué dans le drame ? Quel rôle appartenait à Claudia ? Ce n'était pas à moi à guider la justice à travers un labyrinthe où l'on piétinerait des cœurs et des honneurs de femmes. J'eus peur pour vous, pour mon pauvre brave d'Alligné. Rien ne ressusciterait Pierre. Je gardai donc le silence.*

« *L'idée me resta, naturellement, que la vindicative Trani, poursuivant sa vengeance contre Pierre, plus exaspérée de lui deviner un grand amour, vous avait dénoncée à votre mari, avait été l'instigatrice de la tragédie abominable. Mais je pensais qu'elle avait confié son talisman de haine au meurtrier, et que celui-ci l'avait perdu. Je n'imaginai pas un instant qu'elle fût venue là elle-même. Ni pour l'amour, — j'étais trop sûr du contraire. Ni pour l'assassinat. Est-ce qu'on soupçonne des monstruosité pareilles ?*

« *Du moins, Solange, que cette lettre, — sans doute bien maladroitement écrite par une vieille main desséchée, par un vieil esprit totalement inapte aux subtilités de l'amour, — guérisse en vous deux plaies, malgré la souffrance que vous en aura infligée la lecture.*

« *D'abord, ce qui peut rester en vous de doute quant à la personnalité apparue sous l'arc de Constantin. Et, du même coup, toute arrière-pensée sur l'homme à qui vous donnerez votre fille.*

« *Ensuite, la plus secrète, la plus inavouée, la plus virulente de vos blessures : cette supposition que le bijou trouvé sur le gravier sanglant pouvait appartenir à quelque tendre visiteuse de celui par qui vous fûtes uniquement aimée.*

« Et maintenant, laissez-moi vous dire combien j'applaudis à votre décision de venir le plus tôt possible, avec Bérangère, à la Louvette. Je serai très heureux de vous revoir, ma chère enfant. Moi aussi, je suis comme vous, plein d'un espoir que je refrène difficilement.

« Quand reviendra-t-il, ce petit qui ressemble à Pierre ?

« Triple sot que je fus de me buter contre cette ressemblance-là, de me gendарmer contre mon propre attendrissement, que je trouvais stupide.

« Dire que !... Enfin !... Je ne veux cependant pas me faire détester par vous, en vous suggérant les sévérités dont je m'accable moi-même.

« Nous l'aurons, notre Tiennot. Nous l'aurons !

« A bientôt, ma chère Solange.

« MIREVERT. »

XVI JEUX DE FEMME

Sur une terrasse de sa villa de Tivoli, se tenait Claudia. Ses jardins, au-dessous d'elle, s'étagaient sur la colline. Ils avaient cet air noble et artificiel des jardins de l'Italie, pleins de lignes droites, de marbres, de rigides verdure. Plus bas, dans une brume d'été, s'ouvrait l'immense campagne romaine.

La princesse rêvait. Son long corps, son buste flexible serpentaient dans un amas de coussins sur une chaise longue en sparterie. Des orangers l'abritaient de leur ombre. Un billet ouvert traînait sur ses genoux. Elle attendait l'homme qui avait écrit ce billet. Comme la visite tardait au gré de son impatience, elle relut les lignes qui la lui annonçaient :

« Il faut absolument que je vous voie, Claudia. Ce n'est pas pour vous parler d'amour, je vous en fais le serment. »

« Vous ne me fermerez pas votre porte quand vous saurez que je dois vous restituer un bijou qui vous appartient. »

« MAXIME. »

Un sourire d'ironie cruelle — le même qu'à la première lecture de ces phrases — détendit lentement les lèvres de Claudia.

« Sa femme le lui a remis. J'aurais voulu voir la scène entre eux. »

Ses narines palpitèrent, flairant la violence, la passion. Quel baume pour elle, les cœurs à vif, fumant de douleur et de désir ! Nulle émotion assez forte pour cette âme insatiable.

Un valet s'approcha. Et, tout de suite, montant les degrés derrière lui, parut l'ambassadeur de France. La princesse lui tendit ses doigts à baiser, et ils échangèrent quelques propos indifférents, jusqu'à ce que l'homme en

livrée fût loin. Alors ils se regardèrent en silence. Comme il avait vieilli ! Était-ce le regret de son amour, à elle ? La longue angoisse durant la maladie de sa fille ?... Autre chose ?...

Interdite, Claudia l'examinait. Jamais encore elle n'avait vu la vieillesse envahir une existence qu'elle eût connue intacte et superbe. Et celui-là, il était, naguère encore, l'ivresse de ses yeux. Celui-là, cet homme aux tempes neigeuses, aux épaules alourdies, aux prunelles sans reflets, sous la paupière épaissie de plis rugueux.

Si vite !... La vie vous transforme si vite !

« Moi ?... Je serai donc un jour... — bientôt !... — une vieille femme. Oh ! jamais... jamais !... » pensa la frémissante créature.

— « Il est loin, votre beau Maxime, » sourit son ancien amant, avec l'indéracinable espoir d'une contradiction qui tremble sous des vérités de cette sorte.

— « Oui, » prononça-t-elle sans pitié.

Il ne broncha pas, trop fier pour trahir l'humiliante, l'atroce meurtrissure intérieure. Avec un geste de la main, il parut écarter le sujet.

— « Regardez, Claudia, » reprit-il. « Voici pourquoi je suis venu. Voici ce que je vous rapporte. »

Il lui présenta la montre en brillants.

— « Je n'en ai que faire. Vous auriez pu vous épargner cette peine, » dit-elle.

La dureté du ton affirma la sincérité de la rebuffade. Après s'être divertie à l'avance du drame deviné, dont il lui apportait l'écho, elle s'irritait de la funèbre impression. Le premier frisson des lointaines déchéances, la première menace du déclin, elle les lui devrait. Qu'était-il venu faire, spectre d'un amour désormais haï, dans la sérénité de cette lumière splendide, sous la douceur des orangers ? Une férocité durcit les traits, glaça les yeux féminins.

— « Comment ! » s'écria d'Herquancy. « Mais ce bibelot, livré à la justice, pourrait vous perdre.

— N'y a-t-il pas prescription pour notre petite histoire ?

— Pas encore.

— En tous cas, du moment qu'il est tombé entre vos mains, je n'avais rien à craindre.

— Soit, » dit le comte, « Mais il ne s'y trouvait pas avant-hier. Vous aurez du moins la curiosité d'une si étonnante rencontre. Savez-vous de qui je le tiens ?

— Certainement. »

Maxime, de stupeur, perdit un instant la parole. Quand il la retrouva, ce fut pour varier la formule de sa question, en scandant les syllabes :

— « Vous savez d'où me vient cette montre ?

— Mais oui.

— Et ?... selon vous, qui me l'aurait remise ?

— Votre femme.

— Est-ce que je deviens fou ? » murmura-t-il après un nouveau silence de suffocation. « Est-ce que je rêve ?

— Soyez sûr que non. Vous êtes en pleine réalité, Maxime. Je vous le prouverai tout à l'heure. Mais à une condition. Dites-moi ce qui s'est passé entre votre femme et vous ?

— Rien. »

A son tour, Claudia marqua de l'étonnement.

— « Comment, rien ? Elle vous a donné la montre sans explication. Et, vous-même, vous avez jugé cela tout simple, vous ne lui avez posé aucune question ?

— Je ne l'aurais pas pu. Ma femme a quitté Rome. Elle a emmené en France notre fille, dont la convalescence exigeait un changement de climat. Ce départ s'est produit avec mon entière approbation. C'est seulement lorsque la comtesse était loin qu'on m'a remis de sa part un petit paquet. Aucune lettre n'y était jointe. Je l'ai ouvert. Il contenait ceci.

— « Ah ! bah ! » dit la princesse.

— « Maintenant, par quel prodige saviez-vous que madame

d'Herquancy possédait cette montre ?

— Aucun prodige. C'est moi qui la lui avais envoyée.

— Je m'y perds. Mais, d'abord, vous l'aviez donc ?

— Je l'avais.

— Depuis quand ?

— Depuis que je l'avais déterrée de la cachette où Gervais la mit, après son accident.

— La cachette ?... Dans la forêt... C'était vous ?...

— Parfaitement.

— Par qui aviez-vous eu connaissance de cette cachette ?

— Par Gervais.

— Allons ! » s'écria le comte après quelques secondes de réflexion, « vous êtes encore plus forte que je ne l'imaginais.

— Je m'en vante.

— Donc, vous gardiez par devers vous, durant des années, cet objet redoutable, ce bijou dont la disparition m'affolait, hantait mes nuits, par crainte pour vous autant que pour moi... Et vous ne m'avez jamais dit : « Dormez tranquille. Le voilà ! »

— Je m'en serais bien gardée.

— Mais pourquoi ?

— Ce péril commun nous rendait plus solidaires, vous attachait à moi, imposait sans cesse à votre esprit une inquiétude dont j'étais l'objet. A l'époque dont vous parlez, je vous aimais, Maxime.

— Étrange amour !

— Puis cela m'amusait de voir trembler le superbe d'Herquancy, tandis que j'avais là, à portée de ma main, de quoi le rassurer. Monsieur l'ambassadeur, alors que tous s'inclinaient devant lui... moi seule, je lisais au fond de ses yeux des visions de gendarmes et de cour d'assises. Vrai, c'était piquant !

— Vous êtes un monstre, Claudia. »

La princesse haussa les épaules.

Il murmura :

— « Et je laissais mourir ma fille plutôt que de vous dénoncer !...

— Oh ! » reprit-elle... « Un instant !... Je sais... J'ai suivi cela de loin. Tant que votre femme croyait à la culpabilité de Marco, elle lui refusait la main de Bérangère. Et vous acceptiez toutes les suites de cette erreur monstrueuse, pour ne pas livrer le nom d'une femme... votre complice. En paroles, cela semble très généreux, très chevaleresque... héroïque même. Allons au fond. Vous vous disiez que la comtesse d'Herquancy n'ajouterait pas foi à une telle substitution de personnes, produite par vous, si tardivement, sans preuve. Ou, si elle y ajoutait foi, ne serait-ce pas pire ? Mettre aux prises une Solange, exaspérée par son interminable supplice, avec une Claudia, qui lui aurait non seulement pris son mari, mais tué son amant... Hasardeuse manœuvre !...

— Vous l'avez bien osée, cette manœuvre, et même en livrant à la comtesse une arme terrible, puisque vous lui avez envoyé la montre.

— J'ai fait davantage.

— Quoi donc ?

— Je me suis montrée à elle dans un costume analogue à celui que je portais lors de notre expédition en automobile, et je lui ai fait entendre ma fameuse phrase, imprudemment prononcée à propos du poignard, — cette phrase dont elle se souvenait trop bien, qu'elle vous a répétée plus d'une fois.

— « Ah ! » cria le comte, étreignant le bras de Claudia avec une expression menaçante, « vous allez la faire mourir ! »

Elle se dégagea, riant :

— « Mon Dieu !... Vous êtes donc redevenu amoureux de votre femme ?... »

Maxime la lâcha, recula, dans une certaine confusion.

— « Ne vous en défendez pas. Solange est toujours belle.

— Est-ce qu'il s'agit d'amour ?... » prononça le comte d'Herquancy, avec un intraduisible accent d'amertume, de lassitude. « Mais » (et il mit une

force inattendue dans ses paroles) « je vous interdis de toucher à cette femme !

— Dites donc, monsieur l'ambassadeur ! Il me semble qu'en me dénonçant à elle je manifestais à son égard une générosité dont votre sollicitude... imprévue... ne saurait prendre ombrage.

— Je ne crois pas à votre générosité, Claudia.

— Ma démarche a sauvé votre fille.

— Elle devait avoir un autre but.

— Je vous jure bien que non, — sur ma vie ! »

Le ricanement tranquille de Claudia inspirait à Maxime un désir de prendre en ses doigts le cou de la Florentine, — ce cou flexible et long, presque aussi long que celui de la Tornabuoni, peinte par Ghirlandajo. Une faible étreinte brisant la tige délicate, et cette belle fleur vénéneuse eût cessé de distiller ses poisons avec son parfum. Comme il se fût vite éteint aux lèvres convulsées, le ricanement odieux !

Tous deux se mesuraient maintenant du regard, chacun cherchant aux yeux de l'autre, avec une curiosité morbide, si la haine aujourd'hui y étincelait autant que l'amour autrefois. M. d'Herquancy renonçait à interroger, sûr de ne recueillir que des mensonges. Il avait élucidé quelques questions de fait. Celles-là s'avéraient ou se contrôlaient par les circonstances. Quant aux intentions secrètes, aux combinaisons perverses, à quoi bon tâcher de les pénétrer ? Fin diplomate pour les affaires d'État, il se sentait plus désarmé qu'un enfant parmi les roueries d'une telle femme.

— « Allons ! » fit-il en se levant pour prendre congé d'elle, « j'aurai du moins accompli mon devoir de galant homme, Claudia. Rien ne m'a arraché votre secret, pas même l'ombre de la mort sur le visage de mon unique enfant. Et je vous ai restitué ce dangereux objet. Qu'avez-vous machiné contre moi ou les miens, en retour de la passion qui m'a fait si longtemps votre esclave ?... »

Il acheva dans un geste qui disait : « Je ne sais », ou « Peu m'importe !... »

Un tel découragement, une si morne tristesse émanait de sa

physionomie, jadis empreinte d'une triomphale assurance, que même Claudia éprouva quelque chose qui ressemblait à de la pitié.

— « Je ne machine rien, » répliqua-t-elle avec une sorte de douceur. « Vous êtes sorti de ma vie, Maxime, et, par conséquent, tout ce qui vous touche. Une raison de sécurité personnelle m'a fait agir. Voilà tout. Ne cherchez pas à comprendre. »

Mais, comme, à ce soudain changement de façon, elle vit se rallumer dans les yeux de son ancien amant une brusque étincelle, tout de suite elle poursuivit, avec son mauvais sourire :

— « Autrement, — vous en jugiez bien, — je n'aurais pas travaillé au rétablissement de votre petite Bérangère. Sa mort me convenait. Elle n'est vraiment pas du sang dont on fait une Stabia. Mon frère est fou. »

Maxime se tournait pour fuir, pour échapper à la tentation de la meurtrir, de la tuer, lorsqu'il dut contenir aussi bien son mouvement de retraite brutale que sa colère.

Un domestique montait les marches de la terrasse.

— « Excellence... » commença l'homme, s'adressant à sa maîtresse.

Il hésita. Une joie fourbe perçait à travers le masque platement respectueux de sa servilité italienne.

— « Qu'y a-t-il ? » fit-elle avec impatience.

— « Quelqu'un est là, qui insiste d'une façon... extraordinaire, pour être reçu par madame la princesse. Mais nous ne pouvons croire...

— Qui est-ce ? Voyons !

— Excellence... c'est ce dompteur... Nous l'avons reconnu d'après les affiches... Ce Polonais qui montrait ses lions... »

Le comte d'Herquancy regarda Claudia. Il ne perçut même pas qu'elle changeât de contenance. De sa voix égale, elle dit :

— « Pauvre diable ! Il vient implorer quelque faveur. Qu'on l'amène. »

Quand le domestique eut tourné les talons, Maxime s'écria en français :

— « Vous en êtes là ! Vous recevez ici, chez vous, un pareil amant, princesse de Trani ! »

Un rire libre et gai sonna aux lèvres de l'audacieuse créature.

— « Mon pauvre Maxime !... A quelles aberrations vous porte la jalousie !

— Je vous laisse, madame.

— Non, pourquoi ?... Restez donc. Ce brave garçon veut peut-être transporter sa ménagerie en France. Je réclame votre protection pour lui. Il a été très chic avec sa représentation pour les sinistrés. »

S'élevant le long de la rampe de marbre, la grande taille d'Otto Perkowicz apparut. Le belluaire était vêtu en gentleman, — du moins il le pensait. Malgré les notes criardes de la cravate trop bleue et des bottines trop jaunes, l'ensemble ne manquait pas d'allure, par la beauté plastique du personnage. Lui, n'attendit même pas que le valet à la livrée des princes de Trani fût à distance suffisante. Dès qu'il aperçut l'ambassadeur de France, il cria — tandis que le domestique s'éclipsait en hâte (ou faisait semblant) :

— « Voilà donc pourquoi tu me fais expulser de France ! Il vient de toi, l'avis transmis par la police romaine. Tu retournes à tes amours françaises. Mes compliments !... »

Il se croisa les bras, le torse renversé, comme en face du public, dans le cercle de ses fauves. L'air menaçant répandu sur ses traits fit s'interposer d'Herquancy. Celui-ci s'avança d'un pas comme pour se placer entre la princesse et le singulier visiteur.

— « Laissez, comte, » fit Claudia, calme extraordinairement. « Ce serait risible, si je ne croyais comprendre qu'on tracasse notre vaillant dompteur. Voilà ce que je ne permettrai pas. »

Les bras d'Otto, décontractés, glissèrent le long de son corps. Son expression farouche se changea en ahurissement.

— « Vous devez faire erreur, monsieur Perkowicz, » reprit-elle avec suavité. « Mais, vous voyez, je ne me fâche pas. En quoi la princesse de Trani peut-elle vous être utile ? Je ne demande que cela. J'ai assisté à votre belle représentation du Colisée. Vous avez risqué votre vie pour des malheureux. C'est admirable. Mon pays est votre obligé. Et l'on vous expulse, dites-vous ? Ce ne sera pas. Je m'emploierai à l'empêcher. »

Le belluaire, abasourdi, rassembla quelques idées lentes.

— « Allons donc ! » s'écria-t-il, revenant soudain à la fureur. « C'est toi, j'en suis certain, qui m'as fait donner cette injonction par la police. Tu veux te débarrasser de moi. Tu me trouves gênant, maintenant que ton caprice est satisfait. Tu m'envoies au diable. Mais cela ne finira pas si facilement.

— Y comprenez-vous quelque chose, comte ? » demanda la princesse à Maxime.

L'ambassadeur ne répondit pas. Cette scène l'écœurait. Toutefois il y goûtait une vengeance. Puis, malgré tout, quelque chose le fixait à cette place. La nécessité de protéger une femme. Savait-il jusqu'à quelle violence se porterait l'être équivoque et brutal qui interpellait si rudement la princesse ?

De nouveau, toujours avec la même tranquillité, celle-ci parla :

— « Croyez-vous donc me connaître ? » dit-elle au dompteur. « Où m'avez-vous vue ?

— Dans mes bras, » cria-t-il. (Et, plus cyniquement, il précisa.) « Ce n'était pas toi, peut-être, chez la complaisante hôtesse de la voie Appienne ?...

— Écoutez, » reprit Claudia, de cette voix musicale, posée très bas, dont la magie inaltérée commençait d'agir, « écoutez... Je pourrais vous croire ivre, vous faire jeter à la porte par mes gens. Mais je n'y songe pas. L'homme qui, journallement, affronte les bêtes féroces, doit être sobre. Vous êtes le jouet de quelque mystification. J'ai assez d'ennemis dans Rome pour qu'on ait pu monter une comédie infâme, en payant pour la jouer quelque drôlesse qui me ressemble. Cessez de vous y prêter, vaillant Otto Perkowicz. Je suis assez puissante, — vous l'avez dit, — pour vous faire reconduire à la frontière, entre les *carabinieri*, aussi vite que bon me semblera. Mais si vous vous fiez à la bonne volonté que je vous porte... » (Elle le regarda au fond des yeux d'une manière qui fit palpiter les paupières de l'homme, et mit une pâleur troublée sur sa face d'athlète)... « vous ne regretterez pas votre docilité, je vous en réponds. »

Le belluaire hésita, décontenancé. En un éclair il avait retrouvé, dans le velours profond du regard, tout l'ensorcellement des souvenirs et des

promesses. L'ardente Cæcilia s'évoquait... Et dans quel cadre !...

Cette fois, c'était bien une princesse, qui, en la somptuosité de sa demeure, gardée par son armée de laquais, ayant sur la grâce inoubliée de son corps une fortune de perles, de dentelles, en présence d'un ambassadeur, se restituait à lui d'un regard. S'il s'était trompé !... Si elle l'aimait encore !... Si, le revoyant, elle se sentait reprise... (Otto n'en doutait guère.) Si l'aventure merveilleuse devait se dérouler jusqu'au bout !... Ne serait-ce pas insensé d'y mettre un terme par un accès de brutalité ?

Il murmura :

— « Madame la princesse... Qu'ai-je dit ?... C'est une hallucination... Mais une fièvre me dévore. On m'ordonne de quitter Rome et ses environs dès demain. Or... vous ne savez pas... C'est ma vie que j'y laisse... Toute ma vie... Un espoir !... »

Les mots lui manquaient. L'éloquence verbale n'était pas son fait. Pourtant la frénésie de ses convoitises l'illuminait. Il n'avait pas besoin de phrases. Sa romantique beauté s'exaltait par l'exaltation de son rêve insensé. Autour de lui, sur les jardins, sur la villa, il promena le coup d'œil d'un maître. Puis il revint à cette femme qui lui souriait divinement.

— « Pardon !... J'attends tout de vous... » dit-il.

S'inclinant avec le mélange de respect et de fatuité qui marquait ses saluts au public, il jugea discrètement habile de se retirer. Les yeux de Claudia suivirent la silhouette hardie, aux lignes de souplesse et de force.

— « *Che peccato* !... » soupira-t-elle.

Puis se tournant vers Maxime :

— « Cher ami... Puisque vous rentrez en ville... Évitez-moi donc la peine d'y retourner par cette chaleur.

— A vos ordres, » dit-il, glacial.

— C'est une petite commission pour le préfet de police.

— Voyons ?...

— Qu'il fasse emballer ce gaillard-là, qu'on le dirige vers un port, et qu'on veille à ce qu'il s'embarque. Je ferai parvenir la somme nécessaire

pour dédommager le Polonais de sa ménagerie, dont le transport serait trop long. Tout est convenu, d'ailleurs, et l'on n'attend qu'une indication de ma part.

— Permettez que je ne m'en charge pas, princesse.

— Pourquoi donc ?

— Une idée à moi. Toutes mes excuses. »

Elle éclata de rire.

— « Avouez qu'il est beau, » fit-elle.

M. d'Herquancy se retira. Au bas des terrasses, devant la grille, il retrouva la voiture de l'ambassade, le cocher, le valet de pied, avec la livrée française, la cocarde tricolore. Il se fit conduire à la villa d'Este.

C'est une demeure de la Renaissance, inhabitée aujourd'hui, lieu de pèlerinage pour les touristes. Située en avant de Tivoli, sur la pente de la montagne, elle domine toute la campagne romaine. Panorama sublime quand on l'aperçoit brusquement au fond d'une avenue, dans l'encadrement des cyprès séculaires.

Maxime erra sous les quenouilles géantes des sombres arbres. Leurs troncs lentement accrus ont l'aspect fibreux, cordé, de muscles étirés par l'effort. Que de jours, que de soirs, rosés comme celui-ci, — oh ! tant de jours ! tant de soirs ! — dans leur beauté taciturne ! Une voix seulement palpitait parmi le majestueux silence : le murmure d'une fontaine. Une eau éternelle s'égoûtait sur les marbres mythologiques.

Maxime d'Herquancy se disait :

« Voilà... c'est la femme que j'ai le plus aimée... Un monstre ! Je l'aime peut-être encore... Non... En serais-je à ce degré de bassesse ?... Non ! Ce que je regrette, c'est moi-même, c'est la force de mes plus beaux jours, que je lui ai prodiguée, et qui n'est plus. Je suis vieux maintenant... vieux. Et, sans son abandon, sans son ironie, je ne connaîtrais pas encore ma déchéance. Son amour m'aurait préservé de sentir la vieillesse. Mais quoi ! Vieux ou jeune, tout cela n'est rien... Ma passion est la même. C'est Claudia que je veux... Je ne peux pas la perdre... Ah ! je souffre... Ces cyprès, ces jardins... Que de folies, de joies, de douleurs ont palpité ici. Maintenant, quelle solitude, quel

silence !... Tant de cris éteints, de jours abolis, de délices mortes !... Il faudra mourir... il faudra mourir !... D'où me vient cette faiblesse ? Pourquoi ce décor, ce ciel, ces choses somptueuses et tristes, me causent-elles une pareille angoisse ?... »

L'image de Solange passa dans sa rêverie.

« Que jamais elle ne sache ma détresse ! » pensa-t-il.

Lui, ne la haïssait plus. Mais il ne pouvait supporter qu'à la fin elle triomphât. Il ne pouvait le supporter. Cependant cela était. Dans leur atroce duel moral, il ne percevait plus sa propre sécurité hautaine et l'écrasement de l'adversaire. Ce n'était plus lui le juge, le maître, le bourreau. Elle lui avait fait remettre ce tout petit bibelot étincelant, cette montre révélatrice, et elle était partie avec sa fille, sans une explication, sans un mot. Maxime eût préféré le cri furieux : « Voilà donc quelle était la vérité !... » Il eût préféré le poignard enfin levé contre lui, ce poignard qu'elle gardait toujours, avec sa lame ternie de sang.

« Que pense-t-elle ? Que fera-t-elle ? » se demandait-il.

Dans son palais désert où il rentra, l'affreuse méditation des jardins de la villa d'Este captura, plia son âme. Le rire de Claudia narguant son amour, le silence de Solange planant sur son crime, — double hantise, double forme de sa défaite morale. Comment l'orgueil dont il vivait eut-il tenu là-contre ? La moquerie de la femme qu'il avait voulu aimer, le mépris de la femme qu'il avait voulu punir. L'une tellement vile, l'autre si grande ! Il les voyait bien maintenant.

Dans le cœur amer du comte d'Herquancy s'amoncelaient les laves et les cendres. Sa fierté extérieure restait la même. Seulement son esprit de diplomate s'émuoussait. L'âge, dont avait ri la cruelle Claudia, s'alourdissait sur son front, sur ses épaules.

— « Il était donc plus en façade qu'en fond, ce fameux d'Herquancy ? » observaient les jaloux.

— « Trop homme d'amour, » disaient les autres. « Quand on arrive par les femmes, il faut pouvoir rester, — même sans elles. »

Et le mot courut, terrible, parmi ceux qui guettaient son poste :

— « On l'attend à la première gaffe. »

XVII LES SCRUPULES DE M^e LOUPEIGNE

« Bonjour, madame. Est-ce que vous me reconnaissez ? »

M^{me} Grouille, occupée à couper du mou en petits morceaux pour le déjeuner de Footit, son angora, leva les yeux. Elle ne les leva pas très haut. Car, ayant elle-même une taille de gendarme, elle dominait son interlocuteur. D'abord elle ne vit de lui qu'un crâne rose emperlé de sueur, qui la fit penser à un alcarazas. Puis, au-dessous du crâne, un visage sans caractère bien accusé, qui ne lui rappela aucun souvenir.

— « Non, monsieur. Je n'ai pas l'avantage... Oui, mon amour, mon trésor... Sa mémère va lui donner son nanan, » dit-elle d'une seule haleine, si bien que le visiteur sursauta, se croyant l'objet d'une intempestive tendresse.

— « Ah ! le beau chat ! » observa-t-il quand il s'aperçut de sa méprise.

— « Si vous l'aviez vu dans sa jeunesse, monsieur ! Une boule de poils ! On ne lui distinguait pas le museau de l'autre figure. Mais, décidément... non... je ne remets pas la vôtre.

— Monsieur Loupeigne, notaire, » déclara le petit homme sans s'offusquer. Et il ajouta : « Le notaire et l'ami des demoiselles Cornet. Je suis souvent venu... »

Un cri de M^{me} Grouille le fit reculer de deux pas, — telle une décharge d'escopette.

— « Leur notaire !... C'est vous leur notaire, dont elle m'avait laissé l'adresse !

— Sans doute, » fit-il en reprenant son aplomb.

— « Y a donc une Providence ! » s'exclama la concierge.

Cet acte de foi n'incita Footit à aucune espèce de résignation. Sa providence, à lui, paraissant se désintéresser de son repas, il sauta sur la table et se mit à dévorer son mou pendant que sa maîtresse gesticulait.

— « Mais, mon cher monsieur le notaire du bon Dieu ! figurez-vous... Je l'avais perdue, vot' adresse. Pourtant j'avais eu soin de l'écrire sur le coin

de mon *Petit Parisien*, dont je garde tous les numéros, rapport au feuilleton, qu'est si palpitant !... Oui, l'histoire d'un enfant qu'on ne retrouve plus. Alors, comme je n'ai jamais retrouvé le mien...

— Votre numéro de journal ou votre enfant ? » questionna le notaire au moment où elle perdit le souffle.

— « Les deux, monsieur. J'ai dû déchirer par étourderie le *Petit Parisien* où était vot' adresse. Quant à mon gamin, y a beau jour qu'il s'est trotté. Je l'ayais eu avant mon premier mariage avec monsieur Truche. Dame, on a été jeune ! Monsieur Truche n'ignorait rien en m'épousant. Il a pris mon Victor — Toto, comme on l'appelait — avec nous. L'a-t-il assez giflé !... C'est vrai que le gosse était plutôt *ostiné*. Mais beau, monsieur le notaire... ah ! beau !... Il avait pas douze ans, il était grand comme moi. Les femmes se retournaient sur lui dans la rue. Ça lui a donné trop de fierté. Il a voulu entrer au théâtre. A quinze ans, il a décampé avec une troupe, en représentations à la foire des Invalides. On jouait une pièce à grand spectacle : une chasse aux lions en Afrique... Des coups de fusil !... C'était superbe. Il y a eu un succès, le matin !... Mais il n'a pas longtemps donné de ses nouvelles. Ça, c'est dur pour une mère. Il n'a jamais su que monsieur Truche était mort. Sans quoi, il serait peut-être revenu. Je suis sûre qu'il aurait fait une paire d'amis avec mon second, monsieur Grouille.

— Madame, » dit doucement M. Loupeigne, « je viens pour...

— Est-ce que vous l'auriez rencontré, mon fieu ? Un gaillard splendide. Toto... Toto Percovin. Parce que, moi, mon nom de demoiselle, c'était Percovin.

— Madame, tout cela est très intéressant... Je prends bien part... Mais, mademoiselle Cornet...

— Bon dieu de bois ! vous avez raison. Moi qui oubliais ! Il s'agit bien de mon galopin !...

— L'aînée de ces demoiselles est mourante.

— Non ?... Mademoiselle Julia ?...

— Justement.

— C'est vrai qu'elle filait un mauvais coton. Et depuis belle lurette.

— Mademoiselle Fanny m'a envoyé la clef de leur appartement pour prendre certains papiers de famille. Voici cette clef. Voici sa lettre. Puisque vous ne me reconnaissez pas, je puis vous donner d'autres garanties... ma carte... ces feuilles à en-tête de mon étude... D'ailleurs, s'il vous convient de m'accompagner... »

M^{me} Grouille eut un geste plein d'importance et de courtoisie.

— « Non. Je vais prévenir le propriétaire.

— A votre aise. Seulement, vite. Ma mission presse.

— Vous la ferez pendant que je monte.

— Mais... l'autorisation ?...

— Ce n'est pas cela que je veux lui demander. Vous avez la clef. Allez chercher les paperasses. Oh ! j'ai confiance... Et puis, pour ce qu'il y a à voler...

— « Merci ! » fit le notaire en riant. « Mais alors... pourquoi le propriétaire ? Est-ce que ces dames doivent des termes ? Ça m'étonnerait.

— Moi encore plus, » déclara M^{me} Grouille.

Sans s'expliquer davantage, elle commença de gravir l'escalier. M. Loupeigne ouvrit la porte au bouton de cuivre, devant laquelle, un jour, s'était hypnotisée Solange. L'appartement obscur sentait le renfermé, la poussière. Le notaire trébucha dans un cerceau. Étienne, au dernier moment, s'en était séparé à regret, ses tantes jugeant que l'objet les encombrerait en voyage. Une croisée ouverte, un volet rabattu et la clarté glissa dans le terne décor. L'ordre y était parfait — à l'exception du cerceau jeté à terre. La laideur des pauvres meubles bourgeois se cachait sous des toiles grises. Quel soin de ces humbles choses ! Quelle frayeur de leur voir montrer la corde ! Comment les remplacer lorsqu'elles seraient vraiment hors d'usage ? Le notaire s'assit devant un vieux bureau, dont le dessus de cuir s'effritait comme de l'amadou. Il ouvrit le tiroir qu'on lui avait minutieusement indiqué. Mais l'étonnement suspendit sa besogne lorsque, se retournant à cause d'un léger bruit, il se vit en face d'un vieillard menu, coiffé d'une calotte de velours, et dont les clairs yeux acérés, dans un visage de cire, le contemplaient avidement.

— « Monsieur de Mirevert ? » demanda M. Loupeigne en se levant.

— Moi-même, monsieur.

— A quoi dois-je l'honneur ?... On m'a parlé de vos collections célèbres, mais aussi de votre... de votre horreur des relations nouvelles.

— Et des anciennes aussi, monsieur, à quelques rares exceptions près.

— Vos locataires, à ce qu'elles affirment, ne vous avaient jamais vu chez elles.

— Il y a bien trente ans que je n'ai mis les pieds ici, » dit le singulier petit vieux avec un regard alentour.

— « Je suis d'autant plus privilégié de vous y rencontrer, » observa poliment le notaire.

— « C'est moi qui dois me louer de votre présence, monsieur. J'ai un intérêt capital à m'entretenir avec vous. »

M. Loupeigne éleva les sourcils. Puis il se cala sur son siège en voyant M. de Mirevert s'asseoir, comme pour une causerie prolongée.

— « Vous êtes le notaire des demoiselles Cornet ?

— Et leur ami, monsieur. Et leur humble serviteur. Une d'elles m'inspire la plus grande admiration que j'éprouve pour qui que ce soit.

— La plus jeune, sans doute ?

— Oui, la plus jeune, mademoiselle Fanny.

— Est-elle encore si bien ?... Je la croyais vraiment d'un âge...

— Oh ! monsieur, vous vous méprenez. Je ne suis pas amoureux de mademoiselle Fanny Cornet. Ce serait un sacrilège. Une sainte, monsieur !... Et elle a soixante-douze ans.

— La sainteté s'impose à cet âge-là, » observa M. de Mirevert.

— « Monsieur, » reprit le petit notaire, emporté par son enthousiasme, « il n'y a pas une seconde créature au monde comme cette femme-là.

— Vous croyez à la bonté des femmes ? » interrogea sceptiquement le collectionneur.

— « Si j'y crois !... Mais elles valent cent fois mieux que nous. J'ai

quatre filles, monsieur. Mademoiselle Fanny les a élevées. J'espère bien qu'elles lui ressembleront.

— Quatre filles ! » murmura M. de Mirevert. « Dire que si je m'étais marié, ça aurait pu m'arriver !

— Je vous le souhaiterais, » fit le notaire, piqué, en passant son mouchoir sur la rotondité de son crâne.

— « Monsieur, laissons mesdemoiselles vos filles, qui sont charmantes, je n'en doute pas. Et, tout d'abord, veuillez me dire où se trouvent, en ce moment, les locataires de mon rez-de-chaussée.

— N'ont-elles pas laissé leur adresse ?

— Non, puisque je vous la demande.

— En ce cas, je n'ai pas le droit de vous la donner.

— Voyons, monsieur le notaire... Maître ?... maître ?...

— Maître Loupeigne, » suggéra le détenteur de ce nom.

— « Voyons, maître Loupeigne, pas de finasseries entre nous. Malgré la carcasse de hérisson que la nature et la vie ont adaptée sur ma personne, je ne suis pas un mauvais bougre. Savez-vous pourquoi j'ai hâte de retrouver les demoiselles Cornet ? Sans doute pour le plus grand bien de leur petit pupille, cet enfant qu'elles ont adopté... Tiennot, je crois qu'on l'appelle.

— Mais, monsieur, c'est justement la présence auprès d'elles de cet enfant qui me rend circonspect. Voilà six ans qu'elles se sacrifient pour lui. Mademoiselle Fanny surtout, qui, à son âge, a repris du travail pour le nourrir, qui l'a instruit, veillé quand il était malade. Il ferait beau voir qu'on vienne le lui enlever maintenant, quand il devient sa consolation. Car elle va rester seule au monde. Sa sœur est mourante.

— Comment l'a-t-elle, ce petit garçon ? » demanda le collectionneur.

— « De par la volonté du père, qui le lui a confié.

— Qui est-il, ce père ?

— Il n'existe plus.

— C'est ce que je pensais. Mais... Et la mère ?

— La mère, nous l'ignorons. Et nous espérons bien l'ignorer toujours. Qu'a-t-elle fait pour son fils ? L'a-t-elle reconnu ? S'est-elle occupée de lui depuis qu'il est au monde ? »

M. de Mirevert demeura perplexe, un instant.

— « Écoutez, », reprit-il enfin. « Écoutez, maître Loupeigne. Si l'enfant est celui que je crois, il me touche, personnellement, plus que vous ne supposez. Je ne vous demande pas qui est son père... Vous ne me le diriez pas. Mais, si c'est l'homme que je pense, vous devez être au courant du rôle que j'ai joué dans sa vie. J'ai été pour Pierre Bernal ce que mademoiselle Fanny est pour son fils. »

M. Loupeigne eut un rire silencieux, et secoua la tête.

— « Vous ne croyez pas, excellent notaire, qu'un enfant pût jadis trouver en moi ce qu'un autre trouve en mademoiselle Fanny Cornet ?

— Non, monsieur.

— Je lui ai fait donner une éducation de premier ordre.

— A Tiennot, c'est mademoiselle Fanny qui la lui donne elle-même.

— Elle doit radoter, votre mademoiselle Fanny. Vous me faites perdre patience, monsieur le notaire. J'ai là-haut douze millions d'objets d'art. Voulez-vous, oui ou non, que le fils de Pierre Bernal en hérite quelque jour ?

— Eh ! monsieur... Vos millions et vos milliards ne vaudraient pas une larme que vous feriez pleurer à mademoiselle Fanny. Vous ne m'avez pas dit un mot du cœur depuis que vous me parlez d'elle et de son enfant !...

— Son enfant !...

— Oui, monsieur. Elle l'aurait adopté, si la loi ne la forçait d'attendre cinq ans. Elle le fera, si la mort ne l'en empêche. Et alors ?... où seront vos droits ?

— Vous ne voulez pas me donner leur adresse, maître Loupeigne ?

— Non monsieur. »

La figure cireuse du collectionneur s'injecta de sang. Il se mit à débiter, d'une voix suraiguë, un chapelet de jurons. La suffocation seule l'arrêta. M. Loupeigne craignit de le voir frappé d'apoplexie. Mais, à ce moment, une

diversion survint. La porte, s'ouvrant, donna passage à une femme encore jeune, dont la grâce triste et la discrète élégance offraient une rare séduction.

— « Solange !... Ah ! vous arrivez bien ! » cria M. de Mirevert, qui s'élança au-devant d'elle.

— « Madame Grouille m'a dit que vous étiez ici, » fit la comtesse d'Herquancy, d'une voix haletante d'émotion. « Alors je me suis permis... j'ai cru... »

Elle s'arrêta. Ses yeux désolés se fixèrent sur le crâne rose de M. Loupeigne. Quel déboire ! En voyant ouvert l'appartement de M^{lles} Cornet, elle s'y était élancée, sans même entendre les explications de M^{me} Grouille. Et maintenant, elle ne comprenait que trop, à l'air des choses, à la présence des deux hommes... Ce qu'elle pensait rencontrer ici ne s'y trouvait pas. Un silence gêné tomba.

M. de Mirevert ne pouvait révéler la personnalité de cette ambassadrice de France, ni l'intérêt puissant qui l'avait fait se précipiter là, palpitante. Le notaire pressentait quelque chose et, délicatement, s'efforçait de ne pas avoir l'air... Solange contenait avec peine son désappointement, son anxieux désir de savoir.

Elle arrivait de la Louvette, où elle avait laissé Marco de Trani faisant sa cour à Bérangère, sous les yeux indulgents de la marquise d'Alligné. Ce n'était pas la première fois qu'elle venait ainsi trouver Mirevert depuis son départ de Rome. A chaque instant elle accourait vers cette maison, où, maintenant, elle sentait flotter quelque chose de son fils, où il pouvait reparaître d'un jour à l'autre. La concierge, habituée à ses allées et venues, ne s'opposait plus à la seule visite qui, à toute heure, était agréée par le propriétaire. Et, justement, comme elle savait M. de Mirevert dans l'appartement du rez-de-chaussée, M^{me} Grouille venait de pousser devant Solange la porte entrouverte, auprès de laquelle, l'oreille tendue, elle avait placé sa chaise, et simulait une sieste, au frais dans l'allée, son chat sur les genoux.

— « Maître Loupeigne, » expliqua enfin M. de Mirevert, « est le notaire des demoiselles Cornet.

— Ne mettez plus au pluriel, » corrigea celui-ci. « Hélas ! à l'heure

qu'il est, mademoiselle Julia doit avoir rendu le dernier soupir.

— Vraiment ? » balbutia Solange, « Mais alors, pour celle qui reste, l'enfant qu'elles élevaient toutes deux va devenir une plus lourde charge. »

D'un regard vif, le notaire scruta le visage de cette dame charmante, qu'il ne connaissait pas, qu'on se gardait de lui nommer. Il la vit se troubler, rougir.

« Oh ! oh ! » se dit-il. Puis il ajouta, in petto : « En tout cas, elle est plus attirante que ce vieux rageur, si féru de ses problématiques richesses.

— Pardon, madame, » dit-il. « Ce ne sera pas une charge de plus pour mademoiselle Fanny, mais une charge de moins. Sa sœur, impotente, détraquée d'esprit, réclamait des soins constants. Et il n'en est pas ainsi du brave petit Tiennot, d'après ce que m'écrit ma cliente et amie. Un vrai petit homme.

— Elle vous parle de lui dans ses lettres ?... »

La voix attendrie, le sourire tremblé, les prunelles implorantes et radieuses, en dirent long à ce notaire, qui, par profession comme par finesse de cœur, plongeait à fond dans l'abîme des sentiments humains.

— « Je crois bien qu'elle m'en parle ! Figurez-vous que ce vaillant gamin s'est mis dans la tête de gagner sa vie. Quand on le croyait occupé à polissonner dans le village, il travaillait à tourner la roue d'un cordier.

— La roue d'un cordier !... Est-ce très dur ? » s'écria la comtesse d'Herquancy.

Tout son beau visage, tendu avidement, ses yeux d'une lumière si tendre dilatés d'anxiété, proclamaient l'émotion maternelle. M. Loupeigne ne s'y trompa pas. Il affecta un air indifférent, et, sans regarder celle à qui il parlait :

— « Vous vous intéressez à ce petit garçon, madame ? »

Perplexe, craignant d'en avoir trop dit, elle se tourna vers M. de Mirevert. Le collectionneur, furieux d'avoir trouvé aussi fin que lui dans ce petit notaire à la calvitie ridicule, semblait détaché de l'entretien. Il examinait ses ongles avec autant d'attention que s'ils eussent été sculptés dans un bois du xv^e, et ne voulut pas voir la mimique de Solange. Sa physionomie avait

l'air de dire : « Allons... Eh bien... Parfait... Débrouillez-vous tous les deux. »

Ils se débrouillèrent. M^{me} d'Herquancy, revenant au notaire, lui demanda :

— « Maître Loupeigne... Vous avez des enfants ?

— Quatre, madame, » répondit-il avec empressement.

— « Quatre ! Oh ! que c'est gentil... quatre ! Combien de garçons ?

— Aucun.

— Aucun garçon !... oh !... Alors... combien de filles ?

— Quatre... madame.

— Quatre !... Oh ! que c'est gentil... quatre filles ! Je suis sûre qu'elles sont charmantes.

— Certes, je peux le dire. Ce n'est pas parce que je suis leur père. D'ailleurs elles ne me ressemblent pas.

— Elles sont jolies... alors ?

— Adorables. Ce n'est pas parce que je suis leur père... Elles sont adorables.

— Je voudrais les connaître. Moi, monsieur Loupeigne, j'en ai une. Elle s'appelle Bérangère. Et les vôtres ?

— Les miennes ?...

— Oui... Dites-moi leurs noms ?

— L'aînée s'appelle Nénette.

— Et la seconde ?

— Dédette.

— Et la troisième ?

— Lélette. La quatrième Zézette. Des petits noms d'amitié. J'en ai tellement l'habitude...

— Vous êtes bien heureux, monsieur Loupeigne. Si vous deviez perdre une de vos filles, laquelle sacrifieriez-vous le plus volontiers ?

— Laquelle ?... Comment ?...

— Oui. Vous sépareriez-vous plutôt de Lélette ou de Zézette ? ou de Dédette ? ou de Nénette ?

— Mais d’aucune, madame, d’aucune ! Ah ! Dieu m’en garde !

— M. Loupeigne, je ne sais pas ce que je vous dis. Mais j’ai voulu m’assurer que vous êtes un père, un bon père. Vous ne comprenez pas pourquoi ?... Vous ne devinez pas ?... »

Combien elle était émouvante dans son trouble, sa gaucherie, ses questions puérides, adressées à ce modeste petit bourgeois, elle, que lui-même, tout inexpérimenté qu’il fût des grandes manières, pressentait une femme du plus haut monde, rompue à toutes les diplomaties de salon, de cour peut-être.

— « Si, madame... Si... Je devine, » dit-il doucement.

— « Maître Loupeigne, » interrogea-t-elle, soulevée hors d’elle-même jusqu’à l’oubli de toutes restrictions, « c’est bien l’enfant de Pierre Bernal ?... Dites... dites-le moi !

— C’est donc le vôtre ? » murmura le notaire.

— « Oui... c’est le mien. »

Il y eut un grand silence.

M. de Mirevert regardait toujours ses ongles. Seulement il les regardait d’un peu plus près... de si près qu’on ne voyait pas ses yeux.

— « Est-ce qu’il a une bonne santé ?... Est-ce qu’il est grand pour son âge ? Ne manque-t-il de rien ? » fit la voix chevrotante de la mère.

— « C’est un beau petit gaillard, intelligent et bon. Mais, madame, permettez une question de notaire. L’avez-vous reconnu ?

— Je ne le pouvais pas, » murmura-t-elle.

Il comprit.

— Alors, » dit-il, — « pardonnez-moi de vous le faire remarquer, — vous n’avez aucun droit sur lui.

— Qui peut refuser à une mère son enfant ?

— Celle qui a été pour lui plus qu'une mère.

— Celle-là m'entendra, » cria la pauvre femme. « Puisqu'elle aime Tiennot, elle ne sera pas jalouse. Oh ! monsieur, apprenez-moi où elle est. Laissez-moi la remercier, l'implorer ! Laissez-moi voir mon fils ! Que je le voie, au moins ! Que je le voie !

— Vous le verrez, madame. Calmez-vous. Écoutez-moi.

— J'écoute, monsieur. Voyez, je m'en rapporte à vous. Je sens votre bon cœur. Puis, pensez à vos filles...

— Madame, la personne à qui monsieur Bernal avait confié son fils...

— Ah ! il le lui avait confié...

— Momentanément. La mort a rendu la mission définitive.

— Oui... c'est bien cela.

— Cette personne mérite tous les égards, tout le respect... Et, de votre part, une reconnaissance !... Mademoiselle Fanny Cornet est un ange sur la terre.

— Un ange... » murmura M. de Mirevert. « Un ange dans mon rez-de-chaussée !... Et madame Grouille qui ne m'en a rien dit !... »

Cette tentative de blague l'aida à dissiper l'émotion qu'il craignait de laisser paraître. Il se secoua, frotta ses yeux du bout de l'index, comme pour en chasser de vagues poussières, et redressa la tête d'un air dégagé. Les deux autres ne firent pas attention. Solange disait :

— « Mais elle est pauvre, mademoiselle Fanny Cornet. Elle a fait pour Tiennot des sacrifices. Mon premier devoir est de la dédom... »

Le mot resta suspendu sous le geste foudroyant du petit notaire.

— « Y pensez-vous, madame !... »

— Que faire ? » balbutia Solange éperdue.

— « D'abord ceci, » proposa M. Loupeigne en se radoucissant. « Vous allez voir votre fils... Vous le verrez aussitôt que vous voudrez... Mais... voyons... je vous en prie ! »

La dernière exclamation fut prononcée tandis qu'il retirait sa main, que

la comtesse d'Herquancy, affolée de joie, saisissait, portait à ses lèvres.

— « Voici comment vous le verrez, madame. Puis-je avoir confiance en votre parole d'honneur, et voulez-vous me la donner ?

— Je jure de vous obéir. Je le jure sur la tête de ma fille.

— Il ne m'en faut pas moins pour que moi, notaire de mademoiselle Fanny Cornet, je vous révèle son adresse, tandis qu'elle la cache précisément pour éviter toute intrusion relative à l'enfant.

— Dites... Où habite-t-elle ?

— Dans un petit village du Jura, où elle possède une très modeste maison familiale, à Mouthier, dans la vallée de la Loue.

— Mouthier ?... La Loue ?...

— Un coin perdu, pittoresque d'ailleurs.

— Il doit y avoir des trouvailles à faire par là, » marmonna le collectionneur, avec une aisance d'esprit dont lui seul était dupe.

— « La pauvre vieille demoiselle est auprès du lit de mort de sa sœur. Ce n'est pas le moment d'aller la troubler. Il faut me promettre que vous n'essaieriez pas d'obtenir d'elle un entretien.

— Je vous le promets.

— L'enfant vit avec elle. Il la croit sa tante. Là-bas, il porte son nom. On l'appelle le petit Cornet.

— Le « petit Cornet », soupira la comtesse d'Herquancy.

— « A-t-il un autre nom, madame ?

— Certes ! Bernal... Pierre-Étienne Bernal.

— Son père l'avait reconnu ?

— Parfaitement.

— Où donc fut-il enregistré, à sa naissance ?

— A Porretta, en Italie.

— C'est donc cela. J'ai fait de vaines recherches en France. Eh bien, madame, on lui restituera le nom de son père.

— Vous dites que je le trouverai facilement, là-bas.

— Vous pensez... Dans un village. Mais, madame, rappelez-vous la promesse que vous m'avez faite. Ne vous manifestez pas à lui. N'attirez pas sur vous l'attention des commères de l'endroit. Ne causez aucun chagrin, aucun trouble à cette pauvre admirable Fanny Cornet, dans un moment où elle perd la compagnie de toute son existence. Tenez... Je me sens bien imprudent... Je tremble.

— Non, non, fiez-vous à moi.

— D'ailleurs, vous n'y gagneriez rien, madame. Songez que mademoiselle Fanny a élevé l'enfant, qu'elle a fait la première démarche nécessaire pour l'adopter plus tard, qu'elle a, sur mon avis, constitué un tuteur...

— Qui donc ?

— Moi, madame.

— Oui, madame. C'est nous les gardiens légaux de ce petit être, pour qui vous êtes, et vous resterez, si nous le voulons, la plus parfaite étrangère. Mais nous nous entendrons, j'en suis sûr. Seulement ne faites pas de peine à mademoiselle Fanny... Ne lui faites pas de peine... Ou bien... »

Le petit notaire se dressa, redoutable. Une rosée plus abondante, suscitée par l'émoi de sa responsabilité, perlait sur son crâne. Il ne songeait pas à l'essuyer.

— « Monsieur Loupeigne, je vous sais gré de vos sentiments pour mon fils et pour celle qui a le bonheur de l'élever, » prononça doucement Solange en lui tendant la main.

Le notaire prit cette main, puis, regardant au fond des yeux celle qui, pour lui, restait une inconnue, il lui demanda brusquement :

— « Êtes-vous riche ?

— Très riche, monsieur, » répondit-elle.

— « Ah ! » s'écria-t-il, « comme vous avez bien fait de ne pas me le dire tout de suite ! »

Là-dessus, il darda vers l'antiquaire un regard chargé de signification.

— « Bon ! » grommela Mirevert. « Tout ça parce que j'ai dit que je pourrais léguer ma collection au gamin. C'est pas lui vouloir du mal, je suppose.

— Un enfant est un enfant, » prononça M. Loupeigne. « Le luxe peut le séduire. Le voyez-vous préférant les gâteries de la fortune à la pauvre maison de celle qui se sacrifia pour lui ? Ne l'exposez pas à ce crime, ni elle à cette douleur !

— J'aimerais mieux, » cria impétueusement Solange, « le voir toute sa vie à la roue du cordier ! »

M. de Mirevert haussa les épaules. Quant à M^e Loupeigne, il s'exclama, rassuré :

— « Je regrette moins mon indiscretion. Une femme comme vous, madame, ne blessera pas le cœur d'une Fanny Cornet.

— J'espère que non, monsieur Loupeigne.

— J'ai confiance.

— Moi aussi, j'ai confiance en vous. Et je vous en donnerai la preuve. Vous allez savoir mon nom.

— Je ne vous le demande pas, » protesta-t-il.

— « Je suis la comtesse d'Herquancy. »

Le notaire demeura béant. Son geste machinal épongea son crâne, que le saisissement rendait cramoisi comme son visage. Il n'avait pas repris son sang-froid que déjà Solange, s'éloignant en hâte, renversait presque la chaise, inclinée sur deux pieds, de M^{me} Grouille, aux écoutes.

— « Ah ! j'en ai pourtant vu dans ma carrière !... » murmura M^e Loupeigne, quand il recouvra la parole.

— « Bah ! » dit le collectionneur, « et moi, dans la mienne ! On ne connaît pas les passions humaines quand on ne les a pas senties frémir dans un bois qu'elles ont fouillé, qu'elles ont fait crier ou fleurir, ou se contourner diaboliquement. Suivez-moi. Venez palper cette matière merveilleuse, ces formes infinies, aussi nombreuses et diverses que toutes les joies et toutes les douleurs du monde. Mes bois !... mes bois !... Venez, monsieur Loupeigne.

Vous verrez s'ils ne contiennent pas de plus tragiques frissons que vos actes notariés. »

Mais, comme il montait l'escalier en parlant de la sorte, M. de Mirevert s'aperçut que son visiteur ne le suivait pas, tandis que, seule dans l'allée, M^{me} Grouille lui adressait un regard de compassion et d'indulgence.

XVIII L'EAU QUI CHANTE

« Madame est sans doute ici pour visiter la source de la Loue ? » demanda la patronne de l'unique hôtel de Mouthier.

Elle regardait la voyageuse, arrivée la veille au soir, si tard que tout le monde était près de s'endormir dans l'auberge peu fréquentée. En hâte, on avait aéré la plus belle chambre, et mis des draps frais au lit. Une méticuleuse propreté régnait, à défaut de luxe, dans cette maison villageoise. La Suisse proche s'annonçait par les mœurs, comme par les aspects de nature. Aux premières heures du matin, les montagnes disaient leur gloire contre la pureté bleue du ciel. Les cimes flamboyaient par toutes leurs grandes falaises rougeâtres, qui renvoyaient le soleil comme des miroirs de cuivre. Sur les pentes basses, ondulaient les nappes vertes des pâturages. Tandis que, du creux profond de la vallée, à travers la forêt des cerisiers qui alimentent les usines à kirsch, montait la chanson frémissante de la rivière.

— « Madame désire visiter la source de la Loue ? » interrogea encore l'hôtesse.

— « Oui, je suis venue pour cela, » répondit enfin la jeune dame.

« Une Parisienne, c'est certain, » pensa la rustique personne, en disposant les œufs et le lait du déjeuner sur la nappe blanche que brodait de feuillage l'ombre d'une vigne.

Ceci se passait sous un berceau du jardin. Une fraîcheur nocturne y traînait encore, parmi l'averse dorée des rayons. La douceur du merveilleux été flottait partout, dans l'air parsemé de petits papillons blancs, de moucherons et d'abeilles. La voyageuse regardait autour d'elle comme une aveugle à qui l'on viendrait de rendre la vue, et qui ne saisirait pas tout de suite la réalité des choses.

— « Ainsi, c'est Mouthier, » dit-elle.

— « Oui, madame, Mouthier-le-Haut. D'ici, vous voyez très bien Mouthier-le-Bas, dans le creux de la Loue. Quand vous aurez déjeuné, si vous allez seulement jusqu'au bout de la terrasse, vous aurez déjà une très

belle vue sur le fond de la vallée.

— J'aimerais, » dit la dame, « avoir un guide pour cette excursion jusqu'à la source. Oh ! un enfant suffirait, je pense. N'y aurait-il pas dans le pays un petit garçon ?... »

Elle ouvrait étrangement ses beaux yeux d'un brun clair, à reflets d'or. Sa bouche, en parlant, trembla. L'aubergiste la regardait avec une bienveillante curiosité.

— « Madame s'ennuierait, toute seule avec un gamin. Je conseillerais à Madame d'attendre la diligence de Pontarlier. Il y a toujours des personnes pour la chute de la Loue. C'est trois bons quarts d'heure de marche, ensuite, par le petit sentier. En compagnie, ça paraît moins long.

— Non, non. Je me promènerai d'abord par ici. Ce village me paraît ravissant. N'y a-t-il pas de maison à vendre ou à louer ?

— Où ça ? à Mouthier ?

— Oui.

— Madame devrait rester quelques jours ici, à notre hôtel. On la soignerait bien. Ça donnerait le temps de voir.

— Je ne dis pas non. »

Elle semblait attendre quelque chose dont elle n'osait parler directement. Hésitante aussi, l'hôtelière demeurait là, — brave femme de mentalité simple, qu'impressionnait le charme d'une créature si fine, tellement au-dessus d'elle, malgré son apparence modeste, — le « tailleur » en toile, à ceinture de cuir, la chemisette de batiste unie, le canotier de paillasson blanc, avec la régale fixée d'une perle autour du haut col empesé.

— « Y aura peut-être... tout de même... bientôt... une maison bourgeoise à vendre ici, » dit enfin la patronne, après de laborieuses réflexions.

— « Ah ! » fit la Parisienne en se donnant l'air d'avaler une bouchée d'œuf qui lui restait au gosier.

— « Oui... la maison aux Cornet... Roche-boise, qu'ils appellent ça. Mais faudrait voir que la fabrique ne fasse pas l'affaire avant.

— La maison Cornet ?... » répéta la voyageuse, qui rougit brusquement.

— « Bien sûr. Elles étaient deux sœurs. Y en a une qu'est défunte avant-hier.

— Elle est morte !... »

Le cri partit si vivement que la paysanne devint soupçonneuse.

— « Vous la connaissiez donc ?

— Pas du tout. Seulement... Seulement, voilà... Je n'aimerais pas m'installer dans une maison où quelqu'un vient de mourir.

— Oh ! ben... si c'était ça, on n'habiterait nulle part ! » observa la Franc-Comtoise.

— « Mais... vous m'avez dit : deux sœurs. L'autre, alors, n'hérite pas de la propriété ?

— Mam'zelle Fanny ?... Pauvre âme !... Des dettes, oui... elle hérite. Y a une hypothèque sur la vieille bicoque. Et puis, pour l'éducation de l'enfant, faut qu'elle retourne à Paris. Elle veut l'élever en monsieur, lui faire faire ses classes.

— Un enfant ?... Cette demoiselle ? »

Qu'avait-elle donc, la jolie dame, à trembler si fort ? Elle dut poser le bol de lait qu'elle essayait de porter à ses lèvres. Sûr, on l'envoyait ici pour sa santé. L'air des montagnes lui ferait du bien. Elle devait avoir quelque maladie nerveuse, une maladie des villes. Son hôtesse reprit :

— « Ce n'est pas mam'zelle Fanny qui l'a mis au monde, ce mioche. Elle a plus de soixante-dix ans, et il en a huit que je crois. Mais enfin, il doit la toucher de près, car elle l'aime comme une mère peut pas plus aimer. Elle se prive de tout pour lui. Elle peine encore, à son âge... C'est rien de le dire. Faut la voir. Un véritable *esquelette*.

— Que Dieu la récompense !

— Oh ! le petit s'en charge déjà. C'est un gosse comme y en a pas... si gentil, si brave ! Ici, à Mouthier, tout le monde l'aime, ce petit Tiennot.

— Tiennot !... » répéta la voyageuse, qui changea encore de couleur. « Tout le monde l'aime ! Vous aussi, madame ?

— Moi aussi, pardienne ! Je dis toujours à mes garnements : regardez-le, c'est sur lui que vous devriez prendre l'exemple.

— Je vais me promener un peu, jusqu'au bord de la Loue, » fit la dame, qui se leva, puis s'appuya à sa chaise, comme saisie d'un étourdissement.

« Si je ne lui avais pas moi-même versé son lait, je croirais qu'elle a sifflé une bolée de kirsch, » pensa la Franc-Comtoise.

Elle dit tout haut :

— « Si Madame veut d'abord écrire son nom sur le registre. C'est l'ordre, n'est-ce pas ? »

Bientôt elle apportait son livre de police, une plume, de l'encre, et elle se penchait curieusement, tandis que l'étrangère griffonnait, en pattes de mouche peu lisibles :

« Madame Solange, de la Louvette. — Montereau. »

— « C'est madame de la Louvette, alors, » questionna l'aubergiste.

— « Non, non... Madame Solange. La Louvette, c'est un endroit. »

L'autre allait insister. Car cela lui semblait bizarre. Et la maladresse consistait, en effet, à donner un nom de baptême, comme nom de famille. Mais l'atmosphère de chaud silence, tout à coup, vibra. Une clameur triste emplit la vallée, s'y répercuta longuement, puis s'éteignit, pour recommencer presque aussitôt. L'église de Mouthier sonnait le glas.

— « C'est l'enterrement de la pauvre demoiselle Cornet. Le cercueil doit quitter la maison mortuaire, » observa la patronne de l'hôtel.

Et, prestement, au bruit d'une galopade sur le sentier, en contre-bas de la terrasse, elle s'élança.

— « Jean-Baptiste ! Anatole ! Firmin !... Polissons que vous êtes !... Tâchez d'avoir une tenue convenable, et d'ôter vos casquettes, si vous allez là-bas. »

Quand elle se retourna, sa pensionnaire était partie.

Solange n'eut pas à demander son chemin. Tout le village courait. Des portes s'ouvraient en hâte, des barrières se rabattaient avec un claquement sec. Des chiens aboyaient, des poules voletaient en gloussant, tandis que grossissait le concert précipité des galoches et des souliers à clous. Les paysans, les commères, les gamins et les gamines, tous s'élançaient du même côté. Quelques-uns, décemment vêtus de noir, se proposaient vraisemblablement de se joindre au cortège funèbre. Les autres allaient là comme à un spectacle.

M^{me} d'Herquancy hâtait le pas, dépassait tout le monde. Un instant, dans une ruelle étroite, elle se trouva serrée par la cohue. Cette ambassadrice de France, vêtue en touriste, si simple qu'on la remarquait à peine, marchait coude à coude avec ces pauvres gens tout marqués par les empreintes, l'odeur et la sueur de leurs humbles travaux. Et elle trouvait suave leur contact. N'étaient-ce pas eux dont elle venait d'entendre dire que tous aimaient son enfant ?

Il y eut un remous, un arrêt. On arrivait à un croisement de chemins. Le cortège allait passer là. On se tassa pour mieux voir. Quelques personnes, qui comptaient suivre l'enterrement, bousculèrent pour se dégager. Elles entraînent Solange. Celle-ci se trouva au premier rang. La route poudroyait devant elle. Les gens laissaient le milieu libre, se rabattant sur les côtés pour faire place à quelque chose qui s'avancait et que la spectatrice, éperdue, ne voyait pas encore.

Sur sa droite, c'était le profil de l'église, l'élan sombre du clocher, du haut duquel, d'intervalle en intervalle, tombait la note lourde du glas, qui s'enfonçait à l'infini dans son cœur. En face, au-dessus d'un mur blanc, des têtes verdoyantes de cerisiers. Le ciel n'avait pas un nuage. Quelle minute ! Quelle intensité dans ce décor inconnu ! Était-ce un rêve ? Solange sentait toute son existence aboutir là. En elle-même, une voix murmurait, obstinée, sans qu'elle y prît garde : « Tiennot !... Tiennot !... Tiennot !... »

La mélopée traînante et si merveilleusement mélancolique du plainchant devint distincte là-bas, sur la gauche. D'abord assourdie et lointaine, peu à peu elle remplit les airs de sa plainte à la fois déchirante et résignée. Les voix des chœurs prolongeaient dans les nerfs, qui en défailaient, ces notes sanglotantes en mineur, où s'expriment plus qu'en aucune clameur la

mélancolie de notre inexplicable destinée, de son inexplicable fin.

Une lueur trembla dans la lumière : le crucifix de cuivre s'enflammait en se balançant au soleil. Puis ce furent les blancs vifs des surplis sur les robes noires. Le clergé passa. Le cercueil apparut. Six hommes le portaient. Les courroies ne bridèrent pas outre mesure leurs épaules, et leur allure n'indiquait pas l'effort. Légère était la pauvre dépouille de vieille femme, sous le drap noir roussi, et légère la longue boîte en bois peu coûteux qui la contenait. Des fleurs sauvages, cueillies au flanc de la montagne ou sur les bords de la Loue, des guirlandes de feuillage, représentaient toute la pompe funéraire.

Solange ne regarda ni les prêtres, ni les chantres, ni les enfants de chœur, ni la bière, ses porteurs et ses humbles ornements. Son regard, d'une fixité d'hypnose, se tendait, pour distinguer, d'aussi loin que possible, qui marchait derrière le cercueil. Elle vit s'avancer une grande femme, haute et mince sous son voile de crêpe, qui donnait la main à un petit garçon tout en noir.

Ce petit garçon !... mon Dieu ! mon Dieu ! ce petit garçon !...

Il marchait du côté où se trouvait M^{me} d'Herquancy. Comme il tenait à la main son chapeau de paille encerclé de crêpe, elle vit d'un coup sa tête brune, son gentil visage, un peu pâle avec des traces de larmes récentes, ses grands yeux tristes qu'il ne détachait pas du sombre fardeau balancé devant lui. Elle le trouva beau, elle le trouva grand pour son âge. L'expression touchante de ses traits, son attitude, sa charmante silhouette, la façon dont il tenait serrée contre lui la main tremblante de sa vieille compagne, tout cela submergea d'émotion le cœur maternel.

Solange d'Herquancy éclata en sanglots, tendit les bras. Ce fut, pendant quelques secondes, un vertige plus fort qu'elle. Puis elle se ressaisit. La solennité de la cérémonie, la promesse faite au notaire, le respect, la gratitude envers cette étrangère en deuil qu'elle ne pouvait troubler dans un jour pareil, et dont elle voyait le mouchoir blanc essuyer les larmes sous l'épaisseur du voile, l'aidèrent à se contenir.

Autour d'elle, la foule s'était méprise sur le sens de son geste.

— « Ça lui a-t-il fait de l'effet de voir ce cercueil ! » dirent les bonnes

femmes.

— « Une parente de Paris, sans doute, » expliquèrent les gens qui veulent tout expliquer.

— « Elle est rien agréable à reluquer, » observèrent les hommes, — aussitôt traités par leurs épouses de libertins et de sans cœur.

— « Voyez, la voilà qui suit jusque dans l'église. Elle a l'air d'avoir du chagrin pour de vrai. Comment ça se fait qu'elle a rien de noir, et un *chapiou* comme les *Angliches* qui font la montagne à pied ? »

Solange, en effet, comme une somnambule qu'entraîne une force indépendante de tout raisonnement, venait de se joindre au cortège. Derrière la longue dame en deuil et le petit garçon, marchaient un assez grand nombre de personnes. On voyait même des hauts-de-forme de cérémonie et de sombres toilettes élégantes. C'étaient les vagues parents de Besançon, puis les gens du château où M^{lle} Fanny avait un élève, et encore les propriétaires de la fabrique de kirsch voisine, ceux qui guettaient la détresse définitive de la pauvre vieille fille pour acheter sa maison à bon compte, et jeter bas l'antique demeure familiale. Plus loin, venait la troupe des voisins, des curieux, des paysans. M^{me} d'Herquancy piétinait avec les autres, sans se soucier de son costume clair, sans se représenter qu'elle suivait un enterrement. Les yeux fixés sur la gentille silhouette noire, elle marchait, sans que rien pour elle existât, sinon ce petit corps d'enfant aux gestes contenus et graves, ce cou délicat, entre le col blanc et les belles touffes brunes, vivaces, des cheveux ondes. Quand quelqu'un s'interposait entre elle et cette vision, Solange se déplaçait à droite, à gauche, ou s'avancait, poussant, écartant, se faufilant. Tout cela en automate, sans le savoir. Ainsi, elle entra dans l'église, ainsi elle assista à la cérémonie funèbre, ainsi elle se rendit au cimetière.

On descendit dans la fosse le léger cercueil, avec son pauvre contenu de pitoyable humanité morte, le vieux corps usé, le vieux visage que nul jamais ne verrait plus, et qui, sous ce même ciel bleu, sous ce même radieux soleil, dans ce même paysage, avait été un visage rieur de fillette. M^{me} d'Herquancy vit sangloter le petit garçon. Elle l'entendit jeter un grand cri :

— « Adieu !... adieu !... tante Julia !

— Qu'on l'emmène !... qu'on l'emmène !... » dit-elle tout haut,

« Pourquoi lui laisse-t-on voir cela ? »

Les gens, autour d'elle, s'étonnèrent de cette dame inconnue, si distinguée, jeune, et qui semblait ressentir dans toutes ses fibres, d'une intolérable façon, la souffrance enfantine, là-bas. Elle tremblait, impatiente qu'on arrachât le garçonnet au triste spectacle de cette fosse ouverte. Quand tout fut fini, elle rôda encore à la suite de M^{lle} Fanny et de Tiennot, qui retournaient, la main dans la main, vers leur demeure. Tous deux pleuraient comme si la pauvre disparue, avec son âge, ses infirmités, son égoïsme, ses crises, eût été pour eux la source même du bonheur. Les fatigues, les peines causées par elle, les tracasseries s'oubliaient. Plus elle avait eu besoin de leurs tendresses, plus ils l'avaient aimée. « Pas encore assez, » pensaient-ils, dans l'immense pitié qui leur convulsait le cœur.

Lorsque Solange eut vu se refermer sur eux le portail de Rocheboise, elle demeura sur le chemin ensoleillé, comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut, clignant des paupières, secouant la tête, effarée, éperdue. Puis, ne se sentant pas le droit, dans un tel moment, de troubler leur émotion, elle partit comme si elle se sauvait.

Elle prit des sentiers au hasard. Elle grimpa dans la montagne. Elle atteignit un coin de bois solitaire. Et là, se laissant tomber sur le sol, dans le chaud silence, sous la paix des arbres, elle pleura, elle rit, elle appela, elle balbutia des mots fous. Le soleil devenait horizontal sous les branches. Des bruits très lointains montaient de la vallée. Un oiseau cria, obstinément. Des moucherons vibraient dans la lumière rougissante du soir. Solange était toujours là, qui renversait doucement la tête, qui haletait, qui disait aux choses :

— « Mon Tiennot !... Comme il ressemble à Pierre !... Il sera surpris, le cher ange. Il n'osera pas tout de suite m'appeler maman. »

Dès le lendemain, M^{me} d'Herquancy envoya demander à M^{lle} Fanny Cornet à quel moment une personne désireuse d'acheter sa maison pourrait s'entretenir avec elle.

— « Le plus tôt possible, vous pensez bien, » vint lui répondre son hôtesse. « La pauvre demoiselle est prête à céder Rocheboise pour un morceau de pain, aux gens de l'usine. Elle s'est endettée durant la dernière

maladie de sa sœur, et aussi pour les frais de l'enterrement, du deuil. Même à un prix encore moindre, elle aimera mieux vendre la chère vieille baraque à quelqu'un qui ne la détruirait pas, qui la restaurerait peut-être au lieu de la démolir. Allez, — ajouta la Franc-Comtoise, — c'est l'occasion d'une bonne affaire. Vous avez eu le flair, madame Solange.

« Une bonne affaire !... » songeait celle-ci, qui ne pouvait s'empêcher de sourire, en descendant vers Mouthier-le-Bas.

M^{me} d'Herquancy, à trente-six ans, avait l'air d'une jeune fille, aujourd'hui, dans son frais costume simple, sous la transparence mauve de son ombrelle. Elle s'était longuement regardée dans la glace. Elle avait eu son premier mouvement de coquetterie depuis la mort de celui qui avait tant aimé son délicieux visage. Elle voulait être trouvée jeune et belle par son fils.

M^{lle} Fanny lui ouvrit elle-même, lui fit traverser le jardin, l'introduisit dans une salle basse, où il faisait frais, et où restaient encore quelques meubles d'autrefois, d'un bon style provincial.

— « Je suis confuse de vous déranger dans un moment si triste pour vous, » dit la visiteuse. « Mais votre notaire, monsieur Loupeigne, qui m'a indiqué votre maison comme étant à vendre, ne m'avait pas fait prévoir...

— Ma pauvre sœur est morte plus soudainement que nous n'aurions cru, » dit M^{lle} Fanny. « Et monsieur Loupeigne m'a télégraphié que, pris à l'improviste, il ne pouvait venir, mais qu'en effet, je verrais sans doute quelqu'un, une dame, pour la maison.

— C'est moi, mademoiselle.

— Ce serait pour habiter ?

— Oui, mademoiselle.

— Oh ! quel bonheur !... »

Solange regarda celle qui jetait cette exclamation, ce mot des lèvres jeunes et des cœurs comblés : « Quel bonheur !... » Expression inouïe dans cette bouche au pli de tristesse entre les joues creuses.

Avait-elle bien entendu ?... Toute la personne émaciée de M^{lle} Fanny, dans sa médiocre robe noire, la figure marquée par le grand âge entre les

deux imperceptibles bandeaux de cheveux gris, et tout ce que M^{me} d'Herquancy connaissait de cette âpre existence, contrastaient avec la chaude spontanéité d'une telle joie. Admirable cœur, d'un tel ressort ! et dont la puissance de tendresse, même pour de vieux murs, restait encore frémissante et intacte !

— « Votre petit neveu n'est donc pas ici, mademoiselle ? » osa demander Solange, après s'être contenue pendant cinq minutes, qui lui avaient paru bien longues.

— « Mais si, madame. Le cher petit !... Monsieur Loupeigne vous a parlé de lui ?

— Je l'ai remarqué hier, pendant... pendant la triste cérémonie.

— Vous étiez déjà à Mouthier, hier ?

— Oui, mais ce n'était pas un jour où je pouvais me permettre...

— Oh ! madame êtes ici la très bien venue. Grâce à vous, peut-être, notre chère maison ne sera pas encore démolie. Ma sœur serait si contente ! Mais, vous voulez visiter, je pense.

— Je crois bien ! » déclara M^{me} d'Herquancy, qui ne se souciait guère de la bicoque, mais ne songeait qu'à rencontrer son petit Étienne.

Cependant M^{lle} Fanny lui fit tout parcourir, de la cave au grenier, sans que, nulle part, elle aperçût le petit garçon. L'anxiété de son désir rendit Solange nerveuse. Elle brusquait un peu la visite, coupait les explications consciencieuses de la propriétaire.

— « Ah ! » fit tristement celle-ci, « ce n'était pas ce que vous attendiez.

— Au contraire, mademoiselle. Je suis résolue à acheter. Mais... n'y a-t-il pas encore une chambre, tenez, de ce côté ?

— C'était celle de ma pauvre sœur. Vous m'excuserez de ne pas y faire encore pénétrer une personne étrangère. Elle est toute pareille à celle qui fait pendant, en face, sur le palier.

— Serait-ce là qu'est l'enfant ? » ne put s'empêcher de demander Solange.

— « Oui.

— Oh ! qu'y fait-il ?... A son âge... Ne craignez-vous pas ?... »

Elle tremblait toute.

— « Vous devez avoir des enfants, madame ? » sourit M^{lle} Fanny. « Et vous leur épargnez trop toute tristesse, peut-être. Ne craignez rien pour le mien.

— Le vôtre ?...

— Oui, le mien... Je peux le dire, » affirma M^{lle} Fanny, sans remarquer le trouble de l'étrangère. « J'ai trempé cette petite âme. Savez-vous ce qu'il fait en ce moment ?... Il enferme dans des cartons, dans des boîtes, les bibelots familiers de notre pauvre morte, parce qu'il se prétend plus fort que moi pour cette tâche douloureuse. A toucher tous ces pauvres objets usés, que j'ai vus dans les mains de ma sœur depuis toujours, mon cœur crèverait. L'enfant se l'imagine. Il est déjà un homme pour ces choses. Je le laisse faire. C'est trop bien ainsi... pour lui... Pour lui... voyez-vous, madame, plus que pour moi.

— Mademoiselle... » commença la visiteuse. Une inexplicable émotion étrangla dans sa gorge ce qu'elle allait dire. Enfin, elle murmura quelque chose comme : — « Oui, il est aussi votre enfant. » Puis, tout de suite, se dominant :

« Écoutez, mademoiselle. Je suis décidée à acheter votre maison. Mais voulez-vous me donner une vraie joie ? Confiez-moi votre petit Étienne pour une promenade. Il fait beau. Ce jeune être a cependant besoin de sortir d'une telle tristesse, de prendre un peu d'air, de bon soleil. Il me conduira à la source de la Loue. Je vous le ramènerai avant deux heures d'ici.

— Que vous êtes gracieuse, madame ! Vous m'inspirez confiance. Notre bon Loupeigne a eu la main heureuse en vous envoyant à nous.

— Vous consentez ?

— Mais oui, madame. Seulement, il faut plus de deux heures...

— Je prendrai une voiture jusqu'à l'entrée du sentier. On a dû atteler, pour moi, à l'hôtel.

— Je vais appeler Étienne. Ainsi, madame, » reprit la vieille demoiselle, ne pouvant croire à une telle chance... « ainsi, c'est vrai ?... la

maison vous convient ?...

— Tout à fait. Monsieur Loupeigne m'a dit que vous en demandiez trente mille, n'est-ce pas ?

— Trente mille ! » s'exclama M^{lle} Fanny. « Oh ! madame, elle ne les vaut pas... Monsieur Loupeigne n'a pas pu vous dire...

— Mais si... mais si... D'ailleurs, nous parlerons affaires plus tard. Voulez-vous appeler votre petit neveu ? »

M^{lle} Fanny disparut pour un moment. Elle prit les quelques minutes nécessaires pour mettre à Étienne ses vêtements neufs, pour lui brosser les cheveux pendant qu'il se lavait les mains.

— « Regarde, mon Tiennot, » dit-elle en le présentant à l'étrangère, « regarde cette dame, qui veut bien acheter notre maison, et qui nous tire ainsi, sans le savoir, d'un terrible embarras...

— Rocheboise ne sera pas démolie ? » demanda l'enfant vivement.

— « Oh ! non, jamais ! » s'écria Solange.

— « Et l'accacia, que tante Fanny a vu grandir, vous ne le ferez pas abattre, n'est-ce pas, madame ?

— Non, mon cher petit, à la condition que vous m'embrassiez. »

D'un élan, Tiennot fut dans les bras de sa mère, trop ingénu pour la deviner à son étreinte. Et elle n'osait, ne pouvait encore rien dire.

— « Tu veux bien venir avec moi, mon mignon ? Tu me mèneras à la chute de la Loue.

— Tante Fanny nous accompagne ? » questionna Tiennot.

Le doux rire de la vieille demoiselle — rire de bonté, non de gaieté — accompagna son hochement de tête.

— « Petit fou !... Me vois-tu, avec mes pauvres jambes et mes yeux à moitié aveugles, dans ce sentier de chèvre ?...

— Alors, je ne veux pas te laisser, tante.

— Serait-ce la première fois ?

— Aujourd'hui, tu serais trop triste.

— Non, mon trésor. Ma tristesse s'adoucira de te savoir dans la charmante compagnie de Madame, à qui nous devons un grand adoucissement de notre peine. J'espère que tu seras un attentif petit cavalier pour elle. Fais-lui aimer ce beau pays. Elle va y demeurer à notre place. »

Peu après, la comtesse d'Herquancy, assise dans le cabriolet de l'aubergiste, se trouvait seule avec son petit Étienne. Une joie tellement infinie et complète remplissait son cœur, que toutes les tortures passées, toutes les difficultés présentes s'abolissaient. Rien n'était en elle que la présence de cet enfant, dans le délice de cette journée d'été, parmi l'admirable paysage. Elle écoutait, elle regardait Tiennot, qui, gravement, avec une gentillesse imbue de l'importance de son rôle, remplissait son devoir de cicerone.

— « Voyez-vous, madame, en vous tournant en arrière, voyez-vous le Moine ? Oh ! d'ici, tenez ! Regardez vite... Après cet angle de rocher, il disparaîtra tout à fait. N'est-ce pas, on dirait vraiment un moine, avec ses mains dans ses manches et son capuchon sur les yeux ? Et, vous savez, c'est un rocher !

— Oui, Tiennot.

— On ne l'a pas taillé, madame. Il est comme ça, depuis... depuis peut-être... avant qu'y avait des hommes sur la terre.

— Oui, Tiennot. »

Elle buvait le large regard des yeux bruns.

— « Mais vous ne vous tournez pas du bon côté, madame !

— Oh ! si.

— Non... oh ! pardon... par là. »

Il saisissait le bras de la dame. Dans l'ardeur de sa démonstration, il oubliait ses belles petites manières réservées, il tirait un peu fort. Et nulle volupté, jamais, n'avait ravi Solange comme cette brusquerie de gamin, cette menotte volontaire qui s'emparait d'elle et de sa volonté.

— « Maintenant, madame, il faut regarder en avant.

— Bien, mon petit Tiennot.

Un frais éclat de rire la déconcertait.

— « Mais, madame, en avant, c'est par là. »

Elle tâchait de détourner les yeux de lui, et n'y arrivait qu'avec peine, de temps à autre.

— « Voyez ce grand mur, que fait la montagne, en face de nous. On dirait que la vallée finit là, qu'on ne peut aller plus loin. Eh bien, vous allez voir ! »

La beauté, le silence des choses, les enveloppaient. Lentement la voiture gravissait la route montueuse, tournait les énormes falaises de roc, s'enfonçait sous des tunnels d'une saisissante fraîcheur, où le pas du cheval éveillait de mystérieux échos. Puis, de nouveau, on surgissait dans le soleil, au-dessus des verdoyantes profondeurs. L'ambassadrice, dans ses équipages de gala, avait-elle jamais fait une promenade pareille à celle-ci ?... Qu'il lui semblait élastique et moelleux, le cabriolet aux ressorts rouillés, aux coussins de cuir aplatis ! Quelle livrée de drap fin, aux boutons blasonnés, valait la vareuse verdâtre sur le dos voûté du somnolent conducteur ? Quel paysage italien lui avait souri comme cette vallée de France ?

Ils arrivèrent à la guinguette rustique, bâtie à la tête du sentier qui descend vers la source de la Loue.

— « Veux-tu goûter, mon petit Tiennot ? Veux-tu boire un bol de lait ?

— Non, merci, madame. »

Les voilà partis, tous les deux, plus absolument isolés dans la sauvage nature. Sur l'étroit chemin suspendu au roc, Tiennot marchait devant. Solange le suivait, ne pouvant se rassasier de sa vue, à l'aise maintenant pour le contempler sans contenir la folle tendresse de ses yeux.

Entre les jeunes bouleaux, les hêtres grêles, parmi la fine chevelure verte de la montagne, filtraient des coulées de soleil. Alternances de lumière dorée et d'ombre glauque. L'enfant passait au travers, avec des glissements de feuillage sur la douce chair de sa joue, de son cou blanc, de ses mollets nus. La mère se retenait pour ne pas le saisir, le couvrir de baisers.

« Je ne dois rien lui dire maintenant. Ce ne serait pas délicat. Ce serait mal. Et quels égards ne dois-je pas à l'admirable Fanny Cornet ! »

Il lui fallait toute la force de sa raison, de sa volonté, pour ne pas s'écrier :

« Écoute !... écoute !... sais-tu... »

Elle éprouvait ceci : que jamais lieu ne serait plus propice. Et que les radieuses montagnes, les arbres frémissants, le ciel, le soleil, toute la nature penchée, attentive, attendait son cri vers son enfant. Bientôt, elle songea que si elle le jetait, ce cri, il ne serait pas entendu. Car une clameur toujours grandissante emplissait ce fond de vallée, fermé par une falaise circulaire comme le contour d'une coupe. Muraille de deux cents mètres de hauteur, dont la nudité lisse apparut maintenant, en face d'eux, tombant à pic, du bleu vif de l'espace, jusqu'à la neige bouillonnante de la rivière, dont ils allaient atteindre le niveau.

Le saut formidable de la Loue hors de cette barrière trouée par elle, jadis, dans le recul des milliers de siècles, ne s'apercevait pas encore. Mais son mugissement emplissait les oreilles jusqu'au vertige. Sans fin, sans cesse, sans répit, ce bruit de tonnerre, d'eau, de gouffre, renaissait de lui-même. A la longue, il accablait l'âme, opprimait les sens.

Ce fut alors que Solange dit tout haut :

« Mon petit garçon... mon enfant... mon fils ! »

Il ne se retourna pas, car les mots de douceur se perdirent dans l'universel fracas. La mère s'enhardit. Elle affirmait plus distinctement :

— « Tu es à moi, Tiennot... Mon petit !... C'est ta maman qui est là... ta maman !... Tu ne sais pas... »

Des larmes ruisselaient sur son visage. Elle ne songeait pas à les essuyer. Larmes si suaves que Solange ne les sentait pas déborder de ses yeux. Elle pouvait parler. Elle pouvait pleurer. L'ardeur enfantine d'atteindre enfin l'étourdissant spectacle, de parvenir vite là où « c'était le plus beau », entraînait le vif petit être.

Tiennot courait maintenant, dévalait les pentes en raidillon, à une allure que M^{me} d'Herquancy aurait eu peine à suivre sans les ailes de son rêve, qui la soulevaient. Les durs cailloux, que les pluies arrachent aux parois de roc pour les amonceler dans ce chemin, déchiraient ses fins souliers de Parisienne

et blessaient ses pieds sans qu'elle s'en aperçût.

Enfin, un pont de bois se présenta, la roue d'un moulin, le hangar d'une machine endormie. Ils passèrent sur l'autre rive, et furent au bord même de la chute.

Une voûte se creuse dans la muraille de rocher, un profond trou noir, gueule énorme. La rivière arrive par là, déjà puissante, — large de trente, quarante mètres, suivant la saison. D'où ?... On ne sait. On la voit venir des ténèbres, lente, sournoise, luisante, si calme qu'elle ne paraît pas bouger. A l'orifice, brusquement, elle rencontre le vide. La roche se dérobe, d'un seul coup, ne se retrouve qu'à dix mètres plus bas. Cette Loue, si paisible, glissée jusque-là sans défiance, avec quel cri, quelle fureur, quel forcené élan de désespoir, elle s'abîme, pulvérisée ! Combien faudra-t-il de temps à ses eaux convulsives pour retrouver le calme, pour serpenter dans une nonchalance heureuse, entre des bords souriants ? Son lit n'est plus que rocs hérissés, chaos de pierres, défilés et ravines. Elle y court sanglotante, bondissante, exaspérée. Son écume fouette les airs. Sa plainte ne s'interrompt jamais.

Une plainte ?... Telle n'était pas l'impression que le tumulte obstiné des eaux donna au petit Étienne. Tandis qu'il piétinait de joie, sur la roche humide, devant la sonore magnificence de la chute, il crut percevoir quelques-unes des syllabes de tendresse murmurées derrière lui par le délire maternel. Il écouta, et, surpris par une impression que rendait incertaine la multitude des sons et des échos, il se tourna vers Solange et demanda :

— « Madame, est-ce l'eau qui chante ? »

— Comment ?... » balbutia-t-elle.

— « Oui, qui chante des mots ?... »

L'expression de ce mignon visage ! Tant d'intelligence, d'ingénuité, une crédulité si délicieuse, et la confiance !... M^{me} d'Herquancy le prit à pleins bras, l'embrassa éperdument. Puis, dans une dernière tentative pour lui donner le change, elle ne put que dire :

— « Comme tu es gentil, mon petit Tiennot ! »

Mais lui devint subitement très grave, et, la regardant avec une attention nouvelle, il s'écria :

— « Oh ! madame, comme je vous aimerais si j'étais votre petit garçon ! »

Elle eut la force de questionner, presque tranquille :

— « Pourquoi ? »

— Parce que vous ressemblez à... Oh ! madame, » — hésita-t-il, rougissant avec cette inexplicable pudeur de ses sentiments qu'a l'enfance, — « vous ne pouvez pas savoir ! »

— A qui est-ce que je ressemble, mon trésor ?

— A... à quelqu'un.

— A quelqu'un... près de toi ?

— Quelqu'un d'il y a longtemps... Quelqu'un dont je me souviens. »

Les grands yeux expressifs de l'enfant s'extasièrent, s'ouvrirent à quelque rêve. Ses sourcils de soie brune se contractèrent dans l'effort de l'évocation. M^{me} d'Herquancy, bouleversée, s'assit sur l'espèce de banc de roche, au-dessus des marches, au seuil du souterrain. D'un bras elle entourait Tiennot. Tous deux chuchotaient leur étrange dialogue. Et ils se parlaient de très près, à cause de la frénétique rivière, happée par le vide, et du tapage assourdissant :

— « C'était une dame ? » interrogea Solange.

Il leva sa face brillante. Son petit corps trembla d'émotion. Elle sentit ce tremblement contre son bras, elle, la mère.

— « Oui !... » dit ardemment Tiennot. « Oui !... une dame... Si belle !... Belle comme vous. Je l'appelais marraine... Mais, je ne sais pas... je crois... oh ! je l'ai dit à tante Fanny... Je suis sûr que c'était ma maman. »

Le second bras de Solange fut autour du petit garçon. D'une main elle prit la tête brune, appuya le visage enfantin contre son visage. Que dit-elle ?... Quelles larmes jaillirent ?... Avec quels mots ?... Les petits bras aussi étaient à son cou, l'étreignaient bien fort. L'enfant n'eut pas besoin d'autres phrases... Il sut tout de suite.

Et ces deux êtres restaient enlacés, balbutiant, pleurant, le cœur noyé par le torrent de leur mutuelle tendresse, l'âme noyée dans la grande voix

impétueuse des eaux.

— « Maman !... ma maman !...

— Mon petit !... mon petit !... »

Quand l'étourdissante première émotion se calma un peu, Solange murmura :

— « Il ne faut pas le dire encore... à cause... du chagrin... de ta... Oh ! la pauvre mademoiselle Fanny !

— Tante Fanny !... » cria Tiennot. Et, se détachant, il battit des mains. « Tante Fanny !... Mais vous ne savez pas comme elle sera heureuse !... Oh ! tante Fanny !... Allons lui annoncer. Allons vite ! »

Quel retour !... Si étroit que fût le sentier, ils trouvèrent moyen de le gravir ensemble, le petit blotti contre sa mère, la tête collée à sa jupe, leurs doigts unis, leurs pas mêlés. Tant de choses ils se racontèrent ! Tant de choses, et rien tout de même. Le gazouillement au bord d'un nid. Dans la voiture, au contraire, ils furent silencieux. Tiennot s'appuyait contre Solange. De temps à autre, en élevant son regard, il rencontrait les yeux maternels. Un sourire, et c'était tout.

L'après-midi ne touchait pas encore à sa fin quand ils se retrouvèrent devant le portail de Rocheboise. Une lourde porte, jadis peinte en gris, dans le mur du jardin. Étienne, sans sonner, ouvrit le portillon, dans le vantail de droite. Aussitôt, il cria :

— « Tante Fanny !... Tante Fanny !... »

La vieille demoiselle parut au seuil de la maison — si longue, si noire, clignant de ses yeux myopes, avec une façon qu'elle avait de redresser la tête, pour mieux diriger son regard incertain. Solange perçut toute la noblesse qui émanait d'elle, l'immensité de sa douceur, quand elle répondit de sa bonne voix toujours égale :

— « Me voilà, mon petit... Me voilà. »

Elle lui parut d'une hauteur merveilleuse dans sa dignité si simple. La comtesse d'Herquancy avait vu de près les puissants de la terre, toutes les attitudes de l'orgueil, tous les simulacres de la supériorité, le faste, le dédain, la domination. Rien n'avait ému son respect comme cette figure modeste, —

non pas humble, — mais d'une beauté morale inconsciente, qui s'attestait à la sérénité des yeux, au charme paisible de la voix, à la bonté du sourire. Connaissant par M. Loupeigne, et mieux encore par l'âme de son enfant, ce que représentait cette silhouette en robe noire, l'ambassadrice aurait voulu s'incliner très bas et baiser l'ourlet d'étoffe commune.

Pendant qu'elle restait muette d'impuissance à exprimer ce qu'elle ressentait, le petit Étienne courait à M^{lle} Fanny, se jetait dans ses bras :

— « Tante !... Petite tante !... N'est-ce pas, tu n'aurais pas de chagrin si j'avais retrouvé ma maman ? »

— Ta...?... »

Le souffle manqua, les yeux palpitants s'ouvrirent sur l'étrangère, la bouche de bonté souriante se contracta, tressaillant. Une pâleur décolora davantage le visage couleur d'ivoire, tout fouillé de menues rides comme un masque japonais. Ce fut un instant.

Puis le saisissement nerveux s'effaça. L'âme souveraine reparut triomphante, resplendit de nouveau sur les traits calmés.

— « C'est donc cela ! » s'écria M^{lle} Fanny. (Et sa douce voix tremblait à peine). « Je m'explique une lettre de ce bon Loupeigne... Une lettre, oui... tout à l'heure. Il me préparait. Je n'avais pas compris... »

Solange s'étant avancée, les deux femmes se trouvaient maintenant toutes proches... l'enfant entre elles. Il saisit leurs mains, les réunit, dans un délire, un frémissement de tout son petit être.

— « Tante ! Maman... Maman !... Tante !... »

Toutes deux se regardaient, les yeux mouillés, les lèvres gonflées de choses infinies, inexprimables. Elles se regardaient comme si elles s'étaient toujours connues, — sans étonnement, sans gêne. Et des torrents de pensée bondissaient des jeunes prunelles d'or fluide aux prunelles brunes, lourdes du reflet des ans, qui leur renvoyaient par flots les souvenirs.

Mais, comme Solange se baissait pour envelopper son fils de ses bras, soudain elle se baissa davantage. Elle glissa le long de l'enfant, jusqu'à ce que ses genoux, rencontrant le sol, eussent mis leurs deux têtes de niveau. Et, l'étreignant toujours, la joue appuyée à la joue du petit garçon, elle dit à M^{lle}

Fanny :

— « Ne me condamnez pas... Accueillez- moi... Vous me rendrez digne de le recevoir de vos mains. »

L'admirable sourire de Fanny Cornet rayonna. De ses mains, elle prit les têtes unies, effleurant les cheveux de Solange et ceux d'Étienne, les torsades cendrées, la toison brune:

— « J'aurai donc deux enfants au lieu d'un, » prononça-t-elle. « Deux enfants pour soutenir mes vieux pas jusqu'à la tombe. Et mon petit ne restera pas seul. Ah ! que je suis heureuse !... Chère maman de mon Tiennot, soyez la bienvenue ! »

XIX L'EAU QUI TUE

Bien différents des montagnes du Jura, et de la Loue, sont les monts Sabins, et l'Anio. La cascade haute de cent mètres que forme cet affluent du Tibre en bondissant hors des flancs du Catillo, pour se précipiter au pied du rocher de Tivoli, est, pour plusieurs raisons, autrement célèbre que la pittoresque source franc-comtoise.

L'Anio, le Tibre, Tivoli — le *Tibur* des anciens — les ruines du temple de la Sibylle, la proximité de Rome, tout le prestige de la mythologie et de l'histoire, les noms retentissants, les souvenirs immortels, pareraient ce site même si la nature ne l'avait pas fait vraiment sublime. Pour qui aime la sauvage beauté des choses, rien ne s'ajoute — de tant de littérature, d'éloquence et de siècles amassés — au spectacle lui-même. Spectacle d'autant plus émouvant qu'il n'est complet d'aucun point de vue, et qu'une certaine dose de mystère y mêle son attraction irritante.

La *Grande Cascata* de Tivoli, enfoncée dans un angle inaccessible de roc, ne se dévoile jamais tout entière, — sauf de très loin, du haut du Temple de la Sibylle, par exemple, ou la distance en atténue la grandiose horreur. L'endroit le plus favorable pour s'impressionner de sa violence est une espèce de petit balcon naturel, faisant saillie au flanc d'une paroi toute proche, à mi-hauteur environ de la chute. On y parvient par des sentiers en lacet à travers la végétation rabougrie de la montagne. Si l'on ne craint pas l'enveloppement du brouillard sans cesse envolé de ce fleuve qui s'écroule, on peut, en avançant le buste contre la rampe taillée en plein roc, voir tout de suite, sur la droite, la masse d'eau venir de cinquante mètres environ au-dessus de soi et se précipiter jusqu'à trente mètres au-dessous. Le fond du gouffre disparaît entre des promontoires déchiquetés et le nuage éternel d'écume.

Comment croire à l'inertie d'une insensible matière ?... La vie mouvante de l'onde se révèle, et, tragique, emporte le cœur dans son élan,

dans son effroi, dans son cri mugissant. La fatalité est sur elle. Quel abandon à son destin ! Comme elle fléchit, se tord, se brise, hurle, disparaît !... Notre existence d'une seconde se rue ainsi à l'éternité. Splendeur de prisme ou l'univers se reflète, arc-en-ciel, mirage d'or sur une tourmente... Dans chaque goutte, voici tout l'enchantement du paysage... Et, sous les gouttes voltigeantes, le flot glauque des passions, la frénésie intérieure... Puis tout s'engloutit... C'est le passé.

Une femme songeait en s'absorbant dans la contemplation vertigineuse. Claudia de Trani, dont la villa n'était pas éloignée de la porte Saint-Angelo, et, par conséquent, de la *Grande Cascata*, aimait à placer en face de cet abîme plein de tumulte l'abîme plein de tumulte de son âme. Cette jouisseuse des sens était aussi une jouisseuse de la pensée. Non pas de la pensée abstraite et pure. Le raisonnement lassait sa nonchalance. Mais elle eût rêvé pendant des heures, immobile, comme un sphinx ou comme une chatte, et sans que nul, — pas même elle peut-être, — sût le sens des voix ardentes qu'elle écoutait intérieurement.

Ce jour-là, — ce jour du commencement de l'automne, — elle était descendue par les lacets de la gorge, pour gagner le balcon rocheux, et voir si de récents orages n'avaient pas gonflé la Grande Cascade. Il était rare que, pour une si courte promenade, accomplie dans des bois surveillés, où l'on ne pénètre qu'en payant un droit, la princesse se fît suivre par quelqu'un de ses gens. La présence des laquais attentifs lui gâtait la sauvagerie du site, gênait sa rêverie, contrariait le goût farouche de solitude qui, de temps à autre, la saisissait comme une crise.

Mais, à la fois par prudence et parce que leur muette compagnie lui plaisait, Claudia emmenait alors deux dogues danois, qu'elle affectionnait plus peut-être qu'aucun humain. Deux bêtes splendides, — peu rassurantes d'ailleurs pour tout autre qu'elle-même. Créatures de taille formidable, et seulement à demi-domestiquées, — comme tous les chiens de cette espèce, qui gardent un fond de sauvagerie, aux surprises parfois terribles. Un de ces dogues — le plus grand qu'on pût voir — était de robe mélangée, noire et fauve, ce qui ajoutait, par la rudesse de la couleur, à son aspect redoutable. Claudia l'appelait Bruto. L'autre, Bacco. Ce dernier était gris souris, et moins exceptionnellement gigantesque.

Entre de tels gardiens, la jeune femme pouvait s'aventurer dans des endroits autrement dangereux que les paisibles jardins de Tivoli. Elle descendit donc sans crainte par le petit chemin rapide. Aucun promeneur ne la croisa. Le mois de septembre est un de ceux où Rome et ses environs attirent le moins les étrangers. La princesse elle-même venait seulement de reparaître dans sa villa de Tivoli, ayant passé les fortes chaleurs dans l'Engadine, puis s'étant arrêtée trois semaines, pour suivre la mode, aux eaux en faveur de Salso-Maggiore. Elle descendait, parmi les cyprès et les yeuses, se demandant par quelle ardente folie elle allait maintenant remplir son existence d'orgueil morne.

Depuis quelques mois elle ne vivait plus que pour être, avec toute la hauteur et toute la morgue possibles, la princesse Claudia de Trani. Mais c'était insuffisant de se sentir seulement être cela, de respirer, de marcher, de parler, de se taire, simplement pour se mirer dans l'étonnement, l'admiration et l'envie des autres. Quel malheur de n'avoir aucun amour, aucun désir, aucune haine ! Comme elle s'ennuyait !... D'où viendrait-il, le hasard qui réveillerait et ferait frémir ses passions ?

Des images passèrent dans son souvenir... Maxime d'Herquancy...

Ah ! cet homme, — bien qu'elle se fût complètement détachée de lui, — elle lui gardait une place à part sous les roses, le sang et la cendre des jours éteints. Qui la ferait encore palpiter comme il l'avait fait ?... Qui lui donnerait la nuit de Bois-le-Roi, jetant à ses pieds, avec un poignard en pleine poitrine, celui dont elle voulait tirer vengeance, et brisant sa rivale d'une douleur inouïe ? Qui oserait encore cela pour la posséder ?...

Mais... l'oserait-on, elle ne le souhaitait plus. Ce qui lui manquait, c'était une haine, une jalousie, un désir...

Ce pauvre Maxime, — jadis d'une telle énergie, — un homme à la côte maintenant ! On parlait de sa démission prochaine. Sa femme n'avait plus reparu au palais Farnèse depuis qu'elle était partie pour la France avec Bérangère convalescente. Lui, l'ambassadeur, il était allé rejoindre sa famille, pour le mariage de sa fille avec le duc de Stabia, célébré de la façon la plus intime dans la chapelle de la Louvette. Claudia s'était dispensée d'y assister. Elle savait les nouveaux époux en voyage, au loin, — partis seuls, sur un yacht que leur avait offert, comme cadeau de noces, son propre mari, le

prince Lorenzo. Elle savait le comte d'Herquancy de retour à Rome, — sans sa femme. La comtesse demeurait en France, chez ses parents, le marquis et la marquise d'Alligné. Des bruits de divorce couraient.

« Ah ! la sottise du monde !... » pensait Claudia. « Des drames se sont passés dans ce ménage, — et quels drames ! — sans que la curiosité publique en devinât rien. Et maintenant, lorsque toute cause de désunion disparaît, puisque Solange a consenti au mariage de sa fille et que je lui restitue son époux, — du moins ce qui en reste ! — l'opinion les sépare, pour une villégiature de Madame en forêt de Fontainebleau ! »

Le rire méprisant de Claudia courut sur ses lèvres, tandis qu'elle murmurait :

« Ce serait drôle, s'ils étaient allés jusqu'à la réconciliation, à mes dépens, après cette dernière histoire de la montre, ou bien dans l'attendrissement de l'idylle Bérangère-Marco. » Des idées ou des images saugrenues lui traversèrent la cervelle. Elle ricana tout haut :

« Ah ! oui... ce serait drôle ! »

A sa voix, ses deux grands dogues s'approchèrent, se poussant pour l'effleurer, pour sentir sur leurs corps souples la caresse de sa robe blanche. Car elle était vêtue de blanc, comme toujours, en été. Et la belle journée de septembre n'appartenait pas encore à l'automne, malgré la fraîcheur de ce Tivoli plein d'ombre et d'eau mouvante. Sa traîne ondulait sur le sentier en pente, bossué de pierres et de racines. Les grosses pattes de Bruto se posaient parfois sur l'étoffe neigeuse. Alors, Claudia grondait son préféré, mais sans rudesse, avec l'intonation la plus moelleuse de sa voix chantante :

— « *Basta, Bruto mio. Che fai, canino ?* »

Bacco, moins gâté, d'une démarche adroite, féline, montrait plus de réserve. Mais, de temps à autre, il baissait sa tête de peluche grise aux oreilles pointues, et butait du front contre la main pendante de sa maîtresse, pour obtenir à son tour une parole, une câlinerie.

Soudain les deux bêtes grondèrent en même temps.

— « *Zitto !... zitto !...* » susurra le princesse.

Un bruit dans le taillis. Quelque promeneur ou quelque garde.

Simplement, peut-être, la fuite d'un petit fauve effarouché, la chute d'une branche morte. Les chiens s'agitèrent, grognèrent encore.

— « *Zitto !...* » répéta distraitement Claudia.

Maintenant, l'image du dompteur surgissait dans son souvenir. Qu'il était beau et fougueux, cet Otto Perkowicz !... Quel hardi tableau il formait, debout au milieu de ses fauves ! Ah ! la saveur des rendez-vous dans la trattoria de la voie Appienne !... L'ombre balancée de la vigne vierge, alternant avec la rouge lumière du soir, sur le visage mâle, que la passion ennoblissait de sa patine ardente... Le bistre des yeux, la pâleur pincée des traits, contre le noir vif de la moustache !...

— « *Chepeccato !...* » soupira-t-elle. Ce même « quel dommage !... » dont elle accompagnait son départ, quand elle l'avait vu pour la dernière fois, en présence de l'ambassadeur.

Trois mois de cela. Dans quel Grenade ou dans quel Trouville, dans quel lieu de soleil, de hasard et de plaisir, le voluptueux gaillard se consolait-il d'avoir été expédié un peu vite hors de l'Italie, en dévorant le viatique qu'elle lui avait fait tenir ? Avait-il, grâce à ce capital, reconstitué une autre, ménagerie ?... Racontait-il sa bonne fortune avec une princesse ?... *Oibo !* il pouvait parler. Qu'importait !... Le mensonge ou la vérité offrait la même valeur sur ses lèvres de fat. Nul n'oserait le croire. Puis... quand même !... Claudia eut son haussement d'épaules accoutumé. Dédain de tout. En particulier de l'opinion. Elle s'en moquait bien. Est-ce qu'il existe autre chose que des échines courbées, l'empressement de l'adulation chez les inférieurs, ou l'ignorance voulue des égaux, pour une princesse de Trani ?...

D'ailleurs, toute pensée distincte se suspendit en elle. Le sentier sortait du bois, serpentait autour du roc abrupt. Le fond de la gorge apparut. Un tournant encore, et ce furent des marches taillées dans la pierre, glissantes, d'une perpétuelle humidité. Puis, l'espèce de petit balcon, la saillie aménagée avec son garde-fou, sur laquelle le spectateur se trouve suspendu presque dans la chute même, à mi-hauteur de cette nappe d'eau de cent mètres.

L'haleine mouillée du gouffre enveloppait Claudia. Des perles d'eau, plus fines que des pointes d'aiguilles, se posèrent sur ses vêtements, sur son visage, sur ses cheveux sombres, aux franges de ses longs cils.

Ses chiens se secouèrent, avec des frissons qui moiraient la robe en satin gris de Bacco. Tous deux bâillèrent avec un cri d'ennui. Bruto même se plaignit. Elle se fâcha de les voir si nerveux. Ne les avait-elle pas habitués à des stations prolongées dans ce coin tragique où se délectait la sauvagerie de son âme ? violemment, cette fois, elle leur ordonna de se taire. Puis elle se tourna vers sa droite, s'absorba dans la contemplation étourdissante.

Là-haut, la colonne liquide décrivait une courbe. L'eau s'arquait en un dos de bête qui se défend. Contraction frénétique. Ensuite, elle s'abandonnait. Quelle descente !... La masse s'enfonçait d'un seul coup. Le milieu, vert comme une émeraude, paraissait immobile. Les bords, déchiquetés par les roches, s'éparpillaient en lambeaux d'argent. D'énormes pendeloques d'eau, sur les côtés, glissaient comme dans un moule invisible qui leur restituait toujours la même forme. Elles s'écrasaient sur le même obstacle et se divisaient de la même façon. Seulement, leur jet devenait tout à coup plus fort, à intervalles réguliers. L'élan s'exaltait dans un gémissement plus sonore. Cela durait une seconde. Un apaisement relatif suivait. Des lois mystérieuses apportaient une ordonnance à ce qui semblait le désordre même. Cette eau lancée dans le vide y ondoyait avec une splendeur immuable. Pas un pli de cette écharpe jetée au vent qui ne fût drapé par la nature suivant sa science secrète, et qui ne gardât son rythme. Depuis quel profond passé ?... A travers les ans, à travers les siècles, et quand toutes les eaux de l'Océan, aspirées par l'espace, puis précipitées sur la terre, seraient repassées par cette fissure de roc.

Claudia de Trani, dans un tressaillement brusque, tout à coup, regarda en arrière. Elle n'avait rien pu entendre de ce qui venait de se passer. Le tonnerre de la cataracte couvrait tout. Mais une intuition, une angoisse, l'obligèrent à cette volte-face.

D'abord, la princesse crut à une hallucination, à un vertige causé par l'obsession de cette eau terrible, infatigable, dont le bruit, en même temps, l'accabla. Ses chiens gisaient, en arrière, comme morts. L'un assez loin, presque à l'angle où tournait le sentier. C'était Bruto. Il avait dû bondir jusque-là, au devant d'un ennemi. Mais quel ennemi ?

Claudia ne se le demanda pas longtemps. Ses yeux, dégagés de la surprise première et de l'éblouissement des eaux, reconnurent la silhouette

qui se détachait de la muraille granitique.

Un homme s'avança vers elle. Il tenait, encore à la main le revolver avec lequel il venait d'abattre les dogues. Cet homme marchait sur le sentier, barrière vivante entre la montagne et le vide. Chacun des pas qu'il faisait rétrécissait l'espace où Claudia, princesse de Trani, pouvait encore agir, se mouvoir, pouvait encore dire : « Je suis de ce monde. » Trois ou quatre toises de pierre glissante, large comme les deux mains, au-dessus d'un abîme, c'était la vie, l'univers, l'espoir, ou du moins tout ce qui en restait pour la créature de jouissance et d'orgueil qui, moins d'une heure auparavant, s'attestait la souveraineté de son caprice.

Celui qui s'approchait, les yeux sur ses yeux, était Otto Perkowicz.

Ses chiens l'avaient deviné dans le taillis, tandis qu'il la suivait. Elle, pas. L'inquiétude de ces animaux dévoués aurait dû la mettre sur ses gardes. Mais l'insouciance, le fatalisme, une réelle bravoure, lui ôtaient toute prudence. Encore maintenant, elle n'eut pas peur. Un sentiment la dominait. Un des meilleurs sentiments qui jamais lui eussent fait battre le cœur.

— « Mes chiens !... » cria-t-elle... « Oh ! mes pauvres chiens !... Bruto !... Bacco !... »

L'un d'eux, à son appel, s'agita. Il leva la tête et dut pousser un gémissement. Le fracas de la chute empêchait de rien entendre. Claudia voulut courir à eux. Mais, déjà, l'homme enjambait le second corps, la belle forme grise et soyeuse de Bacco avec ses grandes pattes inertes. En un instant, Otto fut tout près d'elle. Elle le vit remuer les lèvres, mais ne distingua pas les paroles. Et, maintenant, une horreur la saisit — dans l'incertitude où elle était — l'horreur de ce vacarme sans répit, qui l'enfermait en une prison sourde, — l'impossibilité de comprendre, de savoir, — de parler aussi, de persuader, de charmer peut-être...

Oh ! ce bruit... ce bruit de déluge, de cataclysme, de fin de monde !... Ce bruit qui l'isolait de tout secours possible, qui déroberait à l'humanité, toute voisine, ce qui allait lui arriver d'abominable, comme il lui avait dérobé, à elle, les abois suprêmes de ses chiens et les coups de revolver par lesquels l'homme qui la voulait à sa merci avait dû les abattre.

Droite, immobile, elle attendait.

Le dédain couvrait sa face, son long visage florentin, noircissait la flamme de ses yeux. Toute comédie, en ce moment, fut au-dessous d'elle. Comment s'y résoudre, même pour ne pas mourir ?... Ce serait s'avilir en vain. Trop cruellement elle avait bafoué l'être de brutalité, de violence, qui s'avavançait là, vers elle, avec une saveur étrange de vengeance dans son regard, dans l'insolence de ses traits superbes et vulgaires.

Il fut plus près, plus près encore... La princesse de Trani leva son ombrelle, comme elle eût fait d'une cravache, avec le geste de lui en cingler la figure. Mais la lourde main du dompteur s'était abattue. Il étreignit le poignet frêle. Les os fins se froissèrent. Les doigts raidis de douleur s'ouvrirent. L'ombrelle tomba. Si proche d'elle maintenant, son visage contre celui de Claudia, il lui jeta des mots qu'elle perçut en partie, malgré l'intolérable ruissellement dans ses oreilles, cette lamentation furibonde des eaux, dont s'affolaient les nerfs éperdus de la malheureuse.

Des lambeaux de phrases la flagellaient. Il la traitait de monstre. Il était heureux d'avoir tué sous ses yeux deux bêtes qu'elle aimait, — si toutefois une telle femme pouvait aimer ! Ne l'avait-elle pas forcé de tuer lui-même sa chère lionne, sa Didon ?... Et ensuite, elle avait commis cette abomination de lui enlever d'un seul coup sa ménagerie, tous ses compagnons de travail, toutes ces créatures sauvages, mais, pour lui, si soumises, adorablement compréhensives et douces. Qu'étaient-elles devenues ?... Des années ne suffiraient pas à recréer ce petit royaume errant dont il était plus que le maître, — lui, dieu humain pour les fauves conquis à sa suggestion. Et elle avait cru qu'on remplaçait avec une somme d'argent de pareils amis !...

Expulsé d'Italie par son ordre, seul, dépaysé, au loin, ce n'était pas le souvenir de ses baisers, à elle, qui l'avait fait pleurer de détresse comme un enfant... C'était la perte de sa farouche famille. Tant de jours, d'années, il avait mis à substituer sa volonté aux instincts hostiles ! Chacune de ses bêtes gardait son caractère à elle, et toutes il les connaissait. La chaleur rude des crinières ou il roulait sa tête, les yeux d'or de ses félins guettant son ordre, tout en luisant d'orgueil et de révolte, la menace des crocs et des griffes qu'un sifflement de lui changeait en caresse, voilà ce qui l'avait fait haleter de chagrin.

— « La perte de ton amour !... Ah !... ah !... » cria-t-il avec un rire

enragé... « Mais ce n'était rien auprès ! La peau d'une fille comme toi, ça se trouve sur toutes les paillasses d'auberge, princesse de Trani !... On te prend en une heure, poupée !... Mes nobles lions, j'avais mis toute ma jeunesse, toute ma force, toute mon intelligence, à les capter un à un !... Et tu me les as volés !... Que veux-tu que je devienne ?... »

Elle entendit, de cette voix déchaînée, des insultes pires. Son sang de patricienne s'enflamma sous les affronts. Pourtant, elle eut un regard vers le bleu du ciel et la splendeur des sinueuses montagnes. Oh ! la beauté de la terre !... Elle revit un escalier de marbre entre les cyprès, sous le soleil, dans sa villa de Tivoli...

Elle voulut vivre.

— « Quelle compensation exigez-vous ? » demanda-t-elle.

— « Une promesse ?... Tu te jouerais encore de moi, » ricana l'homme.

— « Allez-vous me tuer parce que je me suis donnée à vous ? Si vous ne m'aviez pas poursuivie... Je devais sauvegarder mon rang...

— Ton rang !... Et la trattoria de la voie Appienne !... Tu m'appartiens, entends-tu !... Je serai ton amant à la face de Rome... Qui t'a dit que je vais te tuer. Je viens te reprendre... simplement... Après ce que tu m'as fait, tu ne te débarrasseras plus de moi, princesse ! Allons !... ouvre tes bras de bonne grâce... »

Claudia sentit sur elle les mains impudentes. Suffocante et renversée contre la rampe rocheuse, elle ne savait si le rustre exaspéré allait assouvir sa haine, ou son désir — pire que sa haine. Elle râlait de répulsion plus que de frayeur. L'orgueil inouï de son existence aboutissait à cette scène ignominieuse ! Et elle avait aimé cet homme !... Ceci l'écrasait davantage ! Elle eût souhaité que la roche surplombante se détachât, roulât sur eux pour les anéantir.

Tout à coup, elle eut un cri d'espoir. En arrière de Perkowicz, quelque chose ou quelqu'un bougeait. On venait sur le sentier.

— « *Aiuto !... aiuto !...* » clama la princesse de Trani, comme si un appel humain pouvait traverser le fracas de la cataracte.

Otto suivit son regard. Vivement, il se retourna. Alors, elle vit ce qui

représentait pour elle tout le secours qu'elle pût attendre.

Le plus grand de ses deux chiens, le magnifique Bruto, le molosse gigantesque, traînait sur le rocher son corps impuissant, brisé par quelque terrible blessure. Tout son être tendu vers sa maîtresse en péril risquait un effort qu'on pourrait appeler surhumain, — car il eût dépassé les forces et le dévouement d'un homme. Une large trace de sang dessinait les élans, les soubresauts, les zigzags de sa lente et convulsive carrière. Son muflle dressé, sa gueule entrouverte, ses yeux d'angoisse, dardés vers Claudia, semblaient lui porter un encouragement, la supplier de tenir bon jusqu'à ce qu'il fût là.

— « Bruto!... Bruto mio!... » cria-t-elle.

Perkowicz, jugeant le chien encore redoutable malgré l'état pitoyable où il l'avait mis, reprit son revolver pour le braquer sur l'animal. Faisant ce geste, il dut relâcher l'étreinte dont il maintenait Claudia. Qu'importait d'ailleurs ? N'était-elle pas irrémédiablement en son pouvoir, prise entre le rempart athlétique qu'il lui opposait, et le gouffre, derrière elle. Il n'eut pas la peine de faire feu. Bruto, tout à coup, s'affaissa. Un long tressaillement parcourut sa masse fauve. Sa tête énorme roula sur le sol.

Le belluaire éclata de rire. Son hilarité ne dura pas. A peine sa barbare gaieté avait-elle détendu ses muscles, qu'un souple mouvement de sa proie le surprit. Claudia venait de bondir sur la rampe taillée dans le roc et formant garde-fou, contre laquelle, tout à l'heure, il la maintenait si rudement.

Un geste inconscient, plus rapide que l'éclair, permit à Otto de la ressaisir, au moment où elle se lançait dans le gouffre. Mais il ne prit que sa jupe flottante. Le corps de la jeune femme tournoya, s'abattit en arrière. Il la soutint vers la hauteur de la taille, par l'étoffe, qu'il sentait glisser entre ses doigts.

Un froid mortel paralysait le belluaire. Jamais il n'avait imaginé pareille chose : que cette Claudia dédaigneuse préférerait la mort certaine au traitement incertain et sûrement ignoble par lequel il exercerait sa vengeance. Le vertige des eaux sans cesse en fuite près d'elle venait de l'entraîner. Du moins sa volonté seule y mêlerait son âme et son corps pour l'anéantissement. Elle ne subirait pas la mort par une outrageante contrainte.

Perkowicz, qui, peut-être, l'eût précipitée, n'admettait plus de voir

disparaître cette forme merveilleuse. Le regret, l'effarement, l'impossible désir, tout ce que cette femme pouvait faire de lui avec un mot (Préférerait-elle donc mourir plutôt que de l'épouser ?...) la chimère, l'instinct, la pitié, le faisaient crisper ses poings sur le linon léger de la robe blanche. Mais, en même temps, ce tourbillon de sentiments dissolvait sa force. L'horrible chute de l'eau semblait tirer irrésistiblement le fardeau qui lui échappait. Une sueur glacée coulait de ses tempes.

Il vit tomber le chapeau de Claudia, un éclair blanc, une touffe de plumes écumeuses, sur le glauque de l'eau, comme un oiseau blessé. La lourde chevelure sombre de la princesse se déroula d'une seule masse. Ce fut comme un lien où s'accrochèrent les attractions de l'abîme. Ces longs cheveux pendants suivaient le souffle torrentiel du fleuve en perdition. L'écume voltigeante s'y attachait. Déjà ils participaient à la chose effrayante.

— « Claudia... ta main !... ta main!... » cria l'homme haletant.

Fut-ce une illusion ?... Il crut voir s'agiter la tête fière, comme en refus de l'aide méprisée. Le visage renversé lui restait invisible. Combien cela dura-t-il ?...

Au moment où, fou d'horreur, Perkowicz ne tint plus dans ses doigts raidis que le dernier lambeau de l'étoffe déchirée, tandis qu'il se penchait, dans la plus dangereuse attitude, pour suivre jusqu'au fond du gouffre écumant cette forme blanche, avec la grande écharpe noire des cheveux, qui était la princesse Claudia de Trani, une masse chaude et vivante s'abattit sur ses épaules. Du sang l'aveugla. Une gueule furieuse laboura de crocs son cou, sa joue, son crâne. Puis, avant qu'Otto ait pu comprendre d'où lui venait l'agression, cette masse, projetée en avant, s'ajouta au poids de son buste, l'entraîna... Ses pieds quittèrent le sol. Il sentit le vide.

Le dogue Bruto, dans une suprême palpitation de vie, parvenant à se jeter sur le meurtrier de sa maîtresse, venait de basculer avec lui dans le gouffre.

Rien ne changea dans l'immuable scène. L'éternel nuage d'écume continua de monter vers le sentier maintenant désert, où seule la robe en peluche grise de Bacco, et le sang de son camarade, mettaient des notes imprévues sur la roche miroitante de soleil.

XX LA RUPTURE

Le facteur, pénétrant dans le petit jardin de M. de Mirevert, boulevard Saint-Germain, alla jusqu'à la loge, tourna le bec de cane, et posa une unique lettre sur la table :

— « Pour vous, madame Grouille. Et ça vient de loin, » dit-il à la vieille concierge, qu'il connaissait depuis des années.

Elle s'étonna. Qui pouvait lui écrire ? Bousculant son chat Footit, elle allongea sa main nouée de rhumatismes et cordée de veines. Ses lunettes étaient sur son nez. Elle lut avec stupeur la suscription :

« *All' illustrissima signora Grouille.* »

— « En voilà un jargon ! » s'exclama-t-elle. « Si je ne voyais pas mon nom en toutes lettres, je ne pourrais pas croire que c'est pour moi. »

Elle ouvrit, et retrouva les mêmes titres que sur l'enveloppe :

« *Illustrissima Signora,* »

— « C'est pas Dieu possible ! Ce serait moi l'illustrissime seigneurie ? » murmura-t-elle. (Car elle traduisait ainsi le vocable qui signifie « dame ».) « Ah ! ben... je rêve... dis donc, Footit ?... Mais, » se rengorgea-t-elle, « tout arrive ! Mon Toto, qu'avait tant de génie, est peut-être devenu roi quelque part. »

La pensée de son fils, perdu de vue depuis si longtemps, et tellement détaché de sa vie, s'imposa mystérieusement à son vieux cœur. Cependant elle ne pouvait déchiffrer le langage étranger. Elle ne discernait même pas que c'était de l'italien, bien qu'elle eût à peu près traduit les termes qui, là-bas, sont de simples formules de politesse.

— « J'irais bien leur demander, à eux, là- haut... Mais j'ose pas les déranger, » rumina-t-elle.

Toutefois sa curiosité l'emporta sur la discrétion. Elle abandonna sa loge, et commença péniblement de monter l'escalier. Elle ne gravit qu'un étage. Le premier appartenait maintenant à son maître. Le vieux cuirassier de

Reichshoffen était mort, sa nièce s'était mariée. M. de Mirevert avait pu s'adjoindre leur appartement sans donner congé à personne.

M^{me} Grouille y fut introduite immédiatement par un domestique si bien stylé qu'à peine eût-on reconnu en lui le gauche remplaçant d'Estelle. La camaraderie d'un valet de pied de l'avenue Hoche, envoyé par M^{me} d'Herquancy pour aider à l'installation des nouvelles pièces, produisait ce miracle.

Solange avait obtenu que son vieil ami débrouillât un peu le chaos de ses merveilles.

— «Ne m'avez-vous pas promis, » lui disait-elle, « que notre Tiennot ferait son éducation artistique en étudiant votre collection ? Et comment voulez-vous l'initier à tout ce qu'elle peut lui apprendre, si elle n'est pas visible ? »

Le sanctuaire où pénétra M^{me} Grouille, et qui eût fait se récrier tout autre que l'ignorante concierge, révélait, non seulement des splendeurs d'art, mais des secrets de psychologie humaine. Pour un petit garçon, pour l'enfant de Pierre Bernal, pour le petit être dont Solange lui avait écrit : « Je vous l'amène. Il est à vous aussi », l'antiquaire maniaque avait bouleversé sa maison, ses habitudes, son âme. Au fond des galeries encombrées et poudreuses, il avait cherché ses plus émouvants trésors de beauté, comme au fond des sentiments refrénés où se dissimulait le meilleur de lui-même, il avait retrouvé les plus délicats frémissements de tendresse.

Quand la vieille concierge entra chez lui ce jour-là, elle aperçut M. de Mirevert assis sur un siège à dossier gothique, devant une crédence Louis XII, dont il expliquait les détails au petit Étienne debout entre ses genoux. M^{lle} Fanny Cornet et M^{me} d'Herquancy, assises devant une table carrée aussi ancienne que la crédence, disposaient des bandes de broderie et de filet dont elles voulaient confectionner un napperon pour cette table. Cette scène s'encadrait parmi les boiseries dont les murs étaient recouverts. La pièce reconstituait une salle à manger du premier début tâtonnant de la Renaissance, telle que le collectionneur l'avait découverte, avec sa cheminée et ses fenêtres à croisillons de plomb et à culs-de-bouteille, dans une maison de Meung-sur-Loire.

M^{me} Grouille ne se laissa pas distraire par un tel décor, indifférent pour elle. Mais, encouragée par l'attention bienveillante qui l'accueillit immédiatement, elle tendit sa lettre, non sans un air d'importance.

— « J'ai pensé, » dit-elle, « qu'une de ces dames, ou que Monsieur, aurait la complaisance de me la lire en français. »

M^{lle} Cornet, de qui le papier se trouvait proche, le saisit, et dit doucement :

— « C'est de l'italien. Madame d'Herquancy vous le traduira. »

Elle passa la lettre, laissa glisser ses mains sur sa jupe noire, s'appuya au dossier de sa chaise. Un apaisement merveilleux était sur elle. Enfin, la vie lui donnait cette quiétude que ses longs jours tourmentés n'avaient jamais connue. Elle ne craignait plus de manquer à un plus faible qu'elle-même, elle, si faible, si désarmée, et qui pourtant avait mené sa lutte vaillante jusqu'à l'extrémité de la vieillesse, jusqu'au bord de l'éternité. Enfin, enfin !... elle pouvait poser sur ses genoux ses doigts ouverts et désœuvrés, elle pouvait renverser contre un coussin ses épaules lasses, elle pouvait dire « demain » sans qu'une aiguille cachée piquât d'anxiété son cœur tremblant ! Son magnifique regard n'était pas plus calme, ni sa voix plus égale et plus douce. Car la sérénité avait été le talisman de sa force. Mais elle pensait à toute minute : « Ma tâche est faite. » Et la façon dont elle contemplait son petit Tiennot mettait sur son vieux visage usé le resplendissement du plus intense bonheur. Rien que la mort ne la séparerait de cet enfant si cher. Ainsi en avait décidé M^{me} d'Herquancy. Étienne, pour le moment, vivrait entre elle et M. de Mirevert, jusqu'à ce que sa mère, qui venait le voir journallement, eût organisé leur existence. Mais cette organisation, quelle qu'elle fût, ne les séparerait point.

Le collectionneur, chargé de l'éducation artistique de l'enfant, le formait pour que, plus tard, celui qui porterait le beau nom de Bernal fût l'historien et l'analyste de toutes les merveilles qu'il comptait lui léguer.

Devant ces êtres groupés étroitement, se tenait la fidèle M^{me} Grouille. Elle observait avec une curiosité impatiente la comtesse, qui, silencieusement, parcourait la lettre venue d'Italie.

— « C'est bien pour moi, n'est-ce pas ? » fit la concierge.

— « C'est pour vous, » affirma Solange, qui semblait surprise et embarrassée.

— « Comment m'appelle-t-on, là... sur l'enveloppe ?... Et ici, à la première ligne ? » interrogea M^{me} Grouille.

Elle jeta un regard à son propriétaire, qui s'occupait de Tiennot. Puis un autre à M^{lle} Fanny, dont l'esprit, certainement, s'évadait ailleurs. Et elle répéta sa question très haut pour capter leur attention.

— « On vous appelle de votre nom, » madame Grouille, » répondit M^{me} d'Herquancy sans émoi.

— « Je croyais avoir lu... des titres...

— Quels titres ?... » demanda distraitement Solange, plus préoccupée du fond de la missive que de sa forme.

— « Mais... « seigneurie... » et « illustrissime... »

— Oh ! c'est ainsi que s'expriment les bureaucrates italiens. Cela ne veut rien dire. Écoutez, ma bonne madame Grouille. Ce document émane de la municipalité romaine. Aviez-vous idée que quelqu'un très proche de vous habitât l'Italie ? »

Elle parlait avec des précautions oratoires, comme craignant de porter un coup.

— « S'agit-il de mon garçon ? » demanda la concierge sans s'émouvoir autrement.

— « Vous aviez donc un fils ? Je ne m'en doutais pas.

— Oh ! y a près de vingt ans qu'il m'a quittée... »

M^{me} Grouille eut un haussement d'épaules, indiquant que la fibre maternelle ne risquait pas de vibrer trop violemment, quoi qu'on lui apprît. Elle mit une vivacité plus chaude à s'informer :

— Aurait-il fait fortune, par hasard ?

— Mon Dieu... Il vous laisse quelque chose qui pourrait avoir de la valeur.

— Il me laisse !... » répéta dans un sursaut la vieille femme. « Il est

donc mort ?... »

La muette réponse de Solange ne lui permit pas d'en douter. Le mouvement de sympathie aussitôt marqué par les trois autres auditeurs persuada un instant M^{me} Grouille qu'elle éprouvait la plus douloureuse commotion. Au fond, elle avait gardé un fâcheux souvenir de son garnement de Victor. Il avait failli brouiller son premier ménage. Puis, elle s'était habituée à son absence. Sa nature peu sensible, et racornie par l'âge, endura sans déchirement la nouvelle. Pourtant l'orgueil maternel se donna cours dans une exclamation :

— « Un si beau gars ! Y avait pas son pareil ! »

Elle accorda trois minutes de silence à l'instinctive pudeur de ce que devait être son chagrin, avant de poser la question qui surgissait en elle malgré tout :

— Vous dites... » commença-t-elle. Les convenances la firent s'interrompre, pousser un demi-sanglot et se frotter les yeux du coin de son tablier. Alors, sa voix étouffée reprit, sous la cotonnade bleue : — « Vous dites qu'il me laisse quelque chose ?

— Il vous laisse quatre lions, trois tigres, une panthère, un jaguar et deux hyènes, » lut M^{me} d'Herquancy, les yeux sur le papier administratif. « Ah !... aussi quelques serpents.

— Hein ?... » cria M^{me} Grouille.

Elle jeta autour d'elle un regard si terrifié, que le comique du coup de théâtre eût été irrésistible pour des témoins que n'eût pas enveloppés la plus délicate mélancolie. M. de Mirevert dut contenir un bond joyeux de Tiennot, qui déjà criait, en battant des mains :

— « On va les voir ?... Est-ce qu'ils sont ici ?... »

Le collectionneur, poussant le petit garçon vers M^{lle} Fanny, qui, câlinement, le fit taire, s'intéressait tout à coup :

— « Quelle diantre d'histoire est-ce là ? »

Solange lui lança un coup d'œil plus significatif que ce qu'elle allait dire.

— « Vous vous rappelez bien, » expliqua-t-elle, « ce dompteur, Otto Perkowicz, qui, le printemps dernier, faisait fureur à Rome, et dont je vous ai expliqué le rôle quand les journaux ont raconté le drame de Tivoli ? »

— Oui... oui... » fit le vieillard, agitant d'un air entendu sa fine tête de souris blanche.

— « Mais je l'ai lu, ce drame de Tivoli ! » s'écria M^{me} Grouille. « Sur mon journal, y avait le portrait d'une cascade. Paraît qu'une princesse était tombée là-dedans. Et ce brave homme de dompteur s'était péri aussi en essayant de la sauver. »

M^{lle} Fanny Cornet, M. de Mirevert et Solange se regardèrent à la dérobée. Ils en savaient ou en devinaient plus que les commentaires des journaux.

— « Seulement, » reprenait la concierge, « j'ai jamais bien compris où ça se passait. Tivoli, près de Rome, qu'on disait. Vrai que le passage Tivoli est pas loin de la rue de Rome. Mais, en fait de cascade, ça ressemblait plutôt, sur l'image, à celle du parc Monceau.

— C'est en Italie que votre fils est mort, » reprit la comtesse, « C'est lui dont on a raconté le dévouement.

— Un dompteur !... Ah ! ça ne m'étonne pas. V'là le métier qu'il voulait. Mais quel nom que vous avez dit, donc, madame la comtesse ?

— Otto Perkowicz.

— Ça doit être comme ça que les Italiens prononcent Victor Percovin.

— Peut-être, » sourit M^{me} d'Herquancy.

— « Toto, on l'appelait, » reprit la concierge.

Et, ce petit nom réveillant enfin dans son vieux cœur pétrifié quelques tendres souvenirs du lointain autrefois, elle éclata en larmes. On la vit cacher précipitamment sa figure dans son tablier bleu. Courant à la porte, elle s'enfuit vers sa loge.

— « Moi, je vais la consoler, » s'écria Tiennot. « Je vais lui parler de son petit garçon, et puis des lions, et puis des tigres, et puis... »

Poussé à la fois par son imagination surexcitée et par la bonté de son

cœur, l'enfant s'échappa à son tour. Les trois personnes restées près de la table, parmi les boiseries Louis-douzième, se considérèrent un moment sans parler. Puis, des lambeaux de phrases tombèrent de leurs lèvres, lentement, rêveusement. Petits cailloux jetés au lac profond de leur silence, et n'entr'ouvrant qu'à peine l'abîme de leurs pensées.

— « Otto Perkowicz, ce fier Polonais, descendant de quelque famille ancienne...

— C'était l'enfant naturel de mademoiselle Percovin, plus tard madame Truche, puis madame Grouille...

— Honnête femme, d'ailleurs. Il ne la valait pas.

— Tel fut le maître du destin pour une Claudia di Stabia, princesse de Trani.

— Vous êtes vengée, Solange. »

La comtesse d'Herquancy se taisait, très pâle. Comme, d'un geste machinal, elle tenait toujours la lettre émanée de la police italienne, M. de Mirevert lui demanda :

— « Dit-on de quelle façon fut établie l'identité du personnage ?

— Lisez vous-même.

— Ah ! » fit le collectionneur, s'adressant, après s'être renseigné, à M^{lle} Fanny, « on avait saisi ses papiers en même temps que sa ménagerie. Les fauves, mis en vente par l'administration, ne trouvèrent pas tous acquéreur. Ceux qui restent vont être restitués à la mère du défunt.

— Un legs plutôt embarrassant, » observa M^{lle} Cornet.

— « Mes chers amis, » dit Solange en se levant, « permettez que je vous laisse, pour aujourd'hui. J'ai besoin d'être seule. Jamais autant qu'à l'heure où nous sommes je ne me suis sentie près de voir clair en moi-même et dans ma vie. J'ai une grave démarche à faire, que je reculais de jour en jour. Je vais m'y déterminer sans doute. A demain. Veillez toujours sur mon cher petit Tiennot.

— Je descends avec vous, » dit M^{lle} Fanny.

En bas, comme elles approchaient de la loge, elles entendirent la

fraîche petite voix de Tiennot :

— « Voyez-vous, madame Grouille, on mettra la cage des lions de ce côté-ci, dans le jardin, et la cage des tigres de ce côté-là. Les hyènes, on les enfermera dans la cave. C'est des sales bêtes. Elles mangeraient Footit.

— Elles vous mangeraient bien aussi, monsieur Étienne, » ripostait la mère Grouille, dont le chagrin sans racines s'apaisait à ce jeu.

— « Pas de danger ! Moi !... Elle auraient trop peur !... Mais, dites... madame Grouille, ce petit frère que je m'inventais quand j'étais petit... Vous savez, vous racontez qu'il n'existait pas, mais que je lui parlais, que je l'appelais Édouard...

— Eh bien, monsieur Étienne ?...

— Eh bien, il existait peut-être. C'était peut-être votre petit garçon.

— Entendez-le !... Quelles idées il a, ce chérubin ! » s'exclama la vieille concierge, rassérénée. « Mais, voyons ! madame la comtesse, » cria-t-elle en apercevant M^{me} d'Herquancy, « ce n'est pas possible !... On ne va pas m'amener ces bêtes féroces, comme ça, ici, devant la maison ?... »

Solange l'assura que la ménagerie ne serait même pas expédiée. Elle ferait procéder à la vente, par l'intermédiaire de l'ambassade.

— « Au besoin, » dit-elle, « je ferai acheter les animaux pour mon compte et j'en doterai un jardin zoologique. Ne vous tourmentez pas. »

M^{me} d'Herquancy prit Tiennot par la main, pour le ramener dans l'appartement du rez-de-chaussée, que venait d'ouvrir M^{lle} Fanny. Une jeune servante empressée vint au-devant d'eux. Et les portes béantes laissèrent voir un intérieur autrement confortable que celui de jadis. Des meubles tant usés par les deux pauvres sœurs, il ne restait que ceux dont la vétusté représentait trop de souvenirs. Autour de ces vétérans, rayonnaient les jolis bois cirés, les laques fraîches, les taffetas aux nuances tendres. Près des portes, les boutons blancs vernissés des sonneries, des interrupteurs, annonçaient la présence de l'électricité et d'un prompt service dans ces chambres qui virent si longtemps les deux sœurs Cornet lutter elles-mêmes contre les caprices malodorants de leurs lampes à pétrole.

Solange avait installé de la sorte son petit Étienne et la chère tante

Fanny, pour attendre le jour où, suivant son espoir, elle les prendrait complètement avec elle. Aujourd'hui, elle les embrassa plus tendrement que d'habitude. Il lui en coûtait de ne pas achever l'après-midi auprès d'eux. Mais une de ces impulsions secrètes, qu'on ne raisonne pas, — qui, peut-être, émanent de toutes les forces en mouvement dont se préparent nos lendemains, — la ramenait chez elle. Sa voiture n'était pas encore venue la prendre. Elle monta dans un fiacre pour regagner son hôtel de l'avenue Hoche.

Là, enfermée dans son cabinet de toilette, elle sortit d'un arrière-tiroir un objet qu'elle considéra fixement. C'était une dague à forte lame aiguë, à poignée d'ivoire et d'argent. Sur l'acier terni, qu'on n'avait pas fourbi depuis des années, quelques taches rougeâtres se voyaient encore. Solange avait posé cette arme devant elle. Longtemps, longtemps, elle la regarda. A la fin, sans une larme, sans un soupir, mais avec des yeux noyés de songe, avec un visage comme détaché de la vie à force d'immobile pâleur, la comtesse fit disparaître le poignard dans un étui de velours. Elle l'enveloppa de plusieurs papiers, ficela et cacheta le paquet. Dessus, elle inscrivit une adresse :

*Monsieur le comte d'Herquancy,
Ambassadeur à Rome.*

Puis, plus bas, dans l'angle :

Par la valise diplomatique.

Ensuite, elle s'assit devant son petit bureau, et elle traça les lignes suivantes :

« Comte Maxime d'Herquancy,

« En même temps que cette lettre, la valise vous apportera l'instrument de meurtre que je vous ai demandé un jour.

« Je vous le restitue.

« J'abolis les menaces de vengeance que je vous ai fait entendre dans

un jour de douloureux égarement.

« Ce poignard, qui a percé le plus noble cœur qui fût au monde, vous châtierait moins cruellement en vous déchirant la chair qu'en faisant revivre devant vous l'heure terrible où votre main s'en est armée, où vous êtes parti pour le guet-apens. I

« Vous étiez trois, ce soir-là.

« Pensez à ce que sont devenus les deux autres, et repentez-vous, si vous le pouvez

« En face de l'effrayante justice du sort, toute idée de me faire justice à moi-même s'est glacée dans mon cœur. Je n'appelle même pas sur votre tête les représailles dont furent frappés vos complices.

« Mon âme est calme, j'ai retrouvé mon enfant. C'est pour lui que je veux vivre.

« Bérangère n'a plus besoin de moi. Elle a l'amour, le bonheur. Au fond, son cœur est séparé du mien. La longue lutte qui nous a rendues presque adversaires l'une de l'autre, nous a déshabituées de la confiance et de la tendresse accoutumées entre une mère et sa fille.

« Ce n'est pas le moindre mal que vous m'avez fait. Je ne vous le reproche pas. Je ne vous reproche rien. Seulement, il faut que vous sachiez ceci :

« Mon seul trésor en ce monde, c'est mon fils. Je suis résolue à me consacrer à lui.

« Mais vous êtes toujours mon mari. Je suis toujours la comtesse d'Herquancy, mère de la duchesse de Stabia. Je suis même peut-être encore, — malgré tous les bruits courant sur votre démission, que je ne crois pas officielle, — la femme d'un ambassadeur de France. Je ne ferai donc rien de contraire à votre dignité, à la mienne.

« Si vous renoncez à votre carrière diplomatique, je vous demanderai de consentir à notre séparation légale. Je n'irai même pas jusqu'à provoquer le divorce, pour éviter une douleur à mes parents, — dont les idées participent aux vieilles traditions de notre race et de notre monde.

« Mais, quoi qu'il arrive, j'exige, entre nous, la séparation effective.

Jamais je ne reprendrai la vie commune. Jamais rien ne me rapprochera de vous, ni ne m'empêchera de garder mon fils.

« Reconnaissez que l'ivresse de l'avoir retrouvé ne m'a induite à prendre aucune attitude indigne de votre situation et de ma dignité. Étienne Bernal n'est venu ni à l'hôtel d'Herquancy ni à la Louvette.

« Je n'ai pas affiché, je n'afficherai pas ce qui, pour beaucoup, serait matière à scandale. Non pas que je me soucie personnellement de l'opinion. Mais, plus nous sommes haut placés, plus nous avons de responsabilités morales. Dans notre société en dissolution, chacun de nous doit éviter de faire tomber la plus petite pierre des murs édifiés siècle à siècle entre la conscience collective et les abîmes de l'instinct.

« Ils croulent, ces murs. Le gouffre guette nos civilisations leurrées d'un progrès qui n'est qu'une marche rétrograde. Mais, plus lentement s'effondreront les vieux remparts, plus l'humanité aura de chances d'en reconstituer de nouveaux sur d'autres bases.

« Ce souci de conservation morale, d'exemple à donner, me hante devant la désorganisation universelle.

« Hypocrisie, direz-vous, de la part d'une femme qui rompit jadis en secret le pacte conjugal.

« Vous qui fîtes inévitable la tentation et monstrueuse la revanche, vous ne sauriez ni me comprendre ni me juger.

« Je vous demande simplement, à vous qui, jadis, pour vos plaisirs, m'abandonniez à la solitude, de me restituer cette solitude. Je l'obtiendrai coûte que coûte.

« Mais, pour votre carrière, pour nos familles, pour notre responsabilité sociale, je suis résolue à sauvegarder les apparences, tant que vous ne me forcerez pas à les braver.

« Comte d'Herquancy, quelle que soit votre réponse, sachez bien que je suis morte pour vous, et recevez ici mon éternel adieu.

« SOLANGE D'ALLIGNÉ. »

XXI LE DERNIER ACTE

Quand Maxime d'Herquancy eut reçu la lettre de sa femme, et aussi le poignard dont il avait presque espéré qu'elle se servirait pour le délivrer de la vie, il perçut comme un voile noir tombé entre lui et les choses. La haine qu'il attribuait à Solange envers lui demeurait, la veille encore, le stimulant qui l'aidait à parader contre le destin, à s'intéresser lui-même, à s'estimer dans son propre fatalisme, son audace, son sang-froid. Cette haine, d'ailleurs, c'était encore quelque chose de cette femme. Cette femme... la sienne.

Peu à peu, tandis que tout se rapetissait, défaillait, disparaissait autour de lui, Solange avait grandi, dans ses préoccupations d'abord, dans sa pensée ensuite, et, finalement, dans son estime, dans son admiration inconsciente.

L'âme humaine est un si profond mystère, surtout pour elle-même, que Maxime ne se fût pas avoué ce qu'un témoin de sa vie la plus intime eût déduit sans peine : il ne pouvait se passer de Solange. Peut-être même qu'il l'aimait à présent, si l'on ose qualifier du beau nom d'amour l'espèce de soif amère qu'il avait d'elle.

Dans ce solennel palais Farnèse, il errait désespéré. S'il s'enfermait, sous prétexte de travail, c'était pour s'attarder à de longues méditations dans les chambres où elle avait vécu, où traînaient encore mille reliques délicates de sa féminité, de son goût charmant, de son élégance, où son parfum flottait encore.

Lorsque l'ambassadeur apprit l'effroyable fin de Claudia, — cette mort qu'une légende voulue transforma aussitôt en accident, mais dont, lui, devina les péripéties atroces, — il en éprouva d'abord la plus tremblante consternation. La fatalité avait frappé ses deux complices. Quand viendrait son tour, à lui ?

Mais, presque aussitôt, un sentiment tout autre atténua l'horreur qui le bouleversait. Une espèce de confuse espérance s'insinua. La disparition de Claudia... N'était-ce pas une possibilité de l'impossible ?... Ce qu'il n'eût jamais pu réaliser, elle vivante, — un rapprochement entre lui et Solange — cessait d'être la plus invraisemblable des chimères. Il le désirait donc ?... Et

depuis quand ?... Maxime n'osait analyser ce qui survenait en lui. Cela rôdait dans le tréfonds de son âme, dans ces repaires de la pensée où, soi-même, on ne descend pas. Peu à peu, cela devenait une notion distincte. Solange, — qui ne pouvait l'absoudre tant que vivait l'inspiratrice, la complice, — ne verrait peut-être plus en lui que le mari jaloux, l'être de folie déchaînée à qui la société, la tradition, la romanesque indulgence des femmes pardonnent le sang versé.

Voilà par quelles rêveries plus ou moins conscientes cet homme se masquait à lui-même les fantômes de sa route obscurcie, la face de son remords, la faillite de ses passions.

La lettre de Solange, le décret sans appel : « Je suis morte pour vous », le réveilla de ses songes, l'enfonça dans la réalité lugubre. Un dégoût abominable le prit, la nausée de tout. Les honneurs n'étaient pas ce qui compenserait l'irréremédiable abandon où il allait vivre. Ambitieux, il ne l'avait été que pour sa fille. Bérangère dépassait le rang où il fut si fier de la hausser. Elle portait un des noms les plus illustres du vieux monde. Qu'avait-elle besoin des titres paternels ?

« Je quitterai la carrière, » décida Maxime. « J'organiserai une mission vers quelque contrée neuve. Je finirai comme j'ai commencé, par des coups de main hardis dans les régions où l'on est vraiment un chef, où l'on goûte pleinement ce qui n'est que relatif ici : le pouvoir et la liberté. »

Il ajoutait en lui-même : « C'est le seul moyen d'assurer sans scandale cette séparation absolue que Solange réclame. Il faut bien me résoudre à son vouloir. Elle n'est plus ma femme. Elle est la lionne qui a retrouvé son lionceau. Rien ne tiendra devant sa frénésie maternelle. Et puis-je, moi, vivre en Europe, tandis que la comtesse d'Herquancy élève, — si discrètement que ce soit, — le fils de Pierre Bernal ? Quelle risée, quel opprobre !... Ne m'y exposons pas. »

Il y avait au moins de la décision et de la bravoure dans le projet du comte d'Herquancy. Ces qualités ne lui firent jamais défaut. Et elles valaient double, aujourd'hui qu'il portait sur sa tête grisonnante et dans son cœur pesant le double de l'âge dont l'effervescence le conduisit à sa première expédition.

Sa résolution prise, il y conforma promptement ses actes. Ce ne fut pas

sa faute s'il ne l'exécuta pas jusqu'au bout.

Mais le destin guettait cet homme, — le mystérieux destin qui, si souvent aveugle, semble parfois viser son but avec une étrange clairvoyance. D'Herquancy le sentait galopant après lui, sur ses talons, comme le chasseur noir de la légende. La mort de Gervais, la mort de Claudia l'avertissaient. Il était aux prises avec une de ces fatalités justicières dont la philosophie s'étonne, et qui prêtent par éclairs un visage formidable à la morne impersonnalité du Hasard.

Maxime n'était plus ambassadeur. Il avait donné sa démission. La veille du jour où il devait quitter le palais Farnèse, il s'avisait — après avoir fait mettre en ordre ses papiers personnels, avec ses secrétaires — de chercher s'il ne restait rien à sauvegarder dans l'appartement de la comtesse. Cette fois, il ne se servit d'aucun aide. Lui-même, avec les mains fiévreuses qu'il avait maintenant pour toucher à ce qui lui rappelait Solange, il explora les armoires, les coffres, les meubles. Le contact d'un chiffon oublié, d'un ruban, d'un sachet traînant dans un tiroir, le faisait horriblement tressaillir. En était-il venu là ? Sa souffrance avait beau l'éclairer, il ne voulait pas savoir... Il continuait sa vaine besogne, et peut-être s'y forçait-il justement pour éprouver ces affres, dont l'intensité lui restituait un peu de sa vie passionnée d'autrefois.

Tout à coup son émotion toucha au paroxysme. Il venait de découvrir une boîte recouverte d'une soie ancienne, dans la cachette d'un secrétaire. Elle était fermée à clef. En la secouant, il entendit remuer de légers objets à l'intérieur. Un jeu pour lui de faire sauter le couvercle. De pauvres frêles choses apparurent. Un collier de perles d'ambre, comme les nourrices en mettent au cou des petits enfants. Le cordonnet de soie qui les réunissait s'était noirci contre la douce chair dont on ne l'avait séparé qu'en le coupant. Un minuscule soulier en peau blanche, avec une semelle trop propre pour avoir posé beaucoup à terre. Une photographie de bébé sur les genoux d'une jolie paysanne. D'autres souvenirs d'une première enfance, — non pas de luxueux objets qui eussent appartenu à Bérangère, mais d'humbles riens rapportés furtivement du modeste intérieur campagnard où la mère laissait la moitié de son cœur.

Avec un sourd blasphème, le comte allait refermer cette boîte,

lorsqu'un papier froissé, jeté pêle-mêle avec le reste, retint son attention. Il le déplia, eut quelque peine à l'étaler suffisamment pour lire les lignes tracées dessus, et, finalement, déchiffra ceci, en français :

« Si une mère qui pleure toujours son enfant veut venir demain dans les jardins du mont Palatin, elle y rencontrera un homme coiffé d'un béret rouge, qui croit avoir revu le fils dont elle n'a pas de nouvelles depuis cinq ans.

« L'homme attendra, et reviendra les jours suivants, jusqu'à ce qu'il ait pu lui parler. »

La stupeur cloua Maxime. Des pensées en foule s'entre-choquèrent dans sa tête. A force de considérer l'écriture, il se sentit dominé par une d'elles.

Le comte revint dans son cabinet de travail. A cause de l'automne, un clair feu de souches d'oliviers brûlait. Il y jeta la boîte et son contenu, ne gardant que le papier.

Puis il fit appeler son secrétaire particulier.

— « Avez-vous déjà emballé ma correspondance privée ?

— Non, monsieur l'ambassadeur.

— Apportez-moi donc le dossier où sont les lettres du prince de Trani.

»

Le jeune homme hésita.

— « Êtes-vous sûr qu'il y en ait, monsieur ?

— Il y en a au moins une. La lettre de félicitation que le prince adressait à mademoiselle d'Herquancy à propos de ses fiançailles, et où il lui offrait un yacht en cadeau de noces. Cette lettre est arrivée la veille du départ de ces dames. Je l'ai gardée et classée moi-même. »

Souvenir exact. Cinq minutes plus tard, la lettre était sur le bureau du comte, à côté du papier hachuré de plis.

Comme il avait été lu, relu, et hâtivement serré, ce papier ! Roulé peut-

être jusqu'à s'insinuer entre le gant et la chair, contre la paume moite d'une main tremblante.

Tout ce soir-là, le comte d'Herquancy porta sur son visage un air de triomphe joyeux, une expression qui le rajeunissait, qui lui restituait en partie son fameux prestige d'autrefois. Il avait une raison de vivre, une raison de haïr, une raison d'agir.

Le lendemain, il prenait le train, il gagnait Pérouse. Il se faisait conduire à la villa du prince de Trani.

Lui aussi, il vit le fauve paysage, et ce petit amas blanchâtre que forme la lointaine Assise, au creux de son rocher, comme un jeu d'osselets dans la main d'un enfant. Mais ses yeux dédaignèrent le grandiose spectacle. Son regard était ailleurs, dans la vie, dans le passé, dans l'ombre de l'irréparable.

Tout de suite reçu par le prince, M. d'Herquancy se dressa, de sa haute taille, devant le petit homme maladif.

Lorenzo portait strictement le deuil de sa femme. Ses vêtements noirs pâlissaient, diminuaient encore sa pâle et fluette figure.

— « Prince, » demanda Maxime à brûle-pourpoint, « est-ce vous qui avez écrit ceci ? »

Il lui mit sous les yeux le papier.

— « C'est moi, » dit Lorenzo.

— « Cet homme au béret rouge, c'était vous ? »

— Non, mais une créature m'appartenant, un être dont j'étais sûr. Il parlait bien le français, mais l'écrivait mal. Pour qu'on fit confiance à son message, je le rédigeai moi-même.

— « C'est bon ! » fit le comte. « Comme il ne nous conviendra, ni à l'un ni à l'autre, de laisser entendre pourquoi nous allons nous battre à mort, inventons un prétexte que nous fournissions à nos témoins.

— Celui-là me plaît pourtant beaucoup, » dit tranquillement le prince. « Je serai très fier de mourir pour avoir aidé à rendre l'un à l'autre une mère et son enfant. Tandis qu'il me sera désagréable, monsieur, — oh ! infiniment désagréable, — d'être tué en pensant que la bêtise du monde croira que j'ai poursuivi en vous l'amant de ma femme Claudia. »

Il prononça le nom avec une ironie et un mépris indicibles.

— « Vous avez osé !... cria le comte. Vous avez osé !... »

Ses poings se crispèrent. Pourtant l'habituelle maîtrise de lui-même l'empêcha de hurler à cet homme que toute sa rage, maintenant, se concentrait sur lui. En cet avorton philosophe, il voyait l'artisan de son désastre. L'audace d'intervenir entre lui, comte d'Herquancy, et la comtesse, lui apparaissait comme tellement outrageante, qu'il oubliait avoir été lui-même, en effet, le premier agresseur, le rival heureux de ce piètre mari. Mais ce qui le faisait voir rouge, c'était l'idée que, sans cette intervention, Solange n'eût pas retrouvé son fils, et qu'elle lui fût restée, et qu'il l'eût reconquise peut-être. Tout ce qui s'était agité depuis peu dans le cœur de Maxime aboutissait à un accès de frénétique fureur contre ce petit homme, qu'il regardait de haut, mais dont le calme surpassait encore celui qu'il avait coutume de s'imposer à lui-même, et qu'il conservait à cette heure si difficilement.

— « Vous serez l'offensé, » dit-il. « Je vous laisserai le choix des armes.

— Pourquoi donc ? » fit Lorenzo.

Le regard dédaigneux tombé de toute la hautaine stature de d'Herquancy répondit clairement.

— « Je suis aussi fort à l'épée qu'au pistolet, » déclara paisiblement le prince. « Il faut bien suppléer ce que la nature ne donne pas. D'ailleurs, prenez-y garde... Ma petite taille me sert. On ne s'en défie pas assez. »

Le duel fut organisé dans les vingt-quatre heures. Les conditions en furent sévères. Il n'entra pas dans l'esprit des témoins qu'on pût les adoucir. Chacun pensa que ces deux hommes devaient se trouver une fois face à face, et que l'un des deux, ce jour-là, tuerait l'autre.

La rencontre eut lieu aux environs de Pérouse, dans un âpre lieu de cette âpre campagne, par un matin mélancolique de novembre.

« Novembre... » pensait d'Herquancy. Et il revoyait le soir frileux de Bois-le-Roi, le jour mourant sur la Seine en pâles coulées d'étain,

« Voilà un anniversaire qui ne me portera pas bonheur. Allons, j'ai

vécu ma vie. Ou plutôt, non, j'ai vécu une vie. Était-ce la mienne ?... Qui l'oserait dire ?... puisque, maintenant que je sais, je ne la choisirais pas. »

Lorsqu'il s'aligna sur le terrain, sa colère même était morte en lui. Que lui faisait ce petit homme, vu hier pour la première fois, et qui occupait une place si ridiculement réduite pour y loger une balle de pistolet ? Une indifférence fataliste endormait tout dans ce cœur qui avait si ardemment battu.

Une seule image s'imposait... L'image de la femme qu'il n'avait pas su aimer, et qu'il avait si effroyablement fait souffrir.

Les commandements s'élevèrent. Le tir était à volonté. Deux balles furent échangées sans résultat. Mais on recommencerait tant qu'un des deux adversaires ne serait pas atteint.

A la seconde reprise, Maxime tira le premier. Trop haut, naturellement. Impossible de se figurer que ce prince de Trani fût un tel nabot.

Presque instantanément celui-ci riposta. On vit chanceler le comte.

« Fini ! » dit-il à ceux qui accoururent.

Ce fut son dernier mot, car le sang remplit sa gorge. Cependant il s'efforçait de parler encore. N'y pouvant parvenir, il eut la force de saisir le crayon en breloque d'un témoin, et, sur la feuille d'un carnet qu'on lui présenta, il écrivit deux mots.

Puis il se renversa en arrière. Il était mort.

Ceux qui lurent sa dernière pensée se hâtèrent, par une espèce de pudeur, de la glisser dans une enveloppe, que l'on ferma, et sur laquelle l'un d'eux écrivit :

« Madame la Comtesse d'Herquancy. »

Les deux mots entrevus, auxquels ces hommes voulurent laisser leur mystère, étaient ceux-ci :

« Pardon... Solange. »

Fin de :

MADAME L'AMBASSADRICE

Deuxième Partie de :

CALVAIRE DE FEMME

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

Publié le 27 juin 1907

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur